Cinquième Année — N° 49 : 1er Janvier 1893.

DÉPÔT LÉGAL
VAUCLUSE
n° 27
1893

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Fondateur Alber Jhouney

Jules BOIS
Secrétaire de la Rédaction

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de a Chaussée d'Antin 11

30

5e ANNÉE. N° 49. JANVIER 1893.

L'ÉTOILE

PENSÉES

Génies éteints dans les larmes, cœurs méconnus, saintes Clarisse Harlowe ignorées, enfants désavoués, proscrits innocents, vous tous qui êtes entrés dans la vie par ses déserts, vous qui partout avez trouvé les visages froids, les cœurs fermés, les oreilles closes, ne vous plaignez jamais ! Vous seuls pouvez connaitre l'infini de la joie au moment où pour vous un cœur s'ouvre, une oreille vous écoute, un regard vous répond. Un seul jour efface les mauvais jours. Les douleurs, les méditations, les déses-

9793

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement.

8° R 11585

C.

poirs, les mélancolies passées et non oubliées sont autant de liens par lesquels l'âme s'attache à l'âme confidente. Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite alors des soupirs et des amours perdus, elle nous restitue agrandies toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs comme la soulte exigée par le destin pour les éternelles félicités qu'elle donne au jour des fiançailles de l'âme. Les anges seuls disent le nom nouveau dont il faudrait nommer ce saint amour.

BALZAC.
(*Le Lys dans la Vallée.*)

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 janvier 1893, *de midi au soir.*
Le 7 février 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

PREMIER JANVIER 1893

Salut de l'*Etoile* à tous ses lecteurs. Que Dieu les bénisse et que l'année qui vient ait pour eux les mains pleines de tous les bonheurs, de toutes les joies, de toutes les forces et de tous les courages.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

21. — *Six mille ans dépendent des six premiers.*

Le Symbolisme du Septénaire s'entrecroise d'une manière fort subtile avec celui du Duodénaire dans le passage du Siphra Dzénioutha que nous étudions maintenant.

Les six premiers font allusion aux six premiers rois d'Edom, c'est-à-dire, comme nous le savons, aux six membres du Microprosope, du Dieu manifesté, aux six premières parmi les Séphiroth inférieures.

Les six mille ans sont un nombre mystique et figuratif applicable à une période de temps, plus ou moins étendue en fait, mais pendant laquelle se développent successivement les six premières des Séphiroth inférieures, représentées par les règnes des six premiers rois d'Edom.

Ainsi que nous l'avons vu dans le Commentaire du XVI^e^ verset, la chute a consisté dans la déchéance des Séphiroth inférieures. Cette déchéance a commencé par celle de Chesed et

s'est continuée par celles de Géburah, Tiphéreth, Hod, Netzah, Jésod.

La déchéance la plus profonde s'accomplit (le 22e verset nous l'enseignera tout à l'heure) par celle de Malchut ou du septième Roi.

C'est d'après tous ces Mystères que doit s'interpréter la parole des sages, qui prédit au monde une durée de six mille ans.

Il ne s'agit pas de six mille années chronologiques ; je ne saurais assez répéter que les termes du Siphra Dzénioutha et des œuvres du même genre ont une portée universelle et métaphysique. Voici de quoi il s'agit en réalité :

Dans toute partie générale ou spéciale de la création, régions éthérées, nébuleuse, planète, animal, plante, homme, esprit, peuple, société, qui subit l'épreuve et la déchéance, les sept Principes désignés par les Séphiroth et les rois d'Edom règnent successivement, de sorte que le premier qui se manifeste (et *s'altère* en même temps, puisqu'il est question de chute) soit Chésed et le dernier Malchut en passant par tous les autres.

En effet, si on examine les Séphiroth de la construction ou de Dieu manifesté dans le monde, on remarquera qu'en allant de Chésed à Malchut on suit l'ordre de matérialisation progressive, Chésed étant la plus idéale et Malchut la plus matérielle parmi les influences génératrices.

Or il est évident que la chute consiste à tomber de l'Idéal dans la matière et que, par conséquent, l'ordre de chute va bien de Chésed à Malchut.

Les six mille ans symboliques correspondent aux six premiers degrés de la chute, aux six premières des Séphiroth inférieures [1]. Quant au septième degré et à la dernière Séphire, Malchut, nous allons en parler dans le Commentaire du XXIIe verset.

---

1. Chésed, Géburah, Tiphéreth, Netzah, Hod et Jésod.

22. — *Et le septième millénaire se rapporte à ce qui est uniquement véhémence. Et il fut désolé tout entier pendant douze heures. Selon ce qui est écrit : Et elle était vaine et vide.*

Le septième millénaire est régi par Malchut et se rapporte à ce qui est entièrement *véhémence* et rigueur, c'est-à-dire au plus bas degré de matérialisation.

En effet, pour les kabbalistes, la matière se crée par une constriction et un épaississement de la force libre. Ils donnent, en conséquence, par analogie du physique avec le moral, les noms de rigueur, de véhémence et de jugement à la matière et, à la force libre, les noms de grâce, de miséricorde et d'expansion. Mais, pour achever de comprendre leur pensée, il ne suffit pas de voir, dans leurs expressions symboliques, une simple traduction du physique par le moral : Il faut y chercher plutôt une Synthèse de l'un et de l'autre, car la matérialisation de l'âme n'y est pas moins figurée que celle du monde, et le règne de la rigueur représente aussi bien l'appesantissement de l'esprit par l'instinct que l'alourdissement de l'énergie éthérée par les corps.

Et il fut désolé tout entier pendant douze heures.

Cette désolation est le moment extrême de la chute ; c'est celui où la force éthérée s'engloutit dans le chaos des poussières cosmiques, celui où l'âme ignée de la planète s'encroûte dans la cristallisation de la surface, où l'âme s'enfonce définitivement dans le corps, où les Religions se réduisent aux rites, où les Sociétés s'affaissent dans la décadence.

Les commentaires kabbalistiques nous apprennent que la destruction et la désolation du sanctuaire de Jérusalem, lors de l'exil des Israélites, sont regardées comme la correspondance, sur la terre, de la fracture et de la déchéance de la Séphire Malchut dans l'ordre supérieur, universel.

Aussi les Hébreux disent-ils que leur exil ne

durera que douze heures et ils assignent le même nombre d'heures emblématiques à la désolation de Malchut.

J'ai expliqué déjà le sens de ces douze heures. Je n'y reviendrai pas. Je ferai seulement observer que ce nombre s'applique, en ce passage du Sohar, au dernier degré de la chute, au septième millénaire et non aux six autres.

Mon observation empêchera le lecteur de s'égarer dans les complications numériques. Il y a donc six degrés de la chute, puis un septième subdivisé en douze.

Selon ce qui est écrit : Et elle était vaine et vide. C'est un rappel du XX[e] verset, expliqué plus haut.

ALBER JHOUNEY.

Science Messianique

PRINCIPES

1. — La science est l'effort de l'esprit humain vers le Vrai conçu comme certain en lui-même, indépendamment de l'esprit.

2. — Nous sentons, nous croyons que quelque chose existe d'extérieur à nous, que la réalité doit rester vraie malgré les idées fausses que nous pouvons en avoir, et que nous-mêmes, dans notre fond intime, nous sommes aussi une réalité indépendante de nos conceptions, en sorte qu'à ce point de vue notre vérité est extérieure à nous.

3. — Mais à cette réalité extérieure du monde et de nous-mêmes, nous croyons par un acte de foi intellectuel plutôt que par des preuves, par un instinct de la raison et non par une certitude de la raison.

4. — Naturellement, et à moins de raffinements philosophiques, personne ne doute du monde ni

de son propre moi, tels qu'ils nous apparaissent, et, cependant, si l'on pousse à bout la discussion, si l'on cherche de quelles preuves définitives nous tenons notre croyance au moi et au monde, nous apercevons avec étonnement qu'il n'y a pas de preuves définitives, et qu'à la base de la Science il y a une foi.

5. — Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit dans *Religion Messianique* sur l'impuissance de l'homme, tel qu'il vient sur la terre, à connaitre la vérité objective dans son immédiate certitude, mais je prie qu'on se rappelle cette impuissance afin de bien déterminer les limites de la Science et de bien comprendre son destin et son devoir.

6. — Les esprits qui rêvent la perfection de l'Humanité par la Science seule ne pénètrent pas toute la profondeur du Problème moderne.

7. — Ils croient que la Science atteint des réalités alors qu'elle n'en saisit que la traduction sensible.

8. — Comme vérité, la Science peut avoir une haute valeur, mais une valeur symbolique non pas essentielle.

9. — Comme adaptations, utilité, charité sociale, elle a devant elle un immense devoir et un grand œuvre de réparation : il faut qu'elle arrive à rendre profitables pour tous les machines prodigieuses et les surabondances de production qu'elle a suscitées et dont le résultat fut trop souvent, jusqu'ici, de créer la richesse par l'avilissement ou la destruction de l'homme [1].

10. — Je pense et j'ai déclaré que toutes les hautes tendances de l'Ame, la Science à l'égal de la Religion et l'esprit non moins que le cœur, avaient droit au libre développement, et que

---

1. Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil,
. . . . . Progrès. . . . qui donne en somme
Une âme à la machine et la retire à l'homme.

VICTOR HUGO.

toutes s'entr'aideraient, sans se confondre, dans une ascension harmonieuse vers Dieu.

11. — Mais, s'il faut *absolument choisir* : Morale sans science vaut encore mieux que Science sans morale.

Je ne dirais pas : Foi sans science vaut mieux que Science sans foi, si l'on entendait par foi un fanatisme despotique aussi mortel à la pitié et à la justice qu'une science desséchée. La religion n'est divine que dans son alliance avec la morale. C'est donc à la morale de purifier, d'équilibrer et d'unir la recherche scientifique et les pressentiments de la Foi.

*
* *

LOIS

1. — La loi d'Harmonie organique : Loi primordiale et dominatrice de toutes les Sciences.

2. — Je la nomme aussi loi de *Hiérarchie* parce que l'organisation s'accomplit par *Subordination* des éléments secondaires à l'Elément essentiel et central.

3. — Définition de la loi d'Harmonie : *Toute réalité créée est partie actuelle ou possible d'une Unité supérieure.*

4. — C'est la définition abstraite de la loi. En voici l'expression concrète : *Tout, dans l'univers, est organique ou susceptible de le devenir.*

5. — Cette loi est l'Ame de la Doctrine ésotérique, la vigueur des Traditions, la lumière des Symboles.

6. — Elle apparaît comme le but où s'élève dès aujourd'hui la Philosophie contemporaine.

7. — En elle et par elle s'accomplit le puissant accord entre la part scientifique des Symboles religieux et la Science moderne.

8. — La loi d'Evolution ou loi des Cycles qui a renouvelé la pensée du siècle et qui, nous l'avons prouvé ailleurs, est, elle aussi, un legs de l'Esotérisme, ne jouera plus qu'un rôle subal-

terne à l'égard de la loi de Hiérarchie et d'Harmonie dont elle est la conséquence transitoire, la manifestation dans le monde inférieur.

9. — Les Phénomènes spirituels, hypnotisme, magnétisme, spiritisme, voyance, s'expliqueront par la même loi d'Harmonie qui les engendre, comme tous les autres faits.

10. — Enfin la loi d'Harmonie organique confirmera dans l'ordre intellectuel les révélations de la Religion dans le sentiment et la prière. Elle donnera la preuve scientifique de Dieu, par l'unité originelle de la Perfection, de l'Amour, de la Pensée et de la Force. La solidarité hiérarchique des êtres les réduira à leur Principe universel. Toutes les qualités, toutes les énergies de ce qui existe n'étant qu'un organisme immense émané d'une profonde Unité, les énergies diverses ne pouvant se concevoir à l'état d'Unité première sans perdre leurs imperfections, au fond et au sommet des choses éclatera la Perfection Une et la raison proclamera Dieu.

MÉTHODE

1. — A la base de toute recherche sincère du vrai, il y a le sacrifice de nos idées personnelles au vrai découvert.

2. — Le sacrifice est donc le fondement des Sciences, et puisque, bien compris, il implique les autres vertus, c'est dans la pratique du désintéressement et de la vertu qu'il faut trouver le principe de la Science comme celui de la Religion.

3. — Le pressentiment, l'intuition ne doivent à aucun prix être bannis des Sciences. L'habitude de penser juste, les éclairs subtils qui pénètrent les mystères de la nature ou de l'Esprit, ne peuvent suppléer l'observation et l'expérience, mais ils les provoquent.

4. — Le Bien comme Principe, l'intuition comme lumière de découvertes profondes, l'observation, l'expérience, les calculs comme occa-

sion de découvertes et surtout comme contrôles, enfin la comparaison avec le Passé, philosophie ou science, comme équilibration des vérités nouvelles, voilà, pour moi, la définition d'une Méthode scientifique complète.

*
* *

L'ÉSOTÉRISME ET LA SCIENCE

1. — Cette Méthode fut celle de l'Esotérisme, autant que le permit, selon les époques, l'état des connaissances humaines.

2. — Qu'apporte donc de capital l'Esotérisme à la Science ?

Il lui apporte ceci :

1° La Méthode : Perfectionnement moral, Intuition, Contrôles;

2° La Loi d'Harmonie organique, subordonnant l'Evolution et préparant la synthèse des Sciences :

3° Les Phénomènes spirituels, manifestations spéciales de la Loi d'Harmonie, preuves scientifiques de l'Invisible et de l'Immortalité.

INTUITIONS ET PENSÉES

Il faut que l'égoïsme soit bien puissant chez l'homme pour que des êtres mortels ne se soient pas resserrés et aimés devant la mort.

*
* *

Ce qu'on appelle Nature, ce qu'il serait plus juste d'appeler l'Imagination de Dieu, a des idées persévérantes, rythmiques et précises. De cette constance, de cette harmonie les savants ont conclu à la fatalité des lois naturelles. C'est à la puissance de leur volonté qu'il faudrait conclure.

*
* *

Pour qui regarde profondément, l'évolution se résout en organisation, l'organisation en *tendance* et la tendance en amour.

*
* *

Ce serait à l'évolution de subir les décisions de l'Humanité, mais il n'en sera pas ainsi tant que l'Humanité n'obéira pas à l'amour de Dieu : Déchu de ses droits par sa faute, l'homme est devenu l'esclave de son esclave et la matière venge l'Idéal que nous avons renié.

*
* *

Pour toi les ténèbres deviendront lumière, mais à condition que pour toi la lumière ne soit plus ténèbres.

*
* *

En tout, pour durer, il ne faut pas figer les détails, mais fixer le Centre.

*
* *

Nous ne voyons pas aisément les différences de caractère et de *personnalité* entre les animaux, non plus que les différences de physionomie entre les hommes de races extrêmement étrangères, par exemple les Chinois. Les différences nous frappent dans ce qui est prochain, et les ressemblances dans ce qui est lointain.

*
* *

Il y a, peut-être, autant d'inégalités, quoique moins saillantes, entre les caractères et les destinées des animaux d'une même espèce (et je me rappelle avoir vu, parmi les végétaux, un mi-

mosa d'une délicatesse exceptionnelle) qu'entre les caractères et les destinées des hommes.

*
* *

La rareté des génies impliquerait la multiplicité des incarnations pour atteindre au génie.

*
* *

Il n'y a pas d'être isolé *absolument*, l'infini reste en rapport secret avec la moindre parcelle.

*
* *

Comme dans l'homme maître de soi l'énergie est tournée à maitriser ses propres passions et non à attaquer autrui, de même, dans le Royaume de Dieu, la puissance de chaque peuple sera tournée à maitriser le mal dans son propre sein et non plus à guerroyer au dehors : changement de but de la Force.

*
* *

L'Infini n'a pas de dimensions, il n'a que des qualités.

*
* *

Chaque homme, outre le tempérament qu'on lui voit, a une sorte de tempérament occulte, et c'est lui qui dirige la destinée.

*
* *

La violence fait l'unité momentanée du désordre.

*
* *

La respiration : Digestion subtile ; la digestion : Respiration grossière.

*
* *

L'Homme qui s'avance dans l'Inconnu ne peut être préservé de la perdition par une Science puisqu'il se livre à ce qu'il ignore. Heureusement ce n'est pas la Science, mais la pureté qui ouvre la porte de l'Inconnu.

*
* *

La pensée des Astres est visible pour un esprit supérieur comme, pour nous, la couleur de leurs rayons.

ALBER JHOUNEY.

Études cosmologiques

Dieu, l'Homme et l'Univers (Suite)

ÉPILOGUE

Oui, l'on se demande où est la vérité au milieu de ce chaos de théories nées du besoin qu'a l'homme de se faire un concept qui lui plaise, de Celui dont il tient la vie ; car il est impossible de nier Dieu et la Création.

J'avoue que l'épopée de la Gnose ne me plaît pas absolument ; on en pourrait garder, cependant, l'idée de l'émanation des mondes s'échappant du sein du Créateur et de sa Pensée.

La belle épopée de Martinez Pasqualis a quelque chose de simple et de naturel qui satisfait plus l'intelligence. On comprend facilement les Esprits premiers-nés et l'homme lui-même, nécessairement créés libres, prévariquant par orgueil, par l'abus de leur liberté. La chute et la punition sont là parfaitement expliquées, et il suit de là immédiatement la nécessité d'une Rédemption et de Rédempteurs.

Mais là où l'on pourrait trouver une bonne partie de cette Vérité, c'est peut-être dans l'œuvre splendide qui vient de paraître, d'Alber Jhouney, le *Livre du*

Jugement. Cette magnifique épopée nous explique, d'une manière claire et lumineuse, et l'Ancien des Jours, qui a toujours existé et toujours créé, et la succession des cycles ou Créations, et les Chutes et les Rédemptions. Je vais essayer de donner un aperçu de cette œuvre superbe, en en analysant la belle préface : *L'Epopée Initiatique*.

Alber Jhouney nous montre, dans sa véritable acception, la doctrine ésotérique de l'Evolution, qui n'est pas celle qu'exposent les écoles naturalistes modernes, mais l'Evolution genèse et vêtement des Ames immortelles, d'Harmonies transfigurées par Dieu. D'ailleurs, l'Evolution de la terre est pour lui à la fois un fragment et une image de celle de l'Univers lui-même. Son livre est donc l'Histoire générale de la Terre et de l'Univers parallèlement exposées et se réfléchissant l'une l'autre. Mais, dit-il, ce n'est pas l'Evolution que je veux décrire, mais bien la victoire de l'Esprit sur l'Evolution. Là est la vraie lumière et le Principe à bien établir. Il montre, en son *Livre du Jugement*, le triomphe de l'Eternel sur le transitoire. Il fait voir dans cette splendide épopée la lutte des deux lois d'*Evolution* et d'*Harmonie*, la lutte du monde et de Dieu en l'Ame, et la défaite du monde. Et il rassemble en sa main géniale toutes les traditions et intuitions de l'Esotérisme.

Il faut absolument admettre, avec lui, la Création, ou plutôt l'Emanation manifestant ses effets de toute éternité. En Dieu la Création est universelle, indéfinie, *latente au possible* qui forme l'imagination de l'Eternel. Hors de Dieu elle se réalise par la succession de Créations relativement limitées, quoique immenses, succession qui n'a ni commencement ni fin.

Mais une Création donnée est l'image à la fois des autres Créations successives, analogues à elle, et de la grande Création latente dans la pensée de Dieu et qui contient, en puissance, toutes les créations réalisées et réalisables. L'incessante activité de Dieu défend qu'on le montre non créateur à un moment quelconque de l'éternité.

*
* *

Dans la Kabbale, Dieu, l'Absolu, s'appelle Eusoph (ou Ain-Soph). Il est tantôt decrit en lui-même comme le gouffre ineffable, centre de l'Univers, tantôt représenté par le symbole de l'Ancien des Jours, du vieil-

lard blanc. C'est toujours le Gouffre, le Soleil infini, l'Océan de lumière blanche.

Au-dessous de l'abime on se trouve en présence des *Expansions de l'Abîme* ou manifestations de l'Etre Eternel, et tout d'abord de la Trinité de la Kabbale : *Kéther*, *Chochmah* et *Binah*, autrement dit : la Couronne, la Sagesse et l'Intelligence. La première lettre de l'alphabet hébraïque, א, (*Aleph*), symbolise cette Trinité; cette lettre est composée d'un ך (*noun*) en sautoir et de deux י (*iod*), l'un en haut et l'autre en bas; le noun représente la Couronne, et les deux iod l'Intelligence et la Sagesse.

La Kabbale, aussi bien que l'intuition et l'Esotérisme général, interrogés en leur profondeur, établissent l'égalité en Dieu du Principe masculin et du Principe féminin. Dieu est androgyne, et l'Ancien des Jours contient l'alliance de ces deux Principes. De là découle la nécessité du relèvement de la femme dans notre société si imbue d'erreurs et de préjugés, relèvement dont a donné la noble impulsion le *Congrès des œuvres féminines* qui vient d'avoir lieu, et dont Mme de Morsier a pris si courageusement l'initiative. Le moment n'est pas loin où la femme va retourner à son antique vocation d'inspiratrice et de voyante.

« L'Eglise des Temps Nouveaux, d'accord avec la Justice des Mages, égalera l'un à l'autre Homme et Femme, Raison et Inspiration, puissance et délicatesse, et l'art, la science, la société, vraiment refaits à l'Image de Dieu, imiteront dans leurs Trinités la consonnance de l'Amour suprême... »

On voit, par ce peu, que rien n'est plus important que l'Idée, l'Image même sous laquelle on s'imagine et l'on définit le divin Infini.

LE VERBE ET JÉSUS

« Les âmes humaines, selon qu'elles sont masculines ou féminimes, se rattachent à l'un des Principes, masculin ou féminin, de la Trinité ésotérique.

« Comme il n'y a pas dans l'Esotérisme de création *ex nihilo*, et que toutes les créatures naissent du grand Possible universel latent dans l'amour de Dieu, les Ames sont intimement liees à l'essence divine.

« Elles ne lui sont pas égales, puisqu'il est parfait de lui-même et qu'elles ne peuvent l'être que par

lui. Mais lorsque leur volonté sanctifiée les confond à Dieu, elles le reçoivent tout entier ; cependant, par une nuance de leur nature, les Ames masculines sont unies plutôt au Principe masculin (*Chochmah* ou la Sagesse), c'est-à-dire au Verbe, et, par lui, au Père.

« Les Ames féminines les plus hautes sont unies à Dieu tout entier, mais elles aussi, par une nuance, sont unies plutôt au Principe féminin (*Binah* ou l'Intelligence), c'est-à-dire à l'Esprit, et, par lui, à la Mère.

« Les Ames supérieures ne se contentent pas de jouir en Dieu de la béatitude qu'elles méritent : elles descendent parmi les Humanités inférieures pour y incarner Dieu, par leur enseignement et par leur exemple.

« Cette œuvre héroïque des âmes supérieures leur vaut le nom de Rédempteurs quand elles sont masculines et de Rédemptrices quand elles sont féminines.

« Elles jouent donc à l'égard des Humanités où elles descendent le rôle que le Verbe et l'Esprit jouent dans la création universelle, puisque le Verbe et l'Esprit sont l'expression des attributs mâle et féminin de la Trinité, lorsque ces attributs se tournent vers le monde.

« Ainsi un Rédempteur représente et incarne le Verbe. Le verbe joue dans l'univers le même rôle qu'un Rédempteur à l'égard d'un monde et d'une Humanité. Ainsi le Verbe est le Jésus de l'univers, comme Jésus est le Verbe de la terre. On peut donc symboliquement et mutuellement les désigner l'un par l'autre. »

Il ne faut pas oublier que chacun des Rédempteurs participe au Divin tout entier ; il suit de là que la grandeur du Jésus-Christ du Nouveau Testament demeure souveraine. Il faut se rappeler en même temps que le nom de *Jésus* et celui de *Christ* sont des noms symboliques et mystiques, qui nous viennent de l'Inde, et que le nom de *Jésus-Christ* s'applique à tout Rédempteur porteur du Verbe divin. Notre Messie lui-même tranche la question quand il disait : « Ne m'appelle pas bon, Dieu seul est bon, mon Père est plus grand que moi. »

« Nous aussi, il nous faut trancher la question, dit Alber Jhouney, et je pense que le respect un peu incertain du passé ne saurait se prolonger longtemps sans paralyser la Renaissance religieuse.

« Je le déclare : Jésus, comme il a eu soin de l'affirmer, n'est pas égal à son Père, à l'Absolu, au Dieu suprême ; il est en essence pareil à toutes les Ames, mais sa pureté lui a gardé les droits que nos péchés nous ont enlevés. Grand Aîné, divin exemple, il est notre Sauveur, non parce qu'il repousse les hommes dans l'infériorité pour s'attribuer un éternel privilège, mais parce qu'il entraîne les hommes à reconquérir cette union, cette unité avec Dieu, que la naissance des Ames leur réserve, puisque, d'après la doctrine intérieure, les Ames ne sont pas issues du néant, mais de l'Amour et de la Substance de Dieu. »

LA CHUTE ET LA RÉDEMPTION

« Les êtres libres, spirituels, créés dans la félicité d'un monde impalpable, tombent par leur faute.

« L'ensemble des Esprits déchus forme le monstre composite, le Satan aux deux têtes sur un seul et horrible corps. Ce double front est le symbole du Binaire impur, de la Division qui gouverne le Mal et corrompt ses œuvres.

« A Satan s'opposent l'Adam et l'Eve restés nobles et purs ; leurs deux corps, ornés de saintes âmes, sont indépendants et séparés, mais leurs deux têtes ont pour auréole commune l'indivisible Dieu.

« Quand on admettrait que tous les êtres libres d'une Création se sont abandonnés à la chute, il demeurerait encore les Ames parfaites, incapables de tomber désormais, qu'ont éprouvées les Créations précédentes : il y aurait donc un Adam-Eve, incorruptible à Satan, formé de ces Ames parfaites.

« Dans l'*Eden*, où il n'y a pas de Satan, tous les Esprits sont contenus en l'Adam universel et en l'Eve idéale : Satan est né du déchirement de cet Adam-Eve primitif.

« Aux derniers jours, quand tout sera sauvé, même le démon, Satan rentrera dans l'Adam-Eve, et ce sera le renouveau de l'Eden.

« Tant que se prolonge la période d'expiation et de lutte, Satan et l'Adam-Eve combattent dans l'univers.

« L'Adam-Eve comprend tous les justes, tous les bons Anges, tous les Esprits de pureté répandus en tous les mondes matériels, spirituels et divins. Il est la synthèse mystique des âmes saintes.

« De même, Satan réunit tous les mauvais, visibles et invisibles, de l'univers et constitue leur synthèse.

« Dans l'histoire du monde, comme dans l'histoire de la terre, Satan cherche à éterniser le conflit des forces séparées, et Dieu, par la Trinité et l'Adam-Eve céleste, accomplit lentement l'harmonie libre de ces forces. L'élément mâle de Satan détermine la Fatalité, son élément féminin détermine la Révolte, mais Dieu transfigure la Fatalité en Salut par la Foi, et la Révolte en Devoir par le Dévouement.

« Les Rédempteurs sont l'elite de l'Adam et les Rédemptrices de l'Eve céleste. En eux, l'Esprit et le Verbe arrachent les mondes aux chaos de la Révolte et de la Fatalité ! »

L'AME ET L'ANTÉCHRIST

« Tous les Esprits d'une Création sont uns par leur origine : d'où leur solidarité.

« La Solidarité est un puissant mys'ère : elle ne s'étend pas jusqu'à détruire la responsabilité ni la liberté, mais elle fait agir l'universel sur le particulier, l'Humanité sur l'homme, les âmes sur une âme, et réciproquement, dans une circulation magique.

« Il y a entre les bons et les mauvais, sans que pour cela rien ne corrompe la vertu des premiers ou n'atténue la culpabilité des seconds, un lien d'origine et de nature.

« C'est pourquoi la vertu des justes hante obscurément les pervers, et les crimes des impurs affligent les justes. Ainsi les pervers,sans le faire, connaissent le Bien ; les justes, sans le faire, connaissent le Mal.

« L'Ame universelle, concentration de tous, bons et mauvais, doit donc être représentée comme traversant les expériences des uns et des autres : il est légitime de la montrer parcourant le ciel, les mondes, l'Enfer, agitée de toutes ces libertés qui retentissent en elle.

« Mais si elle traverse le Mal, il faut, selon la vérité, que le Mal la fatigue et la déçoive, comme il déçoit et fatigue successivement toutes les Ames particulières qui s'abandonnent à lui.

« Le Verbe, époux mystique de l'Ame, délaissé par elle, ne permet pas son anéantissement, et, malgré l'humilite de la coupable qui s'enfonce loin du salut, se jugeant indigne, il la sauvera par ses douleurs pour elle, et, enfin, par l'Enfer vaincu et pardonné.

« L'Antéchrist, qui se croit né uniquement de Satan, mais qui est avec l'Ame en mystérieuse union

d'essence, constitue l'excès porté à un absolu d'erreur et de frénésie raisonnée de cette liberté donc l'Ame est la palpitation passionnelle.

« Aussi est-ce par l'Esprit, c'est-à-dire par le Féminin de Dieu, qu'après ses monstrueuses aventures, il sera guéri et régénéré, pendant que l'Ame passionnelle a pour Rédempteur le Verbe, le Principe mâle et d'expansion.

« 1° Tout est correspondance, non pas allégorie abstraite, mais symbole réel.

« 2° La Vie est présente dans chaque vie, le Salut dans chaque salut, la douleur dans chaque douleur.

« 3° L'Univers est present dans un monde. C'est pour cela que, dans l'histoire terrestre, le Verbe habite dans Jésus de Nazareth, le Saint-Esprit en sa Mère, l'Ame universelle dans Madeleine.

« C'est par cela que l'Adam-Eve et Satan, revêtus de leurs formes colossales, agissent dans notre histoire et y projettent le Bien et le Mal de l'univers. »

MESSIANITÉ

« Dans la civilisation primitive, dit Jhouney, la Religion, la Science et l'Art se réunissent dans l'Art initiatique. Les codes religieux étaient des poèmes symboliques et les temples aussi, et Temples et Poèmes ombrageaient les peuples. Les grands et nobles esprits seuls étaient initiés aux mystères de ces symboles, et ces mystères passaient de génération en génération par traditions orales.

Plus tard, Religion, Science et Art se divisent et arrivent même un jour à se combattre. A l'avenir de rétablir l'*Harmonie Messianique* au milieu des idées dissociées et des antagonismes querelleurs.

Pour obtenir cette harmonie, il faut :

I. — Concentrer la Religion pure aux plus simples élans de charité, de morale et de foi en Dieu, revenir au sermon sur la montagne.

II. — Rendre cette Religion indépendante de la Science par deux raisons :

Parce que cette Religion, comme Foi objective, comme sentiment pur, est inaccessible à la Science. Il n'y a pas de Science qui puisse empêcher un cœur d'aimer et de croire ce qu'il veut.

Et parce que, le fond de l'être et par conséquent la certitude rigoureuse étant inaccessibles à la science

humaine, elle n'a pas plus le droit qu'elle n'a le moyen de bâillonner la Foi et d'arrêter le cœur.

III.— Définir la Science : l'approximation progressive du vrai objectif, du vrai conçu comme indépendant de notre pensée, de sorte que la Science, pour un juge lucide, est un symbolisme précis.

IV. — Donner pour source à l'art isolé la liberté du Rêve, ce qui l'affranchit de la Science et fait, pour lui, de l'observation un moyen, un point d'appui et non le Principe.

Et voici, dans le domaine de l'analyse, l'influence de tous ces éléments les uns sur les autres :

De la Religion sur la Science? Pas autre qu'une chaleur lumineuse excitant le savent à l'intuition, à l'intelligence, mais sans rien de contraint.

De la Religion sur l'Art? Pas de prêche, pas de faux romans, de Grandissons ternes.

« *De la Science sur la Religion?* Confirmation d'autant plus sûre que plus indépendante.

« *De l'Art sur la Religion?* Cultes et cantiques jamais confondus à la Religion essentielle, car ils peuvent varier suivant les climats, les siècles, les races, mais épandant toujours la Vertu et la Foi en reflets de magnificence. »

Telle est. en quelque mots, la Religion messianique dont Alber Jhouney essaie, dans ses livres et dans la revue de l'*Etoile*, de jeter les fondements et de bâtir le premier temple : Union de tous les hommes dans la Religion, la Science et l'Art, sous le drapeau de la Liberté d'où tout bien découle.

René Caillié.

FIN

SOCIALISME CHRÉTIEN

Le Cléricalisme

Déchirons les voiles. Parlons clair, parlons net. Les confusions et les équivoques nous tuent.

Nous vivons ou plutôt nous mourons de malentendus et d'erreurs. Cela est vrai, surtout en matière religieuse. Le but final de la Rédemption n'est pas connu. Il n'est point ce que l'on pense communément, ce que disent les pharisiens, ce que se figurent les dévots, les fanatiques et les obscurantistes.

Le cléricalisme ne fut et ne sera jamais la pure et sainte religion du Christ et des Apôtres. Tout au plus est-il une forme temporelle et transitoire qui, durant tout le Moyen âge, et depuis Constantin jusqu'à nos jours, a servi de transaction entre le christianisme et le césarisme, pour déshabituer les peuples de la tyrannie et pour les initier à la Liberté.

Ce qu'on peut dire de mieux en faveur du cléricalisme, c'est qu'il est une église *sui generis*, mi-partie religieuse et mi-partie politique, mi-partie chrétienne et mi-partie césarienne, où l'on s'est toujours appliqué à faire de l'évangile tout en faisant du paganisme.

Gambetta a donc bien pu s'écrier un jour: « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! », l'ennemi, s'entend, de la civilisation moderne et des principes de *Liberté*, d'*Egalité*, de *Fraternité* et de *Solidarité*, sur lesquels se fonde cette civilisation naissante, et qui sont les principes mêmes du christianisme primitif. Le mot de Gambetta manque de justesse, de discernement et de mesure.

Il est vrai, trop vrai que le cléricalisme a fait alliance et cause commune avec la tyrannie contre les peuples, avec les forts, les riches et les superbes de l'autocratie contre les faibles, les pauvres et les doux de la démocratie. L'histoire est là qui le prouve surabondamment par des milliers de témoignages authentiques et par tous les monuments de l'Inquisition.

Mais, parler ainsi, c'est méconnaître les desseins profonds des organisateurs du cléricalisme, et le plan miséricordieux de la rédemption sociale. Pour plus monstrueuse qu'elle fût, l'alliance des cléricaux avec les césariens était pro-

videntielle et salutaire. Elle eut, en effet, pour premier résultat de calmer le courroux de César et de ménager le sang chrétien qui n'avait cessé de couler à flots dans les cirques et les arènes, durant les persécutions générales, dont la conversion de Constantin marqua le terme. Une sorte de trêve fut conclue entre les deux puissances adverses qui se disputaient l'empire du monde aux temps héroïques des apôtres et des martyrs. Cette trêve s'est prolongée pendant quinze siècles sous les noms divers de *Trêve de Dieu*, de *Pragmatique sanction*, de *Concordats*, etc. Elle dure encore de nos jours.

Elle durera tant que le christianisme aura besoin de vivre en paix avec le césarisme, afin de poursuivre son œuvre et son chemin dans le monde, aussi tranquillement que possible. On sait que les concordats sont des traités bilatéraux, nullement religieux et simplement politiques, par lesquels les diplomates d'Etat et les diplomates d'Eglise lient l'une à l'autre les deux puissances qu'ils représentent.

Ces conventions sont des cotes bien ou mal taillées, des accommodements habiles, plus ou moins justes, entre les deux parties consentantes, et qui sont nécessaires à la religion jusqu'à l'heure où l'Evangile aura fini de conquérir le monde et où les peuples, émancipés par l'esprit du Christ et armés de toutes les libertés, seront mis en possession du *self-Government* de leurs propres destinées.

Cette heure est proche. Elle va sonner. On peut le croire à la vue du désarroi général des puissances césariennes partout ébranlées ; à la mauvaise tournure que prennent les intérêts scandaleux et les scélérates affaires des politiciens de tout calibre et de toute robe ; au train rapide des triomphes du prolétariat et du socialisme sur tous les points de la chrétienté où s'organisent en grand les grèves populaires, les associations ouvrières, les syndicats et les corporations.

On sent partout et de mille manières que la Rédemption chrétienne, à la fois économique et sociale, politique et religieuse, est déjà faite aux trois quarts et que la Délivrance évangélique est à peu près terminée.

Le Césarisme est vaincu, il râle ; le Cléricalisme, le Judaïsme et le Jésuitisme, qui furent ses comparses à des titres divers, touchent à la fin de leur règne, autrefois utile et profitable, mais aujourd'hui odieux. Ces alliés d'hier font obstacle présentement au triomphe social du saint Evangile. Aussi sont-ils publiquement désavoués par le Pape qui vient de rompre avec eux et de se ranger ouvertement du côté des peuples. Les dernières *lettres encycliques* de Léon XIII ont une portée plus haute et plus décisive que ne le soupçonnent encore les cléricaux. Elles condamnent l'ancien régime au point de vue religieux comme au point de vue gouvernemental et politique. Elles séparent les intérêts du Christ, qui sont les intérêts des peuples, d'avec les intérêts des rois et des empereurs. Les cléricaux disparaîtront de l'Eglise, soit par une conversion sincère, soit par l'expulsion qui sera faite d'eux à coups de foudres et de canons pontificaux. Il faut bien que l'oracle s'accomplisse : « Le Prince de ce monde, c'est-à-dire le principe de la force autoritaire qui s'est exercé dans le monde, soit par le sabre de César ou des Dragons, soit par le feu des bûchers de l'*Inquisition* ou par les tortures du *Saint-Office*, sera traqué, partout maudit et de partout expulsé : *Princeps hujus mundi ejiciatur foras.* » (Joan., XII, 31.)

Vive Dieu ! Les peuples sont libres, et c'est bien le Christ qui les a libérés, ce Christ méconnu de tous jusqu'ici et dont le saint Evangile a répandu dans la conscience publique les principes sacrés de *Liberté*, d'*Egalité*, de *Fraternité*, de *Solidarité*, de *Justice* et de *Vérité*, — en même temps que les principes divins de *cohérédité*, de *coparticipation* et de *concorporéité*, dont saint Paul jeta les formules dans le monde, formules dont rêvent de

nos jours les *socialistes* les plus avancés et les plus clairvoyants. *Revelatum est sanctis apostolis gentes esse cohæredes, coparticipes et concorporales per Evangelium in Christo Jesu* (Ephèse, III, 6).

Ah! c'est bien la Fin et c'est bien le Jugement dernier annoncés par les prophètes, par le Christ et par les Apôtres, fin et jugement d'un monde qui fut le monde des Césariens, des Mammoniens, des Juifs, des Pharisiens, des Sadducéens et des cléricaux! Voyez ce qui se passe à Paris, à Berlin, à Vienne, à Madrid, dans la Rome du Quirinal et de Monte-Citerio, partout où éclatent les scandales de la finance et de la politique. Qui ne sent que c'est la débâcle finale, la déconfiture et la décomposition de l'ancien monde dont le Christ avait promis de vaincre toutes les puissances et de renverser le maudit édifice, en annonçant qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre qui ne fût détruite. *Ego vici mundum* (Joan., XVI, 33). *Non relinquetur hic lapis super lapidem qui non destruatur* (Matth., XXIV, 2).

Ne croyez pas que l'œuvre de la justice soit terminée de sitôt; elle ne fait que de commencer. Les enquêtes poursuivront leur cours jusqu'au bout, et il n'y a rien de caché qui ne doive venir à la lumière pour être divulgué et publié par-dessus les toits.

Quand l'information sera close par les commissions d'enquête, nommées dans tous les Parlements; quand l'instruction sera terminée, alors le Pape entrera en scène et le verdict sera prononcé *urbi et orbi* du haut de la mirande qui domine la basilique des saints Apôtres. Et que proclamera Pierre? Un ésotériste a pu l'annoncer d'avance, sans crainte de se tromper, et voici ce qu'il a consigné dans un livre publié à Paris en 1886.

« La liquidation des comptes de César ne tardera pas à se faire. Elle sera triste, accablante pour les politiciens de toute robe et de tout acabit . . . . . .

« Quand, par la bouche de Pierre, qui est la lèvre même du Christ, l'arrêt foudroyant retentira dans le monde entier pour condamner l'ancien régime et pour bénir la civilisation nouvelle fondée sur les principes évangéliques de *Liberté*, d'*Egalité* et de *Fraternité*, que diront les politiciens du cléricalisme et que feront-ils ?

« Quand le Pontife infaillible révoquera tous les actes de la papauté temporelle, les fausses décrétales de Mercator, la donation apocryphe de Constantin, la frauduleuse charte de Louis le Débonnaire, le *Dictatus* supposé de Grégoire VII, le *Syllabus* amphibologique de Pie IX, signifié aux évêques et contresigné par Antonelli, de si triste mémoire, tous les traités diplomatiques, tous les concordats politiques et tous les engagements qui lièrent et asservirent Pierre à César, que diront les Vecchi et que feront-ils ?

« Quand le Pontife réprouvera les bûchers, les *autodafe* de l'Inquisition, les guerres prétendues religieuses, les Dragonnades et les noyades qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes, les *Te Deum* chantés sur des milliers de cadavres et en général tous les faits sanguinaires qui ont signalé la marche du pouvoir temporel à travers l'histoire, que diront les pharisiens du cléricalisme et que feront-ils ?

« Quand le Pontife brisera le sabre que maniait si bien l'autocrate Jules II, ce pape guerrier qui montait à l'assaut de places fortes sabre au poing et battant le sol des quatre fers de son coursier ; quand il rejettera de son front la tiare étrusque, ce *gloria in excelsis* de la triple couronne dont Urbain V fut le premier à coiffer sa tête, pour substituer à cet insigne païen la tiare antique du Pontificat universel et spirituel de Ram ou de l'Agneau ; quand il répudiera tout le fastueux appareil de la puissance impériale pour revenir à la divine simplicité du sacerdoce apostolique, que diront les sycophantes du cléricalisme, et que feront-ils ?

« Que feront-ils et que diront-ils, ces tristes

amis de César, maintenant que les peuples libérés ont pris en horreur César et tous ses partisans, n'importe le costume dont ils se sont affublés ?

« Il faudra bien que le cléricalisme baisse pavillon et s'incline devant le Christ social dont la Démocratie tout entière formera le corps universel ou la véritable Eglise catholique. »

L'abbé Roca.

Morale matérialiste et égoïstique

A MES CHERS QUÆRENS ET JULES BOIS[1].

Nous sommes ainsi, quelques-uns des Anarchistes, convaincus que la morale sociale, et par conséquent altruistique, ne pourra être établie et se développer jusqu'aux sublimités du dévouement et du sacrifice de la vie personnelle à la vie sociale, — ce qui n'est encore qu'un superégoïsme et une souffrance hyper-voluptueuse — qu'à partir des temps, lointains ou prochains, où la satisfaction de chaque Moi sera réalisée dans le domaine économique.

Nous sommes convaincus que les questions religieuses, politiques et morales, auxquelles il a été accordé tant d'importance, subiront, et déjà subissent une réaction salutaire de dédain (*ventre affamé n'a pas d'oreilles*), et que les intelligences et les efforts se tourneront de plus en plus vers les questions économiques, production et consommation, qui sont à la base de la vie des sociétés.

La solution du problème des relations sociales n'est pas contenue en des formules de morale, en des Ligues Julesimoniennes pour la défense de la vertu, ni en des formes de gouvernementation, autocratique ou démocratique, non plus en des croyances métaphysico-religieuses.

Par exemple, la prostitution chez un peuple n'est pas un effet de la méconnaissance ou de l'absence de

---

1. Lui, tout dévouement et générosité, et qui croit à la morale matérialiste et égoïstique de son Anarchie. (*La loi et l'Anarchie*, par Jules Bois).

théories religieuses, politiques ou morales. Cet avilissement de l'être humain, malgré tous les sermons de la chaire et de la tribune, s'est perpétué et se perpétuera tant que le Salariat, cette forme moderne de l'Esclavage, régira les relations humaines, tant que le régime de la Propriété et de la Production concurrentielle n'aura pas été transformé par cette Association libertaire, propagée par les Anarchistes, où chaque Moi évoluera dans la pleine satisfaction de de ses besoins, dans l'intégrale satisfaction, d'abord physique telle que la Nature et la Science nous l'offrent, et qu'une minorité de parasites, d'improductifs et d'inutiles ne saurait trop longtemps encore prohiber au vouloir conscient des peuples, qui se réveillent de leur apathique servitude et réclament leur pain et leur liberté.

Toutes vos prières, vos élans de charité, vos sociétés philanthropiques, vos ligues de protection — ô pudeur ! — vos fulminations contre le Vice, pas plus que vos législations, vos tribunaux. vos prisons, vos policiers et vos bourreaux n'ont arrêté et n'arrêteront l'Immoralité, la Vénalité, le Vol et le Crime.

Les mœurs et la Morale sociale reflètent *la vie économique* de toute société.

Or, qu'est-elle aujourd'hui notre vie économique, sinon l'exploitation sanguinaire des travailleurs par les capitalistes ?

Qu'est-elle, notre vie économique, sinon l'organisation seculaire de la misère et de l'abrutissement du plus grand nombre, pour la plus grande jouissance d'une poignée de déprédateurs ?

Quelle bonté pure pourra traverser cette tourbe d'assaillants armés et féroces qui, depuis notre berceau, nous affament, dégradent nos cœurs et pervertissent nos cerveaux ? Quelle franchise et quelle générosité marcheront nues jusqu'à la tombe au milieu de cette mêlée où le « Væ victis ! » retentit et frappe de toutes parts ? Quelle Morale surgira d'entre tous ces antagonismes ? La morale idiote du *chacun pour soi*, contre tous ! La morale sauvage des coalitions et des exterminations, dont les codes et les traités sont l'expression ! La morale grotesque, qui abrite et décore le Voleur puissant et emprisonne le va-nu-pieds !...

Sans doute, il naîtra aussi des dévouements qui éclairent comme des phares la route de l'humanité.

Sans doute, de grandes natures, des cœurs puis-

sants, en qui vibrent tous les sanglots de la souffrance humaine, élèveront la voix, et, malgré les risées de l'ignorance et les imprécations bestiales des jouisseurs, et les tortures des geôles inquisitoriales, affirmeront l'Idéal éternel et l'inviolée Vérité, jusqu'aux pieds sanglants du gibet, du garrot et de la guillotine, ces suprêmes cordiaux et derniers régénérateurs de cette Société, que nos si paternels civilisateurs et maîtres dressent à notre admiration respectueuse, tant pour notre édification morale que pour stimuler en nous notre dévouement à leur Sacerdoce, dont Deibler est un des grands pontifes !...

Mais ces sacrifices ne sont que des fleurs innaturelles et monstrueuses, telles en des serres surchauffées ; ils ne peuvent servir de normes à la vie sociale. Tous ces révoltés, ces enfants perdus de la Liberté, — sublimes égoïstes, qui préfèrent tomber, plus heureux dans leur sacrifice qu'à vivre platement sous le joug commun, — montrent le but à poursuivre aux yeux obscurcis du grand nombre.

Si donc tous les crimes, depuis le mensonge jusqu'au meurtre — en dehors des causes héréditaires qui relèvent de la pathologie, et non de la chiourme, — sont produits par le milieu social, lequel est déterminé par le système économique, c'est ce milieu économique, — qui enserre dans son étau le corps et l'âme, — qu'il faut briser, élargir, pour qu'une nouvelle morale se développe dans les cœurs et dans les cerveaux libérés.

C'est en asséchant les marais, en détruisant les causes morbides du territoire, que des peuples, régulièrement décimés, ont vu s'élever la moyenne de leur vie physique ; de même, c'est en nous attaquant aux sources de la corruption, aux causes mortifères, telles que la Propriété individuelle et le Salariat, ces générateurs de toutes les immoralités, que s'élèvera la dignité humaine ; c'est en organisant la Production et la Consommation sur les bases communautaires et libertaires que les peuples verront s'épanouir toute une nouvelle vie intellectuelle et morale.

La morale réelle s'établira et se développera, *matérialiste*, car ses fondements doivent s'appuyer sur la Nature et sur la Science, et *égoïstique*, car chaque égoïsme ne peut jouir de la plus haute satisfaction personnelle sans le bien-être et la liberté de tous.

Les Anarchistes ont la prétention, *la manie*, comme dit le figariste Flor'Osquar, de travailler à l'organisation de ce bien-être et de cette liberté pour tous, source de toutes les beautés intellectuelles et morales, à l'encontre des métaphysiques religieuses et politiques, qui, jusqu'à ce jour, n'ont organisé que la misère et la servitude, causes de toute immoralité.

THÉODORE JEAN.

Les œuvres féminines

L'ORPHELINAT CHESSEX

COTTERD-SUR-TERRITET (Canton de Vaud)

Le mot d'orphelinat éveille généralement l'idée d'un sombre bâtiment aux murs nus, à l'aspect sévère et triste, dont les portes s'ouvrent à certains jours fixés par l'habitude pour laisser passer des files d'enfants au regard terne, à la démarche lasse : et l'on se demande, tout en les suivant des yeux, si c'est faire œuvre de miséricorde que de les réunir sous une règle commune sans égard au caractère, aux dispositions naturelles ou héréditaires du pauvre orphelin. — Ces égards, la famille seule peut les avoir, et c'est pourquoi si souvent les enfants qui sortent de nos grands orphelinats civils ou religieux tournent moins bien qu'on aurait pu l'espérer. Mais ce n'est pas d'une institution de ce genre que nous voulons vous entretenir : l'œuvre de M^lles^ Chessex, bien que s'adressant à des petites filles sans père ni mère, ne peut pas prendre le nom d'orphelinat; c'est une pension dont la discipline serait le respect et l'amour, une grande famille très unie sous la garde d'une mère excellente.

. . . . . .

Un riant coteau planté de vigne au bord d'un des plus beaux lacs suisses, à mi-hauteur au milieu des poiriers et des châtaigniers une maison rustique au grand toit à l'assaut duquel montent les rosiers et les lierres, un petit jardin potager, des arbres fruitiers en espalier le long d'un mur, c'est tout. Point de grilles, point de portes strictement fermées! Entre

qui veut. Le visiteur fatigué de la montée peut s'asseoir devant la porte sur le large banc de pierre sans interrompre la leçon qui souvent se prend en plein air à l'abri du grand toit. Vingt-cinq à trente petites filles, pas davantage, dont l'âge varie de sept à seize ans; leurs mines bien portantes et gaies font plaisir à voir; on sent qu'elles vivent au beau soleil, au bon air, qu'elles mènent une existence heureuse, libre, et que, pour beaucoup d'entre elles, c'est l'initiation à la vraie vie de famille, qu'elles ont si peu ou si mal connue ! Point d'uniforme! de petites robes faites par les aînées, manches demi-longues laissant voir des bras vigoureux brunis par le soleil, des tabliers de couleurs claires auxquels tout le monde a fait quelques points, les cheveux coupés presque courts et relevés par un peigne rond ou un morceau de ruban. Les vêtements trop étroits pour les grandes passent aux moyennes, puis aux petites; ce n'est que la dernière année de leur séjour à Cotterd que les enfants ont le droit de travailler pour elles. Le modeste trousseau une fois terminé, sa propriétaire part tantôt pour la France, tantôt pour une ville de Suisse ou d'Allemagne où elle va entrer en place comme petite femme de chambre. La bonne directrice aura pris tous ses renseignements à l'avance. Elle sait où elle envoie l'enfant qu'elle a soignée, éduquée, aimée depuis une dizaine d'années; elle lui promet de fréquentes lettres, des conseils, et plus d'une pleure en la quittant comme si elle quittait une mère!

Ce fut au lendemain de la guerre franco-allemande que M^lles^ Chessex commencèrent leur œuvre. La maison actuelle étant occupée par un fermier, ce fut à Millériaz, une des propriétés de la famille, que furent recueillies douze petites Strasbourgeoises dont les parents avaient peri ou disparu pendant la guerre.

« Ce fut à ce moment, nous disaient M^lles^ Chessex, que nous fûmes le plus près du ciel. Nos douze orphelines étaient pour nous de véritables filles, et nous avons réalisé alors ce que pouvait être la famille dans tout son idéal chrétien. » Mais Millériaz fut bientôt trop petit, les enfants grandissaient et, chaque année, de nouvelles recrues venaient augmenter le nombre des protégées de M^lles^ Chessex. Il fallut chercher un autre asile et on descendit à Cotterd. La maison est plus grande, plus commode; quinze, vingt, puis trente lits sont bientôt occupés dans les dortoirs du

haut, des lits bien simples à la vérité,... des cadres de bois blanc à la mince paillasse recouverts d'une toile blanche. De l'eau en abondance, une ventilation bien entendue, des repas simples (et comment pourrait-il en être autrement, vu l'ignorance des cuisinières?), tout contribue à donner aux enfants, avec une santé de fer, l'habitude d'une vie régulière et hygiénique. Il faut préparer de bonnes servantes, et c'est pourquoi chaque élève à son tour a pendant un mois la charge, soit de la cuisine, soit du nettoyage des chambres, soit du blanchissage, — les toutes petites mêmes ont leur travail de chaque jour : mettre le couvert, nettoyer un meuble, ramasser les chiffons qui traînent ; chacune a sa petite responsabilité dans les soins de la maison. — L'instruction n'est pas non plus négligée ; les professeurs viennent du dehors, et à leur sortie de l'orphelinat les enfants possèdent une bonne éducation moyenne, qui leur permet de se placer facilement à l'âge de seize ans.

Voilà l'œuvre de M^lles^ Chessex telle que nous la connaissons ; mais qui saura jamais tout le dévouement, toute l'abnégation dont elles font preuve depuis vingt-deux ans! Les communes d'où viennent les enfants, ou la caisse des pauvres, les aident, il est vrai, à l'occasion, mais qu'est-ce que cette modique rétribution à côté du don de toute une vie! Et c'est pour cela que nous engageons tous ceux de nos lecteurs qui se trouveront sur les bords du lac Léman à ne point manquer de visiter cette œuvre si intéressante et en même temps si pleine d'enseignements de tous genres.

L. C.

(*La Femme.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Questionnaire de « l'Étoile »

1. Avez-vous eu, dans votre vie, par *expérience*, des cas d'*Apparitions de personnes encore vivantes ou au moment de la mort* ?

2. Pouvez-vous préciser si l'heure et les caractères de l'apparition concordaient avec la réalité ; par exemple si, dans un cas de mort, l'apparition a eu lieu au moment même du décès, ou peu avant ou très peu après ; si, dans le cas où vous ignoriez la maladie ou l'agonie, l'apparition vous les a fait connaître par pressentiment, par des paroles que vous avez cru entendre ou de tout autre manière ; si, dans des circonstances moins tragiques, l'apparition vous a fait connaître des événements dont vous n'aviez pas connaissance au moment où le phénomène s'est produit?

3. Vous souvenez-vous si l'apparition a eu une forme sensible et visible, ou si elle s'est manifestée seulement par des frôlements incertains, par une voix intérieure, par des bruits et craquements dans les objets accompagnés spontanément d'impressions qui se sont trouvées ensuite correspondre aux événements précis ?

4. L'apparition s'est-elle produite pour vous dans la veille, ou dans le sommeil, par un songe ; étiez-vous seul ou en compagnie, était-ce pendant la nuit ou pendant le jour ?

5. Avez-vous eu dans votre vie des communications venant d'apparitions de personnes mortes ? Ces communications vous ont-elles appris des faits que vous ignoriez avant l'apparition et qui ont été confirmés par la suite ? Exemple : Un mort indiquant un papier ou une somme d'argent cachés dont vous ignoriez l'existence. Ces communications vous ont-elles été faites pendant la veille ou par songe ? Ont-elles été renouvelées ou rares ? N'y en a-t-il eu qu'une seule ? L'apparition s'est-elle présentée avec le caractère et l'aspect du mort ou avec un caractère et un aspect différent ?

6. Avez-vous eu dans votre vie des pressentiments que des événements postérieurs ont vérifiés ? Ces pressentiments se sont-ils manifestés à l'état de veille par une idée intérieure, ou par une vision, ou par une voix, ou pendant le sommeil

par un songe ; quel était le caractère de ce songe ? Etait-il direct, montrant les événements tels quels ou seulement symbolique, c'est-à-dire désignant obscurément les événements par des emblêmes, comme une maladie par une chute, ou par un naufrage, etc...

Avez-vous remarqué dans vos songes le retour de certains symboles annonçant toujours pour vous le même genre d'événement ?

7. Avez-vous eu connaissance, non plus par expérience personnelle, mais par des confidences faites dans votre famile ou venant d'amis intimes dont la sincérité soit pour vous certaine, de faits analogues à ceux énumérés : apparitions de mourants ou de malades ou simplement de bien portants préoccupés, apparitions de morts, pressentiments, songes remarquables ?

* * *

Toutes les personnes qui auraient à nous communiquer des récits intéressants sur les *faits* que ce *Questionnaire* mentionne, faits arrivés à elles-mêmes ou dans leur entourage immédiat, sont priées d'adresser les récits à l'*Etoile* (M. René Caillié, Avignon, ou M. Jhouney, aux soins de M. Bailly, 11, Chaussée-d'Antin, Paris).

Le Témoignage des Faits

HISTOIRE DU MOUVEMENT SPIRITE

La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*)

A l'extrémité de chaque radicule du végétal s'établissent des globules solaires qui reçoivent et fluidifient les mondicules matériels harmo-

nieux amenés par leurs chefs solaires. Un grand estomac se forme dans la terre autour des racines et fonctionne absolument comme celui de l'homme. Cet estomac est alimenté par les résidus végétaux échauffés par le fluide phosphorescent ; il donne naissance à des globules cométaires solaires centraux et à tous les germes dont ils se chargent. Ces globules cométaires évoluent dans la sève pour y débarrasser ses mondicules de leur superflu et peupler ensuite de globules solaires et de mondicules les voiries matérielles du végétal. C'est enfin le travail général du Grand Omnivers transporté dans un petit coin du chantier végétal.

D'un autre côté, les racines et ramifications matérielles des artères végétales vont porter dans les mondicules transparents et opaques de la terre le principe vital, le principe aromal et le principe digestif phosphorescent atmosphérique. Ils vont chercher dans l'engrais, par le moyen des fluides attractifs, et introduisent de même où ils sont nécessaires, les précurseurs et prophètes hominiculaires venus des mondes célestes animaux. Tous les mondicules passent par digestion d'une nature dans une autre ; les plus grossiers, rebuts de ces digestions vitales, vont créer des mondicules matériels dans les parties grossières du végétal jusqu'à la fleur ; les plus purs vont *fusionner* dans le fruit, produit des mondes des grâces du végétal et composé de l'élite de ses mondicules matériels vitaux.

Ainsi l'on voit que, par ses racines, le végétal est en rapport avec le règne minéral, voirie de ses mondicules matériels ; par ses branches et ses feuilles, il est en rapport avec les natures vitales de l'atmosphère ; par les fruits, il est en rapport avec les animaux et avec l'homme lui-même qui lui fournissent ses mondes et hominicules célestes. Il va sans dire que tous les mondicules, quels qu'ils soient, reçoivent, par l'intermédiaire de l'alimentation fluidique, des animules pour tous leurs hominicules nouveau-nés et

qu'ils sont dirigés eux-mêmes par leurs propres animules.

C'est sous l'influence solaire que se fait le travail végétal. Le soleil choisit et envoie des messagers hominiculaires atmosphériques solaires qui sont de trois ordres. Les premiers sont destinés aux services intérieurs des mondicules matériels. Plus tard, ceux du second ordre en montant sont dépêchés aux mondicules vitaux du végétal pour épurer et vivifier leurs atmosphères et pour les disposer à s'élever plus haut. Enfin, quand se fait le travail de la floraison, les messagers solaires du premier ordre, les plus subtils et les plus amoureux, viennent présider à l'épanouissement de la fleur et à la formation du fruit.

La végétation, sur notre globe aussi bien que sur tous les autres, est un vaste système d'alambics ayant pour but d'établir dans les voiries terrestres le travail de vivification, de création et d'épuration indispensable à l'homme et au mobilier vivant de la Planète, pour extraire de son domaine terrestre son alimentation matérielle.

VII

Voiries et Chantiers du corps humain

Guidés par la grande loi de l'analogie, il nous sera facile de comprendre la composition du petit Omnivers. Tous les mondicules du corps humain se trouvent placés au milieu de chantiers ambiants entièrement analogues à ceux du grand Omnivers et à ceux de la Terre. Tous ces mondicules, infiniment petits, opaques, transparents ou lumineux, sont enveloppés d'une voirie obscure et inerte, sans rapport de ses parties entre elles et sans vie propre. Les chantiers et voiries du sang et du cerveau sont les analogues des

voiries et chantiers de la sève végétale et de ceux des mondes célestes. La vie et l'éclairage du grand Omnivers nous indiquent, par la force de l'unité qui doit exister partout dans l'œuvre du Créateur, comment vivent et sont éclairés les mondicules du petit Omnivers.

Les Planètes de notre tourbillon solaire décrivent des orbes qui nous paraissent immenses, mais elles ne paraîtraient pas même changer de place pour un habitant de l'une des étoiles qui nous entourent; c'est ainsi qu'un infiniment petit peut faire, en réalité, des évolutions considérables, sans que notre œil puisse apercevoir en lui le moindre mouvement. Un tourbillon peut donc vivre et s'agiter comme fait le nôtre, soit dans un pore de rocher, soit dans un pore de nos os ou de nos chairs. C'est ainsi que Dieu se montre toujours admirable et tout-puissant, aussi bien dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand; la loi est la même partout.

Sur une Planète, l'Humanité est la figure de Dieu, mais elle est constamment sous la direction de la vie planétaire, qui représente unis les deux principes masculin et féminin; les animaux représentent les trois natures célestes des mondes divins; les végétaux représentent les trois natures des mondes fluidiques; la terre représente les trois natures des mondes proprement matériels.

La connaissance de tous ces principes de vie nous montre combien est importante pour l'homme la culture de la terre; c'est un devoir de premer ordre pour lui que l'extension indéfinie de la végétation, la fécondation des marais, des déserts, des steppes et des terrains incultes de toute nature; car, pour que la planète arrive à l'harmonie, il faut que toutes les chaines de montagnes soient cultivées et que leurs parties composantes soient entrées dans la vie végétale. Dans un pareil monde, il faut que la vie circule partout sans entraves et que tous les petits êtres infinitésimaux intelligents qu'y plaça la

Providence sortent tous de leur état de léthargie.

Sachant toute la matière compacte peuplée d'hominicules vivifiants sans emploi, tout homme comprendra les trésors léthargiques de vie placés sous sa main par le Créateur, et l'Humanité comprendra ce qui lui reste à faire pour atteindre le but prédestiné par la pensée divine.

VIII

Digestion de l'Homme

Tout est digestion dans le grand Corps divin. Nous allons passer en revue les trois digestions de l'homme: sa digestion matérielle, sa digestion vitale et sa digestion céleste, toutes trois solidaires. L'agent vivifiant de l'atmosphère et le principe divin dont elle est pourvue lui fournissent son alimentation vitale et divine.

Les trois règnes inférieurs pourvoient à l'*alimentation matérielle* de l'homme. Par l'alimentation matérielle, l'estomac reçoit du règne végétal et du règne animal une masse de substances contenant une foule incalculable d'infiniment petits mondicules en harmonie et de soleils de même taille avec leurs quatre règnes en état de ravissement extatique.

Dans l'estomac, tout ce qui est mûr se transforme pour une nature supérieure. Les petits mondicules végétaux ou animaux, devenus fluidiques avec leurs quatre règnes, passent aux mondicules du sang. Les hominicules de toute nature, isolément transformés, passent aussi dans le sang et se rendent de là, par transmission, dans l'élément qui leur est propre, en qualité d'animules hominiculaires. La partie grossière de la digestion stomacale descend par les voies naturelles, en livrant en route aux effets de l'attraction ceux des hominicules qui conviennent encore aux mondicules des régions inférieures.

L'alimentation fluidique procure aux poumons le principe vital et le principe divin. Le principe vital alimente le sang de fluide vital et d'hominicules vitaux arrivés sur des mondicules fluidiques de leur nature. Les hominicules vitaux transformés vont peupler d'animules vitales les mondicules fluidiques du sang en s'y logeant dans les corps des hominicules fluidiques nouveau-nés. Quant au principe divin ou fluide électrique-aimanté-phosphorescent-sonique-divin, il sert à plusieurs usages : le fluide électrique aimanté vivifie le sang ; le grossier du fluide phosphorescent et les mondicules phosphorescents vitaux transformés vont alimenter le plexus nerveux de fluide calorique digestif. La quintessence du fluide phosphorescent s'élève au cerveau par les voies lumineuses chargées de fluide et de mondicules fluidiques soniques-divins, tous peuplés d'hominicules de leur nature qui, après transformation, iront servir d'animules aux hominicules phosphorescents soniques et divins, nouveau-nés de ces régions. Les résidus fluidiques retournent à l'air.

Dans l'alimentation matérielle, les substances alimentaires contiennent en plus ou moins grande quantité des hominicules *fluidiques*, messagers solaires d'une valeur si supérieure que, laissant leur corps à la masse des aliments et dispensés de l'élaboration de l'estomac, ils portent, sitôt arrivés à la bouche, en compagnie des vies solaires centrales, leur animule fluidique céleste au principe divin lui-même. Ce phénomène est très sensible pour nous, car toutes les fois que des substances contenant ces hominicules arrivent à notre palais, nous y éprouvons subitement un bien-être particulier. C'est que toute chose se classe immédiatement d'après sa valeur sur les mondicules qui composent le corps humain.

L'alimentation vitale qui introduit la vie dans le corps humain s'opère d'une manière constante par son cordon aromal et vient correspondre à ses poumons, où s'en opère la digestion; comme

dans toute digestion, le départ et la sélection divisent le résultat en deux parties : la perte ou résidu d'un côté ; de l'autre, la partie élective qui sert à vivifier le sang. La perte se répand dans l'atmosphère particulière à l'homme, qui reçoit toutes les impressions attractives ou répulsives provenant de ses semblables et des trois autres règnes de la nature.

L'alimentation céleste de l'homme se fait dans le cerveau par la digestion du fluide électrique-phosphorescent-aimanté. Il se fait trois digestions successives de ces trois fluides, d'où sort finalement le superfin divin, aliment fluidique de la vie humaine. Les hominicules contenus dans la perte vont dans les trois natures matérielles de l'homme.

Font encore partie de cette perte les hominicules fluidiques phosphorescents lumineux, chargés de présider à la conception ; ils arrivent avec mission de former, par leur fusion avec les hominicules provenant de la mère, le premier germe sur lequel viendra se greffer la vie de l'enfant.

Mais c'est le superfin qui constitue la substance quintessentielle fluidique divine qui donne la volonté et ses ailes à l'hominicule fluidique incorporé dans le petit Omnivers ; il est distribué partout par des milliers de ramifications rayonnant de mondicule à mondicule. C'est lui qui forme le corps fluidique lumineux auteur du mouvement de toute la machine matérielle ; autrement dit, c'est le périsprit auquel est lié la vie humaine.

Le superfin, c'est encore ce qui alimente la vie pour mettre en jeu les ressorts embrasés de la conception intellectuelle d'où émane la pensée, et le verbe qui sert à l'émettre et l'énoncer. Le fluide sonique, aidé des deux autres principes, fait développer les paroles reflétées par le miroir chatoyant de la mémoire.

On peut considérer encore comme provenant de ce superfin, combiné avec la perte des deux autres principes, l'influence magnétique, volontaire ou non, des humains les uns sur les autres.

Le magnétiseur, en effet, agit sur le principe matériel, le principe vital et le principe divin du magnétisé en lui communiquant ses messagers hominiculaires fluidiques ; cela se produit au détriment de ses forces matérielles, vitales et intellectuelles, mais toutes ces pertes sont facilement réparées par les aliments, par l'air et les bienfaits du repos.

Les Quatre Évangiles

de l'avocat Roustaing

Analyse (*Suite*)

MATTHIEU, XXVI (v. 36-46); MARC, XIV (v. 32-42); LUC, XXII (v. 39-46.)

Jésus au lieu de Gethsémani. — Paroles et enseignements adressés à ses disciples. — IL APPREND *aux hommes à mourir,* APRÈS LEUR AVOIR APPRIS *à vivre,* EN VUE *du progrès de l'esprit. — Apparition de l'ange* DANS LE DOUBLE BUT : *de convaincre toujours les hommes de son humanité* apparente, *mais prise pour* réelle *par eux et à laquelle* ILS DEVAIENT *croire pendant sa mission terrestre et après, sous l'empire et le voile de la lettre jusqu'à l'avènement de l'esprit; et de préparer les hommes à reconnaître, lors de cet avènement, que la divinité qui devait lui être attribuée par les interprétations humaines* DEVAIT *être écartée.*

Jésus est descendu parmi les hommes pour leur *enseigner* à vivre et à mourir EN VUE du progrès de l'esprit; tous ses actes, toutes ses paroles ont eu ce but et cet objet. Après leur avoir enseigné à vivre, il allait leur enseigner à mourir. Mais tout se passa UNIQUEMENT comme *enseignement* et comme *exemple* et *par rapport* aux hommes matériels auxquels il s'adressait, et qui *alors* croyaient, à tort, que l'origine de Jésus était purement humaine. Tout devait donc être

approprié à cette croyance, car tout est préparé par Dieu pour faire passer chaque Humanité du règne de la matière au règne de l'esprit.

Jésus prit avec lui les trois mêmes disciples qu'il avait déjà emmenés avec lui lors de la transfiguration sur le Thabor, Pierre, Jacques et Jean, pour la même raison, c'est qu'ils avaient les dispositions physiques les plus favorables pour les manifestations spirites.

« *Mon âme est triste jusqu'à la mort* », leur dit-il ; ces paroles avaient pour but de faire comprendre qu'il avait la prescience de ce qui allait arriver et qu'il cherchait la force en Dieu.

« *Veillez avec moi* », car c'est vous qui serez chargés de raconter CE QUE vous aurez vu et entendu et qui doit être connu des hommes, transmis aux générations futures, expliqué et compris suivant l'intelligence et les besoins de *chaque* époque ; d'abord : *selon la lettre*, et ensuite, aux temps prédits : *selon l'esprit*. Toujours Jésus donnait l'exemple de la foi et de la résignation que nous devons tous avoir dans les décrets divins.

Si Jésus vint trois fois vers ses disciples et prononça trois fois les mêmes paroles, ce fut pour mieux les graver dans leur cœur et dans leur mémoire, car ils devaient les raconter et elles devaient traverser les siècles et parvenir à toutes les générations humaines.

« L'apparition de l'ange eut *réellement* lieu, et cela à titre d'ENSEIGNEMENT, afin de prouver aux hommes que Dieu soutient toujours ceux qui s'adressent à lui av. [illegible] et résignation et leur envoie la force dont ils ont besoin. Cette apparition fut visible pour les trois disciples par l'effet de leur médiumnité voyante, et c'est justement la raison pour laquelle Jésus avait pris ces trois disciples et non les autres.

« *Et il lui vint une sueur*, COMME *des goutles de sang, qui coulait jusqu'à terre.* » Ce fut là un effet fluidique qui eut lieu aux yeux des trois disciples et fut médianimiquement *visible* pour eux.

Cet effet fluidique était *l'emblème* du sang que Jésus voyait DEVOIR ÊTRE versé en son nom. Cette manifestation n'a rien de *merveilleux*. pour ceux qui ont été initiés à la science spirite. Ce sont des effets qui peuvent se produire et se produiront bientôt, souvent, *aux yeux des médiums voyants*.

« D'ailleurs le phénomène pathologique appelé *sueur de sang* est bien connu des médecins, et l'histoire des deux jeunes filles connues sous le nom de : *Stigmatisées du Tyrol* en est un exemple frappant.

« Mais la nature de Jésus le mettait à même de surmonter toutes les souffrances qui nous abattent, et tout ce qui se passa eut lieu UNIQUEMENT pour *l'enseignement* des hommes.

« Doux maitre du monde, enseigne encore à ces ingrats à se prosterner devant le Seigneur ; fais encore tomber de ta bouche adorable les paroles de dévouement et de soumission qu'ils doivent répéter !

« Si les souffrances physiques ne pouvaient atteindre Jésus, les souffrances morales déchiraient son cœur quand, dans sa prescience, il voyait se dérouler un avenir si peu productif pour votre Humanité. Il voyait couler le sang *qu'en son nom* les hommes verseraient, et ce sang, *aux yeux de ses trois disciples*, tombait comme une sueur qui l'inondait, pendant que son cœur subissait toute la torture des douleurs morales. »

MATTHIEU, XXVII (v. 11-26) ; MARC, -15) ;
LUC, VXIII (v. 1-25.)

Jésus devant Pilate ; — et livré pour être crucifié

La femme de Pilate « avait vu en songe Jésus s'élevant lumineux de la croix et les ténèbres couvrant le monde » et, pleine de pressentiments

sinistres, elle avertit son mari en le suppliant de ne point condamner ce juste. Pilate fit ce qu'il put pour suivre les conseils de sa femme, mais *il fallait que les faits s'accomplissent*. D'ailleurs tout avait été *préparé* et conduit, sous l'influence et l'action Spirites, pour que l'innocence du JUSTE et l'iniquité de la condamnation frappassent d'avance les hommes de l'époque et les générations futures.

Si Jésus dit qu'il était en effet le « *Roi des Juifs* », c'était au point de vue *spirituel* qu'il parlait et pour rappeler ses paroles déjà prononcées ailleurs : « *Et je vous dis* EN VÉRITÉ *que vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez* : BÉNI SOIT LE ROI *qui vient au nom du Seigneur.* »

MATTHIEU, XXVII (V. 33-38); MARC, XV (V. 22-28); LUC, XXIII (V. 32-33-34 ET 38.)

Crucifiement de Jésus et des deux voleurs. — Paroles prononcées par Jésus, A TITRE D'ENSEIGNEMENT *et* D'EXEMPLE.

Conduit au supplice, le calme et la dignité l'accompagnent, et sa bouche ne profère aucun murmure. Une seule parole sort de ses lèvres : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Ce furent les Juifs qui, *moralement*, condamnèrent Jésus et le crucifièrent ; Ponce-Pilate et les soldats romains ne firent qu'exécuter la sentence comme le bourreau exécute l'arrêt de mort décrété par le jury.

Dictées Médianimiques

ESPRIT, AME ET MATIÈRE

Médium : Baronne ADELMA DE VAY

Le livre *Esprit, Force, Matière* apparut en 1870 en allemand.

Mes Esprits-guides écrivirent ce livre par ma médiumnité. Je n'eus aucune conscience du contenu de l'écriture, je lisais simplement en écrivant automatiquement. Etant alors fort jeune, je ne connaissais nullement ni les philosophes anciens ou modernes, ni les idées théosophiques, dites bouddhiques. Donc ce livre fut écrit par une jeune femme simple, sans éducation scientifique, de religion catholique, n'ayant jusqu'alors lu aucun livre philosophique, et n'ayant pas étudié l'arithmétique plus loin qu'il est coutume de l'enseigner aux femmes.

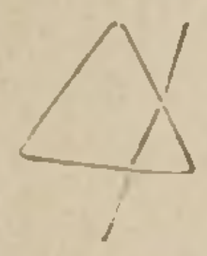
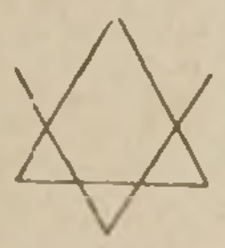
Baronne ADELMA DE VAY,
née Comtesse de WURMBRAND.

Gonobitz (Styrie), 1890.

TABLE D'INVOLUTION ET DE DEGÉNÉRESCENCE [1]

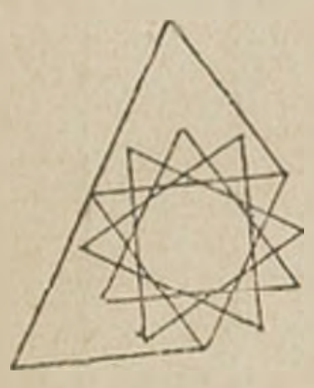
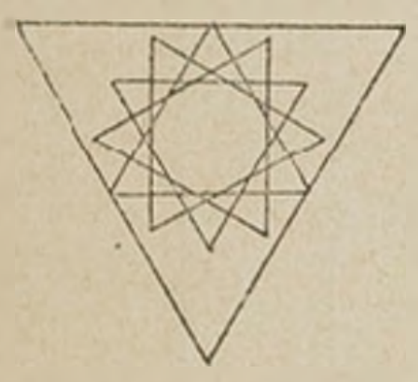
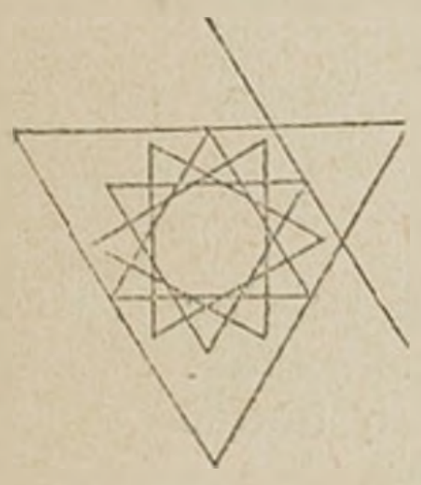
		ADDITION en ajoutant 3.	DIVISION par 3.
/	Fig. I. — *Dieu.* 1. — Eternel esprit. 2. — Vibration. 3. — Eternelle lumière.	3	1
∧	Fig. II. — *Principe de Vie.* 4. — Principe vital. 5. — Attraction. 6. — Lumière odique.	6	2

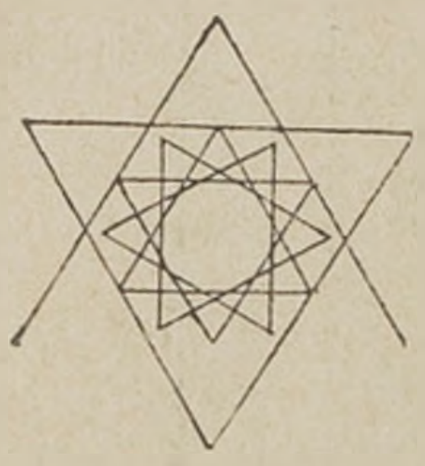
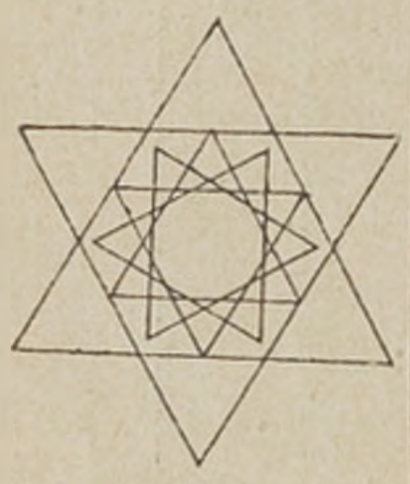
1. Dans ce tableau, les chiffres de la première colonne verticale s'obtiennent en ajoutant 3 au chiffre précédent, et les chiffres de la seconde en divisant par 3 le chiffre situé en face, à gauche.

		ADDITION en ajoutant 3.	DIVISION par 3.
	Fig. III. — *Esprits primordiaux.* 7. — Esprits premiers-nés. 8. — Rotation. 9. — Essence fluidique.	9	3
	Fig. IV. — *Première Fraction, Chute.* 10. — Esprits déchus. 11. — Répulsion. 12. — Electricité.	12	4
	Fig. V. — *Inclusion dans la Loi.* 13. — Inclusion. 14. — Seconde rotation. 15. — Essence magnétique.	15	5
	Fig. VI. — *Première Harmonisation.* 16. — Fils de Dieu. 17. — Premiers soleils. 18. — Mondes embriaux.	18	6
	Fig. VII. — *Seconde Harmonisation.* 19. — Vie animale de lumière. 20. — Lumière tellurique. 21. — Electro-Magnétisme.	21	7
	Fig. VIII. — *Troisième Harmonisation.* 22. — Dualité dans la nature. 23. — Atomes. 24. — Vie animale.	24	8

		ADDITION en ajoutant 3.	DIVISION par 3.
	Fig. IX. — *Quatrième Harmonisation.* 25. — Comètes. 26. — Force centrifuge. 27. — Les Pôles inégaux.	27	9
	Fig. X. — *Cinquième Harmonisation.* 28. — Principe de vie. 29. — Circumgiration d'axe : (mondes roulants). 30. — Division de fluides.	30	10
	Fig. XI. — *Sixième Harmonisation.* 31. — Mondes roulants. 32. — Cristaux et Feu. 33. — Galvanisme et Pluies.	33	11
	Fig. XII. — *Septième Harmonisation.* 34. — Réveil des Esprits déchus 35. — Harmonie. 36. — Grâce, deuxièmes soleils.	36	12
	Fig. XIII. — *Seconde Fraction*[1], *Multiplication triple, Augmentation de nombres et de dimensions.* 37. — Démons. 38. — Chute grave. 39 — Chute simple. 40. — Anneaux de feu. 41. — Séparatien. 42. — Adhésion. 43. — Collision. 44. — Formation de mondes. 45. — Esprits repentants.	45	15

1. A partir de cette phase, on ajoute dans l'addition 9 au lieu de 3, et l'on continue à diviser par 3.

		ADDITION en ajoutant 3.	DIVISION par 3.
	Fig. XIV. — *Seconde Réconciliation.*	54	18
	46. — Troisièmes soleils. 47. — Planètes. 48. — Quatrième rotation. 49. — Végétaux poisonneux. 50. — Reptiles. 51. — Animaux féroces. 52. — Hommes. 53. — Femmes. 54. — Progénitures des démons.		
	Fig. XV. — *Esprits embriaux.*	63	21
	55. — Combat des démons. 56. — Bas Mondes. 57. — Haine. 58. — Paradis. 59. — Fils de Dieu. 60. — Création de seconds Esprits. 61. — Esprits embriaux. 62. — Amour dual. 63. — Principe d'âme.		
	Fig. XVI. — *Troisième Chute d'Esprits.*	72	24
	64. — Chute d'Esprits embriaux. 65. — Séparation des duals. 66. — Chute grave. 67. — Chute simple. 68. — Esprits embriaux, immaculés. 69. — Anneaux de feu. 70. — Quatrièmes soleils. 71. — Cinquièmes soleils. 72. — Cinquième et sixième rotations.		

		ADDITION en ajoutant 3.	DIVISION par 3.
	Fig. XVII. — *Solarités.* 73. — Formation de matière. 74. — Sixièmes soleils. 75. — Planètes (Terre). 76. — Septième rotation. 77. — Harmonisation. 78. — Cohésion. 79. — Séparation fluidique. 80. — Séparation d'Esprits. 81. — Préparation à l'humanité.	81	27
	Fig. XVIII. — *Dernière Dépotense* (*Terre*). 82. — Incarnationshumaines. 83. — Naissance. 84. — Mort. 85. — Réincarnation. 86. — Pénitences. 87. — Vices. 88. — Messies. 89. — Rédemption. 90. — Premier pas vers la purification.	90	30

(*A suivre.*) Baronne ADELMA DE VAY.

L'histoire de John Powles. [1]

Le 1 avril 186[0], mourut aux Indes un jeune officier du 12[e] régiment, M. N. I., du nom de John Powles. Il avait été un ami intime de mon premier mari.

1. Avec la gracieuse permission de l'auteur, nous empruntons ce récit au volume de Florence Marryat intitulé *There is no death* (il n'y a pas de mort) paru chez Griffith Farran et Co, 39,

Nous étions avec lui dans les termes les plus fraternels, et il demeura plusieurs fois sous notre toit. J'étais très jeune à cette époque, sensible aux influences de toutes sortes et très nerveuse lorsqu'on parlait de « fantômes ». Cependant j'éprouvais une curiosité ardente au sujet des choses de l'autre monde, questions que peu de personnes aiment à discuter. Les gens parlent volontiers de toilette, de dîners, des affaires privées de leurs amis, de tout vraiment, plutôt que de la Mort, de l'Immortalité et de ce monde à venir dans lequel nous devrons cependant tous entrer. Les pasteurs eux-mêmes — qui sont officiellement chargés d'expliquer ce qui se trouve au-delà de la tombe — ne font pas exception à la règle. Lorsque les affligés vont à eux pour chercher des consolations ils secouent la tête et disent : « Espérez, ayez confiance, la miséricorde de Dieu n'a pas de limites, » mais ils n'ont pas une preuve valable à avancer pour soutenir l'idée que la mort n'est qu'un mot. John Powles, cependant, qui était un homme insouciant et irréligieux, aimait à discuter sur l'Invisible. Nous parlions continuellement de ce sujet, même alors qu'il semblait en parfaite santé, et il terminait souvent nos conversations en m'assurant que, s'il mourait le premier (et il prophétisa toujours avec raison qu'il n'atteindrait pas l'âge de trente ans), il reviendrait vers moi si la chose était possible. Je riais de l'absurdité de cette idée, et je lui rappelais combien d'amis s'étaient réciproquement fait la même promesse et ne l'avaient jamais tenue. Je croyais bien que de telles choses *avaient* été, mais il m'était impossible de me représenter qu'elles pourraient m'arriver à moi, ou que je survivrais au choc si cela se passait. Bien que la maladie qui emporta John Powles fût d'un long cours, la mort survint d'une façon soudaine. Il était soigné par un docteur depuis quelques jours, quand les choses tournèrent mal, et mon mari et moi, ainsi que d'autres amis, nous fûmes appelés près de son lit pour lui dire adieu. Lorsque j'entrai dans la chambre il me dit : « Vous voyez que cela est venu à la fin, n'oubliez pas ce que je vous ai dit à ce propos. » Ce

---

Charing Cross Road Londres. La grande notoriété et l'honorabilité du nom du capitaine Marryat et de sa fille, nous sont une garantie de la parfaite sincérité et véracité de cet ouvrage étrange qui mérite à cause de cela une sérieuse attention. (*L'Aurore.*)

furent les derniers mots intelligibles qu'il m'adressa, mais pendant plusieurs heures il tint fermement ma robe avec sa main pour m'empêcher de le quitter, et il devenait violent et intraitable si j'essayais de m'éloigner. Pendant ce temps et dans les intervalles de son délire, il me priait de chanter une vieille ballade qu'il aimait beaucoup intitulée : *Tu es parti loin de mon regard.* Notre pauvre ami tomba alors en convulsions et les crises se produisirent presque sans interruption jusqu'à la fin qui eut lieu le soir même.

Sa mort me causa un grand choc. Il avait été un véritable ami pour mon mari et pour moi pendant des années, et nous le pleurâmes sincèrement. Cet événement ainsi que d'autres soucis eurent un mauvais effet sur ma santé, et les docteurs conseillèrent mon retour immediat en Angleterre. Lorsqu'un officier meurt aux Indes, il est d'usage de vendre tous ses effets à l'encan. Avant que cela eût lieu, mon mari, me demanda s'il y avait quelque objet ayant appartenu à John Powles que je désirerais garder en souvenir de lui. Le choix que je fis fut assez curieux. Il avait possédé une cravate en soie verte foncée qu'il aimait beaucoup, et, lorsqu'elle fut défraichie je lui avais offert de la retourner afin qu'elle eût l'air comme neuve. Après cela, il l'avait portée si longtemps qu'elle était deux fois plus sale qu'auparavant, en sorte que je la retournai une seconde fois au grand amusement du régiment. Lorsqu'on me proposa de choisir un souvenir de lui je dis : « Donnez-moi la cravate verte » et je l'apportai avec moi en Angleterre.

Le voyage fut très pénible. Je souffrais mentalement et physiquement à un tel degré que je ne puis penser à ce temps sans frissonner. La mort de John Powles ajouta à ma détresse et pendant des mois que dura ce voyage en mer et à voiles, je m'attendais à ce que son esprit m'apparut. Avec une foi inébranlable dans la possibilité du retour sur la terre de nos amis partis, ou plutôt, dirai-je, avec ma foi inébranlable en son affection, je restais éveillée nuit après nuit, pensant que j'allais voir mon ami perdu qui m'avait si souvent promis de revenir vers moi. Je lui criais même à haute voix de m'apparaitre et de me dire où il était et ce qu'il faisait, mais je n'entendais rien et ne vis pas la moindre des choses. Tout était silence autour de moi. Dix jours seulement après que j'eus

abordé en Angleterre, je mis au monde une fille, Lorsque j'eus un peu recouvré la santé et mes esprits — et que cette faiblesse physique et cette excitabilité nerveuse, à laquelle presque tous les médecins auraient attribué les visions mystérieuses que j'avais eues autrefois eurent pris fin je commençai à *savoir* et à *sentir* que John Powles était de nouveau avec moi. Je ne le voyais pas, mais je sentais sa présence. Souvent je restais éveillée la nuit, tremblant parce que j'avais conscience qu'il était auprès de mon lit, mais nul moyen de rompre le silence qui régnait entre nous. Quelquefois je le suppliais de parler, mais lorsqu'un son bas et sifflant se faisait entendre à mon oreille, je criais de terreur et m'élançais hors de ma chambre. J'avais fini par ne plus désirer voir mon ami ou communiquer avec lui. Cette seule idée me remplissait de terreur. J'étais effrayée à la pensée qu'il était revenu et je ne voulais ni dormir ni rester seule. On me conseilla de choisir un lieu de résidence plus gai que Winchester (où je demeurais alors) et une maison fut louée pour moi à Sydenham. Mais là le sentiment de la présence de John Powles fut aussi vif qu'auparavant, et je continuai à l'éprouver, par intervalles, durant plusieurs années, jusqu'au jour où je me mis à étudier le spiritualisme comme une science.

J'ai dit dans le chapitre où je raconte ma première *séance* que le seul visage que j'avais reconnu comme étant de mes amis était celui de John Powles. Ce fut ce fait qui ramena en moi le désir et la curiosité d'autrefois de communiquer avec les habitants du Monde Invisible. Aussitôt que je commençai des études dans mon cercle privé, John Powles fut le premier esprit qui me parla à travers la table, et, depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui je n'ai jamais cessé d'être en communication avec lui. Il est très timide cependant (comme lorsqu'il était avec nous), ne parle pas volontiers avec des étrangers, et manifeste rarement sa présence, sauf lorsque je suis seule. Mais dans ces occasions, il pourrait parler pendant des heures des sujets qui l'intéressaient pendant sa vie terrestre.

Aussitôt que l'on sut que j'allais à des *séances* on me présenta à Miss Showers, la fille du général Schowers de l'armée de Bombay. Outre que cette jeune dame avait à peine dépassé l'enfance, — elle avait je crois seize ans lorsque nous nous rencon-

trâmes — elle n'était pas un médium de profession. Les séances auxquelles ses amis étaient invites pour assister aux manifestations extraordinaires qui avaient lieu dans sa présence étaient strictement privées. Elles offraient donc un immense avantage pour les investigateurs, car les faits étaient au-dessus de tout soupçon, et Miss Showers était assez bonne pour permettre que l'on prit toutes les précautions indispensables à une enquête scientifique. Je reviendrai plus tard sur la médiumnité de Miss Showers, pour le moment je me borne à parler des séances qui me fournirent des preuves de la présence de John Powles.

Lorsque je leur rendis visite, Mrs et Miss Showers demeuraient dans un appartement meublé, en sorte qu'elles n'auraient eu aucun moyen de faire des arrangements dans le but de tromper leurs amis, même si elles en avaient eu l'idée. Je dois ajouter aussi qu'elles ne savaient rien du tout de ma vie et de mes expériences aux Indes, qui étaient choses du passe longtemps avant que je fisse leur connaissance. A la première séance que Miss Shower me donna pour des apparitions de visages d'Esprits, elle s'assit tout simplement sur une chaise derrière les rideaux d'une fenêtre, qui étaient épingles ensemble au milieu, de façon à laisser la forme d'un V, s'ouvrant au sommet. La voix de « Pierre » (le principal guide de Miss Schowers) parlait tout le temps à nous et au médium de derrière les rideaux, et faisait des remarques sur les visages à mesure qu'ils apparaissaient a l'ouverture. Tout d'un coup il me dit : « Mrs Ross-Church[1], voici un garçon qui dit qu'il s'appelle Powles et qui désire vous parler, seulement il ne se soucie pas de se montrer, parce qu'il n'est plus du tout tel qu'il était autrefois. — « Dites lui de ne pas s'occuper de cela, répondis-je, je le reconnaitrai dans n'importe quelles circonstances. »—« Eh bien ! s'il a été le moins du monde comme cela, c'était un bel homme, » s'écria Pierre ; et alors apparut un visage que, malgré tous les efforts de mon imagination, je ne pus reconnaitre comme ayant le moindre rapport avec celui de mon viel ami. Il était dur, raide, et n'avait pas l'apparence de la vie. Après qu'il eut disparu, Pierre s'écria : « Powles vous dit que si vous voulez venir et être souvent en seance

1. C'est le nom de Florence Marryat par son premier mariage.

avec Rosie (Miss Shower) il pourra petit à petit apparaitre tout à fait comme lui-même. » Il va sans dire que je fus trop heureuse d'accepter l'invitation.

Un soir, plus tard, devant avoir une séance avec Miss Showers, l'idée me vint de mettre la cravate verte dans une poche. Ce jour-là mes deux filles m'accompagnèrent, mais je ne leur dis rien à propos de la cravate. Aussitôt que la séance eut commencé, Pierre cria : « Maintenant Mrs Ross-Church, tendez la cravate. Powles arrive. — Quelle cravate ? demandai-je » ; et il répondit : « Eh bien ! la cravate de Powles, naturellement, que vous avez dans votre poche. Il désire que vous la mettiez autour de son cou. » La société me regarda d'un air interrogateur, tandis que je sortais la cravate. Le visage de John Powles apparut, très différent de la première fois, car c'était bien ses traits et son teint, mais ses cheveux et sa barbe (qui étaient bruns lorsqu'il vivait) avaient une apparence phosphorescente, comme s'ils eussent été de feu. Je montai sur une chaise et attachai la cravate autour de son cou ; puis je lui demandai s'il voulait m'embrasser. Il secoua la tête. Pierre cria : « Donnez-lui votre main. » Je le fis et il la baisa, ses moustaches me *brûlaient*. Je ne puis expliquer pourquoi, mais je dis le fait. Après cela il disparut avec la cravate que je n'ai plus revue bien que nous l'ayons cherchée minutieusement dans la chambre.

Ce que j'ai à raconter après cela au sujet de John Powles est si étonnant que je crains les critiques que cela suscitera ; mais si je n'avais pas des histoires étonnantes à dire, ce ne serait pas la peine de les écrire. Je quittai ma maison de Bayswater un dimanche soir pour aller dîner avec M et Mme George Neville, à Regent's Park Terrace, afin d'avoir le soir une séance avec Miss Showers. Il y avait une nombreuse société et je me trouvai placée à table à côté de Miss Showers. Pendant le dîner, elle se lamenta, me disant que sa mère était allée à Norwood pour la nuit et qu'elle (Rosie) avait peur de dormir seule

---

1. Le terme anglais de spiritualisme pourrait être rendu par celui de spiritisme en français ; si nous ne l'employons pas, c'est parce que l'Ecole spirite française procède spécialement d'Allan Kardec, tandis que le spiritualisme anglais est beaucoup plus large et ne s'est point fondé sur l'autorité d'un auteur en particulier.

parce que les Esprits la tourmentaient toujours. L'idée me vint de lui proposer de revenir avec moi à Bayswater pour y coucher, car j'avais le plus grand désir de mettre ses pouvoirs à l'épreuve lorsque nous serions seules. Miss Showers accepta mon invitation et nous arrangeâmes qu'elle reviendrait avec moi. Après le dîner, on se mit en *séance*, mais à la grande surprise et au désappointement de tous, rien ne se produisit. Il était une heure du matin lorsque Miss Showers et moi nous montâmes en voiture pour retourner à Bayswater. A peine étions-nous parties que nous tressaillîmes en entendant un éclat de rire à nos oreilles. « Qu'y a-t-il, Pierre ? » demanda Miss Showers. — « Je ne puis pas m'empêcher de rire, répliqua-t-il, en songeant à leurs figures, lorsque personne n'a paru ! Croyez-vous que je voulais perdre tout votre pouvoir avec eux lorsque je savais que j'allais rentrer avec vous et avec Mrs Ross-Church ? j'ai l'intention de vous montrer ce soir ce que c'est qu'une séance vraiment bonne. »

Lorsque nous arrivâmes, j'ouvris la porte avec un passe-partout. La maison était pleine, car alors j'avais sept enfants, quatre domestiques et une sœur mariée demeurait avec moi : mais ils étaient tous au lit et endormis. Le temps était froid. J'entrai avec Miss Showers dans ma chambre ; un feu brillait dans la grille, ma sœur occupait une chambre qui ouvrait sur la mienne, mais je fermai les deux portes et je mis les clefs sous mon oreiller. Alors Miss Showers et moi nous nous mîmes au lit. Après que le gaz fut éteint, la chambre était encore comparativement claire, car j'avais attisé le feu en le remuant, et un réverbère en face de ma fenêtre projetait des rayons de lumière à travers les rideaux. Aussitôt que Miss Showers fut dans le lit elle dit ; « Je me demande ce que Pierre va faire, » et je répondis : « J'espère qu'il ne va pas enlever nos couvertures. « Nous en avions quatre, un couvre-pied et un édredon, et, tandis que je parlais, toute cette masse s'éleva en l'air et retomba au bout du lit, nous laissant toutes découvertes. Nous nous levâmes, et, après avoir allumé une bougie, nous refîmes le lit, bordant les draps tout autour ; mais à peine fûmes-nous recouchées que la même chose recommença. Cette fois nous étions vraiment fâchées et grondâmes Pierre d'être si désagréable, sur quoi la voix déclara qu'elle ne le ferait plus, mais que nous n'aurions pas dû le provoquer. Je dis : « Vous

feriez bien mieux de vous montrer à nous, Pierre. Voilà ce que je voudrais. » Il répliqua : « Je suis ici ma chère, tout près de vous ! » Je tournai la tête et je vis une sombre figure à côté du lit, tandis qu'on pouvait en distinguer nettement une autre qui se promenait dans la chambre. Je repris : « Je ne puis pas voir votre visage. » Il répliqua : « Je m'approcherai davantage. » Alors la figure s'éleva dans l'air jusqu'à ce qu'elle fût suspendue le visage tourné en bas au-dessus du lit. Dans cette position, elle ressemblait à une immense chauve-souris, les ailes déployées. Elle était indistincte, quoiqu'on la devinât substantielle ; mais Pierre nous dit que nous avions épuisé tout le phosphore de nos corps dans la soirée, et que nous ne lui avions rien laissé pour l'éclairer. Après un moment, il s'abaissa sur le lit et se posa entre Miss Showers et moi sur l'édredon. A cela nous lui objectâmes qu'il était pesant et prenait beaucoup de place, mais nous eûmes quelque peine à le faire partir. Pendant cette manifestation, l'autre Esprit que Pierre appelait « Pope » continuait à marcher dans la chambre qui était pleine d'ornements, touchant à tous les objets ; et Pierre cria plusieurs fois : « Prenez garde, Pope ! Prenez garde, ne cassez pas les choses de Mrs Ross-Church. »

Tous les deux faisaient tant de bruit qu'ils réveillèrent ma sœur dans la chambre voisine et elle frappa à la porte en demandant avec effroi : « Florence, qui avez-vous là ? Vous réveillerez toute la maison. Lorsque je répliquai : « Ne vous inquiétez pas ce ne sont que des Esprits. » elle poussa un grand cri et se sauva dans son lit. Jusqu'à ce jour, elle affirme qu'il lui semblait parfaitement entendre des pas et des voix humaines. Les manifestations devinrent alors si rapides que huit ou dix mains nous touchaient à la fois et je demandai à Miss Showers si elle me permettrait d'attacher les siennes. Elle fut assez aimable pour y consentir. Je me levai donc de nouveau et, ayant lié solidement ses mains dans les manches de sa chemise de nuit je cousus celle-ci au matelas avec une aiguille et du fil. Miss Showers dit alors qu'elle avait sommeil, et, le dos tourné contre moi — position qu'elle était obligée de garder à cause de ses bras liés — elle sembla tomber endormie, bien que je comprisse qu'elle était en *trance*.

Pendant quelque temps, rien ne se produisit ; les figures avaient disparu, les voix ne se faisaient plus

entendre, et je crus que la *séance* était finie. Tout d'un coup cependant, je sentis une main se poser sur ma tête et des doigts commencèrent à caresser doucement et à soulever les boucles sur mon front. Je murmurai : « Qui est-ce ? » et la réponse fut : « Ne me connaissez-vous pas? Je suis Powles! Enfin, enfin, après un silence de dix années je vous vois et je vous parle encore face à face.— « Comment puis-je savoir que ceci est *votre* main? dis-je, Pierre pourrait matérialiser une main afin de me tromper. » La main quitta immédiatement ma tête et son revers passa sur ma bouche, je sentis qu'elle était couverte d'un duvet. Je me souvins alors que les mains de John Powles étaient très poilues, et que, pour cette raison, je l'avais surnommé « Esaü », en outre il avait eu le poignet gauche disloqué par une balle de cricket.

« Laissez-moi sentir votre poignet lui dis-je. » Et immédiatement ma main fut placée sur l'os saillant. « Je désire suivre votre main jusqu'à l'endroit d'où elle sort, » dis-je alors,et, en ayant reçu la permission je tâtai depuis le bout des doigts et le poignet en remontant jusqu'au coude et à l'épaule, et je sentis que le bras se terminait *au milieu du dos de Miss Showers*. Cependant je n'étais pas encore tranquille, car je trouvais très difficile de croire à l'identité d'une personne que j'avais aimée. J'avais si horriblement peur d'être trompée ! « Je désire voir votre visage, » continuai-je. — « Je ne puis pas vous montrer mon visage ce soir, répondit la voix, mais vous le sentirez ; » et le visage avec la barbe et les moustaches s'appuya un instant contre le mien. Alors la main se posa de nouveau sur mes cheveux et, tandis qu'elle caressait mes boucles, la voix de John Powles me parla de tout ce qui s'était passé d'important lorsque lui et moi nous etions amis sur la terre. Figurez-vous deux personnes qui ont été intimement unies pendant des années, qui se rencontrent seules après une longue et pénible séparation, songez à toutes les choses privées dont elles auraient à s'entretenir, et vous comprendrez que je ne puisse pas écrire la conversation que nous eûmes ensemble ce soir-là. Afin de me convaincre de son identité, John Powles parla de tous les ennuis que javais encore; il mentionna des scènes tristes ou gaies dont nous avions été témoins ensemble; il rappela des incidents qui s'étaient effacés de ma mémoire et

nomma des places et des gens que nous seuls connaissions. Si je n'avais pas cru alors au Spiritualisme, ce soir-la m'aurait convertie Tandis que la voix bien connue de mon vieil ami me parlait et que sa main passait dans mes cheveux, miss Showers continuait à dormir ou à paraitre dormir, son dos tourné contre moi et ses mains cousues dans les manches de sa chemise de nuit, celles-ci attachées au lit. Mais alors même qu'elle aurait été éveillée et ses mains libres, elle n'aurait pas pu me parler avec le son de voix inoubliable de John Powles de choses qui s'étaient passées lorsqu'elle était un enfant et à des milliers de lieues de nous. Et je puis affirmer que la voix m'a parlé de choses que personne autre que John Powles et moi ne pouvait connaître. Il ne manqua pas de me rappeler la promesse qu'il m'avait faite et me dit combien de fois il avait déjà essayé de la remplir, et il me promit qu'il serait maintenant toujours avec moi. Le jour vint avant que la voix eût cessé de parler, et alors Miss Showers et moi nous étions si fatiguées que nous pouvions à peine soulever nos têtes de dessus les oreillers. Je ne dois pas oublier d'ajouter que, lorsque nous ouvrîmes les yeux le lendemain, nous trouvâmes qu'il y avait à peine un objet dans la chambre qui n'eût pas changé de place. Les portraits etaient tous tournés le dos à la muraille ; la faïence du lavabo amoncelée dans le garde-feu ; les ornements de la cheminée se trouvaient sur la table de toilette ; en un mot toute la chambre était sens dessus dessous.

Lorsque M. William Fletcher donna sa première conférence en Angleterre dans Steinway Hall, mon second mari, le colonel Lean et moi nous allâmes l'entendre. Nous n'avions jamais vu M. Fletcher auparavant, ni personne de sa famille, et il ne savait pas que nous étions dans l'assemblée. Nous le vîmes pour la première fois lorsqu'il monta à la tribune et nos places étaient au milieu de la salle qui était pleine. M. Fletcher avait l'habitude, lorsque sa conférence etait terminée, de décrire les visions qui se présentaient a lui et il demandait seulement en retour que les auditeurs qui reconnaissaient les lieux ou les personnes voulussent bien être assez courageuses pour le dire. Je puis comprendre que les étrangers qui n'entendaient rien les concernant pouvaient s'imaginer que ce n'était qu'une farce et que ceux qui prétendaient reconnaitre les visions étaient sim-

plement des compères de M. Fletcher. Mais on peut dire que les circonstances changent les cas. J'entrai à Steinway Hall comme une parfaite étrangère et en qualité de journaliste préparée à dévoiler le truc si je le découvrais.

Et voici ce que j'entendis : « Après que M. Fletcher eut décrit plusieurs personnes et scènes qui m'étaient inconnues, il prit un mouchoir de poche et commença à essuyer son visage comme s'il avait très chaud. « Je ne suis plus en Angleterre, maintenant, dit-il, la scène est tout à fait changée et on m'emmène sur la mer à des milliers de lieues d'ici. Je me trouve dans une chambre avec toutes les portes et fenêtres ouvertes. Oh ! comme il fait chaud ! Je crois que je suis quelque part au tropique. Oh ! je sens pourquoi j'ai été amené ici ! C'est pour voir mourir un jeune homme ! C'est une chambre mortuaire. Il est couché sur un lit. Il est très pâle et la mort est proche, mais il a été malade très peu de temps. Ses cheveux sont d'une couleur châtain doré, et il a des yeux bleus. C'est un anglais, et je puis voir la lettre « P » au-dessus de sa tête. Il n'a pas été heureux sur la terre et il est content de mourir. Il éloigne toutes les influences qui sont autour de son lit. Maintenant je vois une dame qui vient et qui s'assied près de lui. Il tient sa main et semble lui demander quelque chose, et j'entends une douce musique. C'est un chant qu'il a entendu dans des temps plus heureux et, à son souffle, son esprit s'envole. C'est vers cette dame qu'il semble venir maintenant. Elle est assise à ma gauche à mi-chemin en descendant la salle. Une petite fille tient des fleurs et je vois qu'elles sont tissées de façon à former la lettre F. Elle me dit que c'est l'initiale du nom de sa mère et du sien ; et je lis ce message écrit :

« A ma chère amie, car vous l'avez été dès le commencement. J'ai été avec vous pendant tout le temps de votre épreuve et de votre chagrin, et je me réjouis de voir qu'une ère plus heureuse commence pour vous. Je suis toujours près de vous. L'obscurité s'en va rapidement et le bonheur lui succèdera, priez pour moi, et je serai près de vous dans vos prières. Je prie Dieu de vous bénir et de me bénir et de nous réunir dans le pays du Soleil. » Et je vois l'esprit dirigeant sa main au loin comme pour indiquer que le bonheur dont il parle n'est que le commencement de celui qui s'étendra à une grande distance dans le temps.

Je distingue cette scène plus nettement qu'aucune de celles que j'ai vues avant. »

J'ai écrit ces paroles au moment où elles furent prononcées. Le colonel Lean et moi nous étions assis exactement à la place indiquée par M. Fletcher, et la petite fille avec les fleurs bleues était mon enfant-esprit « Florence », dont je raconterai l'histoire dans le chapitre suivant. Mais mes communications avec John Powles, quoique très extraordinaires, ne me parurent pas encore satisfaisantes. Je suis le « Thomas appelé Didyme » du monde spiritualiste, qui a besoin de voir et de toucher avant de pouvoir croire. Je désirais rencontrer John Powles et parler avec lui face à face, mais il paraît que c'était un chose impossible pour lui de se matérialiser dans la lumière, aussi, après ces deux échecs avec miss Showers il refusa d'essayer encore. Je le tourmentai toujours pour qu'il me dit si nous nous rencontrerions avant que je quitte ce monde, et sa réponse était toujours : « Oui ! mais pas encore. » Je n'avais pas alors la moindre idée que je devrais traverser l'Atlantique avant de revoir encore une fois mon cher ancien ami (1). »

Florence Marryat.

PARTIE LITTÉRAIRE
BIBLIOGRAPHIE

Le Mouvement des Livres

Les Cœurs utiles, roman par Paul Adam
(Ernest Kolb, éditeur.)

M. Paul Adam continue à scruter l'époque avec une angoisse railleuse et ingénue. La corruption lui apparaît jusqu'en ses dessous les plus inquiétants, curieuse et animée d'art, parce qu'il y reflète sa

(1) Ce récit est emprunté à la revue de l'*Aurore* de la duchesse de Pomar.

pensée. Les jeunes filles de Laforgue ont laissé un grain de leur mélancolie perverse dans cette littérature qui s'intéresse au mal parce qu'il y a au fond de lui le désespoir et qu'il affecte en cette triste monotonie moderne quelque futile distinction. Mais je ne doute pas que M. Paul Adam, délaissant un jour ces curiosités, d'ailleurs captivantes, n'accomplisse l'œuvre irréprochable que nous avons tout lieu d'attendre de lui.

Deux jeunes filles, Maïa et Sonnia, parcourent le monde des affaires, talonnées par des besoins d'argent. Pour elles s'accomplissent corruptions et folies. Elles ont la perversité et la naïveté à la fois; conçues selon l'esthétique de Botticelli, elles révèlent l'âme frivole, vive et pratique de trop de contemporaines.

M. Paul Adam excelle à répandre, dans ses œuvres même les plus préoccupées de modernités gracieuses et tourmentées, la parole ésotérique. Il est vrai qu'elle porte les grelots de la folie et qu'elle se fait plaisante dans les cirques parmi les clownesses et les mimes, mais le courant du lucre, du scepticisme et aussi de l'énervement débilitant est le plus fort.

« Ah! ah! faisait-il en se frappant la poitrine! Tu t'en es allée, sagesse, philosophie des philosophies, consolation de toutes les douleurs, guérite de mes désespoirs, flacon pour la soif, égide contre les créanciers! Comment survivre à ton exil! Je ne possède plus que la folie, les deux folies : celle de l'amour, celle de l'argent... et je ne saurais gagner le cœur d'aucune belle... ni fonder aucune société financière pour l'exploitation des poches européennes. Je ne saurais pas, certes. »

Le Roi au Masque d'or, par Marcel Schwob

(chez Ollendorff).

Pour ma part, je n'ai jamais vu bien nettement la nécessité des préfaces de M. Marcel Schwob. Elles me semblent toujours, malgré la bonne volonté de l'auteur que je partage et aussi malgré son habileté, qu'elles se dissocient de ses livres. Ce n'est pas dire que je ne les goûte pas Loin de là. Elles me plaisent infiniment par leur philosophie retorse, l'enveloppement de leur ironie et je ne sais, en elle, quel scepticisme savant qui déconcerte comme l'âme de celui qui vécut cérébralement des contes aussi étranges.

M. Marcel Schwob se manifeste, au milieu des bruyances d'une littérature ambiante, anémiée et capricieuse, — solide, lui vigoureux et savoureux par sa langue et ses sujets. S'il garde quelque chose de morbide n'en accusons que l'esprit contemporain dépravé par la lecture des philosophes plus encore que par le commerce des courtisanes.

« Il y a dans ce livre des masques et des figures couvertes : un roi masqué d'or, un sauvage au mufle de fourrure, des routiers italiens à la face pestiférée et des routiers français avec de faux visages, des galériens heaumés de rouge, des jeunes filles subitement vieillies dans un miroir et une singulière foule de lépreux, d'enbeaumeuses, d'eunuques, d'assassins, de démoniaques et de pirates. » M. Marcel Schwob en tire la ressemblance de toutes choses. C'est aller sans doute un peu loin ; il eût mieux été d'exprimer simplement que ces histoires se tenaient dans l'imagination de celui qui les a rêvées. Nous avons beau nous efforcer de différencier nos productions, elles portent toutes, malgré nos ingéniosités, la marque occultement du moins pareille, de notre pensée, identique profondément.

L'auteur suppose qu'un observateur, venu d'un monde supérieur, nous verrait très uniformes. J'ai beau écouter les raisonnements spécieux que lui prête M. Marcel Schwob ; cet observateur, s'il émettait un tel avis, observerait incomplètement. C'est la conscience qui nous fait très nettement divers de ces abeilles aux constructions géométriques et de ces fourmis si régulières et il faut se montrer partisan du sophisme pour croire qu'« en adoptant le point de vue moral, on ne saurait donner de réelle supériorité au plus subtil des philosophes sur un petit globule de pus. » Car, de ce qu'il y a une unité dans l'univers, ne décrétons pas qu'il n'y a que des ressemblances. Ce qui fait la beauté mystérieuse des choses et des âmes, c'est qu'elles sont entre elles infiniment diverses, soit par l'aspect, soit par la volonté, tout en participant d'origine et de fin à un infini que nous sommes bien obligés de concevoir sans cesse identique à lui-même.

Par exemple, j'admets assez la conclusion, où une part de philosophie ésotérique éclate :

« S'il est vrai que Dieu calcule des possibles, on doit ajouter qu'il parle des mots ; nous sommes ses propres mots arrivés à la conscience de ce qu'ils

portaient en eux, essayant de nous répondre, de lui répondre, désunis puisque nous sommes des mots, mais joints dans la phrase de l'univers, jointe elle-même à la glorieuse période qui est une en sa pensée. »

Mais il me paraît que la philosophie véritable de ce livre : *le Roi au Masque d'or*, c'est l'universelle volonté de mensonge qu'il y a dans la corruption orgueilleuse des hommes. Aussi le premier conte de ce beau livre brille des plus métalliques lueurs de la duplicité. Ce *Roi au Masque d'or*, dont le visage n'est que lèpre, — et il l'ignore, car depuis de très lointaines années ses aïeux se succédèrent masqués, — symbolise l'inconscience épaisse, la prétention, la fausseté et aussi la déchéance d'une civilisation raffinée et pourrie.

Lyrette, par Paul Boujon.

Lyrette dit assez de soi, pour que nous ne prétendions pas donner à ces fantaisies gracieuses une importance que le poète n'y voulut point. Ces fantaisies rimées reflètent une âme, dirait-on, follette, légère et sentimentale ; il ne faut voir là, je pense, que joli jeu.

Eveil d'amour, poésies par Henri de Braisnes.

Non, mon enfant, la foi ne trompe ni les forts
Ni les faibles ; incluse en la splendeur des choses,
Elle s'épand jusque sur les esprits des morts.

Idoine à séparer les épines des roses,
Foi dans le Vrai, foi dans le Bien, foi dans le Beau,
Elle écarte l'ennui qui fait les jours moroses,

Elle rend insensible au spectre du tombeau.
Et sait de nos malheurs passés forger des fêtes.
En promenant partout son immortel flambeau.

Elle brille à plein feu sur le front des prophètes,
Et, changeant en doux miel le lait le plus amer,
Elle incite notre âme aux actions parfaites !

Elle affronte sans peur les écueils de la mer ;
Celui qui croit inébranlablement, sa joie
Ne sombrera jamais dans les affres d'enfer.

Calme, il tisse un habit dont la trame est de soie
Mettant son seul bonheur dans une mission,
Il cherche le pays où son espoir verdoie.

Il est libre, court, vole, il est sans passion ;
Maitre de l'univers ainsi que sont les anges,
Puisqu'il a tous les biens en sa possession,

Il s'élève au-dessus de nos terrestres fanges.

Le livre de M. de Braisnes est plein d'aspirations excellentes et noblement rythmées ; d'école peut-être trop obstinément parnassienne, il n'en palpite pas moins pour les hauteurs du mystère et les splendeurs de la Bonté.

Le Traité de la Méduse, par M. Maurice Guillot.

Ce petit opuscule de quelques pages à peine m'a prouvé avant tout que l'égotisme ne saurait suffire à une âme distinguée. Tandis que M. Maurice Barrès inventa de se régénérer dans la foule, son disciple tombe en admiration devant la Méduse, qu'il ne définit pas très clairement, mais que l'on peut appeler, je crois, sans trop contrarier l'auteur, « tout ce qui nous manque ». Ce qui nous manque, c'est, si l'on pousse comme tant l'égotisme jusqu'au parfait orgueil, c'est tout ce qui est mauvais, laid et méprisable; mais, si nous nous analysons bien, ce doit être la perfection, car nous ne sommes, hélas ! que faibles et incomplets.

S'il n'y a point là mystique transcendante, comme semblerait le croire M. Maurice Guillot, je trouve, en parcourant ce livret, que sur ce mince aphorisme un esprit délicat put tracer de très subtiles arabesques. Style féminin, souple, avec un lyrisme tout tremblant d'acuité ! Mais je me désole de voir s'attarder M. Maurice Guillot à ces vanités jolies, alors qu'il porte en lui la force philosophique des élus capables de contempler la vérité.

Jules Bois.

Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent

Par Elemir Bourges.

Les belles pages qu'on va lire, sont extraites du roman d'Elemir Bourges, les *Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, publié cette année dans l'*Echo de Paris*.

Je souhaiterais que l'œuvre eût paru en librairie pour lui consacrer l'étude qu'elle mérite. Mais je ne veux pas attendre plus longtemps pour la signaler dans l'*Etoile*.

Elémir Bourges combat avec nous pour la Renaissance idéaliste dans l'art. Son roman s'est incorporé trois des plus puissants éléments de cette Renaissance :

1° Retour à la langue spiritualiste et ferme du XVII^e^ siècle, à l'accent de la France, abandon des mollesses de style, romantiques ou naturalistes, mais non des conquêtes d'images, extension au contraire du pouvoir des images par une hardiesse, dont l'éclat s'accorde à la vigueur des tournures ;

2° Pleine rentrée des hautes spéculations intellectuelles dans le roman discussion des problèmes suprêmes et non plus soumission au matérialisme banal ;

3° Revendication de la pensée en face de la science, l'artiste-philosophe rendant sa vitalité à la foi, par une claire et terrible vue des limites du savoir humain.

J'espère avoir bientôt l'occasion de montrer avec quelle délicatesse d'art ou quelle sauvage frénésie de visionnaire Elémir Bourges a fait vivre les trois éléments dans son œuvre.

J'aimerais surtout a m'étendre sur les chapitres philosophiques, sur le dialogue entre le grand-duc Floris et son médecin le savant Manès, dialogue qui, pour moi, domine le livre et en constitue les pages hors de pair, la tragique et souveraine magnificence.

La critique pessimiste, l'ironie impersonnelle et minutieuse de Flaubert, dans *Bouvard et Pécuchet*, malgré la perfection artiste de ce livre, et le grand amour que je porte à l'idealiste froissé qui l'écrivit, ne me semblent pas avoir resserré avec cette energie, à la fois haletante et definitive, le problème de la connaissance humaine ni prononcé avec autant de lyrisme

le jugement de la pensée sur le néant de son propre orgueil.

Dans ces pages, toute la science humaine, élevée et rassemblée en montagne, se met, comme une cime prise d'enivrement, à chanceler, à tournoyer, à s'écrouler d'elle-même vers l'abîme, sous le haut ciel dont le silence a courbé son front.

Mais marquer à la science humaine ses limites n'amènerait l'esprit qu'à un positivisme humilié ou à un scepticisme de désespoir, si le cœur et cette raison plus haute qui dépasse le raisonnement, ne découvraient, au delà des religions comme des sciences, un Dieu plus large que les dogmes, plus vivant que les formules, un tout-puissant et invisible infini. C'est dans ce sens qu'a conclu Elémir Bourges, et nous publions ici la prière de l'archevêque de Myre, José Maria, qui, ayant renoncé, par le tourment des doutes, aux doctrines étroites de l'Eglise, retrouve dans la solitude où il s'est retiré, la foi divinatrice et sans bornes des kabbalistes prosternés devant l'Abîme, des yoghis hindous, anéantis en Brahma.

ALBER JHOUNEY.

Prière de José Maria

O Essence, Forme universelle, je t'adore ! Tu es pour ce monde, Seigneur, tel que l'argile pour le vase, le commencement, le milieu et la fin.

Comme les flammes du soleil s'en échappent sans cesse à torrents, ainsi la splendeur infinie manifeste intarissablement les Forces et les Eléments !

Ce monde tout entier, c'est toi ! Tu es l'atome, l'agrégat, la pesanteur, l'éther, le feu, la terre, l'atmosphère. Ce firmament démesuré qui, tel qu'un aigle, bat des ailes sur la route que tu lui as tracée, c'est toi, toujours toi, Dieu multiple !

L'Esprit agit dans l'Univers, et l'Univers repose dans l'Esprit. Les mondes sont tissus en ton sein !

Mais tu en demeures distinct. Bien qu'enchaîné, en apparence, aux qualités dont tu te couvres par ta mystérieuse émanation, tu n'en restes pas moins affranchi.

Dans le monde et hors du monde, immuable et cependant changeant, inaltérable et variable, l'Uni-

vers, ô Seigneur, est ton signe, et pourtant tu n'as pas de signe !

Sans avoir toi-même aucun sens, tu vivifies tous les sens; hors de tout, tu supportes tout ; sans modes, tu perçois tous les modes !

Adoration à l'Esprit mystérieux, ineffable ! A Celui uquel on ne connait ni naissance, ni action, ni nom, ni forme, ni qualités, et qui, pourtant, revêt, à l'aide de son énergie émanée, ces accidents divers, chacun à leur moment !

Adoration à toi, Seigneur, unique contenant de l'Univers, Ame suprême dans laquelle se meut la décevante illusion du monde !

Adoration à l'Etre inconcevable, qui est à la fois la cause et l'effet, l'unité et la dualité, qui est la réunion des choses et qui est unique pourtant !

Adoration à la Substance universelle, indestructible, incréée ! A Celui qui ne cesse d'être dans une continuelle action ! A Celui qui ne cesse d'être dans un immuable repos !

Sans l'illusion dont tu disposes, l'union de l'Esprit avec les choses n'aurait pas lieu. Mais, quoique au sein de la nature, tu n'es pas plus modifié par les qualités qui ne sont qu'à elle, que le soleil ne se noircit, en pénétrant dans une chambre obscure.

L'apparence que tu te mêles à nos conditions changeantes, à l'ignorance, à la misère, à la douleur, n'est qu'une illusion sans réalité. Les accidents qui semblent contraires à ton Essence inaltérable n'existent que pour l'esprit individualisé.

De même qu'un arbre, dont l'image se réfléchit dans une eau agitée, semble participer à cette agitation, ainsi, quand notre cœur se trouble sous l'influence de la passion, l'Esprit, bien qu'il soit immuable, a l'air de partager ce trouble, et l'on dirait qu'il a des qualités, quoiqu'il n'en ait réellement pas !

Quelle cause l'arracherait à son perpétuel repos ? Comment pourrait-il se mouvoir, ou dans le Temps ou dans l'Espace, puisque l'Espace et le Temps sont en lui?

C'est en prenant le Temps comme moyen que tu nous abuses, ô Seigneur ! Les formes de cet univers nous paraissent plus ou moins parfaites, ou plus ou moins penchantes vers leur ruine, selon que l'énergie du Temps les a plus ou moins pénétrées.

Atome premier de tout ce qui existe, il est aussi le plus vaste des êtres, puisqu'il enveloppe ce qui a été, ce qui est et ce qui sera.

Son orbe immense entraîne tous les mondes. Leurs pas ne peuvent sortir de lui, comme des insectes égarés sur la roue tournante d'un potier ont beau courir : ils tournent avec elle.

Infini, il met à tout un terme ; sans commencement il donne le commencement à tout. L'Univers palpite sous le Temps, ainsi qu'un oiseau pris dans un filet.

Car le Temps, ô Dieu, c'est toi-même ! Tu résides à la fois tout entier au dedans des êtres sous la forme de l'Esprit, et, en dehors, sous celle du Temps.

Adoration à toi, Seigneur, suprême Lumière étendue partout, au sein de laquelle apparaît le monde, et qui brille au sein de tous les mondes ! A toi, Splendeur inaltérable, que nous ne comprenons pas plus qu'il n'est donné à un enfant d'enserrer le soleil dans sa main !

Adoration, adoration à l'Etre unique, élevé au-dessus de tous les contrastes et de toutes les ressemblances ! A Celui qu'on ne peut désigner par aucun terme impliquant un contraire ! A Celui que nos balbutiements sont impuissants à louanger !

Nous l'appelons grand, mais en vain. Il ignore la quantité. Nous l'appelons bon, mais en vain. Il ignore la qualité. Nous l'appelons la Vérité. Mais l'antithèse de la vérité et de l'erreur n'existe pas pour l'Etre infini.

Nous l'appelons la Lumière, la Vie. Mais il n'y a pour lui ni vie, ni mort, ni obscurité, ni lumière... L'Eternel. Mais le temps, en lui, ne se distingue pas de l'éternité... L'Etre. Mais l'être n'est conçu que comme opposé au non-être.

Adoration à l'Ineffable, à l'Indicible, à l'Incompréhensible ! Adoration à l'absolu Néant ! [1] Adoration à l'éternel Mystère !

Alors, José-Maria se tut, et, pâle, haletant, sinistre, comme emporté au loin par un esprit, il fixait les yeux sur la mer profonde. Les feux des collines ne brillaient plus. Seule, la flamme de l'écueil formait encore, au milieu des eaux, un grand brasier rougeoyant et sombre. Des vols de corneilles marines, chassées par l'importun flamboiement de cette roche où elles gitaient, tournaient, tournaient autour sans

---

1. Dans le sens de *non-existant* comme dans la kabbale, c'est-à-dire de supérieur à toute existence finie et concevable (Note d'A. Jhouney).

se lasser ; et l'archevêque les voyait — mélancolique image de la vie et des générations des hommes — surgir soudain et passer vite, toutes noires sur ce fond de feu, puis s'engloutir dans les ténèbres.

ÉLÉMIR BOURGES.

Petite bibliographie

Vient de paraître : **Omnithéisme.** *Dieu dans la Science et dans l'Amour.* Le corps humain. Les règnes et sous-règnes anthropoïdes, par Arthur D'ANGLEMONT. Librairie des Sciences Psychologiques, 1, rue Chabanais, 1. Prix : 7 francs.

Souscription ouverte

POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame*
(Poème initiatique)

M. Garin-Moroy	43 fr.
Un ami	60 fr.
M. Delanoue	3 fr.

LE POÈME DE L'AME

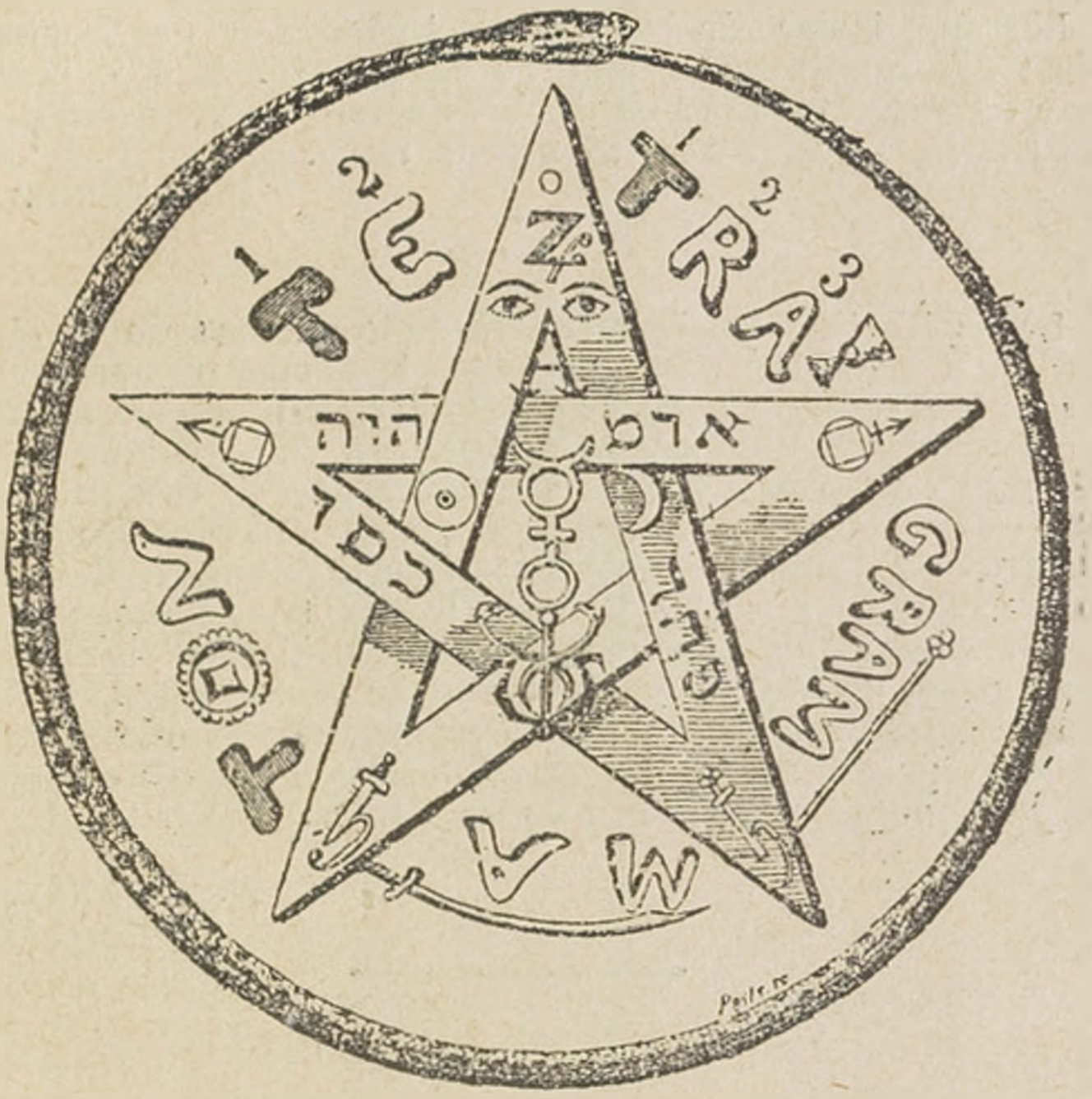
Toute la partie parue jusqu'à ce jour a été publiée en cinq fascicules à un franc chaque, à l'intention des nouveaux abonnés.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

5e ANNÉE. N° 30. FÉVRIER 1893.

L'ÉTOILE



PENSÉES

Dans un enfant qui naît palpite *un Mystère* du Saint-Esprit et de *l'Epouse du Père.*

Cet enfant est un ancêtre, une âme céleste dans une effigie terrestre, une immortalité qui vient se mortifier, se purifier dans la douleur, se parfaire dans l'épreuve, poursuivre, où et comme il le faut, soit l'expiation, soit l'élaboration, soit la mission, soit la création, depuis des siècles commencées et reprises.

L'inégalité des conditions n'est donc, pour le Sage, que ce qu'elle devrait être dans un Etat social parfait :

Prière à nos amis de vouloir bien nous faire parvenir leur abonnement.

l'échelle d'équité qui gradue les états psychurgiques, les nécessités indispensables aux âmes pour évertuer leur bonne volonté dans une sphère sociale correspondante à celle de leur Ciel.

DE SAINT-YVES.

∴

Ma vie, isolée de la troupe turbulente des hommes, n'est qu'un culte continuel de la Beauté. Je fuis comme une calamité ce qui semble à l'homme la plus belle des destinées, l'amour des filles de la terre.

ZANONI.

∴

Le symbolisme primitif a tracé le schéma de la circulation des Ames : nous y voyons le germe inconscient de l'âme inférieure descendre de Dieu, entrer dans la matière, puis remonter lentement ; alors en lui pénètrent les essences de plus en plus hautes. Enfin il va se fixer en Dieu et se confondre par l'âme divine a la pensee spéciale de Dieu qui lui correspond et qui n'a pas cessé de veiller sur lui et de l'attirer à travers toutes ses existences. Tel est le grand cycle, le grand schéma qui était signifié par la course du Soleil. La descente du Soleil dans la nuit ou dans l'hiver signifiait la descente du germe dans la matière ; la réascension du Soleil dans l'aurore et dans le printemps signifiait la réascension de l'Esprit.

A. JHOUNEY.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 février 1893, *de midi au soir.*
Le 7 mars 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

Religion Messianique[1].

L'AME DU SALUT[2]

Réunir l'homme à Dieu,
par l'amour et la vertu,
dans la liberté.

Quel est le plus grand devoir de l'homme?

C'est de travailler au perfectionnement des autres hommes et de tous les êtres, et d'accomplir, pendant ce travail même, son propre perfectionnement.

Ce que la religion appelle SALUT *est-il autre chose que ce perfectionnement d'autrui et de soi-même?*

Le salut et le perfectionnement sont une seule chose. Travailler à perfectionner autrui et soi-même, c'est travailler au salut d'autrui et à son propre salut.

Quels sont les principes essentiels du salut?

Il y a trois Principes essentiels du salut : la Charité, la Vertu et le Sentiment de Dieu.

---

1. J'ai voulu exprimer aussi brièvement et simplement que possible, par demandes et réponses, les quelques vérités d'âme que je crois seules indispensables, car elles nous réunissent à Dieu par le cœur, et tout le reste est secondaire pour nous.

Je ne parle pas ici de moi-même, mais d'après l'esprit de l'Évangile et des plus pures aspirations de l'Humanité.

La tentative, que j'ai commencée dans l'*Etoile*, de justifier philosophiquement cette même Religion simple n'a d'interêt que pour des philosophes, et nous devons travailler pour tous : de là mon nouvel essai.

La religion, invincible par le fond, par le Christ et par Dieu, est devenue impuissante à force de vaines surcharges. Il suffit de les retrancher pour retrouver la vie éternelle. Qu'on excuse donc mon entreprise à cause de la sincérité et de l'intention.

A. J.

2. Nous offrons cet essai aux Frères du *quatrième Degré de l'Etoile*, et nous serions heureux de les voir consacrer leurs propres études à chercher les moyens d'adapter les sentiments religieux au monde moderne, adaptation qui seule pourrait rendre à ce monde une vie morale et une grandeur.

A qui devons-nous le plus parfait exemple et le meilleur enseignement de ces Principes?

A Jésus-Christ envoyé par Dieu sur la terre.

Quel est celui des trois Principes qu'il faut pratiquer pour que le salut commence?

Pour que le salut commence, il faut pratiquer la Charité.

Qu'est-ce que la charité?

C'est un sentiment qui nous dévoue à la perfection et au bonheur d'un autre avec la même ardeur qu'à notre perfection et à notre bonheur et qui nous dévoue à la Perfection universelle et au Bonheur universel avec plus de passion qu'à notre bonheur propre.

Ceux qui croient s'acquitter envers la charité en faisant l'aumône comprennent-ils vraiment la charité?

Non, ils ne la comprennent pas. L'aumône est une des formes de la charité, mais ce n'est certes pas la seule ni la plus efficace. La véritable charité, c'est le dévouement universel réalisé sous toutes ses formes et dans la vie entière d'un homme.

Comment se réalise la charité?

Elle se réalise par les actes de dévouement spirituel et par les actes de dévouement matériel.

Quels sont les principaux actes de dévouement spirituel?

Les voici : Répandre son cœur vers tous, ennemis et amis, vivants et morts; pardonner les injures, aider au Bien nos frères et les détourner du Mal, souffrir patiemment les défauts des autres, donner à ceux qui en ont besoin les consolations et les conseils, instruire les ignorants, propager le bien, en être un exemple.

Quels sont les principaux actes de dévouement matériel?

Donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif, faire don de son superflu dans les misères ordinaires et, s'il faut, de son nécessaire dans les misères extraordinaires, donner des vêtements à ceux qui en ont besoin,

donner l'hospitalité aux pauvres et aux étrangers [1], visiter les malades, visiter les prisonniers, donner la rançon des captifs [2], ensevelir les morts [3].

Y a-t-il, sur la terre, une œuvre générale de Dévouement ?

Oui, il y a sur la terre une œuvre générale de Dévouement : l'amélioration sociale de l'Humanité et, par suite, de sa condition et de celle de tous les êtres terrestres.

Qu'entendez-vous par amélioration sociale ?

J'entends par là une organisation progressive de la société humaine qui soit la plus favorable possible au perfectionnement de l'homme et des autres êtres et à leur bonheur.

La Religion prescrit-elle une forme particulière à cette amélioration ?

Les formes de l'amélioration pouvant varier selon les époques, les races, les circonstances, et la Religion essentielle consistant dans les sentiments immuables, impérissables et divins, la Religion ne prescrit pas de forme particulière, mais elle commande la recherche de l'amélioration et elle perpétue le sentiment qui l'anime. La Religion ordonne et inspire le progrès social. A

---

1. J'ai exposé ces préceptes, d'après la Tradition religieuse et selon leur realisation individuelle. Dans certains cas, cette réalisation individuelle peut être fort difficile et même en contradiction avec d'autres devoirs. Pour ce qui concerne l'hospitalité, celui qui loge seul ou avec des femmes et des enfants ne pourra accueillir, le soir, des inconnus sans danger personnel s'il est seul, sans manquer à ses devoirs de protection et de prévoyance s'il est le défenseur responsable d'êtres faibles.

Aussi à la réalisation individuelle quand elle est possible, faudrait-il adjoindre a réalisation *sociale* qui ne présente pas les mêmes difficultés et creer, dans les communes des *asiles de nuit* assez vastes pour prévenir les misères des sans-abri, misères que l'hiver exaspere en tortures et en agonies comme il est arrivé à Paris, tout récemment, pendant l'hiver de 1890-91.

2. Ce précepte regardait jadis la rançon des captifs chrétiens, détenus par les Turcs ou par les Maures. Il s'appliquerait aujourd'hui à des missionnaires, des explorateurs prisonniers de sauvages ou de barbares.

3. Il s'agit de morts en pays sauvages ou, dans un pays civilisé, de cadavres abandonnés, par une conjoncture exceptionnelle.

la science et à l'expérience de trouver les moyens de l'accomplir.

La vraie Religion est-elle opposée au Progrès ?

Loin d'être opposée au Progrès, la Religion vraie en est l'agent le plus décisif et le plus intime.

Quelle est donc la mission sociale de la Religion ?

La voici :

I. — Pratiquer et enseigner le Dévouement qui est l'âme de tous les progrès.

II. — Encourager, éclairer et seconder les efforts sincères d'amélioration sociale.

III. — Montrer à ceux qui travaillent au progrès matériel qu'il est solidaire et inséparable du progrès moral.

IV. — Prouver que la Foi en Dieu et la Liberté ne sont nullement contraires, mais que la morale réunit, naturellement et librement, l'homme à Dieu.

ALBER JHOUNEY.

Voix d'en Haut

Et j'entendis comme une Voix, descendant des hauteurs suprêmes, qui venait chanter à mon oreille les merveilles des Cieux et les bontés du Créateur. Elle me disait, dans son ineffable murmure, que ce qu'il y a de plus beau dans la Vie, c'est la Mort, la mort qui nous délivre des maux et des laideurs de la terre et qui nous ouvre les chemins du Ciel. Elle me disait que Dieu est l'Amour infini, l'Amour sans bornes ; qu'il ne punit ni ne récompense, mais nous laisse nous punir et nous récompenser nous-mêmes. Car nous sommes libres ! libres de nous vautrer dans le Mal, et libres de nous donner des ailes d'Anges. Et toutes nos pensées et tous nos actes nous suivent partout dans l'Univers, où que nous allions, où que nous soyons. Et je l'écoutai pieusement et ravi, cette Voix, dont toutes les paroles et tous les mots remplissaient mon âme d'Espérance et de Foi :

« *Faites-vous des trésors dans les cieux*, a dit

Jésus, là où rien ne peut plus vous les ôter, où votre richesse est à vous, bien à vous, légitimement et glorieusement acquise au prix de vos peines et de vos nobles travaux.

« Tous vos rêves se trouveront réalisés dans le Ciel. Faites-vous une demeure selon votre goût, où la joie pure et douce rayonne toujours, et où le temps s'écoule d'une manière délicieuse qui ne laisse à l'Esprit ni ennui, ni regrets, ni souvenirs pénibles.

« C'est vous-mêmes, vous seuls, qui devez construire et installer ces demeures; c'est vous-mêmes qui en devez régler l'aménagement, l'ordre et la manière d'y vivre.

« Là tout y est votre ouvrage, et chaque instant de votre vie concourt au bien ou au mal, au mieux ou au moindre de ce prochain avenir. *Veuillez,* et il sera beau, radieux, resplendissant. *Laissez-vous aller mollement* au courant de l'existence, et il sera terne, incolore, sans éclat, comme aura été le travail de votre Esprit.

« A chacun suivant ses œuvres.

« O malheureux inventeurs! Nobles chercheurs! Faiseurs d'utopies généreuses, découvreurs de progrès chimériques, fous qui voyez l'atmosphère en rose et le bien hors de l'Humanité, dans vos calculs et dans vos creusets! Pionniers de chemins inconnus, de routes nouvelles, d'industries impossibles! Divulgateurs de rêves splendides que vos imaginations ont entrevus dans les espaces lumineux... Heureux vous êtes!

« Heureux travailleurs des choses inconnues, abreuvés d'ironies et de dégoûts! Heureux calculateurs intrépides de la richesse future du monde, heureux! mille fois heureux!! Vous avez *voulu*, dès lors vous avez accompli, réalisé sans le savoir, pour vous-mêmes, les rêves merveilleux dont vous dotiez la Terre! Vous possédez cette chose admirable: le désir croyant, la Foi, la Volonté! Tout ce que votre Esprit a conçu est réel, et vous le trouverez dans les cieux, et ce qui fit votre malheur sur la terre sera là votre bonheur glorieux.

« La folie! La folie de l'Idéal! c'est dans votre monde la seule chose qui escalade le ciel. Car c'est la marque de la Foi et du Vouloir. »

Et je sentis mon âme rasserénée, et je m'enveloppai avec bonheur dans les plis délicieux de cette pensée,

que, là-Haut, tous mes rèves se trouveraient réalisés. Et, depuis, le Calme et la Joie habitent dans mon cœur.

René Caillié.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHENBACH

Première Lettre

N'avez-vous jamais rencontré dans le cours de votre vie un certain nombre d'hommes qui avaient la singulière particularité d'avoir une antipathie contre tout ce qui est jaune ? Un citron, de l'or éclatant, et une belle orange offrent cependant un bel aspect. Qu'y peut-on trouver de répulsif ? Demandez à ces personnes quelle est la couleur qui leur est agréable, elles vous répondront d'un commun accord : c'est la bleue. L'azur de la profondeur des cieux est d'un aspect bienfaisant ; mais si, le soir, cet azur est comme encadré d'or, le beau s'associe au plus beau, — le magnifique apparaît. Si on me laissait le choix de demeurer dans un appartement tapissé ou peint en jaune ou dans un de couleur bleu-clair, il est probable que je donnerais la préférence au jaune. Tous les adversaires du jaune auxquels je tenais ce langage se moquaient de moi et avaient pitié de mon goût. Je retourne la question et désirerais savoir de vous si vous avez jamais rencontré un homme qui vous ait dit qu'il détestait le bleu. Certes, jamais ; pas un seul n'a en horreur le bleu. D'où vient alors que certains hommes sont d'accord pour désaffectionner le jaune et préférer le bleu ? Nous savons, par l'étude des couleurs, que le jaune et le bleu se trouvent en certaines corrélations ; ce sont des couleurs complémentaires qui forment une espèce d'antithèse polaire. Y aurait-il par hasard quelqu'autre chose qui nous fût cachée en dehors de la simple activité d'optique sur notre visuel ?

Serait-ce une différence inconnue plus profonde que la simple différence optique des différentes couleurs que nous connaissons tous? Et y aurait-il aussi, pour les perceptions d'une semblable différence, une différence parmi les hommes, de façon que les uns seraient en état de percevoir ce que les autres ne pourraient pas reconnaître? Et y aurait-il des hommes qui sont doués, pour ainsi dire, de doubles sens? Ce serait une assez singulière chose; essayons de la suivre de plus près.

Une fillette jette volontiers un regard sur le miroir. Il ne manque pas d'hommes qui voient également avec un certain plaisir se reproduire les traits de leur visage. Mais serait-il possible qu'il y eût des filles, des femmes et des hommes, à qui le miroir répugne, qui s'en éloignent et ne peuvent supporter le reflet de leur propre image? En vérité, il existe de ces êtres. Il y a des hommes, et ils ne sont pas rares, à qui le miroir imprime un sentiment d'inquiétude, comme si un souffle *tiède*, *désagréable* venait à eux et fût la cause de ne pouvoir persister une minute devant une glace. Le miroir leur renvoie non seulement leur image, mais leur projette encore une indicible et douloureuse impression : aux uns plus fortement, aux autres plus faiblement ; à d'autres si peu sensiblement que la répulsion est *incertaine*.

D'où vient et qu'est-ce que cela? Pourquoi certaines personnes seulement sentent-elles cette contrariété, et pas toutes?

Vous avez beaucoup voyagé, et il est impossible que dans les voitures publiques, omnibus, ou chemins de fer, vous n'ayez rencontré des hommes qui voulaient avec force et constance qu'on tint les glaces des véhicules ouvertes, qu'il y eût vent ou froid à un haut degré, et sans égard pour les compagnons de voyage affligés de rhumes, rhumatismes, etc.; ces hommes étaient insupportables, selon vous? Vous appeliez cela un manque d'éducation ; mais retenez un peu votre jugement, je vous en prie, au moins avant que plusieurs de mes lettres aient passé devant vos yeux ; peut-être acquerrez-vous alors la conviction que dans le sein d'une société très compacte il se manifeste des influences assez fortes pour devenir insupportables aux uns, tandis que d'autres n'en ont aucune perception.

Ne connaitriez-vous pas parmi vos amis un capricieux qui, à table, au théâtre, en société, à l'église,

ne veut pas s'asseoir dans les rangs parmi les autres, et qui a constamment la prétention d'occuper une place de coin? Observez cet être, c'est notre homme: nous ferons bientôt connaissance plus intime avec lui.

Vous avez sans doute déjà observé aussi des femmes bien portantes, et qui se trouvent mal jusqu'à tomber en syncope dans une église?

Beaucoup de personnes ne peuvent s'endormir couchées sur le côté gauche, et s'endorment tout aussitôt qu'elles se sont couchées sur le côté droit. A d'autres il est indifférent de coucher sur l'un ou l'autre côté pour bien dormir. Il y a des hommes qui ne peuvent manger sans le plus grand dégoût avec des cuillères de métal de pakfong, d'argentan de Chine, tandis que d'autres n'y prêtent aucune attention. Beaucoup ont une répulsion contre les mets chauds ou trop cuits, contre le gras, contre les douceurs : ils préfèrent les mets simples faiblement acidulés. Un bon nombre ont une prédilection pour la salade, et ils disent qu'ils donneraient volontiers tous les autres mets pour celui-là. D'autres ne peuvent concevoir cette extravagante et anormale fantaisie. Il y en a qui ne supportent pas que quelqu'un soit placé tout près derrière eux; ceux-ci fuient les masses, les réunions d'hommes et les marchés.

Plusieurs se trouvent contrariés quand on leur présente la main; ils ne supportent pas qu'on retienne leur main pendant un peu de temps; ils se dégagent et s'en vont. Combien y en a-t-il qui ne peuvent supporter la chaleur d'un poêle de fer, mais très bien celle d'un fourneau de faience. Il y a des centaines de ces faits singuliers qu'on ne peut attribuer ni à l'imagination ni à l'éducation, ni à l'habitude. Ces dispositions ne sont jamais isolées, mais, au contraire, associées les unes aux autres. L'ennemi du jaune craint le miroir. Celui qui veut s'asseoir à un coin veut que les glaces de la voiture soient levées. Le dormeur à droite se trouve mal à l'église. Ceux qui craignent de manger avec les métaux cités préfèrent les mets froids simples, rejettent les douceurs et le gras, et sont amoureux de la salade. Cela se continue chez les mêmes êtres suivant une chaine non interrompue allant de l'antipathie contre le jaune jusqu'à celle contre le sucre, de l'amour du bleu jusqu'au désir avide de la salade. Il y a solidarité de ces singulières particularités chez leurs possesseurs. L'expérience prouve que qui connaît les uns, connaît les autres.

Il résulte clairement de ceci, qu'ils sont entre eux dans un rapport évident, que leur liaison sort d'une source commune inconnue.

Mais si cette source est dans quelques hommes et non dans les autres, il est clair qu'à ce point de vue il y a effectivement deux sortes d'hommes ; des gens ordinaires qui ne possèdent aucune de ces irritabilités, et des gens particuliers, des irritables, qui, pour le plus insignifiant motif, sont excités dans le sens susdit. On peut appeler ces derniers SENSITIFS, car ils sont somnambules souvent plus irritables que la plante appelée sensitive (*mimosa pudica*) ; ils le sont par leur nature, qu'ils ne peuvent abdiquer ou vaincre à volonté. Leur nombre n'est pas petit; nous verrons bientôt à quelle profondeur ces choses atteignent dans la société humaine, desquelles je n'ai voulu vous donner ici qu'une teinte superficielle.

(*A suivre.*) DE REICHENBACH.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Le Poème initiatique de M. Alber Jhouney

ou

LE LIVRE DU JUGEMENT [1].

Le fondateur de la Revue l'*Etoile* est un des plus savants adeptes de la Kabbale israélitique, un de nos meilleurs initiés au très profond *ésotérisme* de la Tradition judéo-chrétienne, où Moïse consigna, sous des formes symboliques et prophétiques, toute l'histoire de l'Humanité, depuis son origine spirituelle et céleste jusqu'à sa fin suprême, ou mieux depuis la chute et la sortie de l'Eden jusqu'à notre parfaite réintégration dans le Royaume de Dieu où se fera notre retour

1. Vient de paraître au Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, Paris.

dans le Paradis perdu que cherchent les peuples depuis six mille ans.

La théologie catholique est remplie d'expressions et de formules qui n'ont pas d'autre signification. Tels sont, par exemple, les mots de Rédemption, de Délivrance, de Rachat, de Restauration, de Restitution de toute chose dans la Justice et la Vérité, etc., etc.

Le Royaume de Dieu, annoncé et prêché aux hommes par Jésus-Christ, par ses prophètes et par ses Apôtres, c'est, ou plutôt sera le Règne même de la *Justice* et de la *Vérité*, de l'*Egalité*, de la *Fraternité* et de la *Solidarité* de tous les enfants de Dieu sur la terre et dans le Ciel.

Je ne me propose pas de faire ici l'analyse du poème de notre Frère Jhouney. Je veux simplement indiquer et prouver comment son enseignement ésotérique s'accorde avec les plus hautes données du dogme catholique, et répond aux progrès de la civilisation moderne, laquelle est plus chrétienne que les prêtres ne le croient, aux pressentiments, aux aspirations et aux prévisions de la conscience publique, en France et dans toute l'Europe civilisée.

* * *

Je ne me trompe certainement pas en affirmant qu'à force de prières, de méditations et de recherches poursuivies dans sa paisible retraite de Saint-Raphaël (Var), le fondateur de l'*Etoile* a parfaitement compris l'impuissance où se trouve le sacerdoce romain, pour tirer les peuples de la triste situation qu'il leur a faite et qu'il s'est faite à lui-même, par son enseignement clérical, primaire et matériel. Son vieux dogme est épuisé, son ministère est frappé de déchéance. Les prêtres le voient bien, mais ils ne veulent pas en convenir. Il leur arrive ce dont le Christ les avait menacés : le Règne leur est ôté, les peuples les abandonnent, et l'Eglise, dont ils ont fait leur

maison, devient de plus en plus déserte. Tout se vérifie. Le grand Docteur des Nations avait prévu la fin de ce sacerdoce et il alla jusqu'à prédire quels seraient ses héritiers : « Les bénéficiaires, disait-il, des promesses de l'Evangile, seront les peuples seuls, à l'exclusion des anciens prêtres. » Les Principes de Liberté, d'Egalité, de Fraternité, de Solidarité, de Justice, de Cohérédité, de Coparticipation et de Concorporéité, qui résument, d'après saint Paul, toute la doctrine du Christ, sont les principes qui triomphent aujourd'hui et dont les peuples veulent vivre.

Alber Jhouney a découvert, à la lumière de la sainte Kabbale, le sens occulte, analogique et transcendant du très Saint Evangile, et il le dévoile. Par ce dévoilement il met en évidence l'esprit social qui se cachait sous l'écorce des Paraboles, des Symboles, des Sacrements et des Rituels de la Religion traditionnelle du Judéo-Christianisme. Il renoue ainsi la chaîne par laquelle la civilisation moderne se rattachera à l'antique civilisation de l'*Age d'or* préhistorique, dont le marquis de Saint-Yves d'Alveydre raconte les merveilles dans sa *Mission des Juifs*... tradition qui fut rompue, lors de l'avènement du Césarisme babylonien, par des crimes de toute nature, perpétrés pendant quarante siècles avant Jésus-Christ, et pendant près de vingt siècles après Jésus-Christ, c'est-à-dire durant les six mille ans d'existence que la chronologie de Moïse attribue au monde abominable de la force, de la barbarie et du brigandage du césarisme.

Le désastre qui mit fin sur la terre à la félicité dont jouissaient les peuples de l'Age d'or, sous le règne de la Justice, de la Vérité et de l'Economie sociale dont la civilisation primitive avait doté le monde, n'est pas encore réparé, et, bien que le Christ ait promis de restaurer la loi de l'Humanité, — cette loi qu'il est venu non pas abolir, disait-il, mais accomplir intégralement : *Non veni solvere legem, sed adimplere*, — néanmoins il s'en faut de beaucoup que

cette promesse soit entièrement réalisée. La Rédemption n'est pas faite ; elle est en voie de se faire. Opérée en principe et d'une manière virtuelle sur le Calvaire, elle se poursuit depuis lors chez tous les peuples de la terre, à mesure que l'Evangile se propage et que l'Esprit de liberté fait des progrès dans le monde. Cet esprit est le souffle du Christ.

* * *

Il faut bien retenir ceci. Tous les Dogmes sont vrais, non pas tels que les prêtres les interprétaient, mais tels que les apôtres de l'origine les entendaient. Le Dogme de la Rédemption, celui de la Naissance du Christ, de sa Passion, de sa Mort, de sa Résurrection et de son Triomphe, de son Ascension et de son Retour parmi nous, sont tous symboliques. Ils formulent les lois mêmes de la vie et de l'histoire. Le Christ, c'est l'Humanité, considérée dans son principe et dans son essence éternelle et divine. Jésus l'a déclaré lui-même : *Ego Principium qui loquor vobis*. Le drame du Golgotha est le drame du monde ; que dis-je, du monde ? C'est le drame de l'Univers, comme l'explique l'auteur du *Livre du Jugement*. Le Christ est un phare lumineux, un symbole vivant, l'archétype divin de la création. Tout aboutit à lui, tout se résume et se concentre en lui. Il est l'*alpha* et l'*oméga* de toute créature. Telle est la doctrine de saint Paul, de tous les Pères et de tous les Docteurs de l'Eglise catholique. Tel est aussi l'enseignement ésotérique d'Alber Jhouney, si nous comprenons bien son livre.

* * *

Il n'est pas seul à dévoiler de nos jours les radieuses perspectives qui se découvrent à la lumière de la science ésotérique et sociale du dogme chrétien. Si les prêtres ont perdu les clefs *du Royaume des cieux*, et si les cléricaux ont fait les ténèbres pour empêcher les peuples d'en

retrouver la porte, tant pis pour les prêtres, tant pis pour les cléricaux! Malheur à vous, scribes et pharisiens, disait le Christ : *Væ vobis! væ vobis!* car vous aviez reçu les clefs de la science divine, et ces clefs ne vous servent à rien. Vous les tenez cachées : vous n'ouvrez pas, et non seulement vous n'entrez pas vous-mêmes, mais encore vous empêchez les autres d'entrer : *Væ vobis!* Le Royaume vous sera ôté pour être donné à d'autres qui en ouvriront les portes, qui entreront et qui feront entrer les peuples. Ces nouveaux guides de l'Humanité, ces nouveaux prêtres sont déjà parmi nous. Ils forment légion : ce sont les initiés et les adeptes, tous les ésotéristes du merveilleux dogme chrétien, tous les voyants de l'avenir religieux et social qu'attend le monde régénéré par l'Evangile. Je ne saurais les nommer tous, mais je nommerai l'auteur des *Missions*, marquis de Saint-Yves d'Alveydre; la directrice de l'*Aurore*, lady Caithness, duchesse de Pomar; le fondateur de l'*Etoile*, Alber Jhouney, et son directeur René Caillié ; le fondateur de la *Religion universelle*, Charles Fauvety, et son directeur Lessard; les cinquante rédacteurs de l'*Initiation*, à la tête desquels marche Papus : le rédacteur en chef de la *Rénovation*, Hippolyte Destrem; les nombreux écrivains des nouvelles revues psychologiques néo-spiritualistes. J'en passe, je le sais, mais comment faire pour nommer et dénombrer tous les chefs de file et tous les bataillons enrôlés dans le nouvel Apostolat. Il y faudrait, non pas un article, mais un livre. On verra sur la terre plus de religion qu'il n'y en a jamais eu.

Si ces annonces, si ces prodromes de transformation religieuse et sociale ne suffisent pas, je prie les cléricaux de prendre garde au remue-ménage des peuples, aux clameurs du prolétariat, à l'agitation des masses, aux cris dont ne cesse de retentir la presse politique elle-même, avec tous les organes de l'opinion publique. Qu'entendent-ils partout, les *vecchi* du Césarisme et du cléricalisme? *Fin de Monde! Fin des Temps!*

Fin de Siècle! Et de quel monde, de quels temps, de quel siècle, si ce n'est de ce monde et de ces temps dont le Christ avait prédit la ruine, et de ce siècle dont Tacite disait: *Corrumpere et corrumpi sæculum est!* Est-ce que tout cela n'est pas en marche? Ne voient-ils pas que leur vieil édifice s'effondre, que leur ciel tombe, et que leur triste système dogmatique et politique ne tient plus ?

*
* *

Ceux qui ont lu ou qui liront le *Livre du Jugement* auront remarqué ou remarqueront la conformité de cet enseignement avec l'enseignement que je professe moi-même dans toutes mes publications, dans *le Christ, le Pape et la Démocratie*, dans la *Crise fatale*, dans la *Fin de l'ancien monde* et dans le *Glorieux centenaire* ou *Monde nouveau*, *Nouveaux cieux*, *Nouvelle Terre*. M. Alber Jhouney signale lui-même cet accord et le confirme.

Voici ce qu'il écrit à la page 30 de son épopée initiatique:

« Mon frère spirituel, l'abbé Roca, cherche à concilier le dogme de l'Eglise avec l'ésotérisme libre. Malgré les nuances qui nous séparent à cet égard, je tiens à dire bien haut ma fraternité de cœur avec lui. La franchise réciproque n'exclut pas, commande au contraire l'harmonie de dévouement et d'espérance, et l'ère viendra où la liberté des pensées n'empêchera plus la communion des âmes. »

Je suis heureux de cet accord. J'atteste très haut de mon côté cette fraternité de cœur, cette communauté d'idées, de doctrines et d'espérances.

L'Evangile est bien ce que dit notre frère, et le Christ possède en vérité tous les attributs qui caractérisent les personnages cycliques de l'*Initiation*. Non seulement il symbolise comme Osiris, mais encore il réalise toute la série des vérités primordiales et traditionnelles: 1° Dieu émanant le monde, puis le rappelant à lui; 2° les cycles de l'évolution tour à tour descendante et

réascensionnelle; 3° la révolution des âmes allant de Dieu au monde, et du monde retournant à Dieu ; 4° la mission des Justes et des héros manifestant le divin par leur sacrifice ; 5° l'enseignement du vrai par son adaptation à l'intelligence inférieure ; 6° la volonté perfectionnée par les épreuves dans la sphère matérielle, transfigurée dans la sphère idéale ; 7° la course quotidienne ou annuelle du soleil, de la lumière à l'ombre, puis de l'ombre à la lumière, de l'été à l'hiver, puis de l'hiver à l'été, etc., etc.

Pour tout dire, l'Evangile est vraiment un symbole initiatique, un poème à la fois symbolique et historique. Ses personnages sont des principes animés, des symboles vivants, des acteurs qui représentent et personnifient les forces mêmes de l'humanité, et l'on peut dire de ce drame ce que la critique a dit de l'*Iliade* d'Homère, à savoir que « ce poème épique est la mise en scène des puissances qui se disputaient l'empire du monde ». Tous les rôles sont typiques dans l'Evangile, et dans ces types s'incarnent et sont mis en action tous les mobiles, tous les facteurs des destinées humaines.

Un Père de l'Eglise a résumé d'un seul mot toute l'histoire du Christ : « Dans le drame de sa vie, dit-il, s'est joué par manière de prélude tout le drame de l'histoire. » Au fond, c'est bien aussi là ce qu'enseignait Strauss dont Renan n'a rendu la pensée qu'en la défigurant. Le prolétariat a déjà traversé les phases douloureuses de la vie typique du grand Prolétaire du Golgotha. Il entre de nos jours dans les gloires de sa Pâque, de sa résurrection, de son triomphe social. La Rédemption touche à sa fin.

L'abbé Roca.

L'ŒUVRE DE GODIN

M^me^ veuve Godin a bien voulu nous autoriser à publier, dans l'*Etoile*, des extraits choisis dans les œuvres de son mari, l'illustre fondateur du Familistère de Guise.

Jean-Baptiste-André Godin est un des grands hommes pour lesquels j'éprouve la *vénération* la plus *ardente*, si je puis exprimer ainsi la nuance d'une admiration où la sympathie passionnée s'accorde à un religieux respect.

Il est peu d'hommes, parmi ceux qu'on appelle grands, à qui l'on se donne sans réserve.

Trop souvent la supériorité se rachète par un déséquilibre. Une dépression du caractère compense les miracles de l'intelligence, la bonté manque à l'esprit, l'énergie à la raison, ou encore l'intelligence elle-même est incomplète : Purement philosophique ou seulement réalisatrice, elle déploie un essor mutilé.

En Godin, rien de tel, mais une si noble harmonie des puissances opposées qu'on ne peut l'admirer sans l'aimer ni l'aimer sans être ému devant le sublime.

Homme de cœur, il a l'intelligence ; philosophe spéculatif, il a le génie industriel ; inventeur en métallurgie, sa supériorité dans les affaires tire une fortune de ses inventions ; riche, il voue sa fortune à l'amélioration du sort de ses ouvriers, à donner à chacun d'eux les *équivalents de la richesse ;* mais, philanthrope, sa générosité se réalise par une œuvre toute pratique, qui réussit et d'une réussite durable ; son initiative ose une entreprise aussi nouvelle que le *Palais social*, malgré l'opposition d'un gouvernement et toutes les trames du second Empire, mais sa prudence évite les pièges comme son audace brave les dangers ; ardent, il est patient et il sait se contenir pour que l'œuvre vive ; enfin cet homme, qui déploie une

telle maîtrise sur les réalités modernes, garde au cœur une délicatesse tendre, une candeur sainte ; cet esprit, si puissamment et matériellement victorieux, a des intuitions de l'invisible ; des pressentiments éclairent sa vie ; il plonge par l'âme dans la destinée occulte des âmes, et ce héros de la liberté et de l'humanité s'incline devant la loi religieuse des mondes ; il aime le Christ, délivré de son voile de dogmes, et il croit en Dieu.

*
* *

Noble esprit éloigné de nous par la mort, mais plus actif que jamais dans la région de pur éther ou tu goûtes ta récompense, permets donc que j'ose ici toucher à ton œuvre, d'une pieuse et brûlante main.

Toi, l'un des rares à qui, pendant que tu vivais sur la terre, on aurait pu livrer tout son être, toutes les profondeurs de ses rêves et de son cœur, en brisant enfin cette armure du sage où l'on se sent quelquefois étouffer, ô toi qui vois de là-haut le secret des grandes espérances que l'on ne saurait confier qu'à Dieu et à des âmes comme la tienne...

ALBER JHOUNEY.

Extraits des Œuvres de Godin

Recommandés à l'étude et à la méditation des Frères du PREMIER DEGRÉ DE L'ETOILE

I

Mon enfance[1].

Un profond souvenir m'a toujours suivi en traçant dans ma carrière le même sillon ; je crois

1. Cette première série d'extraits est tirée de l'ouvrage de GODIN, *Solutions sociales*.

devoir le présenter, sinon comme cause de la mise en pratique des idées renfermées dans cet ouvrage, du moins comme sujet d'étude psychologique.

Lorsqu'à l'âge de huit à dix ans, j'étais assis sur les bancs d'une école de village, où cent quarante enfants venaient s'entasser les uns sur les autres dans un air méphitique, et passer le temps à jouer, ou à recevoir la férule du maitre, au lieu d'un enseignement profitable et régulier, il m'arrivait souvent de réfléchir sur l'insuffisance et l'imperfection des méthodes d'enseignement qu'on nous appliquait.

Souvent je me disais : Si j'étais professeur, j'enseignerais mieux les élèves qu'on ne le fait ici, et je me demandais si je devais me livrer à l'enseignement.

Mais aussitôt un sentiment intime me poussait à cette autre pensée : Non, je dois me livrer à l'apprentissage des arts manuels, car, par eux, j'ai un grand exemple à donner au monde dans la sphère où j'agirai.

Cette idée persistante, dans un âge aussi peu avancé, est au moins un fait singulier, surtout si l'on tient compte de l'excessive timidité qui me suivait alors dans tous mes actes, et des pénibles difficultés qu'offraient à mon tempérament, frêle et délicat, les travaux qui s'exécutaient sous mes yeux.

Malgré cela, c'est sous l'empire de l'idée que la pratique des arts manuels devait me conduire à un rôle pressenti, qu'à onze ans et demi je commençais à travailler le fer dans l'atelier de mon père, et à prendre une part au-dessus de mes forces, dans les travaux de la campagne, à côté de mes parents.

Pourquoi un pareil objectif dans un jeune esprit devant lequel nulle perspective n'était ouverte, et pour lequel tout semblait renfermé dans le cercle d'une vie de travail et de pauvreté?

Si je m'autorise à poser cette question à mon lecteur, c'est que je me la suis bien souvent posée

à moi-même ; c'est que ce fait me paraît renfermer une question de psychologie intéressante, qui s'est renouvelée dans toutes les phases de ma vie.

Aujourd'hui encore, je pressens des événements que je me garderai d'indiquer, non que je crois à la fatalité, je suis fort éloigné de cela : je crois au contraire les événements subordonnés en tout et partout à l'action de l'intelligence, mais ce n'est pas ici la place pour expliquer ce phénomène d'intuition, et je n'en parle que parce qu'il tient aux causes de la fondation que j'ai faite ; l'explication en viendra plus tard.

CHAPITRE TROISIÈME

ÉTAT DE L'ATELIER

I

Le salariat.

J'avais vainement cherché dans les faits, pendant ma vie d'ouvrier, la règle du droit, du devoir et de la justice, et je ne l'avais pas trouvée davantage dans mes lectures : elles ne m'avaient rien montré au delà de ce que je puisais dans mes propres sentiments.

Je commençai la fondation d'une industrie nouvelle ; je travaillai à remplacer les appareils de chauffage en tôle par des appareils de chauffage en fonte de fer. D'ouvrier, je devenais chef d'industrie. Bientôt, je dus appeler près de moi quelques ouvriers dont le nombre s'accrut graduellement suivant les développements de mon entreprise.

En me créant un intérieur, une existence propre, je trouvai les moyens de me livrer à l'étude des questions sociales qui étaient alors sérieusement agitées, et je m'initiai au mouvement des idées que la vie d'ouvrier m'avait jusque-là rendues peu accessibles.

Je vis bientôt que les problèmes présents à mon esprit, que les questions du travail et de l'industrie étaient l'objet des préoccupations de différentes écoles, sur lesquelles l'attention du monde était attirée.

Je vis dès lors dans le principe d'association la notion de justice tant cherchée, et la solution du problème de l'équité de répartition des fruits du travail ; mais mon embarras fut aussi grand devant les difficultés d'application : le milieu social n'était pas préparé.

La Révolution française a bien fait disparaître les maîtrises et les corporations, elle a sapé en principe tous les privilèges, mais elle n'a pu réformer aussi vite l'influence de la tradition, ni créer un esprit public capable de placer l'autorité et la direction entre les mains de la Capacité et du Savoir.

Dans son ignorance des voies et moyens de justice sociale, la société a continué de placer l'autorité et la direction dans le prestige que l'habitude attache à l'hérédité et à la succession, et, après avoir sapé une aristocratie fondée sur le cumul du travail servile, elle s'est acheminée vers la reconstitution d'une aristocratie nouvelle fondée sur le cumul du travail salarié.

La capacité et le savoir furent relégués au second rang, et le salaire fut la seule part faite au travail.

Je ne pouvais rien contre la puissance de l'habitude ; j'aurais voulu pratiquer un mode nouveau et plus équitable de répartition entre mes ouvriers et moi qui eût été sans influence : un grain de sable jeté au fond de la mer n'en change point le lit.

L'industrie ne marchait qu'avec les éléments et les formes brisées d'un passé de servitude dont les débris se rassemblaient d'office, sous l'empire de l'habitude, pour reconstituer, au profit du maître, des privilèges arbitraires analogues à ceux du seigneur sur ses vassaux.

C'est l'herbe mauvaise du passé repoussant

sans cesse sur le terrain labouré par la Révolution, mais non amendé des principes nouveaux qui doivent faire fructifier le sol mieux préparé de l'avenir.

Ce sont les habitudes féodales, conservant leur empire dans les faits et dans les idées de ceux-là mêmes qui ont le plus grand intérêt à leur transformation.

C'est le fait de l'ignorance d'une société qui, après avoir brisé les liens de la servitude, place encore malgré cela le travail dans des conditions arbitraires, parce que l'esprit public n'a pas su s'élever à la science du droit véritable, et encore moins concevoir les formes propres à consacrer ce droit!

II

Travail à la journée.

Peu d'hommes ont compris combien l'industrie moderne est restée arriérée dans ses rapports avec l'ouvrier. Aucun principe d'organisation n'y préside : les plus petites questions ont été jusqu'ici de graves problèmes.

Il est vraiment triste de voir le temps qu'il a fallu pour modifier les habitudes les plus absurdes. Combien de grèves, de rixes, de procès et de difficultés industrielles auraient pu être évités, sans aborder les questions de principes, par le seul fait de mesures purement matérielles, donnant satisfaction à l'ouvrier, et rendant la direction du travail plus facile.

Ne pouvant aborder de problème plus sérieux, je m'attachai donc, dès mes débuts, à écarter de mes ateliers les causes qui, par toute la France alors, étaient encore des sujets permanents de contestations entre patrons et ouvriers.

Une de ces premières causes était l'unité de temps servant à compter le travail.

L'unité de temps était généralement la Journée. Les fractions étaient le quart de jour dans

certaines villes, le tiers de jour dans d'autres ; dans quelques grandes villes et dans de rares ateliers, la journée était de onze heures de travail ; ailleurs, de douze et treize heures.

La journée de onze heures se divisait à Paris en trois parties :

De	6 heures du matin à	9 heures :		3	heures.
De	10	—	2	—	4 —
De	3 heures du soir à	7	—	4	—

Il y avait dans la journée deux repas d'une heure chacun. Le tiers du matin était d'une heure plus court que les deux autres tiers, par suite d'une grève qui avait réduit la journée d'une heure.

Le tiers du matin coûtant le même prix pour moins de travail, le chef d'établissement était intéressé à exiger plus rigoureusement la présence des ouvriers à l'ouverture des ateliers, et à en refuser l'entrée aux retardataires, ou à leur imposer une retenue pour le maintien de la règle.

De son côté, l'ouvrier trouvait exorbitant de n'être pas payé de tout son temps de travail pour quelques minutes de retard.

C'était une source de conflits et une cause permanente de préjudice pour le patron et pour l'ouvrier, c'était souvent pour l'atelier le chômage de l'outillage des ouvriers en retard, par suite de leur refus de subir la retenue, et pour ceux-ci l'obligation d'attendre au tiers suivant pour se mettre à l'ouvrage, heureux encore quand ce n'était pas pour eux l'occasion d'aller au cabaret.

Dans les autres grandes villes, la journée commençait encore à cinq heures du matin, et se trouvait ainsi de douze heures, partagées en trois parties égales.

En province, où la journée était de douze à treize heures, et où l'on comptait par quarts de jour, elle se composait :

De	5 à 8 heures du matin . . .			3	heures.
De	9 à 12	—		3	—
De	1 à 4 heures de l'après-midi.		.	3	—
De	5 à 8	—		3	—

La journée, divisée par quarts, donne ainsi lieu à trois repos ou repas d'une heure chacun, et là où les repas de neuf heures et de quatre heures n'étaient que d'une demi-heure, la journée se trouvait de treize heures.

J'ai vu des ateliers où les treize heures étaient obtenues en supprimant le repas de quatre heures et en laissant une heure le matin au déjeuner ; mais cela faisait une fraction de sept heures de travail continu dans l'après-midi, et l'ouvrier arrivait à son souper, à huit heures du soir, exténué de fatigue et de faim.

On comprend à combien de tiraillements donnait lieu cette manière de compter le temps, par tiers et quarts de jours ; ce n'était rien autre chose que le maintien de la servitude à court terme ne comportant pas, il est vrai, l'aliénation de la personne, mais comportant celle de ses actes et de son temps, sur lesquels l'œil du maître veillait comme sur sa propre chose.

III

Travail à l'heure et travail à forfait.

Ce sont ces traces de servitude dont le travail moderne est encore entaché, que je m'attachai à amoindrir dans la mesure du possible autour de moi.

Ne pouvant réformer complètement le mode de travail reposant sur le paiement du temps, je pris l'unité la plus courte, et l'heure me servit de base dans mes comptes avec mes ouvriers.

Ce ne fut plus tant de journées, de tiers ou de quarts de jour que je payai à l'ouvrier, mais ce fut le nombre d'heures qu'il avait consacrées au travail. Ce mode fut bientôt admis presque généralement dans le monde industriel, sous la pression des conflits qui se renouvelaient chaque jour entre patrons et ouvriers.

Une double question est ainsi résolue : l'ouvrier

est moins assujetti au maître, et ces grèves si souvent renouvelées dans les villes, et dans certaines usines, au sujet de la durée du travail, n'ont plus leur raison d'être. Loin de trouver son intérêt dans la réduction des heures de travail, l'ouvrier en demande au contraire trop souvent la prolongation.

Quoique le travail à l'heure ait été une amélioration du régime de l'atelier, le travail exécuté sur le temps mis à prix n'en constitue pas moins une situation souvent humiliante pour l'ouvrier ; la surveillance qui s'exerce sur lui est une atteinte à sa liberté, et il est au moins esclave de sa conscience et de son honnêteté, s'il ne l'est pas de l'œil du contre maître.

La machine doit fonctionner pour les frais qu'elle entraîne, le temps payé à l'ouvrier est classé de même au rang des charges qui pèsent sur le prix du produit : il faut qu'il rapporte, malgré la fatigue qui peut saisir le travailleur.

La rémunération sur le prix de l'heure n'a donc pas le mérite d'effacer tous les inconvénients du travail à la journée ; aussi convient-il de ne l'appliquer que par exception, et de donner à l'ouvrier une plus complète indépendance dans son travail, c'est-à-dire sa liberté.

Pour cela, il est indipensable de supprimer la surveillance d'individu à individu ; il faut qu'au lieu de se porter sur l'ouvrier, cette surveillance soit exercée sur la matière, c'est-à-dire sur le produit du travail.

Au lieu donc de fixer une valeur au temps de l'ouvrier, il faut fixer une valeur au produit à créer ; une fois ce prix débattu et accepté, l'homme, en face de son travail, ne relève plus que de lui-même.

Il n'a plus à craindre la censure juste ou injuste du maître sur l'emploi de son temps : il est libre !

Maître à son tour, vis-à-vis de la matière, il l'assouplit, il la façonne ; son activité n'a d'autre mesure que celle qui lui convient.

Il a la satisfaction de tirer d'un travail exempt de servitude, un salaire proportionné à son adresse et à son activité.

Il n'a d'autre responsabilité que celle de la part d'activité utile qu'il doit à la nature et à la société.

Sa santé et son intérêt sont les seuls guides du repos qu'il se donne ou de l'activité qu'il déploie : si par son adresse ou son intelligence il abrège son travail, il a la satisfaction d'en profiter ; s'il prolonge son repos au delà du nécessaire, il n'a de reproches à recevoir de personne, et ne nuit qu'à lui-même.

Ainsi l'ouvrier recouvre sa dignité, il est le maître de son temps ; ses actes et sa personne ne sont plus l'objet d'une inspection et d'une surveillance dégradantes : le travail réalisé est seul vérifié, et c'est sur sa valeur que le compte en est réglé.

L'organisation du travail dans la grande industrie tend à l'application de ce régime. Il est plus facile là que dans le petit atelier, de classer les travaux et d'établir les tarifs suivant la valeur de chacun d'eux.

Le travail exécuté d'après un tarif consenti est certainement un progrès vers l'organisation rationnelle du travail et la liberté du travailleur. Bien des personnes peuvent s'y tromper encore ; mais il n'en sera pas moins démontré par l'expérience, que la liberté de l'ouvrier sera d'autant plus grande, que le travail à forfait s'étendra davantage, et ce mode d'organisation sera surtout un des principes par lesquels la liberté effective entrera dans les faits de la vie.

Quand, un jour, l'industrie, mieux organisée encore, garantira à l'ouvrier tous les fruits de *plus-value* dus à sa part de travail accompli, alors la justice sera faite, compagne de la liberté, et le droit véritable marchera de front avec l'accomplissement des devoirs du citoyen !

(A suivre.)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Les Quatre Évangiles
de l'avocat Roustaing

Analyse (*Suite*)

MATHIEU, XXVII (v. 44); MARC, XV (v. 32); LUC, XXIII (v. 39-43).

Paroles de Jésus à l'un des deux voleurs APPELÉ *le bon larron.*

Au second voleur implorant sa puissance, qu'il reconnut en voyant sa douceur et sa bonté, Jésus répondit en l'encourageant : « *Je te le dis* EN VÉRITÉ : *aujourd'hui même tu entreras dans le paradis avec moi.* » Ces paroles ne signifient pas que celui dont la vie avait été pleine de fautes et de rapines serait, *par le seul fait de son repentir*, à l'abri de toute expiation, de toute réparation, mais *seulement* qu'à partir de ce moment il allait entrer dans la voie du progrès qui l'amènerait rapidement au bien. Le paradis n'est pas un lieu d'extase béate, ainsi que l'a fait croire l'Église romaine ; c'est l'entrée dans la voie lumineuse où l'on comprend l'avenir réservé à celui qui se repent et travaille à sa réhabilitation. Le bon larron venait d'entrer dans la vie spirituelle qui est le véritable paradis.

MATHIEU, XXVI (v. 45-50); MARC, XV (v. 23-37); LUC, XXIII (v. 44-46.)

Mort, aux yeux des hommes, de Jésus.

Jésus qui venait de terminer sa mission ne pouvait ÉVIDEMMENT pas être abandonné de Dieu.

Voici, dit la Révélation roustainienne, les paroles qui furent prononcées par le divin modèle au moment où, laissant sur la croix son enveloppe périspritique et tangible sous l'apparence corporelle humaine, il reprit sa liberté :

« TOUT EST ACCOMPLI, SEIGNEUR, ME VOICI ! »

Nous vous les répétons TEXTUELLEMENT par ordre du Maître.

MATHIEU, MARC, LUC, JEAN,
Assistés des Apôtres.

Alors qu'il venait d'adresser au bon larron les paroles citées plus haut, Jésus jeta un grand cri pour attirer l'attention du peuple sur « ses derniers moments » et les larrons poussèrent des gémissements ; les disciples élevèrent en même temps leur voix dans une immense douleur et tous ces cris se réunirent. C'est ALORS qu'au sein de cette agitation tumultueuse Jésus dit : «*Tout est accompli. Seigneur, me voici !*» pendant que le bon larron, dans un élan vers son Créateur, s'écriait : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* » Ces dernières paroles furent attribuées à Jésus par quelques-uns, mais non pas par tous [1].

Jésus ne mourait pas, car il ne pouvait pas mourir. Il quittait *la vie* pour la reprendre ; personne ne pouvait la lui ôter ; c'est *lui* qui la quittait de *lui-même* : il avait le pouvoir de la quitter et de la reprendre, car il n'avait pas subi l'incarnation matérielle humaine *telle que la nôtre.*

---

1. Il est indispensable de lire cette importante discussion dans Roustaing, pages 65 et suivantes du troisième volume.

BIBLIOTECA CENTRALA IMPRIMES

Mathieu, xxviii (v. 1-15) ; Marc, xvi (v. 1-11) ; Luc, xxiv (v. 1-12.)

Visite de Marie-Madeleine et des autres femmes au sépulcre. — Pierre qui fermait l'entrée du sépulcre descellée et renversée. — Apparition des anges aux femmes. — Rapport de ce qui s'était passé, par les gardes, aux princes des prêtres. — Subornation des gardes par les princes des prêtres. — Apparition de Jésus à Marie et aux femmes. — Rapport par elles aux disciples. — Visite ALORS *au sépulcre par Pierre et Jean.*

Toute cette manifestation des anges apparaissant dans le sépulcre, et du bruit semblable à un tremblement de terre produit par les Esprits préposés, ne sont que choses faciles à comprendre pour quiconque a étudié la doctrine spirite ; mais elle paraitra puérile aux *esprits forts*. Elle avait pour but de frapper de stupeur les gardiens du sépulcre et de donner plus de force, à leurs yeux, à ce « prodige », en voyant les femmes qui venaient près du corps partager leur frayeur ; c'est ainsi qu'ils furent portés à *en rendre témoignage* aux princes des prêtres et aux personnes au milieu desquelles ils vivaient.

Tous ces événements avaient jeté ces femmes aimantes et naïves dans le trouble et la consternation. C'est alors que Jésus apparut pour la première fois à Marie-Madeleine, ce fut une apparition non pas tangible, mais simplement *visible*, avec audition. Marie était médium auditif et voyant, et cela constitue un phénomène tout à fait naturel et bien connu.

La seconde apparition de Jésus aux femmes, et que la première à Marie-Madeleine avait déjà préparée, fut une apparition visible et tangible avec audition. Il était cette fois vêtu tel qu'elles l'avaient toujours vu. Ces phénomènes sont aussi simples et aussi naturels que possible, puisque les Esprits inférieurs eux-mêmes peuvent les produire.

« *Je ne suis pas encore monté vers mon père* », dit Jésus à Marie-Madeleine. Cela ne voulait-il pas dire : Je suis encore parmi les hommes, « ressuscité », mais vivant au milieu d'eux? Et, d'un autre côté, ces paroles ne sont-elles pas tout à fait exclusives de la divinité que les hommes ont attribuée au Christ? Enfin Jésus appelle ses disciples *ses frères*, proclamant encore AINSI qu'il n'est pas le *Créateur* incréé, mais bien une *créature* qui a le même Père céleste que tous les hommes. Jésus, qui avait la prescience, prévoyait *à l'avance* toutes les falsifications dont on devait maculer la vérité dans l'avenir, et il s'appliquait à fournir *à l'avance* tous les éléments nécessaires pour rétablir toutes choses dans *leur véritable esprit*.

Jésus donnait ainsi l'image de ce que nous devenons tous après la mort, et nous montrait que la mort n'est qu'une *résurrection* qui délivre l'Esprit des liens de la matière.

« Oh! croyez, croyez et espérez, vous tous que la douleur accable, vous qui perdez ceux qui vous sont chers! Croyez et marchez en avant avec confiance, car bientôt vous reverrez tous ces êtres chéris de votre cœur.

« Toute la présence de Jésus parmi vous a été une apparition spirite *par rapport à vous*. Cette Révélation n'est pas un *système* que l'on cherche à imposer à la crédulité, MAIS BIEN une lumière que nous montrons à l'esprit humain qu'il est temps d'éclairer, afin de relier sous le même drapeau tous les dissidents de bonne foi. Cette Révélation que vous pouvez appeler : LA RÉVÉLATION DE LA RÉVÉLATION, montre aux hommes tous les faits évangéliques sous leur véritable jour et dans toute leur harmonie lumineuse. Elle trouvera certainement beaucoup d'opposition *à première vue*, mais, plus les *Esprits sérieux* étudieront la question, et plus ils en comprendront *la nécessité* d'être ; ils verront enfin que RIEN, en dehors d'elle, NE PEUT être admissible. »

Dans l'ignorance de *la nature* du corps de

Jésus et de l'existence de ce phénomène spirite de la *tangibiiité*, les apôtres crurent à la résurrection *corporelle*. Cette croyance, la seule qu'ils pussent avoir alors, DEVAIT servir et a servi de base aux controverses et aux contradictions humaines ; aujourd'hui elle n'appartient plus qu'à la foi *aveugle*, et a poussé d'un autre côté les hommes à *l'incrédulité*. Tout cela était nécessaire pour *préparer* les hommes à la Révélation nouvelle, et rien ne peut être expliqué ni compris sans la connaissance de la doctrine spirite.

La croyance à la résurrection corporelle est complètement inadmissible et est condamnée par le principe de l'immuabilité des lois de la nature. Si Jésus avait eu un corps matériel humain *tel que le nôtre*, il eût donc été impossible qu'il ressuscitât, c'est-à-dire qu'il reparût corporellement vivant avec ce corps devenu cadavre par la mort réelle [1].

Il n'y a que la Révélation nouvelle qui puisse expliquer clairement, et sans laisser aucun doute, tous ces faits qui semblent « miraculeux » et qui ne sont que naturels.

RENÉ CAILLIÉ.

(*A suivre.*)

Dictées Médianimiques

ESPRIT, FORCE ET MATIÈRE

Médium : Baronne ADELMA DE VAY

CHAPITRE PREMIER. — *Dieu.*

« *La Parole était au commencement. La Parole était avec Dieu. Et cette Parole était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle. Et rien de*

---

1. Il faut lire cette discussion si importante dans Roustaing, pages 104 et suivantes du troisième volume.

ce qui a été fait n'a été fait sans elle. » (Saint Jean, chap. 1er, vers. 1-3.)

Quelles paroles puissantes! — « La Parole était au commencement »; cela veut dire qu'il y eut quelque chose, un principe vivifiant, un concept, une intelligence créatrice. Où fut cette Parole? Elle était avec Dieu.

Et qui était cette Parole? « Cette Parole était Dieu. » Donc la Parole et Dieu étaient Un et tout fut créé par cette Parole.

Jésus nomma Dieu: *Un Esprit*. Étant le créateur de toute chose, il faut que Dieu soit la plus haute Intelligence, le plus grand Amour, la plus forte Volonté; il faut qu'il soit parfait en tout, étant le centre, la force vivifiante de tout. Il est absolu et immuable.

Oui! Dieu existe; il est de toute éternité par les lois immuables qui lui sont adéquates. Il est au milieu de l'Univers cause efficiente du mouvement, de la lumière, de la Vie. Dieu possède toute chose en soi, dans la plus haute et parfaite puissance. Les créations émanent de lui; il est: *Esprit*, *Force*, *Matière*; sa force étant vibration, sa matière la lumière primordiale, toute création est la manifestation de ces trois puissances. Les lois émanant de Dieu sont, comme lui, immuables, rien n'étant arbitraire. La création vient de Dieu, intelligence et volonté suprêmes; de la force créatrice et de la lumière éternelle [1].

La *Loi des Nombres* explique toute la création. De même que Dieu est l'origine de toute chose, le nombre Un est le commencement, la cause des nombres suivants. Un est absolu comme Dieu. Un contient, comme Dieu, une trinité: 1, 2, 3. Faites un point (.), divisez ce point et joignez par une ligne les deux points ainsi obtenus (:) et vous avez *trois* contenu dans Un; c'est: Dieu vibration, Lumière éternelle (Voyez figure 1) [2].

---

1. Lumière primordiale, essence potentielle de la Matière.
2. Il faut avoir sous les yeux le tableau contenu dans l'*Etoile* de janvier.

Nous suivrons maintenant toutes les phases de la Création en ajoutant 3 à chaque chiffre obtenu et en divisant ensuite par 3 le résultat ainsi trouvé, ce qui donne la série naturelle des nombres : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, etc...

C'est la Loi d'Involution. Plus tard, nous trouverons la Loi d'Evolution ou de soustraction.

Chapitre II. — *Principe de Vie.*

On ne peut concevoir un Dieu inactif, ou ne créant point. Moyse nous dit : « Dieu tira le monde du néant. » Ce néant, c'est le zéro inactif, un rien sans le nombre créateur Un. Le néant resterait le néant sans Dieu. Le néant était la matière passive et inerte, le zéro vivifié par Dieu. Le Néant sous la projection de Dieu (Volonté, Force et Lumière éternelle) se met à concevoir et devint une création comme le zéro, s'unissant à un, devient 10. — Par l'action divine le néant fut vivifié et ségrégé en atomes, puis agrégé en molécules. De Dieu émana un principe de vie, une force attractive et une lumière odique, l'attraction étant le dual de la vibration, la lumière odique le dual de la Lumière primordiale; le nombre deux étant une action duale, première multiplication ou involution de l'absolu Un. (Voyez fig. 2.) *Figure de dualisme, c'est le néant vivifié par l'action divine. L'addition donne 6, la divisiondonne 2.*

Chapitre III. — *Esprits primordiaux.*

La figure 2 nous montre l'*un* absolu : /, uni au *deux* relatif : ∧. C'est une figure incomplète, qui aspire à son complément et engendre par une action duale un triangle, ou *trois* ; deux produisant trois, une création accomplie : △. La vibration et l'attraction se combinent en une rotation. La Lumière primordiale, se confondant

avec la lumière odique, créèrent une essence. L'esprit de Dieu, rayonnant par son principe de vie, créa des Esprits d'intelligence. Les *premiers-nés* de Dieu naquirent de la fusion de ces forces duales, en formant l'union de Dieu et de la création. Ces Esprits premiers-nés, créés par un principe dual, furent des *Esprits Duals* : 1, 2, 3, représentant le Principe mâle, et 4, 5, 6, représentant le Principe féminin. Le premier principe, contenant vibration et lumière primordiale, le second attraction et lumière odique, s'unissent dans une rotation, dans une essence fluidique, formant des Esprits Duals. Ils contiennent deux principes distincts unis par le lien dual. Dieu seul est Absolu ; la création est un dualisme formant avec Dieu des trinités, qui toujours peuvent se réduire en Un, ce qui constitue l'accomplissement, la consommation.

La rotation occasionne un mouvement spiral, circulaire autour de la Lumière primordiale, l'essence jetant des germes pour la formation des mondes; ces germes s'agglomèrèrent. Les Esprits premiers-nés eurent pour devoir de suivre la Loi divine. Ils furent doués d'Intelligence, d'Immortalité (puisqu'ils venaient de Dieu), de Libre-arbitre et d'Amour dual. Ils devaient suivre la rotation et la formation des mondes. Connaissant la Loi et les commandements de Dieu, ils n'avaient qu'à obéir. (Voyez fig. 3). *C'est le symbole d'une création accomplie, création d'Esprits premiers-nés*, en relation avec Dieu. *L'addition donne 9, la division donne 3.*

Chapitre IV. — *Chute des Esprits premiers-nés. — Première fraction.*

Tout était harmonie ! Cela semble incompréhensible que cette harmonie ait pu être détruite. Les Esprits primordiaux étaient bons, mais ils n'étaient pas parfaits. N'étant pas Dieu, ils

n'étaient pas infaillibles; ils devaient subir une éducation, un développement ; ils avaient à passer par des épreuves, par lesquelles seules ils pouvaient atteindre les différents degrés de perfection. L'épreuve de ces Esprits se trouvait dans l'usage de leur libre-arbitre [1].

En suivant le chemin de la Loi divine, ils pouvaient atteindre la perfection sans succomber et devenir les fils immaculés de Dieu, être un avec le Père. La possibilité d'un complet développement intellectuel se trouvait dans leur intelligence même, mais cette intelligence était encore dans l'imperfection de l'enfance, Dieu seul étant l'Intelligence absolue. Vous nommez ces Esprits Archanges, et Lucifer, celui qui porta la lumière et qui pécha par orgueil, l'Ange déchu. Quelques-uns d'entre ces Esprits primordiaux furent atteints d'orgueil; ils désiraient être égaux à Dieu, à l'absolu « Un ». C'est pourquoi ils rompirent leur union duale en désobéissant à la Loi divine, et ils prirent une rotation inverse, un mouvement contraire à la Loi d'où il en résulta la séparation de l'union duale; il y eut fraction de la Loi, éloignement de Dieu, chute. Leur ambition orgueilleuse de vouloir créer eux-mêmes les perdit. Première faute: orgueil; seconde: rupture de l'union duale ; troisième: désobéissance. Nous avons parlé des germes et agglomérations fluidiques destinés à former des mondes. La mission des Esprits primordiaux était de suivre la rotation prescrite en déposant leurs essences dans ces germes, pour les vivifier. Au lieu de donner leur essence à ces germes, les Esprits déchus la retenaient, la concentrant en eux-mêmes, voulant eux-mêmes créer. Cela étant contre la Loi d'union des duals, Dieu fit dissoudre leur union et dès lors les Esprits déchus furent séparés en deux types: masculin et féminin ; ce fut comme

1. Il est bon de faire remarquer combien cette révélation concorde avec la Chute et la Réintégration de Martinez Pasqualis, qui ont eté exposées dans l'*Étoile*, à la rubrique *Etudes Cosmologiques* (novembre et décembre 1892).

Eve sortant des reins d'Adam. Leur désobéissance devint une force répulsive et leur essence devint par cela même électrique. Les germes fluidiques étaient de deux natures : fécondante et concevante, donner et recevoir étant la loi de la nature. Par cette fraction des Esprits déchus, ces germes aussi furent séparés en molécules masculines et féminines. La chute des Esprits primordiaux eut donc pour conséquence l'origine des deux sexes dans toute la nature. Mais une partie seulement des Esprits succomba et changea de rotation; les autres restèrent dans la loi et suivirent la rotation orthodoxe, produisant l'essence duale selon la Loi. Les Esprits déchus se mirent en guerre contre les Esprits justes. Les premiers n'étant plus des duals furent doubles en nombre, mais ils étaient plus faibles en force, puisqu'ils n'étaient que des fractions désharmonisées. Dieu leur ayant donné le libre-arbitre ne s'interposa point, jusqu'à ce que le bouleversement ou chaos fût si énorme, que ces Esprits se perdirent dans leur chute même. Ils se virent à bout de leurs forces, et devinrent concrets, emprisonnés dans leurs fluides, densifiés par la répulsion ; ils se sentirent enchaînés dans le mal produit dans le contre-mouvement qu'ils avaient pris, dans leur dérogation à la Loi. Voilà l'origine du mal, du péché, des sexes, de la sensualité, de la matière et de l'obscurité, toutes choses provenant du fractionnement des lois de Lumière et d'Amour. (Voyez fig. 4.) *Le symbole de la fraction, le nombre 10, démontrant la première chute, commencement d'une multiplication grave, d'une dérogation de mouvement, contre la loi, 10 est le symbole d'un nouveau commencement, de la formation d'un second triangle ;* l'addition donne 12, la division donne 4.)

Les Esprits immortels ne peuvent être détruits, une loi de réconciliation harmonisatrice vient en conséquence régir l'univers tombé dans le chaos.

(*A suivre.*)

MÉMORIAL DES PHÉNOMÈNES SPIRITUELS

I

Expériences Spirites

PHOTOGRAPHIE SIMULTANÉE DU MÉDIUM ET DE LA FORME MATÉRIALISÉE A LA LUMIÈRE DU MAGNÉSIUM

Les expériences faites par M. Aksakow ont eu lieu à Londres en 1886 avec deux médiums dont l'un a refusé de laisser imprimer son nom, et l'autre est M. Eglington, bien connu pour la puissance de ses facultés. Toutes les précautions furent soigneusement prises à chaque séance afin d'écarter toutes les causes de supercherie et d'erreur, car, dit M. Aksakow :

« Quant aux incrédules, ils suspectent toujours de fraude un médium professionnel comme étant matériellement intéressé. Il est évident que, dans mes expériences, M. Eglington ne pouvait pas seul accomplir tout ce qu'il eût fallu pour pouvoir nous en imposer ; il faut pour cela supposer une entente secrète avec des membres du Cercle et le magasin où l'appareil photographique fut acheté. M. X..., notre hôte, est indépendant et occupe une position sociale analogue à la mienne [1]. De sa part, il ne saurait donc être question d'un intérêt matériel comme mobile d'une fraude ; l'exécution en eût été hautement compliquée et eût dû envelopper plusieurs circonstances, ce qui est déjà plus que suffisant pour la faire découvrir.

« Il est donc difficile de concevoir quelle espèce d'intérêt eût pu l'inciter à me décevoir. Et pourquoi serait-il le trompeur plutôt que moi ? Il est de loin plus facile et plus logique de supposer de la fraude de ma part. Le mobile ici serait évident : on peut supposer que, m'étant engagé dans le Spiritisme, je suis obligé de le défendre jusqu'au bout : je m'enfuis à Londres, j'arrange toutes ces photographies avec Eglington et je les publie.

« Une telle incrédulité ne me surprend ni ne me confond. Les convictions ne sont pas l'effet du hasard ; elles sont le résultat du cours de toute une vie, de toute une époque ; la croyance aux phénomènes de la nature n'est pas acquise par la raison et la logique, mais par la force, l'habitude. C'est seulement par la force de cette habitude que le merveilleux cessera de l'être. »

. M. Aksakow est conseil'er pr vé de l'empereur de Russie.

La haute honorabilité de M. Aksakow est trop connue pour que nous n'ayons pas pleine confiance dans son témoignage ; c'est pourquoi nous reproduisons le compte rendu de ces expériences qui, rapprochées de celle de Crookes, affirment inebranlablement nos convictions.

Voici la narration de M. Aksakow :

« Nous nous réunimes le 22 juillet, à 7 heures du soir et, après avoir dîné avec notre hôte, nous commençâmes nos préparatifs. Pour cette espèce de séances, il fallait une chambre où l'on pût disposer un cabinet noir derrière un rideau. Le salon était la seule pièce convenable à cet effet ; l'entrée était séparée du restant de la salle par un pesant rideau de peluche retenu par une corde de soie solide. Nous décidâmes d'utiliser cette partie de la salle comme cabinet noir ; elle mesurait 14 pieds de long sur 10 de large, était munie d'une porte s'ouvrant sur le corridor et qu'il était possible de verrouiller, et d'une fenêtre donnant sur un passage entre la maison et celle du voisin. Pour obtenir l'obscurité voulue, les volets furent fermés et recouverts d'une toile vernie et d'essuie-mains de laine fixés à l'aide de petits clous. Il y avait quelques meubles, entre autres des chaises et un piano. Comme toutes les pièces où nous donnions nos séances, le salon etait situé sur le troisième palier.

« L'appareil photographique fut placé devant notre hôte de telle façon que, Eglington étant assis devant la fente du rideau, toute la forme pût se trouver sur la plaque. La fente du rideau n'était pas au milieu, mais plutôt à droite. On plaça une petite table ronde du côté opposé, à quatre ou cinq pas du rideau et à gauche de l'appareil. Pour préserver ce dernier de l'action de la lumière du magnésium, j'adaptai à la table un écran, et, dans le pli de l'écran, je disposai un réflecteur concave en métal, de sept pouces de diamètre.

« Nous avions déjà plusieurs fois discuté la question de l'éclairage de cette partie de la salle. La lumière devait être faible et suffisante pour voir ce qui serait produit, elle devait être maniable et suffisamment forte pour nous permettre d'allumer le magnésium. Notre choix s'arrêta sur une petite lampe à esprit de vin avec une mèche de coton dont la lumière, après expérience faite, fut trouvée suffissante. Elle fut placée sur la petite table près du réflecteur, j'y plaçai

aussi plusieurs tresses composées chacune de trois bandes de magnésium de sept à huit pouces de longueur, que j'avais préparées moi-même. Un fil de fer les fixait solidement à de petits tubes de verre. L'ami de la famille, M. N... fut chargé d'allumer le magnésium à la lampe, à un signal donné, et de tenir le point incandescent du fil au foyer du réflecteur, en prenant soin de projeter le champ lumineux du réflecteur sur les sujets à photographier.

« Quand les préparatifs furent terminés, je me retirai avec le maitre de la maison dans la chambre obscure qui nous avait servi pour la photographie dans l'obscurité. A la lumière d'une lanterne rouge, je pris dans mon sac deux plaques que je marquai. L'hôte les mit dans le châssis et nous retournâmes au salon en fermant derrière nous la porte d'entrée dont l'hôte me donna la clef que je mis dans ma poche.

« Nous nous plaçâmes en demi-cercle à cinq ou six pas du rideau. Nous allumâmes la lampe à esprit de vin et éteignimes le gaz à dix heures du soir. Eglington prit place dans un fauteuil devant le rideau, puis disparut derrière, où nous avions également disposé un deuxième fauteuil pour lui. Il y resta plus d'une demi-heure. Rien ne se produisit. A la fin, il sortit, *en transe*, c'est-à-dire endormi par ses guides ; il exprima le regret de notre échec ; il faudrait, ajoutait-on, une douzaine de séances pour obtenir le résultat désiré et ils doutaient réellement d'avoir le droit de soumettre le médium à un *tel épuisement*, mais que, néanmoins, à la séance suivante, ils feraient un dernier effort. Eglington revint peu à peu à lui-même et la séance prit fin. »

Nous reproduisons le récit de cette séance négative, non seulement parce qu'elle familiarise le lecteur avec le milieu et les dispositions prises par les expérimentateurs, mais aussi pour montrer qu'il ne faut pas se rebuter lorsqu'on n'obtient pas un résultat immédiat.

Les Esprits souvent *ne peuvent pas* se manifester, les conditions extérieures s'y opposant et quelquefois aussi *ils ne veulent pas* pour des raisons particulières. Ceci dit, écoutons de nouveau M. Aksakow :

« La seconde et dernière séance de cette série eut lieu le 26 juillet 1886. Le résultat négatif de la précédente confirmait mes appréhensions et j'étais pleinement convaincu que rien ne se produirait. Nous entrâmes en séance à la même heure, et, les préparatifs

terminés, je me rendis avec l'hôte dans la chambre noire, où, comme à la séance précédente, je pris dans mon sac deux nouvelles plaques, que je marquai en russe : A. Aksakow, 14 juillet 1886 (vieux style) ; et l'hôte les mit dans le châssis. En retournant au salon, nous fermâmes soigneusement la porte et nous nous plaçâmes comme la première fois.

« Après extinction du gaz, la lampe à esprit de vin fut allumée, Eglington se plaça dans le fauteuil devant le rideau, et bientôt, *en transe*, se mit à nous parler, nous indiquant nos préparatifs et nous réitérant la promesse de faire tout ce qu'il était possible pour assurer le succès [1], mais toutefois sans aucune assurance positive. Le moment d'allumer le magnésium serait indiqué à M. N... qui nous avertirait en disant : « Maintenant. » Si la première expérience ratait, nous devions aller dans la chambre noire pour photographier dans l'obscurité où ils essayeraient alors de développer une forme féminine.

« Au bout de cinq à dix minutes, Eglington disparut derrière le rideau. Je pouvais, à l'aide de la lumière de la lampe à esprit de vin, évaluer le temps. Bientôt Eglington sortit de nouveau et rassembla de la *force* en faisant des passes de nos têtes à lui, puis disparut encore derrière le rideau.

« Il en ressortit peu après et s'assit dans le fauteuil placé devant l'ouverture, la figure et le corps tournés vers nous ; il remuait beaucoup et baissait les mains. A sa tête se voyait quelque chose de blanc... Des coups frappés se firent entendre, mais nous étions dans l'incertitude... Les coups se répétèrent. Fallait-il éclairer ? Oui, fut-il répondu. Le magnésium fut éclairé et l'hôte découvrit la lentille.

« Par une lumière éblouissante, je vis Eglington semblant dormir tranquillement les mains croisées devant lui ; sur son épaule gauche se voyait une troisième main avec un morceau de voile blanc, et, à sa tête, près du front, on en voyait une quatrième ; ces mains paraissaient absolument naturelles, comme vivantes. L'exposition finie, ces mains ne disparurent pas, mais tirèrent Eglington en arrière et il disparut derrière le rideau. L'hôte immédiatement retourna le châssis et découvrit l'autre plaque.

---

1. L'état de *transe* n'est autre chose qu'une sorte de somnambulisme ; pendant que le médium est ainsi, son guide, autrement dit l'Esprit qui dirige l'opération, parle assez souvent aux assistants par les organes du médium.

« Je croyais la séance terminée, mais à peine notre hôte s'était-il assis que, derrière le rideau, une *forme* masculine, élancée, émergea et s'avança de trois ou quatre pas. Elle était habillée de blanc ; la face garnie d'une barbe noire était découverte et un turban blanc entourait sa tête. « C'est Abdullah ! remarquai-je. — Non, reprit l'hôte, car cette forme a deux mains. » La forme d'Abdullah, qui apparut aux séances d'Eglington et que nous vîmes à Saint-Pétersbourg, avait seulement la moitié du bras gauche. Confirmant cette observation, l'apparition mut les bras en décrivant une courbe de salutation et disparut derrière le rideau. Quelques secondes après, Eglington apparut, et, derrière lui, la forme élancée que nous venions de voir. Tous deux se placèrent en face du rideau, et une voix forte dit : « Lumière ». Pour la seconde fois, le magnésium flamba et je vis avec surprise la forme élancée qui, de son bras gauche, entourait et soutenait Eglington. Celui-ci était en *transe* profonde et se tenait à peine sur ses pieds. J'étais assis à environ cinq pas de lui, et, à la lumière éblouissante du magnésium, je pus regarder parfaitement l'étrange visiteur.

C'était un homme plein de vie. Je distinguais fort bien la peau vivante de sa face, sa barbe noire naturelle, *sa droitesse*, ses épais sourcils et ses yeux perçants qui tout le temps fixèrent la flamme du magnésium, qui brûla environ 15 secondes. De la main gauche il soutenait son voile. Quand M. N. . cria : « Maintenant », pour fermer la lentille, la forme disparut derrière le rideau, mais n'eut pas le temps d'entraîner Eglington qui tomba devant le rideau comme s'il eût été mort.

« La situation était critique, mais nous ne bougeâmes pas, car nous savions qu'Eglington était en un pouvoir sur lequel nous n'avions aucun contrôle. Mais bientôt le rideau s'ouvrit de nouveau et la même forme réapparut pour la troisième fois, s'approcha d'Eglington, et, se penchant au-dessus de lui, commença à faire des passes sur le corps sans mouvement.

« Nous regardions cet étrange spectacle avec étonnement et dans un grand silence. Au bout de quelques instants, Eglington commença à se lever et, à la fin, se trouva sur ses pieds ; la forme alors l'entoura de son bras et le conduisit derrière le rideau.

« Bientôt l'on entendit la voix faible de Joëy, l'un des guides du médium, qui nous recommanda de le por-

ter immédiatement à l'air frais et de lui donner du brandy et de l'eau. La dame de la maison se leva pour quérir de l'eau, mais la porte étant fermée elle se tourna vers moi pour en avoir la clef. Je la priai de m'excuser, car le cas était tel, qu'il me fallait ouvrir la porte moi-même.

« J'en vérifiai d'abord la fermeture en pleine lumière et puis je l'ouvris. Eglington gisait toujours dans son fauteuil en *transe* profonde ; il était impossible de le mettre sur pieds, aussi le portâmes-nous à trois dans la salle à manger où nous le plaçâmes devant la fenêtre ouverte ; mais, saisi de convulsions, il roula immédiatement à terre ; un peu de sang se montrait à ses lèvres.

« Un quart d'heure de vigoureuses frictions et des sels le rappelèrent à lui et le réveillèrent comme s'il sortait d'un profond sommeil.

« Le confiant dans cet état aux bons soins de nos hôtes, je me rendis avec M. N... dans la chambre noire pour y développer les plaques. Aussitôt que les lignes commencèrent à se dessiner, je retournai en hâte à la salle à manger pour annoncer la bonne nouvelle à Eglington, incapable de venir à nous.

« Il attendait le résultat avec impatience ; en apprenant notre succès, ses premiers mots furent : « Bien, ceci sera-t-il suffisant pour M. Von Hartman? — Ce sont toutes hallucinations », répondis je.

« Eglington paya cher son triomphe; il lui fallut une heure et demie avant d'être suffisamment revenu à lui pour pouvoir se rendre à une des stations du chemin de fer souterrain. M. N..., le reconduisit chez lui et le mit au lit, mais à peine y était-il qu'il fut saisi d'une deuxième attaque de convulsion et d'hémorragie (hémoptysie).

« Il avait insisté pour qu'on ne dit rien à ses amis de ce qui lui était arrivé ; néanmoins, le jour suivant, plusieurs membres de sa famille, que son état inquiétait, vinrent me demander ce qui lui était arrivé la veille ; il ne l'avaient jamais vu dans un tel état d'épuisement.

« Les photographies furent préparées le jour suivant et réussirent fort bien, particulièrement celle sur laquelle ont voit quatre mains. Contrairement à ce qui lui était arrivé à Saint-Pétersbourg, Eglington avait supporté la lumière du magnésium avec la plus grande tranquillité, et les mains posées sur lui sont parfaitement distinctes en photographie. La main

reposant sur son épaule présente une particularité étrange : la moitié du doigt du milieu et de l'index semblent manquer ; le même défaut avait été apparent dans la manifestation.

« La deuxième photographie n'est malheureusement pas aussi distincte.

« Les deux formes debout avaient évidemment remué, quoique ce ne fût pas perceptible à l'œil ; mais, pour le but envisagé, le résultat est complètement satisfaisant. Eglington est facile à reconnaître, quoique sa tête tombe un peu sur le bras qui la soutient. A son côté se tient la forme élancée que nous avions vue en vie ; la barbe et les sourcils sont bien venus, les yeux sont troubles, mais la particularité caractéristique de cette figure est le nez qui est court, tout à fait différent de celui d'Eglington. Les deux photographies portent dans un coin ma marque en russe.

« Il y a devant l'objectif deux formes bien distinctes, deux individualités qui n'ont rien de commun entre elles. Il est impossible d'attribuer à un dédoublement du médium la forme qui est apparue ; elle s'est formée d'une manière indépendante et si la force vitale, l'énergie nécessaire à cette concrétation, a été fournie par Eglington, là s'arrête sa part de collaboration. »

Un détail de ce récit montre combien l'expérience est probante. La porte du salon fermée à clef, aucun être humain n'a pu s'introduire dans le local, et, malgré l'état maladif du médium, M. Aksakow tient à s'assurer par lui-même que personne n'avait pénétré dans cette chambre. Apportant lui-même ses plaques, l'illustre investigateur était certain qu'elles n'avaient pu être préparées d'avance ; enfin le petit cercle des opérateurs se composait de personnes d'une haute position sociale et d'une honorabilité au-dessus de toute suspicion ; dans ces conditions, la preuve a tous les caractères qui lui assurent l'authenticité, et il ne reste aucune place pour un doute autorisé.

Donc les expériences du grand savant anglais William Crookes reçoivent une confirmation éclatante, et nous pouvons, sans crainte d'être taxé de fanatisme et d'exagération, admettre que la photographie des Esprits est un phénomène absolument démontré [1].

(*Le Spiritisme.*) GABRIEL DELANNE.

---

1. Voir pour plus de détails mon livre : *Le Phénomène Spirite*, qui vient de paraître en librairie. (Chamuel, éditeur.)

MÉMORIAL DES PHÉNOMÈNES SPIRITUELS

II

SOMNAMBULISME

Le crime de la rue Botzaris, aux Buttes-Chaumont, à Paris

LA FEMME COUPÉE EN MORCEAUX. — CONSULTATION SOMNAMBULIQUE DE M^me^ VEUVE LOUIS AUFFINGER.

On lit dans *la Chaîne magnétique* de M. Louis Auffinger :

Un crime épouvantable était découvert le 30 octobre 1892, au matin, par un chiffonnier du nom d'Eugène Angot, dans un des quartiers les plus populeux de la capitale, aux Buttes-Chaumont. Une femme, qu'on croit être âgée de vingt-cinq à vingt-huit ans, a été assassinée et découpée en morceaux.

Douze quartiers de chair humaine ont été trouvés dans la cave d'une maison en construction et abandonnée. Ces sinistres débris paraissaient fraîchement coupés et étaient placés les uns sur les autres avec un soin extrême. La tête, les mains, la gorge, la poitrine, le ventre et le bassin manquaient. Le tout était enveloppé dans un vieux tablier de cotonnade à petits carreaux bleus et blancs, une vieille blouse en laine et coton noir et un torchon déchiré dont on avait enlevé les marques. Une forte odeur de phénol se dégageait du paquet. Il y avait aussi un cache-corset en coton blanc, bordé d'une dentelle et d'un feston dentelé aux emmanchures, sans aucune marque.

Les sections, faites avec une scie extrêmement fine, comme on en emploie pour les métaux, sont toutes d'une grande netteté, et dénotent, en même temps que l'excellence de la lame qui a servi à l'opération, la sûreté de main de l'opérateur.

Sur la cuisse droite, à hauteur du genou, sont des traces d'éraflures ou de brûlures paraissant toutes récentes. On croirait qu'on a voulu, à l'aide d'un acide quelconque, faire disparaître un signe qui aurait permis de donner à la police un indice utile, une piste sérieuse.

Les débris n'ont pas dû être transportés de bien loin, car rien n'était dérangé dans le paquet. La victime a dû être saignée et on a dû attendre, avant de

la découper, que tout le sang fût parti. On a certainement lavé le corps, car les jambes et les bras étaient blancs « comme la chair d'un poulet ».

La rue Botzaris, qui entoure le parc des Buttes-Chaumont depuis la rue Bolivar jusqu'à la rue de Crimée, est encore partiellement inhabitée. Bordée de quelques maisons d'ouvriers et de terrains vagues, elle est presque toujours déserte.

Au numéro 76 est situé un vaste terrain vague qui fait l'angle du 28 de la rue de Crimée et donne également sur une ruelle habitée par des chiffonniers, le sentier ou impasse Lancheval.

C'est dans ce terrain que se trouve la maison commencée il y a quinze ans et restée inachevée par suite de la faillite de son propriétaire. On sait le reste.

On comprend facilement l'émotion que cette funèbre découverte produisit à Paris et notamment dans ce quartier.

(La *Lanterne* du 1er novembre 1892.)

La police impuissante. — L'avis de la somnambule. — La tête est dans un puits. — Deux complices et une femme.

Toutes les femmes signalées comme disparues par la préfecture de police ont été retrouvées, et les pistes suivies jusqu'ici n'ont donné aucun résultat.

Le garçon boucher de Rambouillet, M. C..., et sa maîtresse, Marie Kupper, se sont présentés hier matin à la police de Sûreté pour faire reconnaître leur identité.

Après les avoir un instant entretenus et avoir fait relever le signalement de la compagne de C..., M. Goron les a renvoyés après avoir assuré au boucher de Rambouillet qu'il n'avait jamais cru à sa culpabilité.

CONSULTATION SOMNAMBULIQUE

Chez la somnambule.

Nos lecteurs se souviennent qu'au lendemain du crime de Gouffé et de l'assassinat de la baronne Delard, nous sommes allés, sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à ce genre de renseignement, consulter Mme veuve Auffinger, une somnambule extra-lucide. De nombreux policiers, commissaires

et magistrats ont l'habitude de se rendre, entre cinq et sept heures du soir, chez les somnambules de leur quartier et les consultent sur les affaires qui les intéressent ou dont ils s'occupent. Nous pourrions, au besoin, citer des noms, — et l'on serait bien surpris si l'on savait que M. X..., avocat général, ou M. Y..., président de tribunal, — a de très longs entretiens avec une tireuse de cartes ou une somnambule.

Du moment que certains policiers et des magistrats connus font appel à la lucidité de ces dames, nous avons pensé que nous pouvions faire comme eux.

Porteur d'un morceau d'étoffe noire provenant de la blouse qui a enveloppé les débris de la rue Botzaris et d'un fragment de toile à carreaux blancs et bleus qui se trouvaient également dans le funèbre paquet, nous sommes allé chez M^me^ veuve Auffinger.

Celle-ci, qui ignorait absolument le but de notre visite, a été endormie par son fils, un magnétiseur très connu.

Que de sang!

Elle plaça tout d'abord sur son front le morceau de toile noire et parut éprouver une émotion très vive qui la fit trembler pendant quelques instants.

— Que de sang! Que de sang! dit-elle. Oh! le misérable. Il était fou! C'est un jaloux, un brutal, un féroce!

La somnambule réfléchit longuement, puis ajouta, avec des tremblements dans la voix, comme si elle avait une peur terrible : « Ah! monsieur, je ne veux accuser personne, mais il y a quelqu'un que la police ferait bien de surveiller. Les agents le connaissent bien...

— Qui est-ce? demandâmes-nous avec insistance.

— Je vous le répète, je n'ose accuser personne, mais qu'on le surveille, car..., voyez-vous, cet homme, je lui vois les mains pleines de sang.

Je ne peux vous dire qu'une chose, c'est qu'il a agi par vengeance de complicité avec un homme et une femme.

Oh! que de sang! Ne m'interrogez plus sur lui..., car j'ai peur, je tremble et ne veux pas accuser qui que ce soit, mais qu'on ne le perde pas de vue. L'assassin est celui que la police soupçonne le moins. »

Nous devons déclarer que M^me^ Auffinger nous a donné sur la personnalité de l'individu, qu'elle déclare

être l'assassin, des détails beaucoup plus précis. Elle nous l'a clairement désigné. Mais on comprend bien qu'il ne nous est pas permis de lancer une pareille accusation contre une personne que la police surveille, mais dont rien jusqu'ici n'a autorisé l'arrestation, ou seulement même l'interrogatoire.

Cette réserve faite, continuons le récit de notre consultation.

Le crime.

« Voulez-vous nous raconter le crime? demandons-nous. En voyez-vous les détails ?

— Le crime a été commis vers sept heures du soir, au moment où il pleuvait beaucoup. C'était dans une chambre située au rez-de-chaussée. Il y avait deux hommes. L'un d'eux, le plus fourbe, qui avait donné rendez-vous à la femme « qui marche plus qu'elle ne s'assied », lui a porté un coup terrible sur la tête avec une arme très lourde : on dirait un gros marteau. Puis il la frappa à la poitrine et au cœur de plusieurs coups avec une arme très tranchante : on dirait un couteau, mais très pointu.

La victime est tombée en poussant un cri. Elle fut recouverte d'un linge très épais pour étancher le sang. Tout à coup, un râle se fit entendre, et sous le linge qui enveloppait la victime on voyait ses membres s'agiter.

L'homme le plus jeune se précipita sur elle et l'acheva, — puis la découpa.

La tête était criblée de coups, presque méconnaissable.

Vers onze heures du soir, alors que tous les débits et cafés étaient fermés, un homme a porté un paquet dans une cave. Je suis en ce moment dans une profonde obscurité. L'homme n'a pas jeté le paquet, il l'a placé très posément. La victime a été frappée non loin de là.

La tête.

— Où est la tête? Où sont les mains, les autres débris? avons-nous demandé à la somnambule.

— La tête est méconnaissable, n'est pas entière. Elle se trouve dans un puits situé dans le voisinage de la maison du théâtre du crime. Ce puits est abandonné et renferme non pas seulement une partie de la tête, mais les deux mains et d'autres débris.

— Quand sera arrêté l'assassin ?
— Les assassins.
— Comment ?
— Ils sont deux. Dans les premiers jours de décembre, on arrêtera un homme sur lequel ne pèse aucun soupçon, mais qui connaissait la victime. Il donnera le nom de son complice et on arrêtera la femme de celui-ci également. »

Disons, en terminant, que Mme Auffinger nous a parlé d'un puits dans lequel se trouveraient les débris des mains et une partie de la tête.

Le puits existe.

Nous avons fait une enquête hier matin. Or, ce puits existe près d'un pont, rue de Crimée, à quelques mètres du passage Lancheval.

Il y a huit jours, les planches qui entourent le terrain dans lequel est ce puits ont été brisées et enlevées. Le propriétaire s'en est aperçu et les a fait rétablir.

Or, il y a huit jours, on découvrait le cadavre de la rue Botzaris, et ce même jour la barrière de l'enclos de la rue de Crimée était démolie.

Nous ne pouvons pas affirmer que les débris humains soient dans le puits. Mais pourquoi, toutefois, ne le viderait-on pas ?

(La *Lanterne* du 8 novembre 1892.)

Si nous relatons ces faits, c'est pour faire comprendre tout le parti que pourrait tirer la Justice de bonnes somnambules soigneusement élevées et dirigées avec méthode dans la recherche de tous les crimes. Que de moyens de salut dont se prive notre société par son esprit de doute, son scepticisme impuissant et son matérialisme qui conduit à nier tout ce qui appartient au domaine de l'âme !

R. C.

MÉMORIAL DES PHÉNOMÈNES SPIRITUELS

III

Divers.

Récits de l'Inde.

Nous reproduisons quelques curieux récits sur des phénomènes qu'on aurait constatés pendant les guerres anglo-hindoues :

« On amène un prisonnier au milieu du camp anglais, on le ligotte étroitement, il est couché sur le sol, dans deux heures il sera passé par les armes ; un soldat, un garde est placé près de lui, par humanité il le couvre d'un manteau. Lorsqu'on vint chercher le prisonnier pour son exécution, il avait disparu.

« C'était évidemment, ajoute le narrateur, un individu, un adepte du troisième état de perfection, c'est-à-dire ayant acquis la propriété de se rendre invisible. »

Autre exemple : « Un Indien se présente devant des officiers anglais, il se dit inspiré et demande à être soumis à l'épreuve; il est complètement nu ; on l'enferme sous une tente de toile; sous cette tente on entend un chant monotone qui, d'abord à haute voix, diminue peu à peu, semble disparaître dans l'éloignement ; puis le bruit change de nature ; les voix sont multiples, les cris se rapprochent et donnent l'illusion d'une troupe d'enfants ; à ce moment la tente s'ouvre et sept petits garçons de dix à douze ans sortent en courant, se faufilent entre les spectateurs et disparaissent dans la forêt ; « c'était « le corps du thaumaturge qui s'était tranformé en « plusieurs petits êtres » ; la tente était vide. »

« Un vieux colonel de l'armée des Indes affirmait avoir rencontré, dans des combats, des Indiens dont le corps était traversé impunément par les balles, au milieu desquels le sabre passait sans résistance, invulnérables en un mot au fer, au plomb, à la mitraille, « parce que ce n'étaient pas des hommes, mais « bien la doublure de ceux-ci, leurs corps astrals. »

Quand on entend des personnages respectables narrer gravement de pareilles histoires, on éprouve involontairement une surprise analogue à celle qu'on éprouverait s'ils racontaient des contes de fées. On

peut donc déduire de cette foi aux choses extraordinaires que l'atavisme et le nervosisme produisent des hallucinations contagieuses. Au reste la preuve testimoniale n'a qu'une bien faible valeur dans ces matières où l'on ne cherche que l'étrange et le surnaturel. Beaucoup d'expérimentateurs de bonne foi ont cru voir en réalité ce qui n'existait en fait que dans leur imagination.

Un équipage tout entier n'a-t-il pas « vu » dernièrement, sur la côte occidentale d'Afrique, un serpent de mer plus merveilleux que celui de la légende? — J.

Action du Pantagramme

SUR LES SUJETS HYPNOTIQUES

Occultisme expérimental. On sait que le pentagramme est une figure kabbalistique à cinq pointes composé de cinq triangles entrelacés et formant une étoile. Si vous placez l'étoile la pointe en haut, exclusion faite de toute suggestion au dire de l'expérimentateur, la pointe en l'air signifiant le feu, c'est-à-dire le soleil, la lumière, le sujet magnétique auquel on le présentera éprouvera une sensation agréable, une sorte de joie. Si, au contraire, on retourne le pentagramme pour en placer la pointe en bas, l'impression en sera défavorable au sujet. On le verra aussitôt triste, maussade et prêt à pleurer. Voici, du reste, ce que rapporte à ce sujet l'*Initiation*, page 555, dans son numéro de septembre 1890:

« Le mois dernier, nous avons publié les expériences de Papus à ce sujet.

« Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que ces expériences ont été refaites dans des conditions excluant toute suggestion par M. *le comte de Constantin*, président du dernier Congrès magnétique de 1889.

« La tête en haut, le pentagramme donne des sensations agréables au sujet.

« La tête en bas et les deux pointes en haut, comme deux cornes, le pentagramme leur cause de l'horreur. (Peut-être croient-ils voir le diable ?).

« Les expériences de Papus sont donc vérifiées de ce fait.

« Les expérimentateurs qui auraient des observations à présenter sur cette question *encore inédite* de l'action des figures magiques sur le sujet sont priés de s'adresser à l'*Initiation*. »

(*L'Initiation*).

SOMMEIL LÉTHARGIQUE

Cannes est en ce moment le théâtre d'un curieux cas de léthargie.

L'héroïne est une jeune fille de vingt-deux ans, Pauline Woigner, appartenant à une famille de cultivateurs, et qui est tombée dans un sommeil léthargique depuis dix-huit jours.

Deux fois par jour elle ouvre un peu les yeux et se rendort après.

Son corps maigrit de jour en jour.

L'ANESTHÉSIE PAR LA COCAÏNE ET LE PHÉNOL

D'après le *New-York medical Record*, un médecin américain aurait trouvé le moyen de rendre la cocaïne tout à fait inoffensive en l'associant au phénol qui, par-dessus le marché, a l'avantage d'en augmenter l'efficacité anesthésique.

(*La Chaîne Magnétique*.)

ENTERRÉ VIVANT

Voici, entre des millions, le récit d'un événement qui prouve combien il serait important qu'une loi vînt réagir contre les enterrements précipités ; nous y sommes tous intéressés :

Madrid, 11 décembre.

Un événement assez étrange vient d'avoir lieu au cimetière de Ségovie (Espagne).

Il règne depuis quelque temps dans cette ville une sérieuse épidémie de variole qui fait de nombreuses victimes dans tous les rangs de la société.

Parmi les morts de lundi dernier se trouvait un pauvre ouvrier. Les ordres de la mairie sont de ne pas différer la mise en bière des cadavres et leur transport au cimetière. Quelques heures après son décès, celui-ci était donc inhumé au *campo-santo*. Ce fut le dernier enterrement de la journée.

Le lendemain, mardi, quand de bonne heure le fossoyeur vint reprendre sa sinistre besogne et préparer la tranchée, quelle stupéfaction pour lui de voir assis au bord du fossé un homme aux traits pâles et sommairement vêtu qui paraissait beaucoup souffrir ! Il s'approcha. C'était l'ouvrier qu'il avait mis la veille en fosse.

D'une voix dolente, le nouveau Lazare raconta au fossoyeur qu'il s'était éveillé dans la nuit comme dans un somme pénible, et que, se trouvant à l'étroit dans sa couche, il avait joué des pieds et des mains autant qu'il avait pu, puisque tout à coup il s'était senti dégringoler comme le long d'un talus ; enfin que la pâleur de la lune lui était apparue soudain, et qu'alors la triste vérité était venue frapper ses yeux surpris : on l'avait enterré vivant. Depuis trois ou quatre heures il était là, mourant de froid, bien mourant cette fois et incapable de prendre la résolution de fuir ces lieux lugubres auxquels semblaient l'attacher une fatalité inexorable.

Cette apparition avait frappé de stupeur le bon fossoyeur qui ne reprit courage qu'en entendant parler le revenant.

Quand celui-ci eut fini son récit, le fossoyeur jeta sur ses épaules une partie de ses propres vêtements et lui offrit son bras. Il l'accompagna jusqu'à l'hôpital. Mais, vingt-quatre heures après, le malheureux ouvrier expirait.

(*La Lanterne* du 13 décembre 1887.)

Nous recommandons aux FRÈRES DU DEUXIÈME DEGRÉ DE L'ÉTOILE la lecture et la méditation du MÉMORIAL DES PHÉNOMÈNES SPIRITUELS.

EXPLICATION

Le 9 janvier 1893 paraissait dans le *Gil Blas* un article écrit et publié à mon insu, article intitulé l'*Envoûtement et la mort du Docteur Boullan*, signé *Jules Bois*, et où il était parlé de Boullan et des Rose-Croix.

Aussitôt que j'eus connaissance de cet article, j'écrivis et je fis transmettre au *Gil Blas* la lettre suivante:

A Monsieur le Rédacteur du Gil Blas :

MONSIEUR,

Mon ami, le distingué poète Jules Bois, rédacteur de ma Revue ésotérique l'*Etoile*, a fait paraître, le lundi 9 janvier, dans votre journal, le *Gil Blas*, un article sous ce titre: *l'Envoûtement et la mort du Docteur Boullan.*

J'ai résolu que l'*Etoile* garderait une entière neutralité dans les démêlés personnels des occultistes contemporains et ne sortirait pas des questions de doctrine.

Je vous prie donc de vouloir bien insérer cette lettre dans le *Gil Blas*, pour qu'il soit établi que les impressions que mon ami a retirées de sa visite à M. Boullan lui sont personnelles et n'engagent pas l'opinion de la Revue.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

A. JHOUNEY.

Cette lettre parut dans le *Gil Blas* le 13 janvier 1893.

L'*Etoile* étant ainsi dégagée, antérieurement au développement de la polémique, je n'aurais pas parlé ici de ces questions si je n'avais lu, dans un article de la *Nation* du 18 janvier, cette phrase : « L'*Initiation*, le *Voile d'Isis* d'un côté, l'*Idée libre*, l'*Etoile* de l'autre, défendent leurs idées respectives et s'attaquent avec acharnement. » L'article qui contenait cette phrase faisait allusion à la polémique qui avait suivi la mort de Boullan.

J'écrivis immédiatement à la *Nation* une lettre de rectification dans laquelle je citais ma lettre du *Gil Blas* comme preuve de fait établissant la neutralité de l'*Etoile* et combien, loin d'*attaquer avec acharnement* qui que ce soit, elle était et voulait rester étrangère à ces incidents.

Je disais aussi que l'*Etoile* garderait le silence, et elle l'aurait gardé si la *Nation* avait inséré ma rectification telle quelle. Mais elle n'a inséré qu'un fragment de ma lettre, fragment qu'elle a fait suivre de réflexions où elle signale les anciennes polémiques de l'*Etoile*, sans spécifier que ces polémiques n'avaient aucune espèce de rapport avec Boullan ni les Rose-Croix. Je suis donc obligé de ne pas me contenter de ma rectification du *Gil Blas*, mais de la reproduire dans l'*Etoile*, en la confirmant.

* *

Comme conclusion, je tiens à ce qu'il soit nettement et définitivement établi, pour le présent et l'avenir, que l'*Etoile* n'est pas responsable de ce que ses rédacteurs peuvent écrire en dehors de la Revue.

J'ai dit, dans ma lettre au *Gil Blas*, que l'*Etoile* ne sortirait pas des questions de doctrine. Je vais, ici, brièvement, déclarer ma pensée sur ces questions :

La seule doctrine ésotérique, la seule voie de l'occulte que nous défendions, c'est la pure doctrine où la Loi de Dieu, la Morale du Christ et la Prière sont les Principes et régissent toutes les conséquences.

Nous condamnons énergiquement et réprouvons absolument toute doctrine et pratique d'immoralité mystique, incubisme, prétendues unions angéliques ou autres.

Nous condamnons énergiquement et réprouvons absolument toute doctrine et pratique de magie noire, envoûtement, meurtre occulte, perversité astrale.

A. JHOUNEY.

Correspondance.

*A Monsieur A. Jhouney, Fondateur de l'*Etoile.

Paris, ce 3 février 1893.

Mon cher Ami,

En commençant dans le *Gil Blas* mes articles sur Boullan, je vous ai envoyé aussitôt ma démission de secrétaire de la rédaction de votre revue l'*Etoile.*

Cette démission, je vous la renouvelle.

Pour. la liberté de nos consciences, je ne veux pas plus entraîner après moi votre revue que vous ne voudriez lier mon indépendance.

Votre ami, Jules Bois.

A Monsieur Jules Bois, Paris.

Saint-Raphaël, 5 février 1893.

Mon cher Ami,

Je ne voudrais pas, en effet, lier votre indépendance, et je veux, d'accord avec vos propres intentions, maintenir celle de l'*Etoile.*

J'accepte donc la démission que vous m'avez envoyée.

Votre ami, A. Jhouney.

PARTIE LITTÉRAIRE

L'Immortalité.

Je veux vous conter les amours — toutes fraternelles — d'un beau petit lézard avec une tendre et gracieuse chenille. Tous deux, loin du tumulte des grandes villes, complètement étrangers à la race

hostile des hommes, ils vivaient sur un tas de pierres, au fond d'un vieil enclos abandonné.

Ils vivaient contents, contents d'être ensemble et de voir le soleil, humant avec délices les parfums et les senteurs d'une atmosphère embaumée, s'abreuvant à la fraîche rosée, et d'aromes se délectant. Ils parcouraient ainsi sous les longs jours d'été les étapes, bienheureux d'une existence féconde en joie au sein de la plus pure fécilité.

Mais rien ne dure ici-bas. Un jour le lézard vit sa compagne triste et morose. Sa robe de soie, la veille encore comme un astre étincelant, avait pâli, ses yeux demi-clos étaient mornes et éteints, et, chose navrante à dire, aux plus vives et aux plus tendres caresses elle ne répondait plus que par des baisers glacés.

« O mon ami ! O mon frère ! exclama la mourante, il se passe en mon être un bouleversement étrange, inconnu, effrayant. Vois ma robe qui tombe, et de mon corps dévêtu l'affreuse nudité. J'étouffe, ma peau devient rigide et prend peu à peu la forme d'un cercueil qui m'enserre. Tout mouvement, je le crains, va tout à l'heure m'être impossible... Ami, je sens comme un noir rideau qui s'abat sur mon front, arrache-le ! Il me cache le soleil, et j'ai froid... Arrache-le, te dis-je... Oh ! il s'épaissit... et bientôt ! j'en frémis ! je ne te verrai plus... toi, si beau ! beau comme le soleil, et ne plus te voir !... Grand Dieu ! plutôt cent fois être la proie des oiseaux, que le malheur de ne plus te voir... Mais où es-tu ?... Ami ! où donc es-tu ? O nuit ! tu m'a prise tout entière... et lui, hélas ! je ne le verrai plus ! »

Le pauvre petit lézard, fou, éperdu, regardait son amie qui s'était tue et ne bougeait plus. Une voix secrète, un noir pressentiment lui disaient bien qu'elle était morte, mais il n'osait croire à l'affreuse réalité. Penché sur elle, lui prodiguant les plus doux noms, Il espérait, il sollicitait un geste, une réponse. Hélas ! cris déchirants, appels suprêmes, sanglots amers se brisèrent impuissants contre ce bloc inerte qui tout à l'heure parlait encore.

Effrayé, il s'enfuit.....

Bien des jours s'étaient passés. L'hiver était venu, puis reparti pour faire place à un doux soleil de printemps. Blotti sous son tas de pierres, le pauvre petit, aux premiers doux rayons, quitta son trou et voulut aller rendre visite à celle qui n'était plus. Il s'en allait chancelant, soupirant et vieilli par le chagrin de l'absence. Il arrive, il s'approche. Le cercueil craqué en plusieurs endroits laissait voir par les fentes, ô saisissement! quelque chose qui vaguement se remuait et semblait... vivre!

« Oh! s'écria-t-il, toi que j'aimais tant, et que j'ai tant pleuré! c'est à cause de toi que, le front dans la poussière, livré aux transports d'une douleur insensée, j'ai tant de fois gémi et murmuré contre le destin, la nature et Dieu, les accusant de mon malheur et leur reprochant ta mort; quoi, tu vivrais!... Oui, tu vis! tu vis toujours... Là-bas dans l'ombre, au fond de ton cercueil, j'aperçois, sous ton suaire, des yeux qui me regardent et des ailes reflétant des rayons. »

La nuit était venue; le pauvre petit dut bien à contre-cœur quitter momentanément sa chère ressuscitée et s'en retourner en son asile; mais le lendemain, non plus chancelant, soupirant et vieilli comme la veille, mais alerte et rajeuni, vers sa compagne il accourut.

Quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit le cercueil totalement brisé. Çà et là ses fragments étaient épars dans la poussière... et non loin d'eux, sur une tige d'herbe ensoleillée, ce même quelque chose qu'hier il avait entrevu à travers les fentes du cercueil était là. O splendeur! On eût dit une étoile brillant sur un brin de folle avoine!

C'était donc vrai, il n'avait point rêvé... l'être tant aimé, tant regretté, dont il avait pleuré le trépas « n'était point mort! »; il s'était endormi, puis il s'était réveillé, avait brisé son tombeau et en était sorti plein de force, entièrement dépouillé de son enveloppe de chenille avec un corps nouveau, muni d'ailes resplendissantes.

Son ami était là, frissonnant sous la lumière du jour, recueilli, cherchant à se reconnaître, à démêler le doux mystère de sa résurrection... et regardant le Ciel.

Soudain, vers ce Ciel qui semblait l'aspirer, il s'élance ; et la terre sous lui se dérobe, et d'immenses horizons, et le beau firmament, et la création tout entière qu'il embrasse d'un coup d'œil, déroulant leurs merveilles à ses yeux éblouis, l'arrêtent, éperdu, dans son essor. Quoi! cette terre où; jadis larve immonde, il rampa, va-t-elle le ressaisir ? Non, son vol s'est affermi, il a compris sa nouvelle destinée, et, radieux, le voilà maintenant, les ailes toutes grandes déployées, qui vogue à pleines voiles sur le vaste océan des cieux.

Muet d'admiration et d'extase, le petit lézard le suivait des yeux. Il le vit léger comme la nue, rapide comme le vent, franchir, sans nulle fatigue, montagnes et vallées, forêts, lacs et ruisseaux... Il le vit joyeux et folâtre, voltigeant de prairie en prairie, faisant l'amour à chaque fleur, se plongeant dans leur sein pour s'y enivrer, se reposer, y puiser de nouvelles forces, partir, revenir, puis encore repartir, et enfin s'enfoncer et disparaître dans l'azur... hélas!

Pauvre petit lézard! l'être aimé, pleuré, regretté, perdu sans retour, voilà qu'il venait d'éprouver l'immense joie de le retrouver tout à coup, pour subir aussitôt l'immense douleur de le reperdre encore une fois... Pourquoi ce double deuil?... Ah ! s'il avait eu des ailes ! Mais, ô ciel injuste ! il rampait... et, pour la première fois, il comprit son abaissement... et ce ciel, où il aurait voulu s'élancer, il le regardait avec des yeux pleins de convoitise et de larmes, répétant : Ah ! si j'avais, si j'avais des ailes ! ! ! Et il allait encore une fois maudire sa destinée, quand une voix mystérieuse, qui semblait sortir d'un brin d'herbe, l'arrêta court.

— « Qui es-tu, toi qui me parles, et que je ne vois pas ?

— « Je suis le Grand Silence qui, précédant toute création, réside au sein de l'inaccessible ; avant que l'univers créé fût, j'étais, contemplant face à face l'incréé, dont je procède.

« De l'univers entier vibrent en moi toutes les joies, toutes les douleurs ; je les écoute avec recueil-

lement, et les raconte à Dieu. Et, comme les frissons des futurs rameaux qui rêvent dans le germe par moi sont entendus, de même j'ai entendu ta plainte vers le Ciel, formulée en vagues et doux tressaillements d'ailes. Et, pour te consoler, je viens, par l'organe de ce brin d'herbe où je me suis fait voir, te dévoiler le mystère inconnu des destinées qui t'attendent.

« Ecoutes-en la révélation.

— « J'écoute, ô Silence !

— « Vois cet oiseau, dont les ailes rapides fendent la nue : c'est ton ancêtre. Il a rampé comme toi ; mais, ayant plus vécu, les ailes lui ont poussé, et maintenant, adieu la terre ! Il plane dans les cieux. Allons, encore quelques morts et quelques renaissances, et tu seras comme lui, tu ne ramperas plus, et, de cette terre ou tu t'ennuies, tu pourras te détacher, et l'empire des airs t'appartiendra... Maintenant que tu sais, espère, adore et prie, et jamais de désespoir... le désespoir attriste Dieu... »

La voix se tut.

« Mon Dieu, soyez béni dans votre justice ! s'écria le pauvre petit. Quoi ! Comme ma chère amie la chenille, je revivrai et j'aurai des ailes !... Et toi, ô grand Silence ! merci de m'avoir initié à ce mystère de la mort et des renaissances, que mon intelligence, sans ta révélation, n'aurait jamais pu concevoir... Non, plus jamais je ne me découragerai, et je serai fort, toujours fort contre l'adversité, en attendant que, comme ma belle et bien-aimée chenille, je m'endorme dans la mort pour me réveiller avec « des ailes ».

Et toi, homme, chenille humaine, qui vas, déplorant la fragilité de la vie et le néant de la mort, verser des pleurs désespérés sur un tombeau, ce tombeau a-t-il pris tout ton ami, ou n'en recèle-t-il que la forme ?

Qu'en sais-tu ? Ce que la Nature fait pour un insecte, lui serait-il plus difficile de le faire pour toi ? Dis... Lève la tête et regarde. Cette étendue sans fins, ces incommensurables espaces, parsemés d'innombrables astres, ne seraient-ce point les plaines émail-

lées de fleurs, les contrées lumineuses où. après la mort, dégagé de sa pesante dépouille charnelle, pour devenir aérien diaphane et planant dans l'Ether, l'homme, à son gré, peut voguer de sphère en sphère, d'univers en univers, se plonger, se baigner à plaisir dans l'azur, et, d'étoile en étoile, s'arrêter et se reposer, comme ici-bas le papillon voltigeant dans la prairie s'arrête et se repose de fleur en fleur?

(La Religion Universelle.)

Ténèbres, par Iwan Gilkin

M. Iwan Gilkin est un artiste aux profondeurs amères et qui fait transparaître ces profondeurs en des formes de couleur savante et d'âpre beauté comme un horizon de Géhenne regardé à travers des vitraux..

Baudelairien, mais avec une ampleur de souffle personnelle, M. Gilkin, par l'imagination, explore les pâles cavernes du mal rêvé, et souvent la pénetration du poète et l'amertume de ses découvertes deviennen la condamnation du mal.

M. Gilkin ne formule pas cette condamnation: elle sort de son œuvre comme un parfum involontaire et triste...

Quelquefois cependant, des vers de sagesse, nets et vengeurs, comme ceux-ci:

> Qui n'a pas vaincu le désir
> Doit s'abstenir de la science.

Au fond des songes souffrants, pervers et mystiques dont *Ténèbres* déroule l'évocation, je sens une fermeté intellectuelle, un esprit de rythme, de raison et de vérité qui contredit secrètement la langueur et le trouble des mirages sataniques.

M. Gilkin publie en ce moment même, dans la *Jeune Belgique*, revue d'artistes convaincus et ardents, des études sur le *rythme* qui ne peuvent que confirmer mon sentiment.

C'est pourquoi je souhaite et j'espère le voir bientôt déployer ses puissances de coloriste dans les sphères lumineuses, glorifier Michaël après avoir décrit Satan.

M. Gilkin, dont la pensée est familière aux Arcanes symboliques et qui comprend les profondeurs de l'Art initié, doit achever le grand voyage dantesque entrepris par son Rêve : Après l'Enfer, le Paradis.

Je trouve déjà, dans *Ténèbres*, une pièce, la *Douleur du Mage*, où les tortures d'un noble Maitre dont le disciple est déchu sont exprimées avec une beauté qui montre ce que peut le poète quand il s'émeut aux grandeurs morales.

Le vieux Mage pleure le jeune Initié dont il voulait faire un Rédempteur et qui est tombé par l'amour charnel :

Enseigné par moi seul en ma pensée unique,
Chair vive de mon Verbe, âme de mon amour,
Je voulais t'exalter dans ta gloire mystique,
T'énivrer de martyre et te conduire, un jour,

Vierge et doux guérisseur de la terre charnelle
Qui se meurt de peché, d'angoisse et de remords,
Aux larges bras sanglants de la croix éternelle
Ou les divines morts feront mourir la mort.

. . . . . .

Et te voilà rampant dans la fange natale,
Banal outil de chair perpétuant la chair,
Simple anneau désormais de la Bête vitale
Qui tord dans l'infini son long ventre de ver...

Ah ! ta chute a brisé ton divin diadème !
Retourne dans la Nuit. Et moi, pontife en pleurs,
Qui puis faire des dieux mais non l'être moi-même,
Par ce beau soir mourant plein d'oiseaux et de fleurs,

J'entends venir à moi, comme un grand vent qui gronde,
Les râles, les sanglots, les blasphèmes d'horreur
Et les longs cris de mort du misérable monde
A qui j'avais rêvé de donner un Sauveur !

C'est là une lamentation grandiose ; un aussi haut désespoir appelle des chants d'espoir divin.

ALBER JHOUNEY.

Dans les bois.

La sève monte enfin sous l'écorce des chênes
Et la mésange bleue a jeté son appel.
Mais le vent violent et froid qui vient des plaines,
Et qui tourmente encore et déchire le ciel,

Inégal et changeant, dans ses brusques rafales,
Balance et fait ployer les arbres gémissants ;
Le soleil par moment donne des rayons pâles.
Puis, les nuages lourds, silencieux passants,

Laissent bientôt courir leur ombre indifférente
Sur les champs de blé vert et la pente des bois.
Le sable tourbillonne avec la feuille errante
Et le vent les emporte avec de tristes voix ;

Et si l'ombre vers nous s'allonge monotone
Et s'étend jusqu'au bord du lointain horizon,
On croit sentir alors comme un souffle d'automne
Ou le frisson glacé de l'arrière-saison.

La grive qui chantait cesse son cri de joie,
Les beaux amandiers blancs trop hâtés de fleurir
S'effeuillent peu à peu sous le vent qui les ploie,
Et le jeune printemps semble près de mourir...

Mais au fond du vallon où, cherchant l'accalmie,
Seul j'écoute, là-haut, passer le bruit du vent,
La plainte qui m'arrive, apaisée, endormie,
S'exhale en longs soupirs harmonieusement ;

Un murmure alangui succède à la tempête ;
Le sommet des grands bois s'éclaire d'un rayon,
Et voici qu'au moment où je lève la tête,
Un pétale envolé vient effleurer mon front ;

Distrait, je suis des yeux où va sa chute lente
Et je le vois, au pied des buissons encor roux,
Me montrer que déjà pointe l'herbe naissante
Où sera l'hépathique et la fleur des coucous ;

Parmi les débris morts de la saison fanée,
La violette embaume et bleuit à l'endroit
Où le même parfum m'embauma l'autre année,
Et sa jeune espérance a reflué vers moi.

Les nuages, au loin remontant la vallée,
Ont laissé le ciel libre et rendu le soleil :
La tristesse avec l'ombre alors s'en est allée
Et j'aspire en rêvant les senteurs du réveil.

Cependant que là-bas vers les Alpes hautaines
Au front voilé de brume et de neige toujours,
Sous l'effort patient des fécondes haleines,
Pressés, amoncelés, vont les nuages lourds ;

Et que, cédant à l'air plus doux qui les déplace
Et fait glisser leur ombre aux pentes d'un grand mont,
Ils semblent, lentement en fuite dans l'espace,
Le manteau de l'hiver qui traîne à l'horizon.

PAUL ROUGIER.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs une œuvre de Valère Bernard, frère de l'Etoile, poète et peintre idéaliste et ardent, et qui travaille hardiment à réintégrer dans l'Art le Symbole initiatique.

Nous donnons ici sa *Guerre!* traduite du provençal et où on retrouvera la beauté et l'énergie des *Ballades d'airain*. Puisse cette évocation, intense comme une malédiction, éloigner du monde les monstruosités nemrodiques dont l'Europe armée menace encore l'Humanité.

A. JHOUNEY.

Guerre !

I

Le soleil s'est levé tout rouge, ensanglanté ;
La terre a frémi jusqu'en ses fondements ;
Le ciel est traversé de signes d'épouvante,
Et l'on sent passer sur les races mouvantes
Comme un long frisson augmentant d'heure en heure.
Le soleil s'est couché tout rouge, ensanglanté.

Dans la paix de la nuit des bruits se sont fait entendre,
D'horribles visions sans nom, des voix mystérieuses ;
Et les femmes si folles aux caresses amoureuses
Ont sous les baisers d'affreux pressentiments :
L'humanité est aux écoutes avec l'âme engoissée ;
Un long murmure de guerre à la fin s'est fait entendre.

II

Guerre ! le monde entier semble pris de folie !
Honneur, Race, Patrie ont battu leur rappel :
C'est une lutte à mort où un seul drapeau
Doit flotter sur le monde. Et l'immense troupeau
Des hommes va, furieux, s'arracher la peau.
Le monde tout entier semble pris de folie !

Guerre ! guerre ! En avant ! Avec le bruit de l'orage
Partout a retenti un formidable hurlement ;
Et, bardées d'acier, les armées, tout à coup,
Se précipitent dans la nuit avec le long roulement
Des fourgons pleins de poudre et des canons d'airain.
D'un déluge de sang l'orage va crever.

III

Sur les frontières, voyez-les comme un troupeau de loups
Qui se lèche les babines en sentant la charogne.

Le jour pâle est voilé d'un vol d'oiseaux de proie.
Et l'horrible destruction, comme une prostituée,
Avec un hoquet d'impudeur, saoule, se traîne,
Et *sournoisement* les loups la suivent.

La terre en est comblée ; ils piétinent partout :
Sur les plaines et les monts, sur la mer salée
Fourmille l'acier des armées, nombreuses
Comme des sauterelles affairées et fiévreuses
Rongeant jusqu'aux germes les moissons puissantes.
La terre en est comblée ; ils piétinent partout.

IV

« Si tu meurs, mon enfant, je mourrai ! dit la vieille.
— L'honneur de notre race a parlé : que la mort
Te prenne dans la lutte au milieu des plus forts,
Frappant droit, en chantant, avec la joie au cœur,
Dit le vieux.... Mais maudit sois-tu si, comme un porc,
Tu tombes frappé dans le dos ! — Hélas ! » soupire la vieille,
Au bout de longs bâtons ils ont emmanché les socs des [charrues.
Tout ce qui peut porter une arme s'est levé.
La jeunesse, en avant, tient le chemin fermé.
Et les femmes, au pays, sur le bord des guérets
Attendent frémissantes avec les poings serrés.
Sur la meule les vieux aiguisent d'autres socs.

V

Les trompes sans fin éclatent comme des tonnerres.
Zou !.. Qu'elles s'éventrent vite les deux moitiés du monde !
La terre au premier choc a une inondation de sang,
Au second choc vous diriez que le soleil se cache,
Au troisième choc vous diriez : — Le ciel s'écroule !
Et les trompes sans fin éclatent comme des tonnerres.

Dans une mer de sang lui montant jusqu'au front,
Silencieusement, la mort chauve-souris
Fauche, fauche à perdre haleine. A grands andains
Comme du blé mûr les armées s'inclinent.
La terre est pavée de monceaux de corps boueux.
Une rosée de sang coule sur les fronts.

VI

Et vingt jours et vingt nuits a duré le grand massacre.
Et personne n'est resté pour en dire l'horreur :

Une désolation sombre, comme au crépuscule
Un vol d'oiseaux de proie glissant dans l'air assourdi
S'étend sur le monde muet de terreur.
Et le vingtième jour a fini le grand massacre.

C'est fini ! La Camarde a planté sa petite enclume [1]
Et elle s'asseoit un instant. Il y a de sauvages rayonnements
Dans ses grands yeux caves. Sa bouche a le bâillement
Des prostituées ivres d'orgie.....
Et, pour redresser le fer ébréché de sa faulx,
Avec des os rongés elle frappe sur l'enclume.

VII

Vous traversant les moelles, un horrible frémissement
Courbe tout. Sombre comme au fond d'une tombe,
Plus terrible cent fois que le hurlement des bombes,
Un silence mortel, composé de râles, tombe
Sur l'engloutissement de cette immense vallée...
L'homme écoute... Plus rien qu'un horible frémissement

C'est fini ! Du levant au couchant, l'horizon
Est un grand charnier. Dans la profondeur des abîmes,
Sur les plaines ou le sang creuse de rouges torrents,
C'est comme un hachis de ruines et de cadavres
Où, piétinant, des corbeaux affamés
Montent tels que des nuages du fond de l'horizon.

VIII

Il ne reste plus que les vieillards, les petits enfants et les [femmes :
Les vieillards se traînant comme des ombres, avant l'angoisse
De chercher parmi les morts où sont leurs enfants,
Et les pauvres petits enfants sans lait, déchirant
Les mamelles de leurs mères agonisantes de faim.
Il ne reste plus que les vieillards, les petits enfants et les [femmes.

Une angoisse sans nom étouffe les larmes.
Et, de chaque côté du grand champ de bataille,
Les vieillards en se surveillant se tiennent en arrière ;
Puis ils se toisent avec des yeux de bête féroce, pareils
Au fou furieux rêvant de tuerie.
Le désir de la vengeance étouffe les larmes.

IX

Le jour tombe. Les vieillards, faisant claquer leurs dents,
Armés de faux, de fourches, armés de couleuvrines,

1. Fer qui sert à redresser le tranchant des faux.

Les plus forts emportant sur leurs larges échines
Les aïeuls brandissant d'énormes barres de mineurs,
Se glissent sans bruit à travers l'obscurité.
La mort qui guettait a fait claquer ses dents.

Elle a encore faim, elle n'en a pas assez des cadavres puants.
Et zou ! la voici prête à une nouvelle moisson.
Aïe ! comme dans la nuit l'on entend l'égorgement !
Jusqu'au dernier souffle, aveuglément, sauvagement
Ils s'éventrent..... Le soleil sur ce massacre
Se lève, et dans ses rayons s'évapore un sang puant.

X

Maintenant que reste-t-il ? — Les petits enfants et les femmes,
Tous pestiférés, se tordant d'agonie.
Les mères en hurlant sont prises de folie ;
Sur les cadavres elles massacrent leurs beaux petits enfants ;
Puis sombre, en mourant, l'on entend la symphonie
Des derniers râles de la dernière femme.

Et l'air s'est chargé d'un nuage de pourriture.
Et la peste subtile achève l'œuvre :
Tout ce qui vit sur terre est agrippé par le mal,
Tout ce qui vit dans les airs tombe au sol étouffé.
Les sources de la vie sont tout à coup taries.
Le monde tout entier se transforme en pourriture.

XI

A travers les chemins du ciel, où, tels que des sphinx,
Les mondes alignés dorment avec mystère,
Maintenant, rebut maudit ! monstreux cimetière !
Lèpre pestiférée ! squelette de fer !
Du crime et de la mort épouvantable empire.
Terre, éternelle honte au front du grand sphinx

Qui, invisible gardien des espaces sans fin,
Conduit avec sérénité, ainsi qu'un Maître-Pâtre,
Aux pâturages infinis son grand troupeau d'astres,
O terre criminelle ! ô terre de malédiction !
Va pour l'éternité promener ton caillot
Comme une pustule salissant les espaces sans fin !

VALÈRE BERNARD.

Souscription nationale ouverte par l'*Étoile*

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA [1]

Notre courageux ami, l'abbé Roca, est actuellement sous le coup de la plus dure épreuve : presque aveugle et presque dans la misère. L'Eglise romaine, cette marâtre au cœur si dur, a chassé de son sein ce savant exégète qui était pour elle une lumière et un sauveur, cette belle intelligence et ce noble cœur, en lui ôtant barbarement tous ses moyens d'existence. Nous faisons appel à tous ceux, plus chrétiens, que revoltera une pareille conduite, et nous ouvrons une souscription publique pour venir en aide à ce frère si éprouvé.

Souscription

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

NOMS DES DONATEURS	SOMMES VERSÉES
MM. Alber Jhouney	50 fr.
René Caillié	5 »
TOTAL.	55 fr.

Pour l'œuvre de l'Etoile

Compte de la baronne de Vay pour la publication de son manuscrit :

En caisse : 103 fr. — Note du mois de janvier : 70 fr.
Reste en caisse : 33 fr.

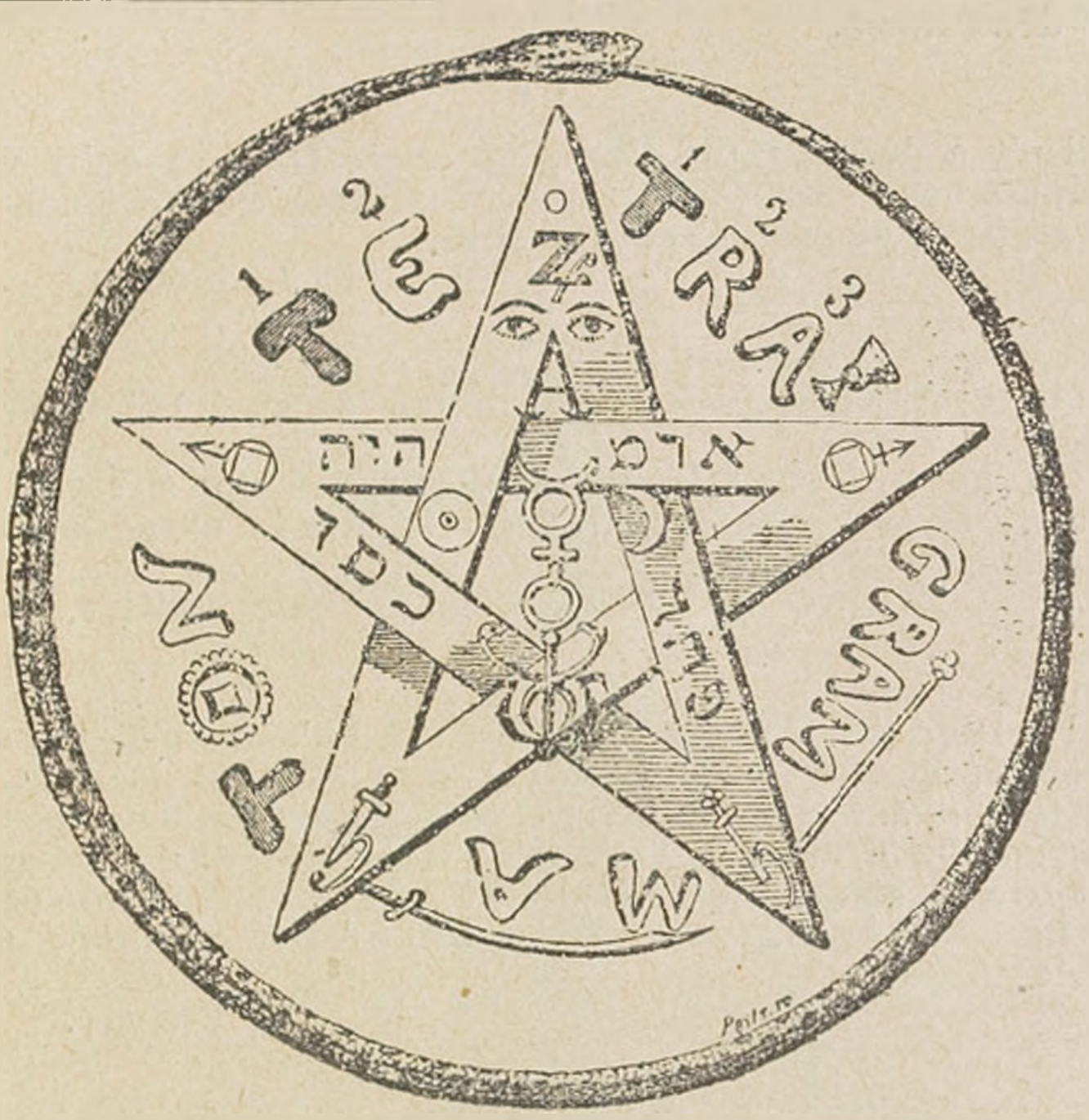
1. **Nous prions les *Revues* amies de vouloir bien reproduire cet appel à l'amour fraternel.**

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

5e ANNÉE. N° 51. MARS 1893.

L'ÉTOILE



PENSÉES

Le profit de l'âme ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup.

Sainte Thérèse.

*
* *

Le vrai sans le bien est un corps sans âme. C'est l'Amour qui vivifie la Vérité.

Swedenborg.

*
* *

La science *vénale*, celle qui ne porte ses vues qu'en bas, qui ne court qu'après les diplômes et ce qui s'ensuit, qui n'a de but que le profit matériel de celui qui la cultive, est une science morte et, de plus, mortelle.

Rouxel.

Nous prions nos amis de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

*
* *

Le mariage est la plus basse des institutions humaines, quand il n'est que l'union de deux fortunes, mais c'est la plus haute des institutions divines, quand il est l'union de deux âmes.

*
* *

Il n'y a de beau que Dieu, et après Dieu ce qu'il y a de plus beau c'est l'Ame ; et après l'Ame, c'est la pensée ; et après la pensée, c'est la parole.

J. Joubert.

*
* *

On sent Dieu avec l'âme comme on sent l'air avec le corps.

On ne comprend la terre que quand on a connu le ciel... Sans le monde religieux, le monde sensible offre une énigme désolante.

J. Joubert.

*
* *

Le Dieu de la métaphysique n'est qu'une Idée, mais le Dieu de la religion, le Créateur du ciel et de la terre, le Juge souverain des actions et des pensées est une Force... Le monde a été fait comme la toile de l'araignée. Dieu l'a tiré de son sein et sa volonté l'a filé, l'a déroulé et l'a tendu. *Ce que nous nommons le néant* est sa *Plénitude* invisible.

J. Joubert.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs ;
III. Union par les fluides.

Le 7 mars 1893, *de midi au soir.*
Le 7 avril 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

23. — *Le Treizième relèvera les deux sanctuaires par la miséricorde et ils seront renouvelés comme à l'origine.*

Ainsi que je l'ai exposé dans le commentaire du 20e verset, le Treizième Principe est celui qui rassemble dans la paix de la synthèse les douze éléments analytiques dont la lutte a formé la crise suprême du chaos et de la désolation.

Par l'avènement de ce Treizième Principe la lutte s'apaise, les divisions s'absorbent dans l'Unité.

Nous avons vu que, pour les Hébreux, la destruction et la désolation du sanctuaire de Jérusalem étaient l'image et le contre-coup terrestre de la déchéance de Malchut dans l'Infini.

Jérusalem contient le sanctuaire inférieur, Malchut est le sanctuaire supérieur.

Il ne faut pas déduire de là qu'il existe entre ces deux sanctuaires des rapports chronolo-

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

giques tels qu'on doive les considérer comme désolés en même temps puis renouvelés ensemble.

Ce serait une grossière erreur.

Le rapport n'est pas *chronologique*, mais *analogique*.

La correspondance établie par les kabbalistes entre les deux sanctuaires veut dire ceci :

De même que, dans l'histoire d'Israël, le sanctuaire a été détruit et sera relevé en l'ère messianique, de même, dans l'histoire de l'Univers, la Séphire Malchut, altérée et bouleversée par la chute des rois d'Edom, sera régénérée à l'époque du triomphe définitif de la Loi de Dieu sur les éléments et sur les âmes dont le désordre est représenté par la déchéance de ces rois.

Il y a donc reflet et retentissement de l'universel dans le particulier. La vie d'un homme symbolise l'histoire d'un peuple et l'histoire d'un peuple figure l'évolution de l'Univers.

Les deux sanctuaires seront renouvelés par la miséricorde, c'est-à-dire que le principe spirituel d'expansion atténuera la rigueur du principe matériel de concentration et d'isolement.

Le salut viendra d'une effusion toujours plus large de Dieu dans les Ames, des Ames dans les Sociétés, et de l'œuvre des Humanités dans les forces domptées des mondes.

Tous les mille particularismes, hérissés de haines, de la primitive histoire terrestre et de la primitive histoire de l'Univers que celle de la terre nous découvre par analogie, tous ces particularismes seront submergés par l'esprit libre, par la raison affranchie des climats et des races et par la charité sans limite.

Et tout retrouvera l'initiale pureté, car, dit le Siphra Dzénioutha, les deux sanctuaires seront renouvelés *comme à l'origine*.

Les êtres remonteront au niveau de leur principe divin.

L'Humanité ne sera plus inégale à ses aspirations. Le réel se moulera sur l'idéal dans une

adaptation réciproque et parfaite, l'amen sera digne de la prière, la science capable de la vérité.

Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, exprime cette loi de la Régénération égale au primitif et divin Principe par des images d'une claire justesse :

« Ne voyons-nous pas, dit-il, que le degré où l'eau peut monter est toujours égal à celui d'où elle est partie ; qu'ainsi pour elle le point de tendance et le point de départ ne sont absolument que le même point quant à l'élévation ? Ne voyons-nous pas que, dans la végétation, le grain quelconque que l'on sème en terre arrive par sa loi ascendante jusqu'à la hauteur ou à la région où il avait pris naissance de façon que le terme de sa fructification ou de sa perfection est le même que le terme de son origine ? [1] »

Nous pouvons donc espérer un avenir du monde et de notre âme égal à leur divine naissance et nous pouvons, dans la profondeur de nos aspirations et de notre idéal, retrouver comme une mémoire de notre grandeur originelle.

Car les six membres persistent puisqu'il est écrit : « Il créa », et ensuite : « Elle était. » Telle est en effet la vérité.

Les six membres du microprosope du dieu manifesté représentent, nous l'avons vu, les six Séphiroth inférieures.

Malgré le trouble de la chute, ces Séphiroth ne peuvent périr, car le néant est impossible et la Kabbale ne l'admet sous aucune forme.

Elle rejette dans l'ordre physique la possibilité de l'anéantissement, dans l'ordre moral la possibilité d'une dégradation sans remède et d'une éternelle perdition.

Le Siphra Dzénioutha insiste donc sur le sens de réalité et de permanence attaché aux verbes : *Il créa* et *elle était*, qui se trouvent dans les premiers versets de la Genèse pour nous montrer

1. Saint-Martin, *Eclair sur l'Association humaine.*

que la création a quelque chose d'indestructible et que, tout altérée que fût, par le chaos, la *terre* primitive, elle était et subsistait cependant.

Les six membres du *Dieu* manifesté ne sont pas détruits par la chute. Son épouse même ou Malchut, plus gravement éprouvée, n'en demeure pas moins indéfectible en son essence.

Le caractère impérissable de l'être, cet optimisme profond et radical non de superficie et d'éloquence, est une des plus puissantes majestés de la Kabbale.

Le Sohar ne connait pas la désespérance, il est inaccessible au découragement comme le Dieu qu'il révèle; il ne condamne rien sans miséricorde, il n'abandonne personne à une chute sans fond; il ne voit que le Bien et Dieu capables d'éternité; ni le crime ni le châtiment ne peuvent durer toujours, il n'y a pas d'éternel coupable, il n'y a pas d'éternel Enfer. Tout s'use hors la bonté et la justice et même dans le cœur de ceux qui ont trahi la justice et la bonté. Actuelle en Dieu, future mais certaine dans le monde, une seule réalité survivra : La splendeur de l'idéal absolu.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique

L'AME DU SALUT

(Essai offert à la méditation des Frères du *quatrième degré de l'Etoile*.)

II [1]

Réunir l'homme à Dieu, par l'amour et la vertu, dans la liberté.

Qu'est-ce que la Religion Messianique ?

C'est la Religion de tous ceux qui aiment, pratiquent et professent les Principes du salut.

[1] Voir l'*Etoile* de février 1893.

Pourquoi donnez-vous à cette Religion le nom de Messianique?

Parce que l'amour et la pratique des Principes du salut réalisent l'union spirituelle de Dieu et de l'âme et que l'union des âmes avec Dieu constitue leur Messianité.

Qui, sur la terre, nous a donné le plus haut exemple de la Messianité?

JÉSUS-CHRIST

Pour appartenir à la Religion Messianique, est-il indispensable d'y adhérer matériellement et de connaître son nom ?

La Religion Messianique n'étant par essence que la *réalité*, la pratique des Principes du Salut, peu importe le nom sous lequel ses vérités sont vécues.

On peut ignorer entièrement la religion Messianique et lui appartenir de cœur, puisque lui appartenir c'est aimer le bien, c'est aimer Dieu.

Plût à Dieu que tout le monde fût contre son nom si tout le monde était avec son esprit.

III

Pourquoi est-ce la charité, l'universel dévouement qui forme le premier Principe du salut?

Parce que le Dévouement, sincèrement pratiqué, entraine à toutes les vertus et au véritable amour de Dieu et que, sans le Dévouement, la Vertu et la Foi en Dieu sont stériles.

Nous faut-il croire que le dévouement suffit pour le salut, et que la Vertu et la foi en Dieu n'y sont pas nécessaires?

Non, il ne faut pas croire que le Dévouement suffise pour le salut. Il suffit à le commencer, mais, sans la Vertu et la Foi en Dieu, il ne pourrait l'achever.

Est-il donc préférable de pratiquer, en même temps, les trois Principes ?

Cela est infiniment préférable.

Pourquoi alors regardez-vous le Dévouement, la Charité, comme contenant, en puissance, toute la sève du salut?

Parce que celui qui, doutant encore de Dieu et ne discernant pas bien tout son devoir ni ce qu'il doit entendre par vertu, a, cependant, la bonne volonté de se dévouer, celui-là est dans la voie qui ramène à la sainteté et à Dieu, qu'il éprouve un sentiment dont, sans qu'il en ait conscience, l'origine et la nature sont directement divines et qu'il a déjà Dieu dans le cœur.

*
* *

Quel est le second Principe du Salut?

Le second Principe du salut est la Vertu.

Qu'est-ce que la Vertu?

C'est la vie d'une âme qui, dans ses désirs, ses pensées, ses actes, fait le Bien et s'abstient du Mal.

Peut-on faire le Bien et s'abstenir du Mal sans le secours de Dieu?

Sans l'intime secours de Dieu, sans son assistance secrète, on ne peut pas faire le Bien ni se délivrer du Mal.

Pourquoi, alors, dans la Religion Messianique, la Foi en Dieu n'est-elle que le troisième Principe du salut? Le Bien serait donc possible sans elle? Et comment accorder cela avec ce que vous dites maintenant?

En réalité le Bien est inséparable de Dieu. Il n'y a pas de vertu sans Dieu. Et non seulement il n'y a pas de vertu accomplie, mais les moindres efforts de vertu, mais le plus simple élan de dévouement sont impossibles sans une grâce de Dieu.

Seulement, de cette grâce, nous avons ou n'avons pas conscience. Un homme qui fait le Bien croit en Dieu, mais il peut se figurer le contraire.

Un homme aux vertus ardentes et passionné pour le Bien peut cependant douter de Dieu soit

par des raisonnements mal conduits, soit parce que les symboles des Traditions religieuses ne se sont pas éclairés pour sa pensée. Un tel homme n'en est pas moins possédé par les vertus que Dieu aime et dont il est la perfection et la source.

La Religion Messianique a donc le devoir d'accueillir cet homme malgré ses doutes et de reconnaître le Bien qui est en lui pour que lui-même puisse un jour reconnaître que tout vrai Bien est un effluve de Dieu.

Et la Religion Messianique n'attend pas que la vertu soit achevée, mais, dès que le germe en existe dans une bonne volonté de dévouement, elle recueille et elle soigne ce germe qui n'est pas encore le salut, mais où fermente le salut futur.

Voilà pourquoi les trois Principes du salut sont proclamés et enseignés dans cet ordre : Charité, Vertu, Sentiment de Dieu.

Non que le dernier soit le moindre, il est au contraire le seul parfait et le plus élevé.

Mais ce serait aller contre Dieu même que de rejeter une âme qui se réveille par la charité et la vertu, sous prétexte qu'elle a des doutes, et de repousser des réalités divines parce que le nom de Dieu n'y est pas encor présent [1].

Celui qui fait le Bien sans connaître qu'il vient de Dieu fait-il le Bien sans le secours de Dieu ?

Si ce Bien est pur et sincère, il ne saurait être accompli que par un secours de Dieu.

---

1. Il est des Ames qui, devant les tristes calculs et les abaissements de l'homme, pensent qu'il est impossible d'atteindre directement la charité et que, seuls, la Foi en Dieu, le désir de plaire à Dieu et l'amour du bien peuvent donner le courage d'aimer les hommes et de supporter la Vie.

Mais je répondrai à ces Ames que l'amour du Bien et de Dieu lorsqu'il est vivant contient l'amour des hommes.

Cela est si vrai que ces mêmes âmes, malgré mille déceptions, continuent à se laisser toucher par les moindres misères, de sorte qu'on voit bien que l'amour des hommes est meurtri et

Mais l'homme qui est secouru peut ne pas s'en apercevoir.

Celui qui aime le Bien et s'efforce de le faire, Dieu le secourt et le sanctifie sans qu'il le sache et même quand, dans sa pensée, il croit encore douter de Dieu.

Au contraire, celui qui a toujours Dieu à la bouche et même dans le cerveau, mais qui n'aime pas le Bien et ne tâche pas de le faire, celui-là n'est pas inspiré ni sanctifié par Dieu quoiqu'il se targue d'être son serviteur [1].

ALBER JHOUNEY.

---

repoussé en elles par la vie et par les hommes, mais qu'il renait sans fin dans la tendresse de leur cœur.

L'élan vers les hommes sera au contraire en d'autres âmes la source de l'amour de Dieu.

Mais cet élan vers les hommes peut être (au moins pour la conscience intellectuelle de celui qui l'éprouve) isolé de l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu, lui, ne saurait être qu'uni à l'amour des hommes.

Il faut donc annoncer aux âmes qui ont l'expansion humaine qu'elles entrent dans le salut.

A celles qui, fixées en Dieu, possèdent la vérité morale complète, il n'y a pas à marquer de degrés dans le salut puisqu'il ne s'agit plus pour elles que de l'embrasser passionnément tout entier.

On doit leur rappeler seulement que la suprême noblesse de la charité c'est de garder l'espérance du salut de tous les hommes, malgré la clairvoyance. A. J.

1. Cette doctrine est contenue tout entière dans la profonde parole du Christ : « Laisse là ton offrande devant l'autel et va-t'en *premièrement te réconcilier avec ton frère et, après cela,* viens et offre ton offrande. »

Elle est confirmée par ces paroles de saint Jean : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres ; car la charité vient de Dieu, et quiconque *aime les autres est né de Dieu et il connait Dieu.*

« Celui qui ne *les aime point n'a point connu Dieu*, car Dieu est amour.

« Personne ne vit jamais Dieu ; si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour est accompli en nous.

« Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haïsse son frère, il est menteur. »

Je donne ces citations ici, par anticipation, mais je compte y revenir avec tout l'approfondissement qu'elles exigent. A. J.

L'idée de Dieu dans ses rapports avec l'ordre social [1]

Conférence faite au nom de la Ligue contre l'athéisme, le samedi 10 décembre 1892, par Ad. Franck, membre de l'Institut, président de la Ligue.

« MESSIEURS,

« Un des plus hardis réformateurs de notre siècle, Auguste Comte, en tête d'un nouveau cathéchisme qu'il appelle le *Catéchisme positiviste*, annonce qu'un temps viendra où le culte de l'humanité, élevé à l'état de religion, remplacera le culte de Dieu. Cette prophétie ne s'est jamais réalisée et, osons le dire, ne se réalisera jamais. Le culte, ou, pour l'appeler de son vrai nom, l'amour de l'humanité est inséparable de l'amour de Dieu ou de la religion qui en est la consécration et l'origine. Si vous supprimez l'un de ces termes, vous aurez par là même supprimé l'autre. L'humanité, par conséquent la société qui en est, qui en doit être le résumé et l'image, n'est plus rien qu'une forme de l'animalité si elle n'a rien de divin ni d'éternel, ou si elle ne répond à un éternel idéal ; et Dieu n'est pour nous qu'une abstraction, qu'un mot vide de sens, si nous n'en trouvons l'image dans notre cœur et l'affirmation dans notre raison. C'est précisément cette proposition, non moins ancienne que le monde, tout au moins que la civilisation, que j'ai l'intention de soutenir devant vous, en dépit du discrédit où elle semble tombée chez un grand nombre de nos contemporains, surtout de nos concitoyens.

« Mais, dès le début de notre tâche, de graves objections se dressent devant nous, soulevées par les noms mêmes que nous venons de prononcer, les noms de l'humanité et de Dieu.

---

1. Nous remercions profondément l'illustre auteur de *la Kabbale* de nous avoir autorisés à reproduire ici cette belle conférence dont nos lecteurs apprécieront l'idéalisme rationnel et l'énergique générosité. A. J.

« Ce que vous appelez Dieu, diront les uns, n'est qu'une vieille idole et moins encore, le nom d'une idole que la science de notre temps a détrônée et que l'opinion publique, même l'opinion de la foule, celle du peuple autrefois si enclin à la superstition, a depuis longtemps abandonnée, car n'est-il pas vrai que ce qui règne aujourd'hui chez les petits comme chez les grands, chez les ignorants comme chez les savants, c'est le fait et non l'idée? En quelque façon le dogme c'est la force et non le droit, c'est la matière et non l'esprit. Aussi voyez comme les armées se multiplient, comme les engins de destruction se perfectionnent dans tous les grands États du monde civilisé.

« Ce que vous appelez l'humanité, diront les autres, ce n'est rien de plus, rien de moins que l'animalité ; nous sommes les descendants d'une espèce animale à peine inférieure à l'espèce humaine, qui elle-même sera un jour dépassée par l'avènement d'une organisation nouvelle. Nous sommes dans un état d'évolution perpétuelle et ce que nous regarderons aujourd'hui comme immuable demain ne sera plus qu'un état fugitif dont à peine il nous restera un souvenir.

« La réponse qu'il y a lieu de faire à ces deux classes d'opposants est plus facile qu'on ne pense.

« Vous prétendez que la science a détrôné Dieu ; c'est là une pure hypothèse que démentent à la fois, avec la même énergie, l'expérience et la raison. L'expérience nous apprend que les croyances religieuses, professées sous différentes formes, conservent encore, à l'heure qu'il est, des millions, des centaines de millions d'adhérents. Le monde entier n'est pas devenu positiviste ; la plus grande partie du monde ignore l'existence du positivisme, et un très grand nombre de philosophes, surtout des philosophes spiritualistes, se font un honneur de le répudier.

« Par la raison nous sommes informés qu'il n'y a nulle incompatibilité entre la science, surtout la science de notre temps, et la croyance à l'existence de Dieu. La science synthétique de l'anti-

quité et du XVII[e] siècle, celle de Platon et d'Aristote, celle de Descartes, de Newton et de Leibnitz, loin d'être hostile à l'idée de Dieu, en faisait le couronnement nécessaire de ses spéculations. Pour Newton, par exemple, la gravitation universelle n'était qu'une hypothèse. Dieu, c'était la certitude. La science analytique de nos jours est incompétente soit pour nier, soit pour affirmer l'existence de la Divinité. Occupée de phénomènes particuliers, tout au moins limitée de rapports de détail, elle ne conclut qu'à des causes et à des lois également particulières, également limitées: elle ne rencontre nulle part une cause universelle et éternelle, une loi universelle. Que voulez-vous que sache le chimiste, le physicien, le physiologiste d'une puissance, d'une cause, d'une loi qui ne s'applique en aucune manière à la chimie, à la physique, à la physiologie? Il aurait grand tort d'afficher une telle prétention. J'en dirai autant du mathématicien. Les raisonnements se rapportent aux nombres, à la quantité, à l'étendue, jamais à la réalité vivante, intelligente, active qui est la suprême réalité. Il y a un infini en mathématique, mais ce n'est pas l'infini véritable, l'infini tout-puissant et pensant dont la seule idée nous remplit d'admiration, de crainte et d'amour. Laplace, cherchant les lois de la mécanique céleste, a pu dire sans impiété que l'idée de Dieu était pour lui une hypothèse dont il a pu se passer. Il n'étudiait que les mouvements et les forces de l'Univers, il laissait en dehors de ses spéculations leur cause intelligente et toute-puissante, leur dernière raison d'être. Ainsi donc il est faux de dire que la science est incompatible avec la croyance en Dieu. La science est une chose, une chose glorieuse et nécessaire; l'idée de Dieu, encore plus glorieuse et plus nécessaire, en est une autre, bien que, dans un esprit qui se place à une certaine hauteur, elles puissent et doivent se rencontrer.

« Maintenant tournons-nous du côté de ceux qui renient l'humanité, car c'est la renier ou la sup-

primer que de la dépouiller de son génie propre et des facultés, des caractères qui n'appartiennent qu'à elle, en la représentant comme une simple forme de l'animalité ou comme un développement, une évolution de ce qui existe en germe dans la bête. « L'homme, me disait un jour un médecin partisan de ce système, l'homme n'est qu'un singe perfectionné. » Et pourquoi seulement un singe ? Si, dans le singe à forme humaine, le singe anthropoïde, nous apercevons à un degré élémentaire tout ce qui existe chez l'homme, nous apercevons également, sous la même condition, dans quelque espèce inférieure, tout ce qui distingue le singe, et ainsi de suite en allant à reculons jusqu'aux dernières limites de la création, je veux dire de la nature. Mais cela, malgré l'autorité si aveuglément acceptée aujourd'hui de Darwin et de Herbert Spencer, est absolument inacceptable. Les mots tranformation et évolution, qui nous représentent l'expression dernière ou la formule sacramentelle de l'école à laquelle je réponds, n'ont qu'un sens. Ils signifient l'extension, le perfectionnement ou la manifestation plus complète de certaines facultés, de certaines lois qui nous apparaissent d'abord dans un état rudimentaire. Mais ce n'est pas ce que nous trouvons quand nous passons de l'animal à l'homme ou des moindres degrés de l'animalité aux degrés supérieurs. Ainsi, pour nous en tenir à quelques exemples, la raison, notre raison à nous n'est plus une simple évolution en transformation de l'instinct. La loi physiologique qui nous fait une nécessité de boire et de manger ne ressemble pas à la loi du devoir, à cette loi absolue qui peut exiger de nous, dans certaines circonstances, jusqu'au sacrifice de la vie. Ce qui existe chez l'homme n'est pas seulement plus, c'est autre chose que ce qui existe chez l'animal. Autrement on se verrait forcé d'admettre qu'il y a quelque chose de la vertu d'un héros et d'un saint, ou du génie de Leibnitz et de Descartes, d'Homère et de Dante, non seulement dans un singe anthropoïde,

mais dans un crapaud et dans un ver de terre. Personne n'oserait pousser l'absurdité jusqu'à cette limite. Il y a sans doute beaucoup de la bête chez l'être humain, et souvent, hélas ! il n'y a que cela ; mais rien de ce qui est véritablement humain, rien de ce qui caractérise notre espèce, ni la conscience, ni la liberté, ni la vertu, ni le génie, ni la loi du progrès, ni le sens du divin, n'existe chez la bête. Aucune des espèces inférieures à l'homme n'a fait, depuis qu'elle existe, un seul pas en avant dans la carrière de la perfectibilité.

« Nous voilà donc assurés des deux termes dont nous nous efforçons de définir les rapports : Dieu existe, l'humanité existe. Cependant nous avons encore quelques questions à résoudre, si nous voulons les présenter avec la clarté qui leur est nécessaire.

« Pour nous entretenir de Dieu, diront quelques-uns, et non les moins dignes de respect, quels sont vos titres, quelles sont vos qualités ? Nous ne connaissons pas, nous n'admettons pas d'autre Dieu que celui qui nous a été révélé par une lumière surnaturelle, ou celui qui nous est attesté par les dogmes de notre foi. Le Dieu de la raison nous est étranger, nous est inconnu.

« Tous les dogmes actuellement professés dans le monde civilisé et qui remontent à plusieurs siècles, quelques-uns à plusieurs milliers d'années, proclament l'existence de Dieu, non pas d'un Dieu abstrait comme celui de Hegel et de Spinosa, non pas d'un Dieu inconnu et inconnaissable comme celui de Herbert Spencer ou d'un Dieu étranger au monde comme celui du déisme, du Vicaire Savoyard, de J.-J. Rousseau, mais d'un Dieu vivant, comme le nomme si bien la Bible, d'un Dieu tout-puissant et absolument libre, d'un Dieu intelligent, souverainement juste et souverainement bon, père du genre humain, providence universelle. Ce Dieu-là, aucun dogme ne le revendique à l'exclusion des autres, aucun ne le place en dehors de la raison ou plutôt de la

conscience humaine ; tous, au contraire, en même temps qu'ils le placent au-dessus de la nature, attestent en sa faveur les merveilles de la nature et les lumières de notre intelligence. C'est en vertu de ce principe qu'ils nous montrent dans l'homme une créature faite à son image. J'en pourrais citer mille preuves, mais en voici une dont j'ai été en quelque sorte témoin et qui répond particulièrement aux scrupules des plus fervents catholiques. Vers l'année 1840, si je ne me trompe, un philosophe de l'école de M. Cousin, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg, ayant embrassé dans un accès de ferveur l'état ecclésiastique, crut bien faire, pour humilier la raison devant la foi, de lui refuser le pouvoir de démontrer l'existence de Dieu, en faisant de cette vérité un mystère révélé. Savez-vous ce qui arriva à l'abbé Bautain ? (Tel est le nom du philosophe dont je parle et qui était un des maitres les plus éloquents de son temps.) Le pape Grégoire XVI occupait alors la chaire de saint Pierre, et il était loin de passer pour un pape libéral ; il ne ressemblait en aucune façon au vénérable Léon XIII. Il défendit à l'abbé Bautain d'enseigner plus longtemps la doctrine à laquelle il s'était attaché et de soutenir que l'existence de Dieu n'était pas une vérité de la raison, en même temps qu'elle est le fondement nécessaire de la religion, de toutes les religions. C'est cette croyance même qui est la base de notre Ligue et qui m'autorise à vous tenir le langage que je vous tiens. Donc, plus de doute de ce côté. Il n'y en a pas davantage du côté de la société quand on reconnait en elle le type et le résumé de l'humanité.

« L'humanité prise en elle-même, sans autre désignation, sans aucune qualification déterminée, n'est qu'une abstraction insaisissable, un chiffre sans valeur, la lettre X des mathématiciens ; elle ne devient une réalité, une quantité effective que lorsque nous la concevons en action, dans l'exercice des facultés qui lui sont propres et qui la distinguent de toutes les espèces vivantes. Or,

ces facultés ne se manifestent, ne se développent, n'apparaissent au jour que dans l'état de société.

« Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », a dit un ancien. Rien de plus vrai ni de plus beau. Mais qu'est-ce qui est humain? Ce ne sont pas seulement nos membres ou le volume et la forme de notre corps; c'est notre cœur, notre intelligence, nos sentiments, nos pensées, notre libre volonté, notre faculté d'aimer, de souffrir, d'espérer, de croire. Or, tous ces faits nous supposent en relation avec nos semblables, ou se produisent dans l'état social. L'homme solitaire, tel que l'imagine Rousseau à l'origine des choses, n'a jamais existé et n'existera jamais. Robinson Crusoé vivant seul dans son île est un roman et les saints qu'on nous montre fuyant le monde vivent avec Dieu, avec les anges, avec les saints qui les ont précédés. Donc, l'humanité, c'est la société, c'est l'ordre social.

« La Société, à son tour, à la prendre dans sa totalité, à la considérer comme la réunion de tous les êtres humains, est une idée, non pas un fait. Elle existera peut-être un jour quand on aura renoncé à toutes les haines, à tous les préjugés, à tous les instincts de domination ; actuellement elle n'existe pas. Il faut que nous fassions en nous-même un héroïque effort pour que nous regardions comme nos frères ou comme nos semblables les nègres, les Peaux-Rouges, les Australiens, les Esquimaux, les Kanaks. Qu'est-ce donc qui représente pour nous la Société? C'est la patrie et les peuples qui en sont les plus proches voisins ou qui nous paraissent civilisés au même degré, à moins que la guerre n'en ait fait pour nous d'irréconciliables ennemis.

« En deux mots : l'humanité se résume dans la Société, la Société a son expression immédiate dans la patrie ; mais ni la Société ne se renferme dans la patrie, ni l'humanité dans la Société. Il reste des conquêtes à faire à l'une et à l'autre.

« Toujours est-il que nous sommes en mesure

de nous entendre avec nous-mêmes, quand nous parlons de Dieu et de la Société, et d'apercevoir les rapports qui existent entre eux ou de voir à quel point la première est indispensable à la seconde.

« Vivre à l'état social, c'est, comme nous l'avons dit il y a un instant, vivre par toutes les facultés et toutes les aspirations humaines, à savoir : par la liberté, par la conscience, par la raison, par le devoir, par le droit, par l'art et par la science, par la religion et la soif de l'infini, par l'amour du vrai, du beau et du bien, — oserai-je le dire ? — par l'amour de l'abnégation et du sacrifice, par l'amour d'un progrès sans terme et sans limite, pour beaucoup d'autres choses encore qu'il serait trop long d'énumérer. Or, de tous ces éléments de notre nature, en l'absence desquels on peut former des troupeaux, mais rien qui ressemble à une société ou à une nation, il n'y en a plus un seul qui puisse exister, qui puisse se concevoir sans Dieu. Commençons par la liberté, car elle est la condition première et comme le fond de l'humanité.

« On a de tout temps opposé à la liberté, au libre arbitre mille objections, les unes empruntées à la philosophie, les autres à la théologie. Aucune n'a été prise au sérieux par la masse du genre humain. L'homme en général se croit et s'est toujours cru libre, fût-il, comme dit Schiller, né dans les fers. C'est pour cela qu'il y a des lois; qu'on donne et qu'on écoute des conseils, qu'on distingue entre les bons et les méchants. On n'aurait jamais eu l'idée de la liberté si la liberté n'existait pas, et, si nous en avons l'idée, c'est qu'elle est en nous, c'est que nous en avons l'expérience ou la conscience. D'où vient-elle ? Pas de nous, car nous n'avons pas la faculté de créer. Pas de la nature, car tous les phénomènes de la nature sont enchaînés les uns aux autres par des lois fatales. C'est là que règne dans toute sa rigueur le déterminisme. Si la liberté n'a son origine ni en nous ni hors de nous dans l'universalité des

choses, elle a son principe en Dieu, c'est Dieu qui en est l'auteur, le modèle, le type accompli.

« Etre libre, c'est trouver en soi la règle de ses actions, celle qui commande à toutes les autres et que toutes sont obligées de supposer. C'est être son propre juge avant que les autres aient prononcé sur nous ; c'est s'attribuer le châtiment ou la récompense que nous avons vraiment mérités. Elle aussi est étrangère à la nature et se place au-dessus des créations de notre volonté. C'est justement que, dans une des plus belles pages de *Emile*, J.-J. Rousseau l'appelle « un instinct divin, une immortelle et céleste « voix ».

« La conscience, c'est une forme définie, une application déterminée de la raison, et la raison, qui ne serait pas si elle n'était éternelle et universelle, si elle ne commandait à la totalité des êtres et ne réglait la totalité des choses, la raison, c'est Dieu qui fait son apparition en nous, c'est Dieu qui nous parle et nous éclaire de sa présence. Aussi Platon et saint Jean l'évangéliste, avant l'un et l'autre l'auteur des *Proverbes* attribués à Salomon, ont-ils identifié Dieu avec le Verbe, c'est-à-dire avec la divine sagesse ; tous les trois ils ont dit, avec des variantes à peine sensibles : « Au commencement le Verbe « était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » Il y a plus de vérité dans ces quelques mots que dans tous les gros volumes de Herbert Spencer et d'Auguste Comte.

« De la raison ne se séparent point les idées de devoir et de droit, par conséquent l'idée de justice, car justice et droit sont synonymes. Si la raison est éternelle, si la raison est divine, les idées qu'elle contient en elle le sont aussi. D'ailleurs comprend-on un devoir, un droit, une justice qui changent suivant les temps, suivant les personnes ? Celui qui leur attribuerait cette mobilité les détruirait, les supprimerait en mettant à leur place la passion, l'intérêt, le plaisir, c'est-à-dire ce qui nous représente précisément le con-

traire. Il y a des philosophes qui ont soutenu cette substitution, mais la grande voix du genre humain, la voix des peuples et des législateurs ont réprouvé leur système ou n'en ont pas tenu compte. Un homme de bien, un honnête homme, c'est autre chose pour eux qu'un homme de plaisir ou un homme qui met son intérêt au-dessus de toutes les lois.

« Le sentiment religieux, identique au sentiment de l'infini et de l'absolu, nous enlève à nous-mêmes, nous apprend à ne nous compter pour rien ou pour peu de chose, nous inspire l'abnégation, la résignation, l'amour du sacrifice. Dieu, sous cette noble impulsion de l'âme, c'est le bien, c'est le beau, c'est l'absolue vérité, c'est l'infaillible justice, c'est le Père qui ne peut se tromper dans l'amour de ses enfants ; quand il a parlé, ce n'est pas seulement une nécessité, c'est une gloire et une grâce d'obéir.

« Dieu, étant la souveraine perfection, devient par là même le terme vers lequel doivent se diriger toutes nos aspirations, le but de toutes nos pensées et de tous nos efforts, la raison qui nous rend perfectibles et qui nous ordonne, en nous élevant toujours plus haut, de mettre cette disposition en action. Nier le progrès ou y mettre des entraves n'est donc plus seulement une erreur, c'est un blasphème.

« Me voilà, si je ne me fais illusion, arrivé à la limite de la carrière que je me suis tracée. Le sentiment du divin, l'idée de Dieu, la foi en son existence ne seront jamais remplacés par un autre sentiment, par une autre idée, par une autre croyance. L'athéisme est une lamentable décadence ; c'est le contraire du progrès, le contraire de la liberté, le contraire de la science, le contraire de tout ce qui nous fortifie, nous console et nous élève. Ce qui nous fortifie, nous console et nous élève, c'est de savoir que l'humanité forme dans la nature une aristocratie dont elle ne partage les privilèges avec aucune autre espèce ; c'est de savoir que la société repose sur des

fondements divins que l'erreur et la passion peuvent ébranler pour quelque temps, mais qu'il n'est pas en leur pouvoir de détruire ; c'est de savoir que par notre foi commune, par nos communes espérances, par l'idée que nous avons tous de notre supériorité morale et intellectuelle, nous sommes les enfants d'une même famille dont le père, selon l'expression biblique, réside dans le ciel, c'est-à-dire dans l'éternité et dans l'infini ; c'est de pouvoir nous dire enfin, dans le langage attendri de Saint-Martin, dit le *philosophe inconnu,* que le monde n'est pas orphelin.

« Et nous, les membres de la Ligue contre l'athéisme, nous ne le serons pas non plus, je l'espère. Vous nous aiderez, mesdames et messieurs, à persévérer dans la tâche que nous nous sommes imposée; notre œuvre n'est pas celle d'une secte, d'un parti ou d'une communion particulière, c'est une œuvre de patriotisme, d'humanité, de charité universelle.

« A. Franck (de l'Institut). »

Que celui qui a des oreilles pour entendre

ENTENDE !

LA PREMIÈRE DISPENSATION EST PASSÉE
LA SECONDE A COMMENCÉ

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE

L'AMOUR

1. Il y a deux expositions du christianisme qui sont en opposition si directe et irréconciliable l'une avec l'autre qu'elles constituent deux religions différentes dont l'antagonisme est évident. L'une est le système purement spirituel, qui se fonde sur la nature de l'Être et représente le sens intérieur et divinement voulu de la Bible, et sur

lequel ce livre sacré lui-même insiste constamment. Cette religion qui, à l'origine, fut communiquée par l'Eglise céleste à l'Eglise terrestre, a été perdue par suite de la corruption de cette dernière et supplantée par son opposé. Et, après avoir été continuellement reaffirmée par les prophètes,— qui furent les premiers à la recevoir,— elle a été démontrée par le Christ dans sa propre personne au prix de sa vie. N'étant pas encore reconnue, un grand nombre de prophètes ont annoncé que sa restauration aurait lieu à la fin de ce cycle, et CE TEMPS EST MAINTENANT VENU.

2. Le système de l'Eglise spirituelle, qui constitue une doctrine sur l'être et une règle de vie parfaite, est de nature à satisfaire complètement les aspirations les plus élevées de l'homme, intellectuelles, morales et spirituelles. D'après ce système, Dieu, qui est le seul Etre originel, est tout Amour, Sagesse, Pouvoir et Bonté; et l'homme est une partie de Dieu individualisée, formée de l'énergie et de la substance qui sont Dieu, — car celles-ci ne peuvent provenir d'aucune autre source, et il est par nature et constitution essentiellement bon. C'est seulement lorsque l'homme ne reconnaît pas ce fait qu'il est autrement. En vertu de la divinité de ses principes constituants, il possède des potentialités divines qu'il dépend de lui de mettre en activité. La méthode pour la mise en œuvre de ces puissances consiste dans la purification intérieure et le développement, processus qui est appelé la Régénération parce que, par ce moyen, l'homme est reconstitué dans les principes supérieurs de son système, à l'exclusion des principes inférieurs. Ces principes supérieurs sont l'Ame et l'Esprit représentés par la Vierge Marie et le Saint-Esprit. Le premier principe indique la substance divine, comme l'âme dans l'homme, purifiée de la matérialité, et qui est en conséquence appelée vierge par rapport à la matière. Le second principe est l'énergie divine qui réside dans cette âme et qu'on appelle le Saint-Esprit,

parce que, en qualité de pur esprit, elle est Dieu. Dans la science de l'Eglise spirituelle, le Saint-Esprit est le nom employé pour indiquer Dieu agissant dans la création, et distinct de Dieu au repos avant la manifestation. Par ces deux, en qualité de parents, est engendré le nouveau MOI spirituel que saint Paul appelle le Christ au dedans. En Lui et à travers Lui l'homme est affranchi des limitations de ses éléments inférieurs, il réalise la divinité qui est son droit de naissance et. par la régénération, devient un Fils de Dieu. L'homme accomplit ainsi son évolution spirituelle, le secret et la méthode du Christ en lui consistant dans la purification intérieure et le développement. Et il est appelé *un* Christ, celui qui, arrivant à la régénération tandis qu'il est encore dans le corps, constitue aux yeux des hommes une démonstration de leurs propres potentialités divines et de la manière dont elles peuvent être mises en action. Et parce que c'est un processus vital, c'est un processus intérieur. L'homme ne peut pas être sauvé par quoi que ce soit d'extérieur à lui. Telle est la doctrine de la nouvelle Dispensation chrétienne.

3. L'ancienne exposition du christianisme représente l'homme souffrant des défauts de la condition que nous venons de décrire. C'est le système qui est devenu complètement idolâtre. Se fondant, comme il le fait, sur la lettre et ignorant la signification intérieure des Ecritures, il a été à la fois la cause et la conséquence de la chute de l'Eglise. La Bible nous montre que ce système a été constamment dénoncé par les prophètes ; c'est pour cela qu'il les a mis à mort. Il est coupable aussi du meurtre du Christ et de la perversion de sa doctrine. Ce système est donc responsable, comme Jésus lui-même l'a dit, de l'insuccès du christianisme et de la condition actuelle du monde qui s'éloigne de la religion à cause de la façon défectueuse au point de vue intellectuel, moral et spirituel, dont le christianisme a été présenté.

4. Car, d'après cette représentation du christianisme, au lieu d'être l'amour et la bonté, Dieu n'est que la volonté et le caprice. Il est un être égoïste qui aime le sang, et l'homme par dérivation et par nature est un réprouvé, incapable de bien faire, et voué, même avant de venir au monde, aux tourments éternels dont rien ne peut le sauver, sauf un sacrifice sanglant ; et encore n'est-ce pas son sang, mais le sang d'un autre, et d'un innocent qui est répandu. C'est ainsi seulement que le Dieu de cette religion peut être apaisé envers l'homme, et même cette méthode n'est accessible qu'à une partie de la race; le reste devra souffrir éternellement. En outre, au lieu d'être appelé à rendre à Dieu un service raisonnable en cultivant un esprit pur et aimant au dedans de lui, l'homme est forcé, par ce système, d'observer une multitude d'ordonnances et de cérémonies et d'acquiescer mécaniquement à des dogmes qui dépassent et contredisent la raison, car les uns comme les autres ne font pas appel à sa compréhension et n'ont aucun rapport avec ses besoins spirituels. Bien au contraire, sa compréhension est rigoureusement supprimée en faveur d'une autorité qui se donne pour critérium de la vérité et arbitre de la conduite ; et ses claires intuitions du bien et du mal, du vrai et du faux sont éloignées comme illusoires. Ainsi, à la place d'une religion d'amour et d'une vérité qui rend libre, il a une religion de terreur et se trouve dans le plus triste esclavage. Cette religion lui a appris à regarder comme son devoir de satisfaire encore plus les tendances sauvages de l'être qu'on lui a présenté comme Dieu en dévastant la terre par des guerres cruelles et des persécutions au profit de sa foi.

Telle est la religion de l'Eglise qui, aujourd'hui, est condamnée à tomber. L'appel en sa faveur repose sur la lettre de la Bible et la tradition cléricale, que la Bible répudie expressément toutes deux, disant de la première : « La lettre tue, l'esprit seul donne la vie, » et de la

seconde : « Et vous anéantissez ainsi la Parole de Dieu par votre tradition, » tandis que le « Mystère » sur lequel on insistait au détriment de la compréhension était le moyen que l'Eglise employait pour obtenir le pouvoir.

5. Le résultat d'une pareille exposition du Christianisme a été de priver les hommes des potentialités divines que le Christ a réclamées pour eux lorsqu'il disait : « *Mon père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu.* » Ainsi la chrétienté s'est rendue complice, après le fait, du crime du Calvaire ; et, tout en professant croire à la Bible et la comprendre, elle a accepté, par ignorance, la religion que la Bible, interprétée d'après ses *propres* règles, dénonce d'un bout à l'autre, et elle a rejeté celle que la Bible affirme avec autant d'énergie.

6. Comme cela est prouvé par la condition actuelle de l'Eglise et du monde, le Christianisme a échoué, les deux n'étant pas régénérés, mais totalement dégénérés. Mais, ainsi que nous venons de le montrer, le Christianisme a échoué non pas parce qu'il est faux, mais parce qu'il a été faussement présenté. Ce qui s'enseigne sous ce nom n'est pas la religion du Christ, mais la négation, l'opposé, l'ennemi mortel de cette religion. C'est cette fausse religion qui a mis le Christ à mort et qui l'a constamment crucifié dans sa doctrine et dans les personnes de ceux qui cherchaient à la proclamer.

Et c'est afin qu'il n'y ait pas de doute sur ce qu'est réellement cette religion, ni aucune excuse de l'ignorer que la hiérarchie de l'Eglise céleste — accomplissant la promesse qu'elle a faite dans la Bible — a complété et couronné l'ancien Evangile de la manifestation par un nouvel ÉVANGILE DE L'INTERPRÉTATION [1].

---

1. Cette nouvelle Dispensation trouve son expression terrestre dans divers centres d'organisation dont l'un, sous le nom de CERCLE DE L'ETOILE DU CHRIST, se rattache à la Revue l'*Aurore*. M. Maitland, un des auteurs de la *Voie Parfaite* ou le *Christ*

Dans ce nouvel Evangile, le Christ est présenté avec tant de beauté, de vérité et de simplicité qu'il entraînera tous les hommes ; car ceux qui ajoutent l'intuition à l'intellect et la vue intérieure au savoir ont le témoin au dedans d'eux et sont qualifiés pour juger. Ceux-là ne peuvent douter que la clé de la connaissance, qui a été retenue, puis faussée et perdue, a été reprise par l'Eglise céleste qui aujourd'hui la donne à nouveau au monde. Ils savent que maintenant, selon ce qui a été prédit, les sceaux sont brisés et les livres ouverts. Et la malédiction prononcée contre Eve est annulée, car la « femme » (l'Intuition), toujours la mère de Dieu dans l'homme, s'est relevée. Elle a écrasé la tête du Serpent, et, devenue vierge, quant à la matérialité, elle est exaltée, « vêtue du Soleil » de la pleine intelligence, et portée sur le trône de Dieu, d'où elle donne au monde la seule interprétation qui peut le sauver, car c'est seulement par cette interprétation que la révélation du Christ est complétée. Car, comme la manifestation est de l'homme, l'interprétation est de la femme; et « l'homme n'est pas sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Seigneur », c'est-à-dire dans l'humanité complètement développée et équilibrée, dans le Christ qui sera, oui, qui viendra, en dépit de la colère du Dragon et de ses Anges, représentants des orthodoxies destinées à tomber.

7. Et. comme c'est à la compréhension restaurée de l'Homme qu'est faite cette révélation qui doit ouvrir de si vastes horizons. et parce que le royaume du ciel est *au dedans* de l'Homme, l'événement n'est pas autre que la Seconde Venue du Christ.

Le Voyant qui d'un seul coup d'œil embrassa l'histoire de l'Eglise, saint Jean le Divin, parlant

---

Esotérique (Félix Alcan, 108, boulevard St-Germain) a fondé en Angleterre l'*Union Chrétienne Esotérique* qui se base sur les principes énoncés dans cet article. Pour cette Union s'adresser à Miss Ethel Forysth, 37, Chelsea Gardens. S. W. Londres.

sous l'inspiration de son maître, élevé au ciel, dit: « Et je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Evangile éternel pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, à tout peuple ; et qui disait d'une voix forte : « Craignez Dieu et « Lui donnez gloire, car l'heure de son jugement « est venue ; et adorez Celui qui a fait le Ciel et « la terre. la mer et les sources d'eau. »

Cette prophétie est maintenant en train de s'accomplir et « l'Evangile éternel », prédit par elle et qui est aujourd'hui présenté au monde, n'est autre que le Nouvel Evangile de l'Interprétation. Le véritable Christ va se manifester librement et sera glorifié pour le plus grand avantage de l'Eglise et du monde qui gémissent, demandant à être délivrés de l'esclavage d'une Religion et d'une Science, toutes les deux matérialistes, idolâtres et incapables de satisfaire aux besoins de l'homme dans n'importe quelle sphère de sa nature multiple, mais surtout pas dans la sphère spirituelle.

L'Aurore.

De la Duchesse DE POMAR.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

2e LETTRE

L'od, les cristaux et la chambre obscure.

D'après les indications que je vous ai données, vous avez sans doute réussi à trouver parmi vos connaissances quelqu'un qui fait partie de ceux que je nomme sensitifs. Ce n'est pas très difficile d'en trouver : partout ils sont en nombre ; et si vous ne pouvez pas vous en procurer qui soient en bonne santé, informez-vous

de ceux qui ont le sommeil pénible, qui jettent leur couverture, parlent pendant le rêve et même se lèvent, souffrent de courtes migraines et de maux d'estomac qui passent rapidement, qui se plaignent de dissonnance nerveuse, n'aiment pas la grande société, se bornent de préférence à quelques amis ou cherchent la solitude. A une rare exception près, tous ces gens-là sont plus ou moins d'un naturel sensitif. Mais tout ceci n'est que le côté trivial de la question sur laquelle vous me consultez ; au point de vue de la pierre de touche scientifique, il apparaît des choses d'une tout autre importance. Procurez-vous un cristal de roche naturel aussi grand que possible, un spath gypseux, par exemple, d'environ deux palmes de long, ou un tungstire, ou un cristal de roche du mont Gothard, d'un pied de long ; posez-le horizontalement sur le coin d'une table ou d'une chaise, de sorte que les deux bouts le dépassent librement. Mettez alors une personne sensitive devant le cristal, en l'invitant d'approcher le plat de la main gauche des bouts dudit cristal à trois, quatre ou six pouces de distance; il ne se passera pas une demi-minute sans que le sensitif vous dise que, du bout de la pointe supérieure du cristal, il lui vient un souffle fin et frais contre la main, et que, par le fond sur lequel le cristal a pris croissance, il lui vient quelque chose de tiède à la main. Il trouvera le souffle frais, agréable et rafraîchissant, et le tiède désagréable et accompagné d'une sensation contrariante et presque répugnante, qui, si elle durait un peu, s'emparerait de tout le bras en lui imprimant comme une fatigue. Lorsque je fis cette observation pour la première fois, elle était aussi neuve qu'énigmatique ; personne ne voulut y croire. En attendant, je l'ai répétée à Vienne avec des centaines de sensitifs; on l'a trouvée avérée en Angleterre, en Ecosse, en France, et chacun peut en faire la preuve, car il y a des sensitifs partout. Tenez votre main gauche à la proximité d'autres points du cristal, par exemple contre ses arêtes latérales, vous sentirez également tantôt quelque chose de tiède, tantôt une perception de fraîcheur, mais partout, par comparaison, plus faible qu'aux deux bouts qui sont en opposition polaire. Comme les sensations opposées sont excitées sans qu'on touche les cristaux, étant à la distance de plusieurs pouces, il devient évident qu'il sort quelque chose de ces soi-disant pierres à demi organisées, qu'il en découle et rayonne ce que la

physique ne connaît pas encore et qui annonce son existence par des impressions matérielles, quoique nous n'ayons pas la faculté de la voir. Mais, comme les sensitifs, par leur impressionnabilité, sont notablement plus aptes à percevoir que d'autres hommes, l'idée me vint de savoir s'ils ne pourraient nous surpasser encore sous certains rapports par le sens visuel, s'ils ne seraient pas en état d'apercevoir quelque chose de ces émanations des cristaux dans une profonde obscurité.

Pour en avoir la preuve, je portai dans une sombre nuit (mai 1844) un grand et puissant cristal de roche chez une demoiselle Angélique Sturmann, sensitive à un haut degré. Le hasard voulut que son médecin, le professeur Lippioh, très en renom parmi les pathologues, fût présent. Nous établimes une obscurité parfaite dans deux chambres, dans l'une desquelles je posai le cristal. Il ne se passa qu'un peu de temps avant qu'elle me désignât le lieu où je l'avais déposé. Elle me dit que tout le corps du cristal était pénétré d'outre en outre par une fine lumière, et qu'au-dessus de la pointe s'élevait une flamme bleue de la grandeur d'une main, ayant un mouvement onduleux et constant, parfois scintillant, en forme de tulipe et se perdant par le haut en fine vapeur. Lorsque je retournai le cristal, elle vit s'élever du côté obtus une fumée moite, rouge-jaune. Vous pouvez vous imaginer le plaisir que cette déclaration me fit. Ce fut ma première observation. Parmi des milliers d'autres qui se sont succédées depuis sur les cristaux avec d'innombrables variations, et par lesquelles le fait fut bien établi par une quantité de sensitifs que les perceptions sensuelles, qui arrivent par les cristaux, sont accompagnées d'apparitions lumineuses qui se suivent peu à peu, étant bleues, rouges-jaunes, les couleurs sont polairement opposées l'une à l'autre, et ne peuvent être aperçues que par des personnes sensitives. Si vous voulez répéter ces essais, il faut que je vous dise que vous ne pourrez avoir de résultats favorables que dans l'obscurité absolue. La lumière du cristal est si fine et généralement si faible, que si l'on apercevait un indice d'une autre lumière dans la chambre obscure, cela suffirait pour éblouir l'observateur, c'est-à-dire pour amortir momentanément son aptitude sensitive à percevoir une si faible lumière. De plus, peu de personnes sont aussi fortement sensitives que la demoi-

selle citée. Chez des sensitifs moyens, il faut pour la plupart du temps un séjour d'une à deux heures dans l'obscurité, jusqu'à ce que leur œil soit délivré suffisamment de la surexcitation de la lumière du jour ou de la lampe, et qu'il soit assez préparé pour reconnaître la lumière du cristal. Oui ! il m'est arrivé beaucoup de cas où des sensitifs faibles, n'ayant encore rien aperçu dans la troisième heure, sont cependant survenus, dans la quatrième, à très bien voir luire les cristaux et à se convaincre de la réalité de leur projection lumineuse. Dès lors, vous serez impatients d'apprendre quelle signification il faut donner à ces faits, et comment on doit caser ces apparitions en physique et en physiologie. D'après leur consistance subjective et objective, elles ne sont pas de la chaleur (calorique), quoiqu'elles fassent surgir des sensations qui ressemblent au tiède et au frais ; car ici on ne peut imaginer une source de calorique, et, s'il y en avait une, non seulement les sensitifs la sentiraient, mais même les non sensitifs, et mieux encore un bon thermoscope. Elles ne sont pas de l'électricité, car l'excitation manque pour l'effluve éternelle qui prendra source ici. L'électroscope n'est point affecté, et une dérivation d'après les lois électriques est sans action. Ce ne peut être ni du magnétisme ni du dia-magnétisme, puisque les cristaux ne sont pas magnétiques, et que le dia-magnétisme n'agit pas dans le même sens dans tous les cristaux, mais très différemment et en sens opposé ; ce qui n'a lieu ici d'aucune façon. Cela ne peut être de la lumière ordinaire ; car, quand même cette lumière apparaîtrait ici, cette lumière ne produit nulle part des sensations tièdes et fraîches. En somme, que sont donc les apparitions décrites ? Si vous désirez le savoir absolument, vous me forcez d'avouer que je ne le sais pas moi-même. J'ai devant moi les manifestations d'un dynamide qu'il m'est impossible d'enregistrer parmi ceux qui sont connus. Si je ne fais erreur dans mon jugement sur les faits acquis, cela prendra le milieu entre le magnétisme, l'électricité et le calorique ; mais cela ne peut être identifié avec aucun des trois, et, dans cette perplexité, je l'ai, en attendant, désigné du nom de Od, dont je vous donnerai l'étymologie une autre fois.

(*A suivre.*) DE REICHEMBACH.

Exposition universelle

DE CHICAGO

Premier Concile œcuménique.

Nous ne sommes pas bien éloignés de l'époque de l'ouverture de l'Exposition universelle de Chicago qui doit avoir lieu dans le courant de 1893. Le Congrès universel des Représentants de toutes les religions doit s'y réunir durant le mois de septembre. Ce Congrès a été qualifié dans les journaux anglais et américains de Parlement des religions; il l'a été aussi, et à plus juste titre, de premier Concile réellement œcuménique.

Mais ce Congrès ne peut produire des résultats assez utiles pour mériter ce dernier titre, qu'à la condition de proclamer au monde les principes communs à toutes les religions sous une forme assez frappante pour les populariser et pour mettre l'opinion publique en demeure de poser les premières assises de l'Eglise de l'Avenir.

Il faudrait que ces premières assises de l'Eglise, soient présentées par le Congrès des religions comme susceptibles d'établir la justice et la fraternité dans les sociétés humaines. Cette proclamation de nos principes religieux universels se présenterait comme une manifestation solennelle de la possibilité de la victoire de l'humanité sur l'esprit sectaire des Eglises du passé ; peut-être serait-elle capable de renverser les obstacles qui s'opposent, dans le monde des nations, à la solution de toutes les questions sociales.

Cette victoire de l'humanité sur l'antagonisme des classes ne peut être attendu que par ceux qui pensent qu'il existe des traits d'union sérieux dans les tendances de l'esprit nouveau, tendances qui auront pour objet de motiver une fédération de toutes les Eglises dans le sens d'un adoucissement des mœurs publiques et internationales. Mais comme il est généralement reconnu depuis le dix-huitième siècle que tous les hommes peuvent obtenir le salut de leurs âmes, dans quelque religion qu'ils soient nés, on peut en conclure qu'il existe des principes communs à toutes les Eglises. Leur proclamation contribuerait donc à

rallier les hommes dans l'accomplissement d'une union humanitaire commune, malgré leurs différences de cultes. Alors les Eglises rivaliseraient pour mettre en avant ces principes communs, tandis qu'elles laisseraient à l'arrière-plan tout ce qui ne peut être considéré comme susceptible d'une application universelle.

Les tendances humanitaires nous paraissent seules susceptibles d'inspirer le corps du droit divin de l'Eglise de l'avenir et, par suite, par voie de conséquence, le corps du droit positif humain de la civilisation de l'avenir [1].

Nous ne pouvons pas ici rechercher et dégager, un par un, chaque principe commun à toutes les religions ; d'ailleurs, c'est à chaque Eglise qu'il appartient de juger pour elle-même. Dès lors, en effet, qu'il est reconnu que le critérium de chaque Eglise est d'aspirer à réaliser dans tous les rapports sociaux les applications de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, en d'autres termes les applications de la justice et de la fraternité, toute fausse doctrine se trouvera en contradiction avec ce principe fondamental et universel; elle se corrigera donc d'elle-même dans ses applications, sinon dans ses conséquences logiques.

C'est aux différentes communions qui se partagent le monde religieux, à proclamer, au Congrès des religions, ce qu'elles peuvent accepter et ce qu'elles entendent rejeter de l'ensemble de ces doctrines qui sont comme les principes constitutifs de l'Eglise de l'Avenir.

Les femmes, en même temps que les hommes, seront convoquées au Congrès universel des religions, et il faut espérer que cela produira de bons résultats. En effet, les Eglises du passé ont eu le tort, selon nous, de ne pas appeler les femmes à coopérer à l'œuvre missionnaire commune : la preuve en est que la fraternité existe en théorie ou en principe dans nos aspirations sociales et politiques modernes, beaucoup plus que dans nos mœurs et dans nos institutions.

---

1. A cette occasion, il nous a paru utile de publier, sous le titre d'*Evangile social*, un livre qui est sous presse; il présentera l'ensemble des principes religieux que nous croyons les mieux adaptables au progrès des idées modernes dans leurs tendances humanitaires.

L'œuvre de la femme est toute de cœur ; elle doit s'inspirer de l'amour divin, de même que l'homme doit s'inspirer de la sagesse divine : tous deux, l'homme et la femme, coopèrent ainsi à l'établissement de la justice et de la fraternité dans les mœurs et dans les institutions.

Lorsque l'union sera réellement établie sur le fondement de la charité et de la solidarité sociales, les différentes communions pourront sans inconvénient accuser des différences de doctrines et de cultes, mais elles n'en seront pas moins unies et liées par l'unité du but qui est de régénérer les âmes et les mœurs par des moyens aussi variés que les individualités elles-mêmes. Par le choc et le frottement de toutes ces différences, les angles trop aigus s'useront d'eux-mêmes et finiront par coïncider exactement; les ressemblances prendront alors un développement de plus en plus accentué par les applications des principes de justice et de fraternité dans le monde des affaires et dans les rapports sociaux.

Puisse le Congrès de toutes les religions aboutir à un résultat utile et réussir à hâter la victoire de l'humanité sur l'esprit sectaire des Eglises du passé. Puisse-t-il inaugurer officiellement, à l'Exposition universelle de Chicago, la nouvelle ère de l'Eglise de l'Avenir.

C. HUMANN.

(*L'Eglise de l'Avenir.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Le Dogme de l'Infaillibilité papale

Comment faut-il entendre ce Dogme extraordinaire, inoui? Dans quel sens et pour quelles fins le Pape est-il infaillible et doit-il être tenu pour tel? — Question ardue, délicate et difficile à résoudre, et pourtant d'un intérêt capital, et d'une importance souveraine à une époque, comme est la nôtre, de doute méthodique, de

libre pensée, de libre arbitre, de libre examen et de libre critique, au milieu du désarroi complet où se trouve l'esprit public, chez tous les peuples majeurs, émancipés de la tutelle des prêtres et des rois, mais encore incertains de leur avenir et cherchant, à l'aventure, les lois de leur autonomie et du *self-government* de leurs propres destinées. « Il n'y a plus d'Europe organisée », « plus d'homme providentiel », « plus de sauveur à sabretache », et le Messie avait recommandé de ne donner à personne le nom de Maitre sur la terre, car, disait-il, « vous n'avez qu'un seul Maître qui est le Christ — *Magister vester, unus est, Christus* ». (*Matth.*, XXIII, 8.) Et les ésotéristes savent bien que le Christ, c'est l'humanité elle-même considérée dans son principe divin.

Si donc nous y prenons garde, ce qui se vérifie en ce moment dans la banqueroute de toutes les anciennes maîtrises est bien transcendantal et providentiel. C'est la clôture d'un cycle ; c'est la fin d'un monde, c'est la fin du vieux régime césarien dogmatique et clérical sous lequel ont vécu les peuples mineurs jusqu'à notre époque. Il n'y a même plus de Rome papale, au sens brutal du mot Ῥώμη, la force et la contrainte par le sabre et les bûchers; plus de sacerdoce qui s'impose sous le faux nom de *théocratie*; plus d'église autoritaire, plus d'oligarchie cardinalice ou épiscopale! Tout est à la renverse sous les pieds des peuples. Or les peuples libérés comme ils sont par l'esprit nouveau qui souffle sur le monde et qui est l'âme même du Christ incarné, ces peuples forment, à leur insu, le corps organique du Christ social dont le Fils de Marie fut, à Jérusalem, durant sa vie humaine, la cellule initiale et le type prophétique.

*
* *

C'en est donc fait du Césarisme ! C'en est fait aussi du régime féodal qui en prit la place dans toute l'Europe romaine ; ce régime, fondé

au Moyen âge par les *princes des prêtres* et par les *prêtres des princes* à qui Constantin livra l'Empire dès que l'Eglise sortit victorieuse des catacombes où elle avait abrité, comme dans un berceau, les premiers vagissements de la foi naissante, ce régime n'est plus possible!

Le système féodal s'adaptait assez bien à l'enfance des peuples. Il était formé, mi-partie d'institutions barbares, mi-partie d'institutions évangéliques, à l'image de son sacerdoce, moitié césarien et moitié chrétien. Ce régime marqua le premier mouvement des nations nouvelles vers la liberté, et devait, dans la suite des âges, mais lentement, favoriser la transition du Césarisme au Christianisme, en vue de l'avènement futur du Royaume de Dieu, promis au monde par le Messie, et qui sera le régime impersonnel et populaire, démocratique et social de la Justice pure et de la Vérité sainte, de la *Liberté*, de l'*Egalité*, de la *Fraternité* et de la Solidarité entre tous les enfants de la grande famille humaine.

Le monde est en marche depuis lors vers cet idéal. Il a fallu dix-neuf cents ans pour que ce *desideratum* devienne le rêve ardent des peuples qui, de nos jours, en réclame à grands cris la réalisation. En toute chose l'idée éveille le désir, précède le fait et finit toujours par l'amener. Le désir est le père de la puissance, la connaissance en est la mère, et la sagesse en est la nourrice.

Continuez, peuples, et criez plus fort que jamais : Vive la Liberté! Vive l'Egalité ! Vive la Fraternité et vive la Science!

Le royaume de Dieu sera sur la terre le règne intégral de la Justice. Il sera aussi le règne des peuples, car l'heure de la Justice de Dieu sera l'heure de la Justice du Prolétariat et de sa délivrance.

Et Veritas liberabit vos. (*Joan.*, VIII, 32.)

Ce triomphe est proche, plus proche qu'on ne pensedans la « Maison des prêtres » ou de l'Eglise cléricale. Le prolétariat ne s'y trompe plus et le pressent très bien : voilà pourquoi, au milieu des grands scandales du Panama où bar-

bottent les princes de la finance, le Prolétariat reste calme et patient. Il n'en appelle pas à la révolution. Il lui suffit que les tribunaux s'acquittent de leur tâche. Il sait bien qu'en définitive ils travaillent pour lui.

L'ennemi de Dieu et des hommes, le « prince du vieux monde », dont le Christ annonça la déroute et l'expulsion, commet ses derniers excès dans les excès même des panamistes aux abois. La détresse des Césariens est extrême et leur folie égale leur fureur. Se roulant à terre devant le veau d'or dont ils ont fait leur Dieu, les ploutocrates périront dans le déshonneur entre Mars et Plutus, entre César et Mammon.

Membres souffrants du corps social du Christ, peuples jusqu'à présent crucifiés et sacrifiés, votre heure sonne ! Préparez-vous donc à exercer non pas le jugement et la vengeance, mais la miséricorde et le pardon à l'égard de vos ennemis de toute robe et de tout acabit.

Vous allez monter au pouvoir. Souvenez-vous donc bien de l'avertissement de votre chef de file, le divin Prolétaire du Golgotha : « Si votre justice, disait-il, n'abonde pas plus en douceur que n'abonda celle des Scribes et des Pharisiens, et si votre soleil ne se lève pas, à l'exemple de celui de votre Père céleste, sur les méchants ausi bien que sur les bons, et non moins sur vos ennemis que sur vos amis, vous n'entrerez pas vous non plus dans le royaume des cieux. (*Matth.*, V, 20.)

*
* *

Ceux qui connaissent scientifiquement, d'après la Γνῶσις, dont parlent saint Pierre et saint Paul, la grande et vénérable tradition judéo-chrétienne, soixante fois séculaire d'après la chronologie de Moïse, ceux-là, c'est-à-dire les initiés au sens trancendant spirituel et social de nos Saintes-Ecritures, de nos Dogmes, de nos Sacrements et de nos Rituels, savent bien que le Royaume de Dieu devait venir justement comme il vient de

nos jours *sans que personne s'en aperçoive et puisse l'observer*. — *Non venit Regnum Dei cum observatione* (*Luc.*, XVII, 20). — Selon toute probabilité, les cléricaux seront les derniers à le comprendre, quoi que fasse le pape pour leur ouvrir l'entendement.

*
* *

Tout se vérifie de nos jours. Et c'est quand tout se vérifie et se réalise, c'est quand tous les oracles s'accomplissent, c'est maintenant que le pape viendrait *dogmatiser* à nouveau, comme il fut obligé de le faire dans les siècles passés, durant l'initiation préparatoire du règne impersonnel de la Justice et de la Vérité? N'en croyez rien, n'en croyez rien, cléricaux ; je vous le dis en bon français, vous faites erreur. Ce n'est pas pour prolonger la durée du Dogmatisme clérical et césarien, c'est au contraire pour en clore le règne, et pour ouvrir l'ère du Socialisme évangélique, que le pape est infaillible ; et c'est bien pour ce motif, si vous savez les lire, que les dernières *lettres encycliques* de Léon XIII ont été promulgués *Urbi et Orbi !* C'est pour nous donner « la nouvelle révélation de la révélation primitive » annoncée par le Christ lui-même au XVI^e^ chapitre de saint Jean, et pressentie de très près depuis cent ans, par les de Maistre, les de Bonald, les Lamartine, et, de nos jours, par les Saint-Yves d'Alveydre, les Melchior de Vogüé, les P. Curci, les Edouard Schuré, les Lady Caithness, les Alber Jhouney, les René Caillié, les Charles Fauvety et tant d'autres fondateurs, directeurs et rédacteurs de Revues ésotériques, occultistes et néo-spiritualistes ou spirites.

Oui, oui ! Le pape est infaillible, mais pour nous manifester « le sens social du Livre », dont nous n'avons connu jusqu'ici que le sens matériel et clérical. Le pape est infaillible, oui ! mais pour compléter l'enseignement évangélique que le Messie fut obligé de laisser inachevé pour de bonnes raisons qu'il fit connaître à ses premiers

disciples en leur disant: « Il me reste encore bien des choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter présentement. Quand viendra le Paraclet, qui est l'esprit consolateur par la science, il vous suggérera, il vous enseignera toute vérité. — *Ipse docebit vos omnem veritatem* (*Joan.*, XVI, 13).

L'arche sainte qui, à travers les âges, porte cachées devant César, devant les princes des prêtres et les prêtres des princes, les finalités économiques de la Religion et les glorieuses destinées de ce Christ social qui s'appelle le prolétariat moderne, cette arche traditionnelle est commise à la seule garde du Pape, canoniquement qualifié depuis 1870, pour ouvrir ce tabernacle et pour en divulguer les tresors. La vraie Religion n'est pas encore prêchée, elle n'est pas connue. Elle ne trompe personne et personne ne s'y trompera. La Religion, c'est la Justice, la Justice de Dieu, — *justificata in se metipsâ*, comme dit le prophète. — Ses dogmes sont les lois mêmes de l'histoire et de l'humanité. Le Christianisme pur, c'est le pur Socialisme de Jésus et des Apôtres. Je m'évertue à le dire depuis plus de dix ans, dans tous mes livres, dans l'*Anticlérical* de Perpignan, dans le *Socialiste Chrétien* de Paris, dans l'*Etoile* d'Avignon et dans presque tous mes articles, au risque de passer pour un rabâcheur ; et c'est pour cela que j'ai tant eu à souffrir de la part des intransigeants et des ignorants du Cléricalisme et du Césarisme. Ces malheureux ne savent pas, ils ne veulent pas comprendre que je vais en *pionnier* du Christianisme social ou du Socialisme chrétien, en éclaireur du Royaume de Dieu, en *piqueur* de l'Evangile.

Me trompais-je? — Les dernières lettres encycliques du Pape, et l'attitude qu'il vient de prendre vis-à-vis des aspirations libérales des peuples, des progrès incessants de la civilisation moderne et de la marche victorieuse du prolétariat vers la République et le Socialisme, seraient

plutôt la preuve du contraire, puisque le Pontife parle dans ce même sens et pousse le monde dans cette même direction.

*
* *

La papauté évolue, c'est évident, et le Christianisme se transforme. Nul ne peut dire jusqu'où ira ce mouvement de rénovation et de réorganisation. Les pouvoirs du Pontife s'étendent plus loin qu'on ne pense. Il ira jusqu'au bout de la Justice et de la Vérité, de son droit et de son devoir.

D'après le professeur Scavini, dont le Pape a fait mettre les manuels de théologie entre les mains de tous les élèves de séminaire, le Pontife des temps nouveaux a autorité pour renouveler complètement l'Eglise du Christ, pour changer ses lois disciplinaires, sa constitution temporelle et l'interprétation de ses dogmes. Il peut, en un mot, métamorphoser l'Eglise et transfigurer la Religion. Et c'est ainsi que tout sera refait à neuf, selon l'oracle traditionnel : *Ecce facta sunt omnia nova; cœlum novum et terra nova.*

Tous les signes et tous les prodromes d'un renouvellement complet de notre Dogme et de nos sociétés sont dans l'air, et je les y vois en traits de feu. Ce n'est pas de la lettre morte, c'est de l'esprit vivant de nos Dogmes, de nos sacrements et de nos rituels, que sortira la solution de tous les problèmes économiques qui s'agitent présentement dans l'esprit public.

Aux adultes de notre époque, nous avons à révéler dans toute sa magnificence le Christianisme social et scientifique qui se cache sous les formes périmées du Christianisme clérical et dogmatique. Il n'y a pas d'autre remède aux maux dont nous souffrons, aux périls qui nous menacent. Ceci est écrit depuis longtemps dans notre Gnose : *Solutio omnium difficultatum, Christus !*

Courage, saint Père, et de l'avant ! Pas de réformes, pas de replâtrages. Il n'y a rien à réparer,

rien à conserver des vieilles constructions de César. Il n'en restera pas pierre sur pierre, et les pierres mêmes en périront. *Non relinquetur hic lapis super lapidem qui non destruatur.*

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,

dit le poète. Rénovation totale par la science ésotérique.

Comment voulez-vous que les nations modernes, autonomes aujourd'hui, majeures, émancipées du joug des prêtres, puissent reconnaitre leur Rédempteur-Libérateur sous l'accoutrement dont nous l'affublâmes au Moyen âge? Il n'est plus là prisonnier de la lettre morte et meurtrière de nos vieux dogmes. *Surrexit, non est hic!* Il plane plus haut, dans une lumière toute nouvelle, ésotérique et scientifiquement sociale. Le rêve nébuleux du Ciel nous a trop fait négliger la terre, sinon pour nous, pour nos Grandeurs et nos Eminences, du moins pour les humbles, les petits, les traine-misère et les meurt-de-faim.

C'est ici-bas, parmi les pauvres et les malheureux, qu'il faut organiser le Royaume des Cieux. « Tant que le Règne de Dieu ne pouvait pas s'établir sur notre planète, les prêtres firent bien, dit Maxime du Camp, de le montrer là-haut pour l'avenir. La foi l'attendait, l'Espérance s'en consolait et la Charité le réalisait comme elle pouvait. La science seule le fera descendre du Ciel sur la Terre. »

Saint Père, en avant contre vents et marées du Césarisme et du Cléricalisme, et sauvez-nous par la science ésotérique !

L'infaillibilité papale serait un vain Dogme, si elle ne devait pas amener expérimentalement et méthodiquement la réalisation de toutes les promesses dominicales, de toutes les prophéties canoniques, de tous les Dogmes chrétiens et des légitimes aspirations du prolétariat moderne, qui est la vivante expression du Christ, *Rex futuri sæculi.*

L'abbé Roca.

L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(*Suite*)

IV

Paiement des salaires.

On a malheureusement trop peu étudié jusqu'ici l'influence considérable que l'organisation des rapports entre les hommes et l'agencement des intérêts peuvent exercer sur le niveau moral des classes ouvrières.

Citons pour exemple l'influence du paiement des ouvriers s'effectuant à des jours fixes de quinzaine, et le plus souvent le samedi. Il arrivait alors que, la population tout entière des ateliers recevant en même temps ses salaires acquis pendant une période de quinze jours, chacun était pourvu d'argent ; les camarades tenaient à faire preuve de confraternité les uns à l'égard des autres : il s'ensuivait qu'après les largesses du dimanche, la réciprocité amenait les excès du lundi, et ces habitudes prenaient de telles proportions dans certains établissements, que des ateliers restaient fermés ce jour-là.

Il n'arrivait à aucun chef d'industrie de s'en prendre à lui-même d'un tel état de choses, et la plupart de ceux qui voulaient y résister ne le faisaient qu'au moyen de règlements et d'amendes sévères.

Quelques établissements voulurent remédier à ces inconvénients en ne payant que tous les mois ; mais si cela diminue les occasions de désordre et de folles dépenses, les faits reprennent en intensité ce qu'ils perdent en nombre, et c'est en outre une gêne de plus pour la famille de l'ouvrier.

Un remède bien simple s'offrait pourtant de lui-même, tout en respectant la liberté du travailleur. Puisque ces entraînements du lundi

---

1. Recommandés à l'étude et à la méditation des Frères du *Premier Degré* de l'Etoile.

étaient dus surtout au paiement, fait le même jour, de sommes considérables, qui provoquaient ces réunions nombreuses dans lesquelles chacun était apte à payer son écot, il suffisait de substituer à ce paiement à la quinzaine ou au mois, les paiements en permanence et de les faire les jours de travail les plus suivis.

C'est ce moyen que j'ai introduit dans mes établissements, et qui a suffi, à lui seul, pour empêcher que le lundi fût jamais un jour de chômage.

Les ouvriers sont payés tous les quinze jours, suivant un tableau de leur nom dressé par ordre alphabétique.

Ce tableau est divisé en sections; deux sections sont payées chaque semaine, le mardi et le vendredi.

De cette façon, chaque paie se disperse dans l'établissement tout entier, et tels qui ont reçu leur quinzaine dans un atelier se trouvent à côté de camarades qui n'ont rien touché : d'où il suit que l'ouvrier est plus disposé à rentrer dans sa famille avec ses gains, ne voulant pas faire les frais de consommation pour tous les autres. Les habitudes d'entraînement au cabaret se perdent, en ce cas, comme elles ont tendance à se contracter dans l'autre.

V

Caisses de secours.

Un autre sujet qui, s'il n'a pas été une cause aussi visible de démoralisation dans l'atelier, a été un motif plus puissant de scission entre ouvriers et patrons, c'est celui des retenues et des Caisses de Secours qui en ont été la conséquence obligée.

Toute agglomération humaine exige des règles. L'atelier les rend nécessaires ; ce n'est qu'au moyen d'une organisation quelconque qu'il peut

s'administrer ; il faut fixer les heures de travail, c'est-à-dire de l'entrée et de la sortie des ouvriers, le soin et l'emploi des matières, les conditions dans lesquelles le produit et le travail doivent être obtenus.

On conçoit, en effet, que si les ouvriers venaient sans règle à l'atelier, l'outillage ne serait occupé qu'en partie ; les frais de direction seraient plus considérables, la surveillance moins bien faite ; les forces motrices ne seraient qu'incomplètement utilisées. la matière première mal employée, et le produit ne pourrait s'établir dans de bonnes conditions pour le fabricant.

De là, nécessité de la règle, nécessité de sa sanction. Les formes de l'esclavage et du servage étant abolies, le chef d'atelier n'a d'autre moyen légal de faire faire le travail que celui de conventions se traduisant en indemnités pécuniaires, d'où il suit qu'un prix est accordé pour le produit ou le travail faisant l'objet des règles de l'atelier, et que des amendes ou retenues sont imposées pour les infractions à ces règles ou pour la malfaçon du travail.

Le premier germe des difficultés du régime industriel moderne apparait dans ces faits qui, sans grande importance au premier abord, touchent malgré cela aux questions capitales de la Répartition.

Mais, en vertu d'une loi que nous démontrerons plus tard, l'homme, en général, envisage les choses par leur aspect le plus étroit avant de les embrasser dans leurs causes et leurs effets d'ensemble. Il les considère longtemps dans ce qu'elles ont de personnel à lui, avant de les considérer dans leurs rapports avec la collectivité. Le patron a compris le préjudice qui lui était causé, avant de comprendre l'intérêt de l'ouvrier ; cela s'est produit dans tous les faits de la constitution de l'atelier, tel qu'il est aujourd'hui.

Le fabricant, voyant dans l'infraction à la règle un préjudice causé à la fabrique, a cru

d'abord tout naturel de s'approprier le produit des amendes et des retenues.

Murmures de l'ouvrier qui, dans certains cas, voit prélever un tribut sur sa liberté, et qui, dans d'autres, comprend que si on lui retient une partie de son salaire sur un travail imparfait, on ne lui permet pas de participer aux bénéfices réalisés sur le travail bien fait.

Les chefs d'industrie ont fini par reconnaître le danger des mécontentements soulevés par les retenues faites ainsi, à leur profit, pour infractions à la règle ; aussi, dans la plupart des établissements, les amendes ont-elles servi à former un fonds de secours pour les accidents et les maladies des ouvriers.

Mais le produit de ces amendes était généralement insuffisant pour subvenir aux besoins qu'on avait en vue de satisfaire ; les patrons alors ont proposé et imposé des retenues sur les salaires.

Ces retenues ont augmenté les ressources des fonds à distribuer : mais, faute de faire reposer sur les principes du droit des parties intervenantes l'organisation des caisses de secours, celles-ci restèrent à l'état d'ébauches imparfaites au sein de l'atelier, sans succès et sans influence bien sensible sur la condition des ouvriers. Ceux-ci, en effet. tout en acceptant les secours dont on semble presque les gratifier, ne voient dans ces caisses que des capitaux leur appartenant, mais dont le patron dispose à peu près suivant son bon plaisir.

De là des critiques amères de la part des ouvriers, et des causes de suspicion dont les rumeurs ont chaque jour leur écho dans l'atelier contre l'administration de ces caisses.

Les amendes, quoique en apparence consenties par l'ouvrier, — par le fait de l'acceptation du travail et du règlement de l'atelier, — n'en sont pas moins considérées par lui comme le résultat d'un contrat illégal, puisqu'elles sont le sacrifice d'une partie de sa liberté, en vue d'un plus grand

bénéfice sur la production, et que l'ouvrier, malgré ce sacrifice, reste étranger à la participation des bénéfices.

Quand l'ouvrier a fait son travail, il trouve de toute équité d'en recevoir le prix convenu, et il n'acceptera jamais que pour une absence de l'atelier, par exemple, il soit passible d'une retenue commandée par le patron et surtout abandonnée à sa seule gestion.

L'ouvrier considère avec raison son salaire comme un droit auquel on ne doit pas toucher; c'est le minimum nécessaire à la vie ; l'usage ne peut en être déterminé que de son consentement; aussi une caisse de secours dont les ressources sont tirées du salaire des ouvriers ne peut être bien accueillie par eux qu'à la condition d'être régie et administrée par les ouvriers eux-mêmes.

Nous allons plus loin et nous disons, qu'en raison de la double interprétation donnée au système des amendes, — par le patron, qui considère l'infraction au règlement de l'atelier comme un préjudice à lui causé, et par l'ouvrier, qui considère, au contraire, son assujettissement au règlement comme un moyen pour l'établissement de faire de plus gros bénéfices dont il n'a aucune part, il y aurait équité et prudence — réservant l'examen du droit pour plus tard — à ce que les patrons accordassent aux ouvriers une compensation de ces amendes, en abandonnant à la caisse de secours toutes les retenues faites pour malfaçon.

Tel est le régime que j'introduisis dans la caisse de secours de mon usine.

Les ouvriers furent appelés à nommer entre eux un comité de surveillance et de direction, qu'ils réélisent tous les six mois. Ce comité élabore, modifie et revise les statuts, suivant les circonstances : le patron ne fait qu'exécuter les décisions du comité.

Le comité décide de l'emploi des fonds de la caisse ; il surveille la liste des malades et des ayants-droit ; il prescrit les mesures à prendre à leur égard.

Chaque semaine la comptabilité lui remet le tableau :

Des cotisations encaissées,

Des amendes,

Des retenues pour malfaçon,

Des secours payés aux malades :

Par conséquent le débit et le crédit de la caisse, dont il peut vérifier l'exactitude quand il le juge convenable.

Dans ces conditions, les caisses de secours sont débarrassées de ces causes de récriminations, malheureusement trop souvent fondées, lorsqu'elles sont gérées sous le régime autoritaire du patron, car, quelle que soit la bonne volonté d'un chef d'industrie, il ne peut descendre à tous les menus détails dont une caisse de secours doit véritablement être l'objet ; et si, en principe, le droit de gérer ces caisses est contestable pour le patron, à plus forte raison doit-il s'abstenir d'en confier l'administration à des subalternes, et de la refuser à ceux qui les alimentent de leurs salaires.

Les ouvriers gérant leurs intérêts par la voie de mandataires dont ils ont le libre choix, les causes de suspicion et de mécontentement disparaissent. S'ils ont à se plaindre de leur commission administrative, ils la changent et en nomment une autre ; et comme la comptabilité de l'usine n'intervient dans la gestion des intérêts des sociétaires que pour exécuter leurs décisions, son intervention est considérée comme un service dont la masse ouvrière lui est reconnaissante.

Pourtant, ce ne sont là que des mesures de simple équité, et profitant plus au chef d'industrie lui-même que les habitudes d'omnipotence traditionnelle léguées par le passé à ceux qui ont succédé aux pouvoirs féodaux.

Ce n'est donc pas à titre de solution que ces questions sont abordées ici, mais comme indication de simples palliatifs et d'exemples, qui n'ont d'autre but que de démontrer combien notre or-

ganisation industrielle est en défaut. La démoralisation et la misère des classes ouvrières de centres considérables d'industrie ne tiennent, le plus souvent, qu'à ce fait, que des expédients de cette nature sont encore négligés.

L'organisation du travail est à son berceau, le problème en a été malheureusement trop peu étudié ; l'heure est venue où tous les amis de l'humanité doivent s'enquérir des mesures et des règles propres à effacer la servitude et les douleurs dont le travail a été accablé, afin d'y substituer la liberté et les éléments de charme qui doivent entourer cette fonction supérieure de l'homme à l'égard de la nature et de ses semblables.

Rien n'est à dédaigner dans ce difficile problème de l'accord des principes et des intérêts ; les solutions pratiques ont toutes leur importance, lorsqu'il s'agit de concilier le travail avec la liberté ; et il serait heureux que le cercle dans lequel l'expérience peut à peine se mouvoir fût agrandi et débarrassé des obstacles que la routine, les préjugés et la loi elle-même lui créent à chaque pas.

Caisse ouvrière de prévoyance.

Paris, 17 février, soir.

Le rapport de M. Guicysse sur la création d'une caisse nationale ouvrière de prévoyance sera distribué dans quelques jours. Voici les grandes lignes du projet rapporté par la commission et exposées par M. Guieysse :

Seront admis à bénéficier des avantages de la nouvelle caisse nationale ouvrière : 1° tous les salariés, employés, ouvriers, domestiques de nationalité française, sauf ceux pour lesquels fonctionne déjà une caisse de retraites régie ou reconnue par l'Etat comme les employés et ouvriers

de l'Etat, les employés et ouvriers des chemins de fer et les ouvriers mineurs qui sont l'objet d'une loi spéciale en discussion devant les Chambres ;

2° Les artisans, tâcherons, patrons, entrepreneurs ou commerçants, à condition, néanmoins, qu'ils n'occupent pas d'une façon permanente plus de deux ouvriers étrangers à la famille ;

3° Les membres des sociétés coopératives de production n'occupant pas d'une façon permanente plus de deux ouvriers étrangers à la famille ; les petits propriétaires exploitant eux-mêmes leurs biens avec leur famille. L'inscription à la caisse nationale ouvrière de prévoyance ne sera pas obligatoire.

Les adhérents feront leur déclaration d'adhésion à la mairie de leur domicile et il leur sera délivré un livret nominatif. Les adhérents devront être âgés de 12 ans au moins. La liquidation ne pourra avoir lieu avant 50 ans, à moins d'invalidité. Les versements seront facultatifs et comme nombre et comme quotité. Ils cesseront d'être admis dès qu'ils auront pu servir à constituer une rente viagère de 600 francs.

Tout versement annuel donnera droit d'office à une subvention de l'Etat pour tous les adhérents et à une contribution du patron pour les adhérents salariés. La subvention de l'Etat, égale au montant des versements des adhérents, ne pourra dépasser 30 francs par an et par tête, représentant dix centimes par jour, à raison de trois cents jours de travail.

Une contribution sera due à la caisse nationale ouvrière par quiconque aura utilisé le travail d'un salarié. Le montant en sera déterminé chaque année par un conseil supérieur central. Il sera soit de 2 à 6 francs pour les employeurs de l'agriculture, soit de 3 à 9 francs pour les autres.

Cette contribution servira à constituer une rente viagère sous une forme quelconque, notamment sous la forme d'assurance, en cas de décès,

en prenant pour exemple le versement d'une prime de 10 francs pendant 30 ans, à partir de 25 ans.

Voici les types d'assurances qui conviennent aux travailleurs : 1° vie entière, capital payable au décès, 575 francs ; 2° mixte, capital payable à 55 ans ou avant cet âge, 413 francs ; 3° temporaire, capital payable au décès, survenant entre 25 et 55 ans, 1,133 francs ; 4° différé, capital à 55 ans seulement, en cas de vie, 671 francs.

La discussion du rapport de M. Guieysse sera demandée dans la première quinzaine de mars.

(Le Petit Marseillais.)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Dictées Médianimiques

ESPRIT, FORCE ET MATIÈRE

Médium : Baronne ADELMA DE VAY

CHAPITRE V. — *Inclusion de la fraction déchue dans la loi* [1].

Dieu immuable, l'éternelle bonté, entouré de ses fils, Esprits restés immaculés, prononça les mots de « Grâce », de réconciliation et d'obéissance à la Loi. Il ne détruisit pas ces Esprits déchus, Esprits émanés de Lui, mais égarés; ils les soumit à une loi d'expiation et de purification, qui devait à la fin les ramener à Lui. La loi de division et de soustraction devait ramener ces Esprits perdus à l'harmonie et l'ordre des nombres 3. — △ (*La Fig. 4 vous montre l'inaltérable trois, traversé par 4.*)

Il fallut harmoniser cette fraction déchue.

1. Il est nécessaire d'avoir sous les yeux le tableau schématique donné dans l'*Etoile* de janvier.

Nous avons dit que les Esprits déchus se divisèrent par la rupture de leur union duale et leur séparation en Esprits féminins et masculins; les deux types qui étaient unis devinrent séparés; la vibration et la Lumière primordiale, agents créateurs, l'attraction et la lumière odique, agents receptifs ayant été ainsi séparés et divisés en deux par la rupture de l'Unité duale. L'union duale est un cordon ou cercle fluidique, unissant entre eux les Esprits duals, qui, chacun, conserve cependant son type et ses vertus spéciales, étant deux Esprits unis ensemble par une loi. Les Esprits justes avaient conservé leurs vertus originelles, et les germes fluidiques émanant de leur essence restèrent purs ; ils suivirent le bon mouvement de rotation à travers le chaos, ils gravitèrent vers la Lumière éternelle, Foyer Central, se développant dans la suite des éternités en mondes ou soleils de première classe. Ces Esprits justes devinrent les pivots des mondes nouveaux, Fils de Dieu, Esprits immaculés, n'ayant jamais dérogé à la loi. Les fils de Dieu attirèrent les Esprits déchus avec leurs éléments, vers les premiers Soleils par un mouvement circulaire. Mais l'opposition, ayant sa propre répulsion, son mouvement dérogatoire, tourna autour de son propre centre, et puis autour des soleils immaculés par un double mouvement, émanant en même temps des germes fluidiques, et formèrent de nouveaux mondes. Vous voyez trois actions : l'attraction par la Loi, la répulsion par l'opposition, la réconciliation par un mouvement de double rotation sauvant de la dérogation à la Loi ; car rien ne se perd dans l'univers, et tout est mouvement perpétuel. Les premiers soleils tenaient ainsi la fraction déchue en leur pouvoir, lui commandant de graviter autour d'eux: c'est la loi des attractions polaires et d'évolution.

(*La Fig. 5 vous démontre cette loi, par un nouveau mouvement de multiplication ; c'est*

l'inclusion de la fraction dans la loi. Addition 15, Division 5.)

Chapitre VI. — *Premier degré d'harmonisation.*

L'opposition introduite dans la Loi doit être convertie. La chute étant une multiplication et matérialisation, la Loi nouvelle doit être une soustraction et une spiritualisation Nous assistons à la formation des germes fluidiques en mondes de second ordre et à la réintégration des Esprits déchus, enchainés, et endormis dans les fluides denses. Un élément vivifiant devait les secouer de leur léthargie muette, en éveillant en eux la conscience de leur chute. Les Fils de Dieu immaculés devinrent alors les sauveurs de leurs frères tombés ; ils furent choisis par le Père pour délivrer le monde du mal. Premièrement ils procédèrent à la formation des mondes de second ordre. Les premiers soleils gravitaient en tournant autour de la Lumière primordiale, CENTRE DE L'UNIVERS, Force créatrice, agissant par vibration. Vibration et Attraction, Production et Conception, sont les forces inhérentes aux premiers Soleils ; en communiquant ces forces duales aux germes fluidiques, les Soleils élevèrent et nourrirent ces germes qui se développèrent en mondes embryonnaires grandissants. Les Esprits déchus furent enveloppés ou enfermés dans ces mondes embryonnaires et partagèrent leur développement en sortant petit à petit de leur état léthargique, simulacre de mort. Un lien fluidique attachait ces mondes embryonnaires aux Soleils-mères. Nommons ce lien la gravitation. Les mondes embryonnaires avaient la forme de l'œuf en formation dans la poule ; transparents et tendres, ils recevaient la lumière des Soleils, la lumière odique formant leur atmosphère. Ils étaient fécondés par le fluide magnétique. Eux-mêmes ne possédaient

qu'une faible lumière relative. Leur ellipse dépendait de la force attractive des Soleils ; ils suivaient une double rotation autour de leur propre axe et autour des Soleils rédempteurs. Ces mondes étaient une dégénérescence des Soleils, plus denses qu'eux et à rotation double.

(*La Fig. 6, le premier degré d'harmonisation ; un second triangle, renversé, démontre l'opposition formée.* Addition 18, Division 6).

Chapitre VII. — *Second degré d'harmonisation.*

Occupons-nous du principe de vie, dont nous avons parlé dans les chapitres 4 et 3. — Par la fraction, le principe de vie appartenant aux fluides des Esprits déchus fut aussi séparé en deux types, toutes les forces unies devenant des dualités séparées par la fraction. Le principe de vie des fils immaculés restait uni, de sorte que nous nous trouvons devant un principe de vie selon la Loi, et d'un autre selon la dérogation de la fraction. Le principe selon la Loi resta auprès des Esprits justes, obéissant à la rotation directe et à ses lois. Le principe de vie que la fraction entraîna après soi devint un élément électrique et répulsif, enfermé dans des fluides denses. Le principe de vie n'est point individualité ; c'est un élément mécanique vivifiant, agissant d'après les lois créatrices qui régissent toute chose. Nous voyons ce principe agissant dans la Loi, comme moteur vivifiant les atomes et les molécules. Le principe de vie attaché à la fraction déchue fut anéanti avec les Esprits déchus, et les mondes embryonnaires furent les conséquences de la chute, de la dégénérescence. Cette fraction dégénérée reçut les éléments de réveil et de nouvelle vie des fils immaculés de Dieu. Les premiers organismes microcosmiques nés dans les mondes embryonnaires furent une vie animale dans la lumière. Cette vie animale microcos-

mique se développa dans les fluides électro-magnétiques et furent des organismes plus petits encore que les atomes ou monades ; ils saturèrent les fluides de leur vie. Par l'influence de la lumière solaire et odique, ces vies animales devinrent attractives et répulsives, magnétiques et électriques ; elles recevaient et donnaient la vie en absorbant les fluides. Ceci est le premier pas de l'échelle de sélection ; tout se créant graduellement, une création naissait de l'autre, dans la mutation perpétuelle qui forme de nouveaux composés. C'est la loi de la transmutation !

(*Fig. 7, commencement d'une création harmonisatrice par les mondes embryonnaires qui se développèrent en seconds Soleils.* Addition 21, Division 7. *1 sans 20 est un commencement nouveau, comme 7 sans 6 en est un.*)

Chapitre VIII. — *Troisième degré d'harmonisation.*

La formation des mondes embryonnaires fut une action triunaire : 1° action motrice ; 2° développement de forces ; 3° développement des fluides, qui poursuivit sa marche pendant des millions d'années. Aujourd'hui les mêmes lois régissent l'univers, la transformation étant l'éternel ouvrage de chaque seconde. Les ouvriers inhérents aux mondes embryonnaires furent les atomes, et les organismes créés dans la lumière, et les fluides électro-magnétiques vivifiés par le principe de vie. Les influences du dehors furent : la lumière solaire et la lumière odique, la rotation et l'attraction. Les mondes possédèrent une lumière tellurique, une Force répulsive et des fluides électriques, éléments primordiaux qui entrèrent en collision. La rotation continuée produisit la densification des mondes encore tendres ou fluidiques. Les fluides magnétiques et électriques se divisèrent par le mouvement continu. Les forces répulsives se concentrèrent

dans le centre des mondes pendant que se développait en même temps une force centrifuge. Les fluides magnétiques allaient au pôle nord, et les fluides électriques au pôle sud. Un centre chaud et fluidique se forma, comme se forme le jaune dans l'œuf, en même temps que les deux pôles, l'un magnétique, froid et plat, l'autre électrique, chaud et pointu. Par la combinaison de toutes ces forces, le blanc de l'œuf, autrement dit les fluides éthérés des mondes, se consolidèrent et formèrent un tissu cellulaire autour des mondes, analogue à cette pelure fine que l'on voit au-dedans de l'œuf. Les fluides, s'évaporant des mondes, formèrent une queue ou raie de lumière; c'est ce que vous nommez une comète. Un monde se développe sous l'influence d'un soleil, avant d'avoir une croûte dure. Les atomes vivifiés dans les fluides formèrent des cellules concentrant la lumière et les forces en soi. C'est ainsi que se fait l'inclusion du principe de vie dans un système de cellules androgynes, c'est-à-dire père et mère, tout en étant toujours dual séparé, depuis la rupture de la grande union duale. Le tissu cellulaire s'endurcit dans le cours des éternités; une croûte se forma autour des mondes par le mouvement de rotation. De même se développa une lumière polaire.

(*Fig. 8, continuation dans la création.* Addition 24, Division 8.)

(*A suivre.*)

Théorie et pratique

DU SPIRITISME

L'âme humaine. Démonstration rationnelle et expérimentale de son existence, de son immortalité et de la réalité des communications entre les vivants et les morts.

PREUVES DE FAIT. — SOMNAMBULISME

Que notre âme soit indépendante de notre organisme, c'est ce que prouvent, en dehors des raisons

précédemment exposées, les phénomènes du somnambulisme.

L'état somnambulique est susceptible de divers degrés ; mais le somnambulisme parfait est caractérisé par deux traits bien précis, qui démontrent clairement l'autonomie de l'âme.

Ces deux traits sont : 1° l'isolement du sujet; 2° l'oubli au réveil.

L'expérience prouve que le somnambule parfait est complètement isolé du monde extérieur ; il n'est en rapport qu'avec le magnétiseur et, par l'intermédiaire de celui-ci, avec les autres personnes.

Les sens se trouvant en état d'exhibition, la sensibilité générale même étant supprimée, il est évident que le rapport n'a pas lieu par le moyen des organes ; il a donc lieu directement, d'âme en âme.

Mais dans les somnambulismes subséquents, cette induction se trouve confirmée par les phénomènes d'attraction, de transmission de sensation, de pensée, de volonté, qui se font sans l'intermédiaire d'aucun signe, geste ou acte organique, par la seule volonté du magnétiseur, mentalement exprimée.

Il est clair que, dans tous les phénomènes de cette nature, c'est l'âme du magnétiseur qui agit directement sur celle du magnétisé, et qui imprime dans celle-ci une détermination au mouvement, une sensation, une pensée, une volition.

Le second trait caractéristique du somnambulisme : l'oubli au réveil, n'est pas moins démonstratif.

Après son retour à l'état naturel, le somnambule n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé, de ce qu'il a dit ou fait pendant son somnambulisme.

Mais dans les somnambulismes subséquents [1], il se souvient, non seulement de ses somnambulismes antérieurs, mais encore de ses états de veille, aussi bien sinon mieux que dans son état naturel.

Ce singulier phenomène démontre qu'il existe en l'homme un sens interne, qui est l'âme véritable, et dont les sens externes ne sont que des expansions qui plongent, comme des tentacules, dans le monde extérieur pour prendre connaissance de ce qui s'y passe, et qui se replient sur eux-mêmes dans l'état somnambulique.

On peut comparer l'homme à un arbre dont le sens

1. Expériences de M. de Rochas.

interne résiderait dans le tronc, et dont les racines seraient les sens externes.

Par analogie avec le monde naturel, l'arbre humain s'épandrait dans le monde spirituel en tige, branches, feuilles, fleurs et fruits.

Puisqu'en somnambulisme on se souvient de toute sa vie, tandis qu'en état de veille on ne se rappelle, plus ou moins mal, que ses états de veille, à l'exclusion des états somnambuliques, il s'ensuit que le véritable siège de la mémoire réside dans le sens interne.

Si la mémoire subsiste dans le sens interne, en dehors de l'organisme, elle peut donc survivre à la mort, à la dissolution des organes [1].

Tirons maintenant de ces faits expérimentalement démontrés les conséquences qui en découlent naturellement.

1° De ce que le somnambule communique avec son magnétiseur d'âme en âme, sans l'intermédiaire des organes du corps, il suit que, pendant la vie même, l'âme est indépendante de l'organisme et peut, sans lui, remplir ses fonctions intellectives.

2° Si l'âme est indépendante de l'organisme, elle peut et doit donc lui survivre.

3° Si deux âmes incarnées, celle du somnambule et celle du magnétiseur, peuvent communiquer ensemble sans intermédiaire des organes, rien ne s'oppose à ce qu'une âme désincarnée communique avec une âme incarnée.

Car, il faut bien le retenir, l'âme ne change pas de nature en changeant d'état. Pendant la vie, elle est soumise à une certaine manière d'être: après la mort, elle est soumise à une autre condition d'existence, mais c'est toujours la même âme.

La communication des âmes des morts avec les vivants est donc possible ? Est-elle réelle? C'est encore là une question de fait, qui doit être résolue en dernier ressort par l'observation et l'expérience. Nous y arriverons tout à l'heure.

4° Puisque l'âme se rappelle, en somnambulisme, alors que les organes sont inhibés, et ses états de veille, et ses somnambulismes antérieurs, il s'ensuit

---

1. Il y a en l'homme deux mémoires : 1° naturelle, 2° spirituelle. C'est une comptabilité en partie double : Le *journal* (mémoire naturelle) meurt ; le *grand livre* (mémoire spirituelle) survit.

qu'elle agit, qu'elle fonctionne, qu'elle pense indépendamment des organes.

Elle pourra donc tout aussi bien continuer lorsqu'elle sera complètement séparée de son corps.

5° Puisque l'âme conserve son activité après sa séparation du corps, elle pourra donc, dans une certaine mesure, dans certains cas, dans certaines conditions, déterminés ou non, agir sur les corps, comme elle agissait sur son propre corps pendant qu'elle y était unie.

Comme l'a observé Van Helmont, l'action de l'âme hors de nous n'est pas plus merveilleuse, mais autant, que son action sur notre propre corps. L'une et l'autre de ces actions sont une question de fait.

Si les transmissions de sensations, de pensées, de volontés prouvent l'indépendance de l'âme par rapport à l'organisme, les phénomènes somnambuliques dits de clairvoyance, de lucidité, de prévision, sont encore plus démonstratifs.

Le somnambule voit dans le corps des consultants; il découvre les maladies dont ils sont atteints ; il en indique les causes, les phases, passées et même futures, et prescrit les remèdes convenables.

Il y a des somnambules et même des gens à l'état de veille qui découvrent les sources d'eau, les mines de houille, de métaux, etc. ; tous actes qui s'opèrent indépendamment des sens et qui sont, conséquemment, du ressort direct de l'âme.

La prévision de l'avenir est une preuve encore plus manifeste et plus admirable de la dignité de l'âme et de sa supériorité sur les organes qu'elle anime et dont elle se sert quand elle veut, mais dont elle peut se passer, tandis qu'eux ne peuvent se passer d'elle.

Ce n'est pas encore tout. Le somnambulisme nous conduit plus loin et nous prouve non seulement l'autonomie de l'âme, mais aussi sa survivance après la mort.

LUCIDES ET VOYANTS

Il existe, en effet, des somnambules qui sont doués de la faculté de voir les morts, de les entendre, de causer avec eux. On rencontre même des personnes qui possèdent cette faculté à l'état de veille.

Ces somnambules ou médiums-voyants décrivent le physique, le moral, le caractère des personnes

mortes qu'ils voient, sans les avoir jamais connues en vie, de manière à les faire reconnaitre à leurs parents ou amis; ils disent quelquefois jusqu'à leurs noms.

Il arrive même que plusieurs voyants réunis voient les mêmes esprits ; ils les décrivent séparément, et leurs descriptions se trouvent conformes.

Si cette concordance ne se présentait qu'une fois, on pourrait dire : c'est un hasard ; mais elle se rencontre souvent ; il ne s'agit que de la chercher avec patience et sincérité.

Pour la science moderne, ces visions sont de pures et simples hallucinations. Reste à savoir ce que c'est qu'une hallucination.

Pour nous, qui n'avons pas de parti pris, ces visions prouvent la réalité objective des Esprits ou âmes des morts.

A cette preuve viennent d'ailleurs s'en ajouter beaucoup d'autres ; mais elles ne sont pas plus persuasives pour les négateurs intransigeants.

Ne cherchons donc pas avec trop d'opiniâtreté à convaincre les incrédules. Soyons tolérants et indulgents pour les autres, autant et même plus que nous désirons qu'ils le soient pour nous.

S'ils n'ont pas vu, pourquoi voulons-nous qu'ils croient ?

S'ils ont vu et ne sont pas convaincus, c'est, ou qu'ils n'ont pas compris, ou qu'ils ne veulent pas comprendre et qu'ils sont de mauvaise foi.

Dans le premier cas, plaignons-les de l'infirmité de leur esprit. Dans le second, plaignons-les encore plus de l'infirmité de leur cœur. Mais ne cherchons, sous aucun prétexte, à leur appliquer le *compelle intrare* de l'Inquisition.

Ils sont assez malheureux d'être privés des consolations que procure la croyance rationnelle à la vie future, pour que nous n'ajoutions pas à leur misère morale les tortures physiques ou autres qui étaient en usage dans d'autres temps.

CONDITIONS REQUISES POUR LES EXPÉRIENCES SPIRITES

De tout ce qui précède, il résulte que les âmes des morts existent objectivement et que les communications entre elles et nous sont non seulement possibles, mais réelles.

Vous allez me dire : « Les somnambules assez lucides pour voir les Esprits converser avec eux sont rares, et si je ne puis acquérir la preuve expérimentale de l'immortalité de l'âme que par leur intermédiaire, je risque beaucoup d'être réduit aux preuves de raison et d'autorité.

« L'immortalité de l'âme restera donc, pour moi, un article de foi plutôt que de science, à moins que vous ne m'indiquiez d'autres moyens plus pratiques d'établir ma conviction. »

C'est là précisément que je voulais en venir.

Accordez-moi donc encore quelques moments d'attention ; nous approchons du but de vos désirs.

Puisque c'est d'âme à âme que la communication a lieu entre les morts et les vivants, vous comprenez que notre corps, nos sens extérieurs, sont le seul obstacle au rapport direct.

Pour que ce rapport s'établisse, il faut donc :

1° Ou que le vivant s'isole du monde extérieur et qu'il se concentre sur son intérieur ;

2° Ou que le mort s'excentrise, s'extériorise, se matérialise en quelque sorte ;

3° Ou que chacun de son côté y mette du sien et fasse la moitié des avances.

Le premier cas a lieu en somnambulisme ; mais, comme vous venez de le dire, tout le monde n'a pas une puissance de concentration suffisante pour entrer, de soi ou avec l'aide d'un tiers, dans cet état.

Le second cas se présente dans les apparitions spontanées d'Esprits et dans les diverses manifestations qu'ils font sans nous et même malgré nous.

Le troisième cas est celui qui réunit les conditions les plus favorables; c'est lui que l'on emploie dans les évocations spirites. Mais c'est aussi le plus dangereux, comme nous le verrons bientôt.

Je vais tâcher de vous donner sur son emploi les conseils nécessaires pour que vous puissiez en faire usage et aussi pour que vous évitiez l'abus.

Il y a trois conditions requises pour qu'une évocation réussisse. Il faut :

1° La permission de Dieu ;

2° La volonté de l'évocateur ;

3° La volonté ou le consentement de l'évoqué.

Que la permission de Dieu soit une condition *sine qui non*, c'est ce qui ressort de ce que les âmes et les anges sont passibles, c'est-à-dire dépendants de Dieu.

Que la volonté des parties soit aussi une condition requise, c'est ce qui est évident de soi.

Il ne faut donc pas s'étonner si on l'obtient quelquefois de ceux qu'on ne demande pas.

Ces échecs, loin d'infirmer la doctrine spirite, la confirment : L'esprit souffle où il veut. Dieu permet quand il le juge à propos. L'âme séparée consent à se communiquer suivant ce que Swedenborg appelle son « amour dominant », c'est-à-dire ses liens de parenté, d'affection, de sympathie, de communion de sentiments ou d'idées avec l'évocateur, etc.

L'aléa qui, par ces raisons, existe dans les communications est une source de danger pour les personnes qui abusent des évocations, qui prolongent les séances trop longtemps ou qui les réitèrent trop fréquemment ; et surtout pour celles qui s'imaginent, scientifiquement, que les Esprits doivent être à leurs ordres, à leur discrétion, et que les expériences spirites doivent réussir, mathématiquement, comme les tours de physique ou de chimie amusantes.

Nous reviendrons sur ce danger tout à l'heure, et sur les moyens de le prévenir et d'y remédier. Avant cela, il convient que je vous indique la manière de procéder dans les évocations.

SURVIVANCE DE L'AMOUR DOMINANT

N'allez pas exagérer ma pensée, et conclure, de ce que les âmes ont leurs occupations dans l'autre monde, qu'elles se désintéressent totalement de nous et de nos affaires, et que c'est peine bien perdue que de s'imaginer que ce sont elles qui répondent à nos évocations.

Cette opinion serait démentie : 1° par la tradition ; 2° par l'analogie et 3° par l'expérience.

Par la tradition : En effet un grand nombre d'auteurs anciens ont exprimé, non sans de bonnes raisons, l'opinion contraire à celle que je vous prête. Je pourrais invoquer l'autorité de Virgile et de bien d'autres ; mais, puisque je vous ai déjà cité Maxime de Tyr, je vais vous rapporter ce qu'il dit à ce sujet (p. 134 et suiv.) :

« Lorsque l'âme part d'ici pour aller là, et que, dépouillant son corps, elle le laisse à la terre pour y pourrir, aussitôt, et par une loi invariable, d'homme elle devient démon, et contemple avec des yeux purs

les objets qui lui sont propres, sa vue n'étant plus obscurcie par le brouillard de la chair, ni troublée par la variété des figures, aucun air épais ne l'environnant jamais, mais au contraire ses yeux étant en état de contempler le Beau, et de lui procurer dans cette contemplation la joie la plus parfaite.

« Cette âme, réfléchissant sur sa vie passée, trouve que son sort était alors déplorable, et par là même se réjouit, se félicite d'autant plus de son état présent. Elle est touchée aussi de la situation des âmes avec lesquelles elle a eu de l'affinité, et qui sont encore sur la terre ; elle voudrait, par un effet de l'amour dont elle est remplie pour les hommes, se trouver avec eux et à portée de les soutenir lorsqu'ils chancellent. D'un autre côté, la Divinité charge effectivement ces âmes d'accorder leur assistance aux hommes de toute espèce, dans tout état, de les seconder dans leurs desseins, et dans les arts qu'ils exercent. »

Maxime suppose ici une âme qui s'est bien conduite sur la terre et qui reçoit la récompense qu'elle a méritée.

L'opinion de l'indifférence pour nous des âmes séparées est également contraire à l'analogie.

Quand nous sommes en voyage dans des pays lointains, ne pensons-nous pas avec plaisir à notre pays natal? Cet amour du foyer ne va-t-il pas quelquefois jusqu'à la nostalgie et même jusqu'à la mort ?

Et réciproquement, lorsque nous sommes de retour, ne nous plaisons-nous pas à penser aux pays que nous avons visités, à raconter ce que nous y avons vu ?

Pourquoi en serait-il autrement lorsque nous avons achevé notre pérégrination sur la terre ?

Enfin cette opinion est démentie par l'expérience.

Il y a tout lieu de croire que les anciens n'ont pas été aussi affirmatifs que vous venez de le voir sur l'état des âmes après la mort, sans avoir des preuves de fait à l'appui. Ils connaissaient aussi bien et même mieux que nous les pratiques des évocations.

Quoi qu'il en soit des anciens, nous avons, nous, de nombreuses preuves expérimentales de ce fait que les âmes des morts continuent de s'occuper des parents et des amis qu'elles ont affectionnés et laissés sur la terre.

Elles nous donnent de bons conseils et de bonnes inspirations. Il arrive même qu'elles sont plus intéressées à notre bonheur, même matériel, que nous-mêmes.

Swedenborg assure que les âmes séparées conservent dans l'autre monde ce qu'il appelle leur « amour dominant », c'est-à-dire qu'elles aiment à seconder dans leurs travaux les hommes qui exercent la même profession qu'elles ont elles-mêmes exercée de leur vivant.

Un poète peut ainsi être inspiré par un poète, un médecin par un médecin, etc. Et cela se voit souvent.

L'assertion de Swedenborg ne lui est pas particulière. Bien avant lui, Maxime de Tyr, que je me plais à vous citer et que je vous engage à lire en entier, a dit que les démons, c'est-à-dire les Esprits, « lorsqu'ils ont été particulièrement attachés à quelque objet sur la terre, n'y renoncent pas dans leur nouvel état ».

Croyez donc bien que vous n'êtes séparés des vôtres que par des apparences, qu'ils vous aiment toujours, qu'ils veillent sur vous, qu'ils sont là près de vous.

Si vous ne les voyez pas, ne les sentez-vous pas?

ROUXEL.

(*Journal du Magnétisme.*)

PARTIE LITTÉRAIRE

Les Livres

Le Château des Merveilles [1], par VALÈRE GILLE.

Une mignardise sincère et avenante, des joliesses un peu précieuses, mais des élans de vraie poésie, des souffles d'une fraîcheur profonde...

Chacun de ces petits poèmes arrange d'un doigt maniéré et contemple d'un naïf regard les merveilles d'un royaume de fée où commande une princesse enfant. En ce domaine volontairement restreint le poète a su faire trembler une douce lueur idéale.

De ci, de là quelque jouet de moins eût laissé plus d'espace à la marche libre de la lueur...

1. Paul Lacomblez, éditeur (Bruxelles, 31, rue des Paroissiens).

Mais quelles vives images de lyrisme pur :

Toute la ville s'ensoleille
Aux mille coqs d'or des tourelles
Qui font, parmi l'aube vermeille,
Des étoiles avec des ailes.

La simple enfant en son sommeil
Près de la fontaine repose
Avec des roses de soleil
Entr'ouvertes dans sa main close.

Et ce début de *Parcs anglais :*

Avec leurs daims, avec leurs chèvres,
O les parcs des songes heureux !
Les fleurs s'ouvrent comme des lèvres ;
Mon cœur, mon cœur me monte aux yeux.

*
* *

L'idéalisme, la fraîche vie de l'âme ranimeront la poésie. Pendant que s'épuisent le naturalisme dans la prose, dans les vers le décadentisme, dernier terme d'une révolte verbale désormais sans portée, pendant que l'école romane hésite entre des tâtonnements décadents et l'imitation parfois heureuse des premiers maîtres du romantisme, Ronsard et Chénier, pendant ces reprises fatiguées de thèmes anciens, il apparaît dans l'avenir comme une grâce de poésie sincère, pensive et radieuse.

Malgré l'étroitesse voulue du sujet, malgré leur préciosité descriptive, les petits poèmes de Valère Gille me semblent touchés de l'esprit nouveau.

Voilà pourquoi j'attends du poète un élan plus large dans cette région pure dont il a senti le souffle et respiré la lumière :

Et si mes doux yeux sont en fleur
A mon chaste et joyeux réveil,
C'est qu'elle est entrée en mon cœur,
Toute blanche, avec le soleil.

ALBER JHOUNEY.

BIBLIOGRAPHIE

Rapport du Magnétisme et du Spiritualisme[1], par Rouxel. In-8, 5 fr.

Le magnétisme, l'hypnotisme et le spiritisme sont à l'ordre du jour. En quoi consistent ces diverses sciences? Quels sont leurs rapports réciproques? Qu'y a-t-il entre elles de commun et de différent? Pour résoudre ces questions, il faut étudier ces sciences dans leurs principes, en voir l'origine et en suivre les progrès. A cet effet, il convient d'interroger les auteurs qui ont découvert les phénomènes typiques et proposé des explications plus ou moins rationnelles.

C'est ce qu'a fait M. Rouxel dans ce volume. Avec un entrain sans pareil il analyse les œuvres des fondateurs du magnétisme et de l'hypnotisme et les soumet à une critique aussi compétente que sincère et impartiale. Les ouvrages des magnétiseurs étant devenus très rares, les nombreux extraits qu'en donne M. Rouxel font de son livre un monument historique en même temps que scientifique qui doit prendre place dans toutes les blibliothèques des spécialistes et des amateurs des sciences psychologiques.

La *Conclusion générale* est surtout digne de fixer l'attention des penseurs, tant par sa hardiesse que par sa singularité. Il y est question des rapports du magnétisme et spiritisme avec la brûlante question sociale.

La Rénovation économique mise à la portée de tous. — *Résumé synthétique par demandes et réponses*, par Hippolyte Destrem.

Sous ce titre, Hippolyte Destrem vient de faire paraître, chez l'éditeur Ollendorff, un ouvrage appelé à produire, par ce temps de discussions sociologiques, une réelle impression.

C'est un opuscule de 48 pages, merveilleux par l'importance capitale des questions qu'il traite, la vi-

---

1. Librairie des Sciences psychologiques.

gueur, la netteté des solutions précises qu'il indique pour les grands problèmes du jour. On en jugera par la table des matières que nous reproduisons ci-après :

Préface. *Chapitre Ier*. Notions préliminaires. Premier résultat Rénovateur : Doublement de la production de la richesse.— *Chapitre II*. Second résultat Renovateur : La répartition, selon la justice, des revenus annuels.—*Chapitre III*. Troisième résultat rénovateur : la répartition équilibrée de la richesse en capitaux. — *Chapitre IV*. Tableau de la Rénovation économique de la France au XXe siècle.—*Chapitre V*. Critique des hypothèses économiques défectueuses. L'hypothèse égalitaire. L'hypothèse communiste ou collectiviste. L'hypothèse saint-simonienne. L'hypothèse positiviste. L'hypothèse socialiste chrétienne. L'économie politique dite orthodoxe. L'hypothèse malthusienne.— *Chapitre VI*. La Rénovation économique doit-elle être notre seul objet ?

Miscellanea. Le salaire. Pourquoi épiloguer sur ce mot? Egalitaires et Anti-Egalitaires. Patronat et Association. Le Marxisme et la Tudescomanie. Avis divers. L'Association pour la solution pacifique des conflits sociaux par la Science, la Concorde, le Droit pour tous.

En vente chez Ollendorff, 28 bis, rue Richelieu. Prix : 1 franc.

Le Phénomène Spirite

Témoignage des savants (Prix : 2 fr.)

Librairie des Sciences psychologiques

Depuis longtemps, le besoin d'un ouvrage à bon marché, traitant du Spiritisme scientifique, se faisait sentir. Depuis vingt années des travaux considérables ont été entrepris dans le monde entier au sujet de la doctrine spirite par des hommes de science d'une valeur et d'une autorité universellement reconnues. Les résultats de ces recherches étaient éparpillés dans des publications périodiques ou consignés dans des livres écrits pour la plupart dans des langues étrangères. Il était urgent de compulser ces expérimentations, de les faire connaître au grand public français en les résumant, et de montrer quel formidable

appoint ils apportent à la doctrine spirite, si décriée par les ignorants.

Ces desidérata sont remplis aujourd'hui par le livre que M. Gabriel Delanne vient de publier. On trouvera dans *le Phénomène spirite* une analyse succincte de l'histoire du spiritisme, puis un exposé méthodique rationnel et précis des phénomènes, depuis les plus simples manifestations de la table jusqu'à ces manifestations grandioses où les Esprits apparaissent matérialisés et se laissent photographier comme de simples incarnés.

On y trouvera une méthode de discussion bien conduite, combien les hypothèses diverses forgées tour à tour pour expliquer les faits sont manifestement insuffisantes ou même improbables, lorsqu'on les examine à la lumière de la froide raison. Que ce soit Boleind, Chevreul, Faraday ou MM. Binet, Janet, Lombroso, toujours l'auteur fait ressortir le peu de consistance de tous ces raisonnements qui n'embrassent qu'une infime partie des manifestations, et il écrase ses contradicteurs sous la masse toute-puissante de l'infinie variété des manifestations spirituelles.

Des gravures montrent les appareils employés pour la mesure de la force psychique ; des photographies reproduisent les Esprits qui ont bien voulu se manifester ; une séance obscure y est exposée.

Dans un style sobre, clair et toujours soutenu, l'auteur s'attache à donner des conseils aux évocateurs et aux médiums, et il résume dans la dernière partie les traits généraux de la philosophie spirite qui apparaît ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire la plus consolante et la mieux établie qui ait jamais existé.

Page d'histoire relative aux événements de la Commune. Prix : 50 centimes. Librairie de J. Lessard, rue Mercœur, 3, Nantes.

La **Librairie du Magnétisme**, 23, rue Saint-Merri, publie une série de brochures de propagande, dans le but d'exposer au public les avantages du Magnetisme, du Spiritisme, de l'Occultisme et de la Liberté de l'art de guérir. Ces ouvrages, dont l'un d'eux a l'importance d'un volume à 3 fr., sont vendus 12 fr. le cent, 20 cent. la pièce.

Les derniers parus sont :

Almanach spirite et magnétique illustré, pour 1893, avec un **Calendrier éphémérides** relatant à leur date les principaux faits se rattachant à ces questions.

Théorie et pratique du spiritisme, par Rouxel. **La Liberté de la médecine. L'art d'abréger la vie** (étude paradoxale), par le même. **Le libre exercice de la médecine réclamé par les médecins**, intéressants documents recueillis par H. Durville. **Esquisse d'un système de la nature fondé sur la loi du hasard**, par Rével. **La médecine qui tue; le magnétisme qui guérit**, par G. Pélin.

Souscription

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA [1]

La Vallée-aux-Bleds, le 28 février 1893.

MON CHER MONSIEUR RENÉ CAILLIÉ,

Reconnaissant la haute valeur des écrits de l'abbe Roca, l'attitude ferme, quoique modérée, qu'il a eu le courage de prendre et qui constitue l'un des plus beaux exemples qui soit donné à notre société actuelle ; considérant en outre qu'il est juste qu'un homme aussi savant, aussi dévoué et aussi actif à répandre les biens dont son âme est remplie, trouve en ceux qui l'ont connu, en certaine mesure, par ses écrits ou autrement, la somme de secours nécessaire à ses besoins et un encouragement à achever ce qui lui reste à faire avant de quitter ce monde, je lui envoie ci-inclus (par votre généreuse et pieuse entremise) un mandat sur la poste de trente francs.

Embrassez-le, frère, fraternellement pour réchauffer, au besoin, son pauvre cœur qui a dû être glacé bien des fois au cours de la tâche ardue qu'il s'était imposée; mais peut-être que ce cœur de flamme est devenu un cœur de feu véhement qui a plus à donner qu'à recevoir... dans ce cas félicitez-le pour moi et exprimez-lui mon ardent désir de lui voir la possibilité d'achever son ouvrage.

A vous de tout cœur.

GARIN-MOROY.

Le Vésinet, 3 mars 1893.

MONSIEUR CAILLIÉ,

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli un mandat-poste de dix francs, montant de ma modeste offrande à la souscription en faveur de M. l'abbé Roca.

Je regrette bien vivement que ma médiocre position ne me permette pas de faire mieux.

Veuillez, etc. EM. LE BEL.

Gonobiz (Styrie).

Cher Frère,

Je vous envoie 10 florins en faveur de la souscription pour l'abbé Roca, et je suis bien triste que cet admirable apôtre de la nouvelle Révélation soit sous le poids de tant de malheurs.

Baronne Adelma de Vay.

Les Guillemottes (Isère), 27 février 1893.

Monsieur Caillié,

Je vous envoie ci-joint mon obole pour la souscription en faveur de l'abbé Roca... Puisse la sympathie d'un de ses lecteurs inconnus lui adoucir un peu la rude épreuve qu'il traverse en ce moment

Bien à vous.

J. B., étudiant en médecine.

MM. Alber Jhouney : 50 fr. — René Caillié : 5 fr. — Le Marquis de Saint-Yves : 60 fr. — Mlle Thurmann : 10 fr. — Chossat : 10 fr. — Un étudiant : 50 fr.[1] — Mme X. de Beauvais : 5 fr. — Baronne Adelma de Vay : 20 fr. 70. — Garin-Moroy : 30 fr. — Lessard, directeur de la *Religion Universelle* : 5 fr. — Mme F., 2 fr. — Un socialiste : 1 fr. — Mlle R. : 0,50. — Un admirateur d'un vrai disciple du Christ : 10 fr. — Mme V. de M. : 20 fr.

SOUSCRIPTION OUVERTE POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame* :

Mme V. de M. . . . . 10 fr.

Pour l'œuvre de l'Etoile

Compte de la baronne de Vay pour la publication de son manuscrit :

En caisse : 33 fr. — Note du mois de février : 25 fr.
Reste en caisse : 8 fr.

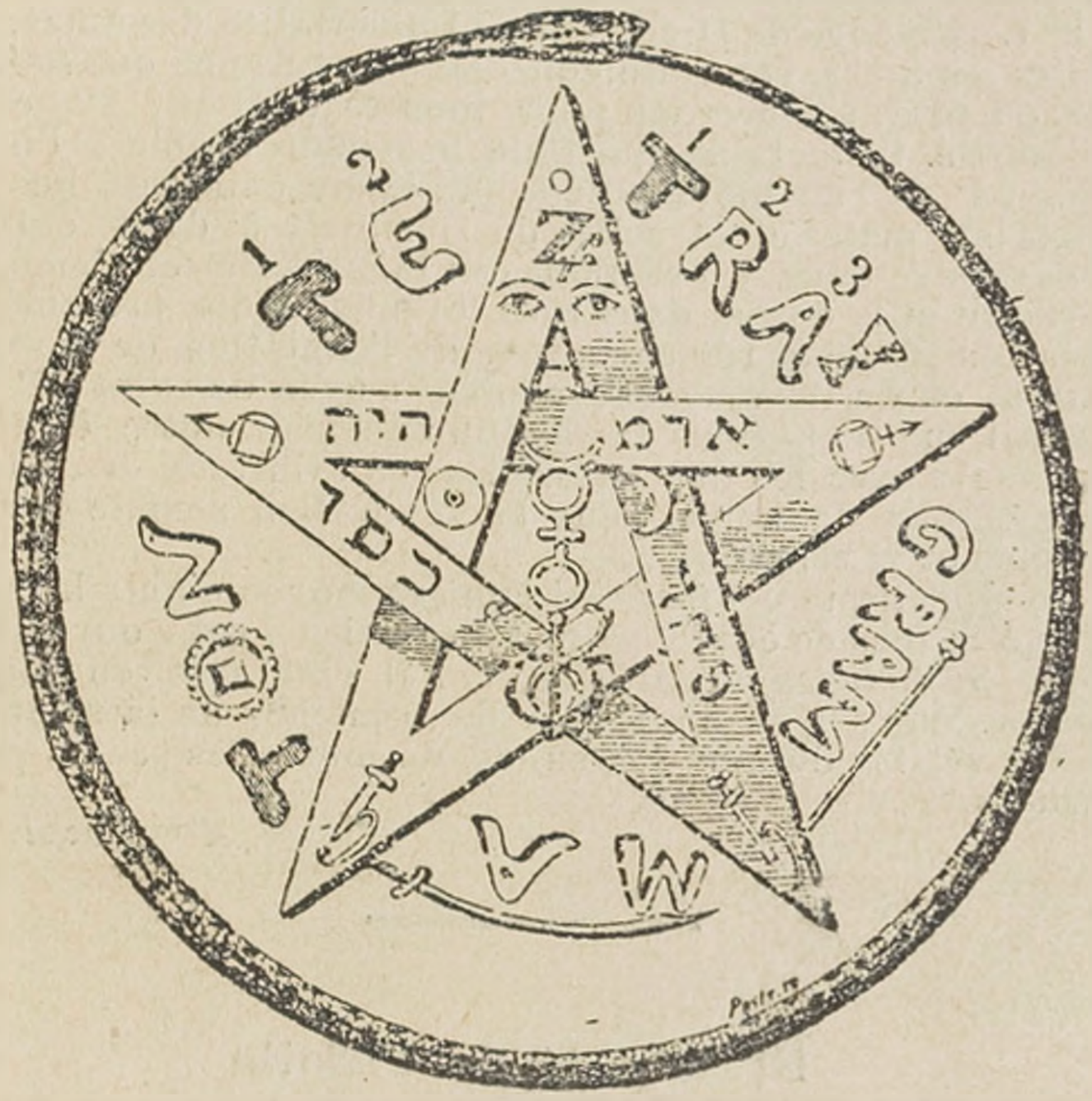
1. Nous prions les *Revues* amies de vouloir bien reproduire cet appel à l'amour fraternel.

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

5e ANNÉE. N° 52. AVRIL 1893.

L'ÉTOILE



PENSÉES

Christ-Jésus est l'homme spirituel accompli, le poin culminant du courant humain ascendant qui se dirige vers le sein de Dieu le Père. L'homme, s'élevant par l'évolution depuis le degré le plus bas, arrive dans le Christ à son développement le plus élevé. Comme homme arrivé à ce point, il est le fils de l'homme accompli, parce qu'il est le produit de l'Humanite ; et, en qualité d'homme parfait, il reçoit le baptême du Logos. Le Logos est l'ADONAÏ, mot

Nous prions nos amis de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

qui implique la dualité, ou le mâle et la femelle : DEUX en UN. Les *Deux* en *Un* n'ont leur *manifestation en chair* possible qu'à travers le Christ ou l'Humanité accomplie.

(L'AURORE.)

*
* *

La Science spirite dont le point de départ sort des phénomènes d'outre-tombe comprend les principes de :

1° L'existence de Dieu ; 2° de l'Immortalité des âmes, de *toutes* les âmes, par cette consolante assurance que *toutes*, tôt ou tard, s'epureront pour monter à Dieu ; 3° de la solidarité inéluctable qui relie le monde visible à l'invisible ; 4° de l'analogie exacte qui existe entre les lois du domaine matériel et celles du spirituel ; 5° de la chimie progressive dans la création, qui fait s'élaborer l'âme, le périsprit et le corps, dans tous les moules que présente la création ; 6° de la réincarnation, de l'expiation, de la réparation, et du dévouement comme moyen de salut ; 7° du travail sur nous pour la sanctification de notre être en harmonie avec les lois naturelles de l'Univers, et du travail autour de nous, pour la rénovation sociale par la science et la religion.

Le Spiritisme est *jusqu'ici l'unique* moyen d'unir la religion à la science et *vice versa*. Le spiritisme est, pour mieux dire, la *Religion scientifique*, car il embrasse en même temps dans son étude, toutes les branches de la science, et les vérités de tous les cultes, de toutes les sectes religieuses.

Mme Pozzi.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieur
III. Union par les fluides.

Le 7 avril 1893, *de midi au soir.*
Le 7 mai 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

A. — Traduction.

24. - Et à la fin de l'Inanité et du vide et des ténèbres, et sera exalté Iodhévauhé seul en ce jour-là.

B. — Commentaire.

C'est ici l'annonce prophétique du Royaume de Dieu. L'Inanité, le vide, les ténèbres sont les caractères du chaos.

Ils apparaissent dans toutes les ères de chute, dans tous les êtres en épreuve et en tourment.

Le commentaire des précédents versets nous a montré ces luttes douloureuses, terminées par le relèvement des *sanctuaires*, par le triomphe de la synthèse.

Le 24e verset nous découvre la nature divine, absolue de ce triomphe.

Et sera exalté Iodhévauhé seul en ce jour-là.

Mais le règne de Dieu que le symbole nous annonce ne se réalise pas avec la même plénitude dans tous les ordres de faits que représente et concentre le symbole.

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du troisième degré de l'Etoile.

Nous savons que les figures du *Siphra Dzénioutha* ont une portée typique et universelle.

Leurs révélations s'appliquent à toute une série de vérités.

Or, selon l'ordre de vérités auquel elle s'applique, la Lci typique, révélée par le Symbole, garde son entière étendue, ou doit subir une restriction.

Je m'explique :

Le chaos, le Règne de Dieu sont des Symboles universels, d'une compréhension immense, riches de toutes profondeurs.

Le chaos, c'est le Mal; le Règne de Dieu, c'est le Bien sans limitation, sans restriction, dans la plénitude de leur sens, de leur énergie, de leur vérité.

Si l'on applique ces symboles à la *création totale*, ils garderont leur signification complète, il n'y aura pas de restriction à faire.

Si on les applique à un monde isolé, à une époque déterminée, à tel peuple, à telle Ame, alors une restriction proportionnelle sera nécessaire.

Il ne s'agira plus du Mal général, du Bien universel et absolu, mais d'un mal particulier, d'un bien spécial.

(Je dis exprès *Mal général* et non *Mal universel et absolu*, parce que le Mal ne saurait être absolu et universel qu'en poésie et par hyperbole. En réalité le Bien seul possède l'Universel et l'Absolu).

Ces explications permettront de mieux comprendre les commentaires où j'ai précédemment essayé d'interpréter *le chaos*.

Elles vont nous permettre maintenant de saisir, dans une netteté plus délicate, les sens divers du *Règne de Dieu* :

Au sens le plus élevé, le Règne de Dieu est la puissance de l'Absolu même, la perfection immuable, l'amour, la vérité, la gloire, la beauté, le bonheur et la majesté de Dieu en soi, la permanente victoire de Celui qui est.

Ce sens transcendant du Règne de Dieu est hors de la sphère du temps, inviolable aux choses créées.

Le 24e verset n'en traite pas, à proprement parler, car il oppose le chaos qui meurt à l'avènement de Dieu, et, dans la sphère transcendante, il n'y a pas d'avènement de Dieu et pas de chaos.

Dieu y resplendit dans une extase portée à l'infini de toute éternité.

Il n'y a pas de mal, pas de luttes, pas de défaites ni de revanches ; le fini, l'effort n'y pénètrent pas : c'est l'invincible et l'inconcevable Abîme.

Au-dessous de ce sens suprême du *Règne de Dieu* il y en a un autre, immense encore bien que moins absolu :

D'après ce deuxième sens, le *Règne de Dieu* veut dire : le triomphe du Bien dans la création indéfinie, considérée comme embrassant toutes les créations partielles et successives.

Notre terre n'occupe qu'un point de l'espace : c'est une création partielle ; elle a commencé, elle finira : elle est donc une des créations successives qui naissent et meurent dans le grand cycle du temps.

Mais le système solaire qui contient la terre est lui aussi une création partielle limitée dans l'espace, il n'est lui aussi qu'une des créations successives dont la naissance et la mort marquent le rythme du temps.

Et la géante voie lactée, qui embrasse toutes les étoiles, tous les systèmes solaires, toutes les nébuleuses apparents à nos regards ne constitue elle-même qu'une création partielle et périssable, une blanche écume dans l'espace et une vague de la durée.

Au delà, nous pouvons encore évoquer, dans les ténèbres de l'éther, d'autres îles colossales, d'autres voies lactées, pareilles à la nôtre, mais trop lointaines pour que leur lumière, épuisée en route, vienne étonner nos regards. Et nous pouvons concevoir que, dans les ténèbres des siècles célestes, bien des voies lactées, bien des nations

et des multitudes de mondes se sont levées et sont retombées pour disparaître, en ce champ tranquille de l'éther qui a la fécondité d'un sépulcre et où la moisson des nouveaux astres se nourrit de la chair éteinte des constellations qui ont vécu.

Ainsi, pour resserrer, selon deux points de vue généraux, cette vision des choses créées, nous contemplons :

Dans l'espace, des groupes d'êtres de plus en plus vastes, depuis l'aggrégat des atomes qui forment une molécule, l'étreinte des cellules qui palpitent dans les organes d'un ciron, jusqu'aux systèmes solaires et aux nébuleuses qui peuplent une voie lactée.

Et, pour que la vision soit complète, il nous faudra ajouter à ces organisations visibles, à ces groupements de matière, les organisations réelles quoique inaccessibles à nos sens, les groupements immatériels qui habitent aussi les profondeurs de l'espace.

Et nous contemplons, *dans le temps* :

Tous ces mondes, tous ces êtres, les spirituels, les matériels, les gigantesques, les atomiques, périr et se renouveler, dans une alternance infatigable, une marée sans fin, dont le flux apporte la vie, dont le reflux découvre la mort, et qui rajeunit par ses mouvements et passionne par son drame cette vie sans borne de la création dont l'espace nous a montré la richesse calme, les flots multipliés, l'océan de plénitude.

Or cette double vision de l'espace et du temps créés, notre esprit peut la concentrer dans une pensée unique, et alors nous concevons la création indéfinie, embrassant toutes les créations possibles de la durée et de l'immensité.

Cette création indéfinie réalise nécessairement le *Règne de Dieu*.

C'est-à-dire que, selon la doctrine de la kabbale telle que je l'ai exposée dans le commentaire du 23e verset, le Mal étant toujours passager et détruit, le Bien toujours ressuscité et victorieux, il

est certain que, dans la grande création indéfinie, synthèse de toutes les créations possibles, cette destruction et cette victoire se manifestent pleinement, et que le résultat de chacune des créations partielles et successives, et par conséquent celui du grand œuvre divin qui les rassemble toutes, ne saurait offrir autre chose que le perfectionnement achevé des êtres, le débordement de l'amour dans les saintes formes de la pureté, le dévouement, la justice, la puissance et le bonheur des élus, l'incarnation entière de Dieu dans les créatures transfigurées.

Tel est le second sens du *Règne de Dieu*.

Le 24e verset vise ce second sens, car l'ère messianique qu'il annonce par la parole du Prophète n'a pas une seule signification, mais plusieurs.

Le symbole les proclame par les résonnances de sa voix profonde :

Ce qui est prédit de la terre est affirmé de l'Infini.

Le troisième sens du *Règne de Dieu* concerne le *Paradis spécial* qui naît de l'évolution d'un système solaire.

Un tel système, en y comprenant les mondes invisibles qui s'y enlacent aux mondes visibles, est un raccourci de l'univers.

Or il faut dire que rien ne peut atteindre à la perfection intégrale, se réaliser absolument dans les choses visibles et matérielles. On peut atteindre, sous une enveloppe matérielle, à une perfection intérieure et morale, mais non à l'épanouissement, à la splendeur formelle de cette perfection.

C'est pour cela que la plus haute Beauté est une créature du Rêve, et que le Beau est une gloire mystique.

En un système solaire, par conséquent, tous les progrès des mondes qui le composent, tous les efforts des créatures libres qui s'y éprouvent, ont pour accomplissement suprême et pour dernière réalisation un Royaume spirituel, un

Paradis constitué par les saintes Ames et par la lumière de leurs œuvres.

Ce Paradis se résout finalement dans le grand Paradis émané de l'ensemble des mondes, mais, regardé du point de vue de *l'origine* et non *de la fin*, il n'en conserve pas moins son mérite particulier et son caractère spécial. Un tel Paradis est le troisième des *Règnes de Dieu*.

Le quatrième sens du *Règne de Dieu* concerne l'apogée du système solaire visible, le moment où l'astre central et les divers mondes qui en dépendent sont, considérés dans leur ensemble, à leur plus haut point de relative perfection.

Je dis de *relative* perfection parce que d'abord, comme je viens de le déclarer, la perfection ne se manifeste pas pleinement dans les choses matérielles, ensuite parce qu'il est possible que les moments de perfection de chacun des mondes planétaires ne coïncident pas entre eux ni avec celui de l'astre central : pour établir l'ère messianique de l'ensemble, il y aurait donc des compensations à calculer, des proportions à définir.

Comme on le voit, à mesure que nous descendons, le sens typique du symbole subit des restrictions nécessaires.

C'est ce que j'avais énoncé plus haut et il est indispensable de dresser l'échelle de vérités dominées par une loi symbolique et de remarquer dans quelle limite chaque vérité reproduit la loi afin de ne point s'égarer et de comprendre l'usage rationnel du symbolisme.

Le cinquième sens du *Règne de Dieu*, c'est l'ère messianique rayonnante sur la terre.

L'ère messianique terrestre est l'époque où la planète, arrivée à l'apogée de son évolution, sera le mieux préparée à nourrir un peuple de saints, à enfanter les nations de justes.

Le sixième sens du *Règne de Dieu*, c'est l'ère messianique terrestre, en ce qui regarde particulièrement la perfection sociale et l'Humanité.

C'est non plus l'époque et le milieu. mais l'har-

monie des vertus, des sciences, des lois politiques et sociales qui, animée par la Religion libre, triomphera en cette époque et dominera ce milieu.

Une restriction nouvelle au sens du Symbole doit être faite ici: pas plus que le Paradis partiel n'égale le Paradis universel, pas plus la terre, même dans l'ère messianique, n'égalera le Paradis partiel.

Le cinquième et le sixième sens du *Règne de Dieu*, alliés en une seule aspiration, troublent l'espoir ou le regret de tous les peuples de la terre.

Les Prophètes, en leurs prédictions du Messie, l'Evangile en sa promesse du Christ glorieux, ont virtuellement et magiquement créé dans notre atmosphère la royauté de l'ère splendide.

Les désirs des meilleurs socialistes, les ambitions de progrès sans fin, les découvertes des sciences, le tourment des arts n'ont pas d'autre cause.

Et les mirages captifs dans les traditions religieuses obscurcies n'ont pas d'autre secret d'indestructible vitalité.

Le septième sens du *Règne de Dieu*, c'est la sanctification de l'homme parfait, la génération du Mage.

Cette génération intérieure de l'Ame par elle-même, selon la loi de pureté et d'amour, crée, par la grâce de Dieu et la libre initiative de l'Ame, un être spirituel nouveau qui concentre en lui tous les mystères et toutes les étoiles du Royaume de Dieu.

L'homme est le microcosme, l'abrégé du monde ; ainsi le juste est l'abrégé du Paradis, le monogramme du Règne divin.

Telle s'accomplit la parole du Christ : *le Royaume de Dieu est en dedans de vous*.

Et, par la création de ce Royaume intérieur, nous devons et pouvons nous efforcer, non seulement de préparer l'ère messianique terrestre, puis de participer à notre Paradis solaire et, par suite, à l'immense Paradis né de toutes les créa-

tions, mais encore de communier au règne divin dans son premier sens, au transcendant Royaume éternellement réalisé dans la perfection, dans la substance même de Dieu.

Le Christ, Initié souverain et Mage des Mages, nous a donné sa parole et sa vie, pour nous révéler cette communion.

Avec lui nous devons remonter à la cause divine de notre volonté : il faut que le petit Royaume s'avance aux splendeurs du grand Royaume et s'y fonde, comme un flot, frappé d'un rayon, s'avance et va se fondre dans la nappe lumineuse où se réfléchit tout le soleil.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique

L'AME DU SALUT

Essai offert à la méditation des Frères du quatrième degré de l'Etoile.)

IV [1]

La vertu comprend-elle plusieurs vertus ?

Oui, la vertu comprend un grand nombre de vertus subordonnées.

Combien comptez-vous de principales vertus ?

Je compte sept vertus principales : la charité, la foi, l'espérance, la justice, la prudence, le courage et la tempérance.

Quelle est la plus grande des vertus ?

La Charité. Et c'est pourquoi elle forme à elle seule un des trois Principes du salut, celui que nous avons d'abord approfondi.

Qu'est-ce que la Foi ?

Dans le sens purement moral, avant que le sentiment de Dieu n'ait achevé le salut, c'est une

1. Voir l'*Etoile* de février et de mars 1893.

vertu qui nous fait croire au Bien et nous attache à lui comme à une noblesse dont nous devons préférer à tout intérêt la beauté supérieure.

La Foi morale peut-elle donc se distinguer de la Foi religieuse? Est-il possible de croire au Bien sans croire en Dieu?

En réalité la Foi morale ne se distingue pas de la Foi religieuse. En réalité, nous l'avons déclaré déjà, celui qui croit au Bien croit en Dieu. Mais il peut, nous l'avons vu, *se figurer le contraire.*

Voilà pourquoi nous parlons d'une Foi purement morale.

Et ce que nous disons de la Foi nous le dirons des autres vertus. Toutes peuvent revêtir, avant que le salut ne soit achevé, une forme purement morale où le nom de Dieu est encore absent quoique son esprit y soit vivant.

C'est par là qu'éclate l'inévitable harmonie de Dieu et des nobles âmes, par là que l'Humanité, dès qu'elle veut le Bien, incarne CELUI qu'elle s'imagine ignorer ou même combattre, par là que la liberté, dans ses efforts vers l'amour et la justice, se réunit magnifiquement à Dieu.

Qu'est-ce que l'espérance?

Dans le sens moral, l'espérance est une vertu qui nous fait croire à la secrète victoire du Bien dans l'ordre des choses et qui nous donne la confiance que pas un des efforts et des sacrifices, accomplis en vue de cette victoire, ne sera pas perdu.

Qu'est-ce que la justice?

La justice est la vertu qui reconnaît le mérite ou la valeur morale de chaque être et qui agit, envers cet être, selon ce mérite et cette valeur.

Que nous commande la justice?

La justice nous commande de préférer la perfection universelle et le bonheur universel à notre propre bonheur. Elle donne raison à la Charité.

N'est-ce pas simple justice que le dévouement d'un seul à la perfection heureuse de tous?

La justice nous commande d'aimer l'Humanité

plus que nous-même et de toujours orienter notre effort personnel vers un intérêt général.

Elle nous commande de respecter avec joie tous les mérites, elle nous oblige à aimer le Bien, quel qu'en soit l'auteur, fût-il d'habitude un méchant, à reconnaître la vérité, quel que soit celui qui l'ait découverte ou qui la proclame.

La justice approuve la reconnaissance et l'amour que nous avons pour la patrie, mais, au-dessus de la patrie, elle élève l'Humanité.

Nous devons nous consacrer à la patrie, mais en consacrant la patrie elle-même à l'humanité.

La justice partage la vénération, la piété filiale, le respectueux amour que nous devons garder à notre père et à notre mère ; elle nous oblige à prendre soin d'eux lorsqu'ils sont âgés ou lorsqu'ils tombent dans la maladie ou la pauvreté.

Elle nous commande de les écouter avec déférence, de leur obéir en ce qu'ils nous enjoignent de raisonnable et de droit, mais elle veut que nous leur opposions une résistance entière, une désobéissance absolue, s'ils nous ordonnent le mal.

La Justice commande aux parents d'aimer leurs enfants, qu'ils ont livrés à la vie, de les nourrir, de les élever dans le bien, de leur en donner l'exemple, de leur assurer, autant qu'ils peuvent, l'instruction et les moyens de vivre.

La Justice nous confirme dans notre affection pour nos autres parents, pour nos amis, pour tous ceux en qui notre destinée nous permet de servir plus particulièrement et plus aisément l'Humanité.

La Justice veut l'égalité morale et sociale des sexes. A l'âme de la femme et à l'âme de l'homme, elle demande des devoirs aussi hauts. Elle ne peut refuser en droit l'égalité qu'elle exige en devoir.

Le Justice nous commande de ne réaliser nos idées que par les voies pacifiques et de persuasion. L'homme n'est pas assez maître de la vé·

rité pour avoir une excuse intellectuelle d'imposer la vérité par la force. Et, même en serait-il maitre, que le droit moral, sans parler de la charité, montrerait l'immoralité de cette excuse, interdirait à l'homme de réaliser le bien par un mal, la certitude par la violence.

Cette obligation de suivre les voies pacifiques entraîne à reconnaître les lois qui existent dans un pays et à leur obéir. Mais, de même que la Justice nous commande de désobéir à la famille quand la famille nous ordonne le mal, de même la Justice nous commande de désobéir aux lois quand c'est le mal que les lois ordonnent.

Il ne faut pas détourner dans un sens complaisant aux révoltes personnelles ces commandements de la Justice. Il ne faut pas mentir en prétendant que la loi ordonne le mal toutes les fois qu'elle contredit nos caprices ou qu'elle froisse nos intérêts. Mais, lorsque la loi légale heurte en face la loi morale, lorsque l'égarement d'un despote ou l'hallucination d'une foule décrètent l'évidente iniquité, alors la Justice contraint le juste à briser la loi.

A qui donc et sous quelles conditions devons-nous l'obéissance ?

Profondément et sans conditions, nous la devons au Bien et au Vrai.

Socialement et par respect de la loi du Bien qui nous prescrit les voies pacifiques, nous la devons aux lois existantes. Mais si l'obéissance aux lois détruit l'obéissance au Bien, alors le Bien doit nier et, s'il le peut, détruire la loi.

ALBER JHOUNEY.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

3e LETTRE.

Le soleil, la lune et l'iris.

Vous connaissez les sensitifs ainsi que l'élément dans lequel ils se montrent, c'est-à-dire le dynamide auquel j'ai donné le nom d'OD ; mais par là nous n'avons encore touché qu'à un coin de la bordure du grand vêtement dans lequel toute la nature s'est enveloppée avec lui. Cette merveilleuse force ne découle pas uniquement des pôles des cristaux, elle jaillit encore d'une quantité d'autres sources de l'univers avec une force égale sinon supérieure. De prime abord je vais vous conduire devant les astres, à commencer par le soleil. Placez une personne sensitive à l'ombre, mettez dans sa main gauche un tube vide de baromètre ou un autre tube de verre, ou même un bâton ; faites-lui placer ce tube dans les rayons du soleil tandis que la personne et la main restent à l'ombre. Bientôt vous apprendrez quelque chose de cette simple expérience qui vous étonnera. Vous vous attendez peut-être que la personne qui fera cet essai sentira le chaud ? Elle vous dira tout juste le contraire. La main sensitive percevra des impressions diverses, mais le résultat sera la fraîcheur. Placera-t-elle le tube à l'ombre, la fraîcheur disparaîtra et elle sentira que le tube devient chaud. Le replacera-t-elle derechef dans la lumière du soleil, elle sentira encore revenir le frais ; elle pourra ainsi contrôler alternativement l'exactitude de sa propre sensation. Il existe donc des circonstances très simples qui n'ont pas été observées jusqu'ici, dans lesquelles le rayon solaire immédiat non seulement donne chaud, mais froid de la façon la plus inattendue et la plus singulière. Les sensitifs vous diront que cette fraîcheur

est analogue dans sa manière d'agir à celle que la pointe du cristal de roche possédait. Si donc cette fraicheur est de la nature de l'OD, il faut nécessairement que, d'une façon ou d'autre, elle se laisse exprimer comme apparition lumineuse dans l'obscurité ; et cela vous réussira si vous voulez répéter l'essai qui suit. Je conduisis d'une chambre éclairée un fil de cuivre dans les ténèbres de la chambre obscure ; puis je posai l'extrême bout du fil dans les rayons solaires. Je ne l'eus pas plutôt posé ainsi que la partie du fil qui était dans la chambre commença à devenir lumineuse, et qu'à son extrémité s'éleva une espèce de petite flamme de la grandeur d'un doigt. Ainsi, le rayon solaire versa de l'OD dans le fil de cuivre, que les sensiti s virent découler dans l'obscurité sous forme de lumière Allez un peu plus avant ; faites tomber le rayon solaire sur un bon verre prismatique et jetez les couleurs de l'iris contre le mur le plus près ; faites éprouver ces couleurs l'une après l'autre par une personne sensitive ayant le tube de verre dans la main gauche. Si elle le tient de façon à ne recueillir dans l'air que la couleur bleue et la violette, la sensation sera excitée par la fraîcheur d'une manière fort agréable et plus fraichement qu'elle ne l'a été par le rayon solaire dans son intégrité.

Si au contraire elle porte le tube dans le jaune et mieux encore dans le rayon rouge, alors disparaîtra soudain la bienfaisante fraîcheur, pour faire place au chaud ; une tiédeur et un malaise alourdiront bientôt tout le bras. Au lieu du tube vous pouvez aussi faire plonger un doigt nu de la sensitive dans les couleurs, le résultat sera le même. J'ai donné la préférence au tube pour exclure la coopération des véritables rayons du calorique. Les produits décomposés de la lumière du soleil furent exactement similaires à ceux des pôles des cristaux. Il ressort de là que l'OD, dans ses deux manières d'agir, est contenu dans les rayons solaires ; il efflue à chaque moment en quantité incommensurable de notre astre du jour avec la lumière et avec le calorique, et forme en lui un nouveau et puissant agent, dont nous ne pouvons pas encore entrevoir la portée. Permettez-moi maintenant de jeter un regard rétrospectif sur les ennemis du jaune et les amis du bleu dont il est question dans ma première lettre. N'avons-nous pas vu que le pôle du cristal qui a exhalé une fraîcheur agréable a donné une lumière bleue, et ne re-

trouvez-vous pas ici, par une toute autre voie, que la lumière solaire, par son rayon bleu, donne une fraîcheur agréable, en sens inverse de la lumière rouge et jaune de l'autre pôle du cristal ? De même le rayon jaune et rouge n'a-t-il pas excité de douloureuses sensations par un souffle tiède et contraire aux sensitifs ? Vous voyez que dans les deux cas, si infiniment distincts l'un de l'autre, le bleu est toujours accompagné par des sensations agréables, et le rouge-jaune par des sensations contraires. Partant, vous obtenez un premier indice qui vous rendra attentif contre un prompt jugement sur les soi-disant caprices des personnes sensitives. Remarquez qu'en effet il doit encore être caché quelqu'autre chose dans le jaune et le bleu de nos couleurs que la simple action optique sur le réseau de notre œil, et qu'un profond instinct pour une chose fine et inconnue guide ici le jugement de nos sensitifs ; cela mérite tous les efforts de notre attention. Mais, abstraction faite des couleurs, je veux vous présenter un autre essai facile que j'ai fait souvent pour distinguer le contenant d'OD des rayons solaires. Polarisez ces derniers à la manière ordinaire et laissez-les tomber sous 35 degrés sur un groupe d'une douzaine de feuilles de verre ; laissez alors plonger le tube que le sensitif tiendra dans sa main gauche tantôt dans la lumière émise, tantôt dans celle qui a passé ; vous l'entendrez toujours dire que la première donne une fraîcheur odique et la dernière un tiède désagréable. Si vous êtes de bonne humeur, vous pourrez par ce qui suit narguer un peu les chimistes. Prenez deux verres d'eau semblables : mettez l'un dans la lumière solaire émise et l'autre dans celle qui a passé. Après 6 ou 8 minutes de séjour, faites déguster l'eau par un sensitif. Il vous dira de suite que l'eau de la lumière émise est fraîche et un peu acidulée, et que celle de la lumière passée est tiède et légèrement amère. Faites une autre chose : posez un petit bocal en verre rempli d'eau dans la lumière bleue de l'iris et un autre dans le rouge-jaune, ou posez-en un au bout de la pointe d'un grand cristal de roche et un autre au-dessous du côté obtus, vous pouvez être assuré que dans ces deux cas le sensitif trouvera toujours l'eau sortant de la lumière bleue agréable, délicate, acidulée, et celle sortant de la rouge-jaune dégoûtante, un peu amère et acerbe. Il boira le premier avec jouissance, si vous le lui permettez ; mais si vous

voulez le forcer à vider l'autre, il pourra vous arriver comme à moi que peu après le sensitif vomira à grands efforts. Maintenant donnez ces eaux à messieurs les analyseurs chimistes, et qu'ils vous en extraient l'amarum et l'acidum !

Procédez avec la lumière de la lune comme vous l'avez fait avec celle du soleil, vous obtiendrez des résultats semblables, mais en partie polairement inverse. Un tube de verre tenu par la main gauche d'un sensitif dans la pure et pleine lumière de la lune ne lui donnera point de fraîcheur, mais lui semblera tiède. Un verre d'eau qui aura séjourné au clair de la lune lui paraitra plus tiède et d'un plus mauvais goût que celle qui a resté pendant le même temps à l'ombre. Tout le monde connaît la grande influence que la lune exerce sur quantité d'hommes ; toutes les personnes qui sont sous sa pression sont sans exception des sensitifs et dans la règle assez délicats. Comme il est prouvé que la lune émet des produits odiques et que son influence sur les lunatiques concorde parfaitement avec ceux qu'on peut obtenir d'autres sources odiques, cet astre devient d'une grande signification pour nous comme effluent l'OD. Ainsi, la lumière du soleil et de la lune nous irradient si richement la force odique, que nous pouvons la recueillir facilement et la maintenir comme dans les simples expériences que je vous ai citées. Bientôt vous recevrez des preuves de son immense influence sur le genre humain et partant sur les règnes animal et végétal. L'OD est en *tout* comme dynamique cosmique ; il rayonne d'étoile en étoile, et, de même que la lumière et le calorique, il embrasse l'univers entier.

(*A suivre.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Le dogme de l'Infaillibilité papale

DEUXIÈME ARTICLE

Au dernier numéro de l'*Etoile*, je n'ai pas tout dit, et je ne saurais tout dire encore dans ce nouvel article, sur l'infaillibilité personnelle du

Pape, sur l'ésotérisme de ce Dogme extraordinaire et sur sa merveilleuse aptitude à résoudre méthodiquement, pacifiquement, la grande *Question sociale* qui est à l'ordre du jour dans divers centres d'études économiques. La chrétienté tout entière est préoccupée et comme obsédée par ce problème que Renan appelait le *Problème de l'Humanité*. Cette obsession n'est pas diabolique, ainsi que le disent certains cléricaux ; elle est divine, étant l'œuvre même de l'Esprit nouveau, dont le Christ annonça la diffusion générale dans tous les cœurs.

Nous traversons la phase la plus forte de l'histoire, et nous entrons dans la période la plus aiguë de la crise finale prédite en ces termes par le Messie : Νῦν κρίσις κόσμου τούτου — *nunc judicium est mundi.* — C'est maintenant la crise du monde césarien, de son jugement et de sa fin dernière (*Joan.*, XII, 31).

Dans ses paraboles, le Rédempteur compara cette épreuve aux douleurs de la femme dont l'heure est venue et dont les entrailles se déchirent pour donner à la terre un homme nouveau. C'est qu'en effet la Société chrétienne, ou l'Eglise universelle est en mal d'enfant et sur le point de mettre au monde une Humanité nouvelle qui sera le corps social du Christ, le prolétariat libéré, organisé.

Voici comme s'exprime, à ce sujet, saint Paul, le plus clairvoyant des apôtres et le plus profond des ésotéristes en parlant de ces grandes tribulations : « La création tout entière, dit-il, est en voie de parturition ; elle gémit et soupire après sa délivrance, jusqu'à ce que le Christ — le Christ social — soit formé en elle et constitué sur la terre. *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc..., donec formetur Christus* (*Rom.*, VIII, 22 ; *Galat.*, IV, 19). Cela durera tant que les peuples mineurs seront retenus sous la maîtrise et resteront soumis à la tutelle des prêtres et des rois ; cela finira le jour où ils auront atteint leur majorité et conquis leurs droits

à la liberté, à l'émancipation, au *self-government* de leurs propres destinées.

*
* *

Il n'y a, dans le fait de cette libération et de cette émancipation, rien que de conforme aux saintes lois de la nature et aux lois encore plus saintes de l'Evangile. Si les prêtres et les rois n'en conviennent pas, c'est qu'ils ont tout intérêt à prolonger la lucrative tutelle et la souveraine maîtrise dont ils abusent depuis longtemps.

Les peuples sont mûrs, et les temps de la délivrance sont venus pour eux, puisque l'esprit qui les anime est l'esprit de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, c'est-à-dire l'esprit même du Saint Evangile, l'âme du Christ dans laquelle ils ont grandi pendant dix-neuf siècles, conformément à la parole de saint Paul : *Crescamus per omnia in eo qui est caput nostrum, Jesus Christus* (*Eph.*, IV, 15).

Or, « là où triomple l'esprit du Seigneur, ajoute l'apôtre, là règne ou doit régner la liberté : *ubi spiritus Domini, ibi libertas* (II^e^ *Cor.*, III, 17) ; et le Maître avait dit : Vous connaîtrez un jour la vérité et la vérité vous rendra libre : *cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos* (*Joan.*, VIII, 32).

L'émancipation est chose nécessaire et voulue de Dieu. L'esclavage est le noir enfant des ténèbres du Césarisme et de son succédané, le cléricalisme ; la Liberté est la brillante fille du Christ, de son Evangile et de sa vraie religion. C'est par elle et sur elle, sur la Liberté, que se fondent et se perpétuent la grandeur et la dignité des sociétés humaines, et qu'elles prennent leur accroissement et leur force, « en esprit, en sagesse et en âge », comme il est écrit dans saint Luc, de celui qui se proclama lui-même le *Libérateur du monde*, le *Principe de l'Humanité*, son *Symbole vivant*, sa *Personnification typique* et sa *divine Représentation*, *l'Homme-Dieu* : *Puer autem crescebat et confortabatur spiritu*

sapientiâ et ætate, coram Deo, et coram hominibus (Luc, I, 80 ; II, 40).

* * *

Le monde est gouverné par une seule et même énergie qui est la force d'Évolution, d'Emancipation et de Rénovation ou transformation, dont les phénomènes cosmiques ont pour théâtre l'Univers entier.

Les prêtres ont tort de voir partout des miracles ou des interventions surnaturels. Il n'y a pas d'autre miracles, pas d'autre intervention que celle des puissances cosmogoniques dont Hermès Trismégiste divulgua l'opération dans les sanctuaires égyptiens où Moïse, Orphée, Pythagore et tant d'autres révélateurs reçurent l'initiation, comme l'affirment nos saintes Ecritures au sujet de Moïse: *Eruditus est Moyses in omni sapientia Ægyptiorum* (*Act.*, VII, 22). Ces puissances sont les agences secrètes de Dieu, ses ouvrières intelligentes, ses Dynamiques vivantes, les *Eloïms* d'après la Genèse et la Kabbale hébraïque.

Les lois qui régissent toute la création, dans ses deux sphères à la fois, dans la sphère invisible ou spirituelle, et dans la sphère visible ou matérielle, sont harmoniques et d'une analogie parfaite, si elles ne sont pas identiquement les mêmes. Les choses se passent dans la région supérieure, au pôle Nord de l'Univers, comme elles se passent dans la région inférieure, au pôle Sud de ce même Univers. De là, ce que disait Hermès: « En haut c'est comme en bas, et en bas c'est comme en haut.» De là, aussi, cet enseignement du Christ, qui résume tout son évangile et toute sa mission réparatrice: *Non veni solvere legem, sed adimplere.* Je ne suis pas venu abolir la loi, je suis venu l'accomplir (*Matth.*, V, 17). De là enfin la grande Oraison dominicale dont il a fait notre prière de chaque jour : *Pater, adveniat Regnum tuum, fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.* — Que votre règne arrive et que votre vo-

lonté se fasse ici-bas sur la terre, comme elle se fait là-haut dans le ciel (*Matth.*, VI, 9).

Franchement, je ne vois pas ce que les prêtres peuvent trouver à redire à cet enseignement qui est celui de tous les anciens temples universitaires et qui est aussi celui de notre propre tradition judéo-chrétienne. Les lois de la nature sont inviolables.

Ah ! il faudra bien que les cléricaux reviennent de leur erreur en fait de miracle, s'ils veulent rendre à la Religion le caractère scientifique et rationnel que lui imprimèrent ses premiers apôtres et que lui reconnaissent aujourd'hui tous les initiés au profond ésotérisme de nos Saintes-Ecritures, de nos Dogmes et de nos Sacrements. Il faudra ce retour à la vérité, s'ils veulent échapper aux anathèmes dont le menacera tantôt le chef de la catholicité, Pierre converti, comme il est de nos jours, et chargé de confirmer ses frères. *Et tu, Petre, aliquando conversus confirma fratres tuos* (*Luc*, XXII, 32).

* * *

Les nobles paroles que le nouveau cardinal de Rouen vient de prononcer à l'Elysée devant le président Carnot prouvent que l'appel de Léon XIII, en faveur des principes de la civilisation moderne, de la Démocratie, de la République et du Socialisme, est parfaitement entendu et obéi. L'infaillibilité n'est pas un vain Dogme.

* * *

Le phénomène social que je signale, de l'émancipation du peuple et de la libération du prolétariat, est facile à observer sur une mappemonde. L'exode est général. Il s'accomplit dans la Chrétienté tout entière, à quelque confession cléricale qu'appartiennent les masses; — et pas a lleurs, entendez-vous, pas en dehors des régions géographiques qu'a visitées et travaillées l'Esprit du saint Evangile, l'âme du Christ Libéra-

teur, Rédempteur et Sauveur ; pas même dans les contrées qui furent le berceau de sa religion et qu'on appelait autrefois *le jardin du Christianisme*, comme étaient, par exemple, les Etats aujourd'hui musulmans de tout le Nord africain, depuis l'Egypte jusqu'au Maroc, à travers les anciennes Eglises où brillèrent les Clément d'Alexandrie, les Augustin d'Hippone, les Cyprien de Carthage, — je ne nomme que les évêques les plus illustres, les diocèses les plus prospères. La même remarque s'applique à la Turquie d'Europe et à la Turquie d'Asie, jadis si florissantes sous le soleil et les rosées de l'Evangile, aujourd'hui stérilisées à l'ombre du Coran.

C'est la contre-épreuve de la vérité sociale, énoncée par saint Paul : là où règne le Christ, là règne la liberté ; là où ne règne pas ou bien ne règne plus le Christ, là ne règne pas la liberté. Je pourrais pousser plus loin ces déductions et ajouter que l'esprit d'émancipation ou d'affranchissement se manifeste, fermente et bouillonne plus énergiquement que partout ailleurs chez les peuples de race latine, qui sont restés fidèles au Pape jusqu'à présent et qui seront les derniers à sortir du giron de l'Eglise romaine, au jour prochain où Pierre leur en ouvrira les portes, en proclamant le Socialisme évangélique. De beaux et grands esprits ont longtemps espéré qu'une réforme intelligente pourrait sauver l'Eglise et lui ramener les peuples, sortis déjà presque tous de nos enceintes cléricales. C'est une erreur, c'est une illusion, comme je n'ai jamais cessé de le dire de vive voix et par écrit au grand orateur de Notre-Dame de Paris, le célèbre père Hyacinthe, qui se consume en vains efforts pour une œuvre impossible, et d'ailleurs discréditée d'avance et répudiée, condamnée par les peuples.

Le cléricalisme est mort ; ce n'est pas à le ressusciter sous n'importe quelle forme, romaine ou grecque, gallicane, protestante ou anglicane que songent les peuples et que le Christ travaille par son vicaire. C'est évident ! la providence se

déclare, les desseins de Dieu sont manifestes et les événements se précipitent vers lasolution prévue par les ésotéristes et formellement annoncée par tous les oracles de la grande et vénérable tradition judéo-chrétienne, qui depuis 6,000 ans porte, voilees devant les princes des prêtres et les prêtres des princes, les destinées religieuses et sociales de l'humanité tout entière.

*
* *

L'Eglise du Christ n'est pas à réformer; elle est à transformer, à transfigurer, comme se transforma et se transfigura sur le Thabor son divin Fondateur, sa tête organique et céleste, son adorable prototype.

Le christianisme aboutira à ses fins qui sont économiques, sociales et catholiques et non pas cléricales, romaines et politiques. Les prêtres disparaîtront, comme l'a prédit saint Paul (*Ire Cor.*, IV, 9) ; le christianisme, c'est le socialisme au même titre que le Christ est la personnification du Prolétariat et de l'humanité. Les peuples sont les membres et les organes de son corps social; son âme, c'est laJustice ; son esprit, c'est la Vérité, et son règnesera le règne impersonnel, populaire et démocratique de cette justice et de cette vérité, et de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité dont rêvent aujourd'hui tous les peuples chrétiens et dont ils jouiront demain, dès qu'ils sauront ce qui, d'après saint Paul, fut révélé aux saints apôtres de l'origine, à savoir « que les nations sont cohéritières, co-participantes et concorporelles en Jésus-Christ ». Je n'invente rien ! *Revelatum est sanctis apostolis gentes esse cohœredes, comparticipes et concorporales in Christo Jesu per Evangelium.* (*Eph.*, III, 6.)

Donnez aux expériences de l'histoire, aux progrès de l'esprit nouveau qui souffle partout, le temps de s'élever à ce splendide idéal qui n'a rien que de très positif, et laissez au Pontife le soin de s'expliquer en exerçant son *infaillibilité* sur ce

thème, comme il l'a déjà fait sur le socialisme, à demi-mot seulement, dans la mesure et avec la réserve que lui commande l'état présent du monde, et vous en entendrez, vous en verrez de belles.

L'encyclique *Rerum Novarum* ouvre un cours nouveau d'enseignements ésotériques, qui ne sera pas clos de sitôt. Tous les Dogmes y passeront. Ils seront tous expliqués rationnellement, tous adaptés à la transformation religieuse et sociale que fera subir à l'Eglise la nouvelle Révélation de la Révélation, promise au monde par le messie et les prophètes, par les initiés et les intuitifs, et qui sera peu à peu *confirmée* par le Pape.

N'avez-vous jamais lu, n'avez-vous pas compris l'annonce parabolique de saint Pierre, sur la *confession* duquel, solide comme « la pierre », s'est fondée l'immortelle Eglise de Jésus-Christ ? Cette annonce prophétique est rapportée à la fin du dernier chapitre de sa dernière Epître. Je vais citer ce texte en entier dans sa forme littérale, et mot par mot, à cause de sa grande importance sociale que je ferai ressortir en finissant : *Expectantes et properantes in adventum diei Domini, per quem cœli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent. Novos enim cœlos et novam terram, secundum promissa ipsius expectamus in quibus justitia habitat* (II^e *Petr.*, *II*, 12.)

Qu'est-ce à dire, sinon ceci :

« Nous soupirons après l'avènement du jour du Seigneur. (L'avènement du jour du Seigneur, c'est l'avènement du Règne des peuples en qui s'est incarné l'esprit de l'Evangile et personnifié, le Christ social.) Alors le vieux ciel de César, ses vieilles idées, ses vieux principes de gouvernement s'évanouiront et disparaitront ; les éléments de l'ancien monde et de la vieille société seront dissous et feront place à un nouvel état de choses. Car nous attendons, sur la parole même du Christ et d'après ses promesses, de

nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. »

Cette annonce est la répétition et la confirmation de celles qui se trouvent chez tous les prophètes canoniques et dans presque chaque page du saint Evangile, des Epitres et de l'Apocalypse. Et cet avènement est celui qui se fait aujourd'hui même, sous nos yeux, dans la chrétienté tout entière, et que les cléricaux n'attendaient pas de sitôt, ici-bas, sous cette forme, laquelle dérange si fort leurs calculs et leurs intérêts politiques.

Voilà pourquoi il faut toute l'autorité que donne au Pontife le nouveau Dogme de son *Infaillibilité personnelle*, pour forcer les politiciens du cléricalisme à s'incliner, bon gré mal gré, car on ne résiste pas plus au Pape qu'on ne peut résister au Christ dont il est le représentant et le fondé de pouvoirs.

L'abbé Roca.

Vues générales sur le Socialisme

A PROPOS DE L'ENQUÊTE DU *Figaro*

Nous venons de reprendre aujourd'hui l'enquête que M. Jules Huret poursuit dans le *Figaro* depuis quelques mois. Il s'agit toujours du Socialisme et de ses divers systèmes. Cette enquête est précieuse, parce qu'elle est véridique et sans parti pris. M. Huret, dans ses derniers articles, a mis en scène des personnages intéressants, qui tous se sont chargés de défendre leur cause... M. Huret n'en décourage aucun. Mais il ne parait pas avoir grande confiance dans les diverses panacées qui lui sont offertes. Quant à nous, nous les connaissions déjà, et savions sur chacune d'elles à quoi nous en tenir. Mais nous n'avons pas été fâché de revoir ces vieilles connaissances, trouvant que, dans leurs systèmes et dans leurs doctrines, il y avait pour le penseur quelque chose de bon, sinon d'excellent à retenir. C'est une synthèse qu'il faut présenter aux hommes de l'avenir et non pas des systèmes fragmentaires, et n'envisa-

geant, tous, qu'un des côtés de la question sociale. Les fondateurs de systèmes ont du mal à comprendre cela : le Socialisme ne peut, pas plus que la Religion, se laisser enfermer dans un système. Il est et doit rester une synthèse. Que voulez-vous, le Socialisme contient tous les progrès et toutes les espérances qui, en France et en Europe, sont en germe depuis dix-huit siècles, y compris la Révolution de 1789, et ces longs siècles du moyen âge catholique qui furent comme le sommeil de la pensée humaine et, trop souvent, son martyrologe ! Maintenant, depuis la Réforme, *le monde s'agite* et l'on *ne voit pas que Dieu le mène* plus qu'il ne le faisait avant l'apparition du Christianisme ; mais, à part Dieu, qui *a l'air* de ne pas s'en mêler, l'homme a amassé des forces nouvelles et acquis des richesses matérielles et sociales qu'il ne sait encore ni distribuer, ni organiser, de sorte qu'en tâtonnant, dans les périodes critiques que nous traversons, il semble perdre son temps et sa jeunesse la plus virile. Patience ! Cela ne fait que commencer. J'ai idée que le Socialisme ouvrier nous débarrassera du tâtonnement de la première heure et des difficultés qui barrent la route. C'est un rêve peut-être, dont cependant l'anarchisme militant est le dernier mot.

L'éducation des peuples est toute à faire, et c'est même la première chose qu'il faut entreprendre. Maintenant que la Science ne relève plus que de la Raison, et se trouve dégagée de la foi, il ne reste donc plus qu'à instruire les foules humaines, en commençant par les petits enfants qui constituent les générations futures : *Posteri, posteri vestra res agitur*, car il faut songer que ces générations futures, pour lesquelles nous travaillons, ne sont encore que des enfants, et que les âges d'enfance de notre humanité sont loin d'être clos. Hélas ! voilà déjà un siècle écoulé depuis notre grande Révolution, et tout est à recommencer, si nous ne voulons pas en perdre les fruits !

Il faut cependant songer à tirer parti de toutes ces choses, de toutes ces forces, de tous nos progrès et de toutes nos richesses, mais en tirer parti au profit de tous et non plus pour l'avantage de quelques privilégiés. Or, le Socialisme, selon nous, est cela ou il n'est rien : faire fructifier, au profit de tous, ce qui est accaparé par quelques-uns, voilà sa raison d'être. La socialisation a été demandée des l'origine. On l'a

toujours cherchée dans le communisme : elle n'est cependant pas plus là que dans l'individualisme à outrance. Elle est dans *le travail personnel* et *dans la propriété*. Mais il en faut pour tous. Tout homme est né propriétaire. Il veut posséder la terre, qui est la patrie commune, en même temps qu'elle est notre mère à tous. Il ne s'agit pas de posséder en commun, car cela revient à ne pas posséder du tout. Toutes les luttes de classes, toutes les guerres entre nations viennent de là.

La communauté n'est pas l'idéal, à moins qu'elle ne possède en elle la liberté. Or, nul n'est libre au sein de la communauté, parce que nul ne peut posséder quoi que ce soit, pas même son âme, c'est-à-dire sa personne. Voyez plutôt l'histoire. Quelques moines, quelques religieux, sépares du monde, s'entendent pour vivre en commun : mais il leur faut toujours, à côté, une société qui les nourrisse et les protège ! Tels étaient les thérapeutes, en Egypte, tels étaient les pauvres du christianisme qui n'avaient rien à eux, ayant fait vœu de pauvreté, ainsi que nous le voyons dans *les Actes des Apôtres* où le chef, saint Pierre, fait exécuter par *ses sicaires* le mari et la femme, Ananias et Saphira, qui, après être entrés *en religion*, avaient, par mesure de précaution, détourné une partie de la fortune qu'ils s'étaient engagés à mettre en entier dans la communauté. On ne doit rien posséder en communauté. On est propriétaire ou on ne l'est pas : il n'y a pas de milieu ; qui ne le comprend ?

Et, d'abord, il faut se posséder soi-même, être maître de sa vie, de sa personne, puis de ses instruments de travail, donc de la terre qui est le premier des instruments de travail, le plus utile et le plus fécond. Aussi toute réforme commencée sans la terre, sans la maison, sans le champ, est vaine, stérile et finit à la première génération.

Car, pour avoir des enfants, une femme, un foyer, et devenir un travailleur utile, il faut à chaque homme sa part de terre et d'air et de soleil. Alors on devient tout ce qu'on veut, ou tout ce qu'on peut. Alors on commence à être non pas seulement un individu, mais *une humanité*, et alors les générations *renaissent*, et l'on se remet à repeupler son globe. Commençons donc par distribuer la terre à tous les travailleurs, et nous verrons ce que devient le repeuplement de la France ! Nous croyons qu'il marchera

plus vite qu'on ne voudra, car les enfants naissent partout où la vie et la liberté se rencontrent.

Quant au travail, il ne manque jamais à la terre débarrassée des oisifs et des parasites. Mais derrière chaque véritable producteur en contact direct avec la terre qu'il féconde, ou derrière l'usine, et tout travail utile, il y a un agioteur ou un cabaretier, un marchand, quelquefois un simple joueur, un cambrioleur, un rastaquouère, qui prend à ce véritable producteur ses économies, et les vole pour lui en faire l'avance d'un an, d'un mois, d'une semaine ! Le banquier fait faillite aux bourgeois ! Ces petits industriels sont les rongeurs et les sangsues du peuple. Ah ! les ouvriers ont perdu leur tête en se séparant des classes supérieures, et les classes supérieures, en voulant s'enrichir par l'agiotage, ont perdu leur influence et leur honneur !

Le jeu, la spéculation, l'agiotage sont aujourd'hui partout, et nul ne se trouve assez riche pour vivre en millionaire, de sorte que le nombre des voleurs par la spéculation va toujours croissant et menace de tout envahir ! Pour un qui s'enrichit aux dépens des travailleurs, il y en a dix qui succombent honteusement et finissent par la faillite, ou le bagne et la prison, ce qui n'empêche pas cependant le nombre des voleurs de grandir ! Nous avons compté dans un seul mois trente percepteurs, une douzaine de banquiers, des notaires, et des marchands de vins en quantité, qui avaient levé le pied en emportant la caisse. Que sont-ils devenus, ces gens ! Ils avaient jusque-là parié aux courses, et maintenant ils vont grossir les rangs des cambrioleurs et des souteneurs, en attendant qu'ils fassent pis ! Hier dupes, aujourd'hui fripons !

Si les bourgeois et les ouvriers ne cessent pas de se nuire mutuellement, et n'essaient pas de s'entendre, ils resteront exposés à tous les maux, à toutes les misères, à toutes les défaillances. Séparés, ils ne formeront jamais un peuple, et la France sera envahie par les autres peuples plus jeunes et infiniment moins corrompus, disons-le à notre honte ! Mais si elle voulait s'entendre et en revenir au point de départ de sa dernière révolution pour l'organiser à nouveau, et de fond en comble, tout pourrait encore être sauvé, mais il faudrait se soumettre à des réformes. Il faudrait que les ouvriers missent à leur tête les meilleurs d'entre eux, et consentissent à se

réformer eux-mêmes. Il est temps qu'ils sortent de l'état d'enfance et de bestialité où ils croupissent. On fait ce qu'on peut pour les instruire, eux et leurs enfants, mais qui les guérira de leurs vices, de leur ignorance crasseuse, de l'ivrognerie par exemple et des autres vices qu'elle engendre en leur enlevant, en même temps que les soucis de leur dignité, le gouvernement d'eux-mêmes ?

Et les bourgeois, que leur âpreté au gain dévore et livre en pâture à toutes les tentations du jeu, de la spéculation et de l'agiotage ! Nous le disons plus haut, le mal est là, il est en haut, il est en bas, il est partout, mais il est surtout chez ces classes dirigeantes qui ne comprennent plus autre chose que le vol, l'agiotage et la spéculation ! Nous sommes obligé de nous répéter, il le faut absolument pour qu'on lise bien ce que nous voulons qu'on lise : Derrière chaque véritable travailleur, il y a un parasite, un voleur, un agioteur, un banquier, un bouilleur de cru, un marchand de vin, un grand électeur trop souvent (les grands électeurs se recrutent surtout parmi les marchands de vins !) qui prend ses économies, les économies du véritable producteur, en employant la fraude et le mensonge, et en démoralisant l'état social.

Tout le monde veut être riche, mais tout le monde ne veut pas le devenir par des voies honnêtes, car ce sont les plus difficiles et non les plus promptes, ni peut-être même les plus sûres. Et c'est là que le vol commence. Que ne le disent-ils pas, ceux qui ont charge d'âmes ? Pour avoir le droit de s'enrichir, il faut travailler la terre ! La terre seule, sans nuire à personne, peut rendre plus qu'on ne lui a confié. L'usure, le jeu, la spéculation sont de véritables vols. Et non seulement il n'y a de légitimement gagné que ce qui vient de la culture du sol par le travail et l'épargne, mais il faut la participation du travail de soi, pour soi ou pour sa famille. Il faut à la fois le travail, et l'instrument du travail, pour chacun et pour tous ! Voilà les conditions de la vraie moralité et les bases d'une Sociologie nouvelle.

CHARLES FAUVETY.

(*La Religion Universelle.*)

L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(*Suite*)

Propagande Sociétaire

Tels étaient les problèmes dont Fourier, cet immortel penseur, avait proposé la solution ; cela entrait au vif des questions qui m'avaient occupé, et en dehors desquelles je ne pouvais voir de but réel pour l'humanité. Pour la première fois, je trouvais la Pensée affirmant la Justice, et les lois de son équilibre applicables à toutes les actions humaines ; Fourier avait donc immédiatement ce mérite à mes yeux, d'être le premier des réformateurs qui, écartant tout préjugé de castes, cherchait la réalisation de la justice, de la liberté et du bonheur *pour tous* sur la terre, contrairement à ce qu'ont fait avant lui tous les législateurs et les philosophes, qui, de tout temps, n'ont vu la société possible que sous le régime des privilèges d'une *minorité* s'attribuant l'autorité, la liberté et la jouissance des biens terrestres, au milieu d'une *immense majorité* subissant l'esclavage, la servitude, la subordination, la pauvreté ou la misère suivant les temps et les lieux.

Fourier ne venait pas comme tant d'autres s'insurger contre le chaos des iniquités sociales pour en reconnaître ensuite la nécessité ; il venait signaler et préciser le mal avec une puissance de diagnostic à laquelle n'échappait aucun des besoins matériels, intellectuels, moraux et sociaux de la créature humaine, et donnait satisfaction à chacun d'eux.

Les solutions proposées par Fourier et enseignées par ses disciples étaient-elles exemptes

---

1. Recommandée à l'étude et la méditation des Frères du *Premier Degré de l'Etoile*.

d'erreurs ? Cela pouvait être mis en doute ; l'expérience n'en était pas faite, mais les voies pacifiques que ces solutions exigeaient, la grandeur et la hardiesse de leur conception, le dévouement à l'humanité dont elles étaient l'expression, tout cet ensemble répondait trop à mes aspirations, pour que je ne fusse pas du nombre des hommes qui desiraient ardemment voir le monde en possession des vérités incontestables, et des principes d'organisation sociale proclamés par Fourier, dût-il s'y trouver quelque erreur ; et il était difficile qu'entraîné par l'ardeur de ses conceptions, Fourier ne fût pas tombé dans l'exagération de quelque idée ou de quelque principe.

Ses disciples n'acceptaient d'ailleurs d'autre motif de ralliement que le progrès de la science sociale par la propagation de l'expérience. Ce n'était pas aux idées d'un homme qu'ils s'attachaient, mais aux vérités que ces idées renfermaient ; aussi repoussaient-ils les qualifications de *Fouriériste* pour eux-mêmes, et de *Fouriérisme* pour leur doctrine.

Disciples de Fourier, ils n'entendaient en aucune façon croire et professer parce que le maitre l'avait dit, mais croire et professer au nom de la science qu'ils prétendaient tenir de lui ; aussi se désignaient-ils sous le nom de membres de l'école sociétaire, faisant par là comprendre que la science sociale et les vérités renfermées dans le principe d'Association étaient le seul objet de leurs préoccupations.

L'école sociétaire remplissait alors un double rôle : la propagation des idées nouvelles d'association, de mutualité, de coopération, de solidarité, et la recherche des moyens de leur application intégrale, c'est-à-dire de leur application à toutes les fonctions de la vie usuelle réunies en faisceau.

La liberté, laissée alors à la parole et au droit de réunion, était encore suffisante pour permettre l'enseignement écrit et l'enseignement oral sous des formes très variées. De chaleureux dévoue-

ments ne firent pas défaut à cette tâche, c'était l'élément actif de l'école.

Son élément passif était constitué de dévouements d'un autre ordre qui, par des subsides, entretenaient la propagande, et tendaient à la constitution du capital nécessaire à une expérience pratique des principes dont nous venons d'esquisser le programme.

Le courant des idées allait grandissant, la propagande attirait chaque jour de nouvelles recrues à l'école sociétaire ; celle-ci comptait des hommes de savoir et des adeptes sur tous les points du monde, et l'espérance d'une expérience pratique de Fourier acquérait chaque jour plus de force dans l'esprit des hommes, qui considéraient cette épreuve comme l'événement le plus heureux que l'humanité pût accomplir, dans l'intérêt de la tranquillité et du bonheur de toutes les classes de la société.

Il y avait, certainement, un entraînement irréfléchi dans l'exagération des espérances de l'école sociétaire. Le progrès est lent et difficile à réaliser, et la théorie de Fourier fût-elle, en principe, complètement exempte d'erreur, que son application immédiate aurait échoué : d'abord, par l'incapacité industrielle des sociétaires exerçant plusieurs fonctions productives, comme la théorie en indique la nécessité, et plus encore par les nombreux préjugés et les habitudes invétérées qu'ils eussent apportées dans un régime social, auquel l'homme ne peut devenir propre qu'après avoir été retrempé par une éducation rationnelle sous le régime de la vraie liberté : de la liberté physique, de la liberté morale et de la liberté intellectuelle.

Mais, si l'on peut dire que l'essai de la théorie phalanstérienne eût échoué dans ses caractères les plus saillants, nul n'est en droit d'affirmer qu'il ne fût pas sorti d'une pareille expérience la démonstration éclatante de la valeur d'un grand nombre des principes sociétaires que cette théorie renferme, surtout si l'expérience avait été

faite sous la protection de la liberté et à l'abri des exigences des préjugés, et si elle avait eu pour fondateur un homme fortement trempé, capable de suivre l'opération dans tous ses mouvements et de distinguer les côtés de la théorie accessibles à une application immédiate, de ceux dont l'application aurait dû être suspendue ou complètement écartée.

Mais pour arriver à fonder la Commune sociétaire, pour arriver à réunir une population de 1,600 à 1,800 personnes, sans y admettre les incapacités pouvant compromettre le succès, il fallait former des convictions fortes et nombreuses.

Il fallait surtout amener les classes qui possèdent la richesse à comprendre : qu'il n'y a de salut certain pour personne en ce monde, tant que le bonheur de tous n'est pas assuré, et que c'est en établissant le règne de la justice et de l'équité, par une juste répartition des choses que la vie rend nécessaires à tous, que la paix et le bonheur entre les hommes peuvent devenir réels et durables.

Une fois ces convictions faites, la théorie de Fourier aurait pu trouver les capitaux, assez considérables, qu'elle exigeait pour fonder de toutes pièces une commune nouvelle, nécessaire à son expérimentation.

L'école sociétaire en était là de son action militante, lorsque les événements de 1848 vinrent détruire les fruits des travaux et des sacrifices qu'elle avait accomplis en vue de la mise en pratique de ses théories.

La femme égale à l'homme

Dona Concepcion Arénal de Carasco

Nous empruntons à l'ouvrage de M. Théodore Stanton (*The woman question in Europe*) la notice biographique suivante sur Mme Concepcion Arénal.

Dona Concepcion Arénal de Garcia Carasco est née en 1820 au Ferrol (Galice-Espagne). Son père, patriote distingué, laissa ses livres pour prendre l'épée lors de la guerre de l'Indépendance en 1808. Au rétablissement de la paix, il fut en butte à des persécutions sous le gouvernement despotique de Ferdinand VII, à cause de ses idées libérales, et il mourut en exil lorsqu'il n'avait pas quarante ans.

Après la mort de son père, Dona Concepcion revint avec sa mère à Madrid et y perfectionna son instruction à laquelle on donna les plus grands soins.

En 1847, elle épousa Fernando Garcia Carasco, un juriste et un écrivain remarquable, l'un des écrivains les plus libéraux du journal l'*Ibéria*, alors (1853-1855) organe des plus importants en Espagne, et y donna des articles des plus remarqués (*leading articles*). En 1860, l'académie des sciences morales et politiques de Madrid décerna le premier prix à Mme Arénal pour son très remarquable travail intitulé : *Bienfaisance, Philanthropie et Charité.*

A ce sujet, on rapporte l'anecdote suivante. En Espagne l'opinion publique contraint la femme écrivain à dissimuler son nom derrière un pseudonyme, sans quoi, dans les concours publics, leur sexe se heurte à des préjugés et parfois même on refuse de les admettre. Mme Arénal eut donc recours à un innocent subterfuge lors de ce concours. Plusieurs ouvrages remarquables y avaient été présentés et, lorsqu'on ouvrit l'enveloppe cachetée contenant le nom du lauréat du concours, on trouva que c'était..... Fernando Angel Carasco y Arénal, le fils de Mme Arénal, un enfant de dix ans !! Un mois après, Mme Arénal dut reconnaître devant l'Académie que c'était elle l'auteur de l'œuvre primée.

Elle publia ensuite le *Manuel du Visiteur du Pauvre*, un excellent petit livre qui a été traduit en cinq langues et dont le succès n'est pas encore épuisé. Puis elle donna la *Femme de l'Avenir* (la *Major del Porvenir*) où elle établit que la prétendue infériorité de la femme n'a pour base que l'injustice de vieux préjugés et qu'elle n'a en réalité aucun fondement sérieux.

Mme Arénal a écrit beaucoup sur la Science pénitentiaire qu'elle connait à merveille et son essai sur le *Droit des gens* est le premier et le seul article sorti de la plume d'une femme qui ait été inséré dans la *Bibliotheca Juridica* qui compte parmi ses rédac-

teurs les plus éminents jurisconsultes espagnols.

Parmi les autres ouvrages de Mme Arénal, il faut encore compter deux volumes : la *Question Sociale* et *l'Instruction du peuple* couronné en 1878 par l'Académie des Sciences morales et politiques. Elle est la fondatrice et le principal rédacteur d'une revue de quinzaine : la *Voix de la Charité* (la *Voz de la Caridad*) qui se publie à Madrid depuis plus de quinze ans. Comme poète, un de ses poèmes contre l'esclavage a obtenu un premier prix de la Société espagnole pour l'abolition de l'esclavage. Pendant les dernières guerres civiles en Espagne, elle était secrétaire de la Société de la Croix-Rouge, et elle fut directrice de l'hôpital de Miranda. Enfin, son dernier ouvrage, *la Femme à la maison*, est la dernière production de cet écrivain remarquable. Ce petit volume, conçu dans l'esprit le plus libéral, est paru en 1883.

Théodore STANTON.

(*La Femme.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

La Clé de la Vie

DE LOUIS-MICHEL (DE FIGANIÈRES)

Analyse (*Suite*) [1]

IX

DIGESTION D'UNE PLANÈTE

La vie d'une Planète est tout à fait analogue à celle de l'homme; les trois digestions s'opèrent d'une manière identique, seulement les sources d'alimentation sont plus grossières à cause de l'infériorité de la Planète vis-à-vis du corps humain.

L'*alimentation matérielle* de la Terre se com-

1. Voir l'*Etoile* de janvier.

pose des résidus, après transformation, de tout ce qui a vie sur la surface. C'est un énorme alambic digestif qui ne repousse aucun aliment. Il y a naturellement, comme en toute digestion, perte et profit. La perte est ce qui demeure stérile et reste dans la loi d'attente; le profit est ce qui entretient d'aliments matériels les végétaux et, par ricochet, tout le mobilier vivant du globe.

L'*alimentation vitale* de la Planète est calquée sur celle de l'homme. Le fluide électrique aimanté de l'atmosphère pompe, en le dilatant et le raréfiant, le fluide métallo-ferrugineux et le fluide phosphorescent aimanté des eaux qu'il vivifie ; une digestion s'opère, dont le reste ou superfin alimente les mondicules célestes de l'atmosphère, tandis que la perte, excellente encore pour vivifier les mondicules matériels de la terre, s'en retourne à l'Océan, cœur de la Planète, sous forme de pluies, qui coulent dans le lit des fleuves et des rivières, comme le sang dans nos veines.

L'*alimentation et digestion célestes* ont la même ressemblance complète avec celles de l'homme. Par son cordon aromal, la terre reçoit, en même temps que sa provision de principe vital, celle de fluide électrique-phosphorescent-sonique-divin dont le superfin céleste alimente sa vie. Quant à la perte de cette digestion, c'est le fluide phosphorescent, le fluide sonique et le fluide divin transmis à l'atmosphère, et de là à tout le mobilier.

Les rapports des Planètes entre elles sont intelligents, mais muets, sensitifs et intuitifs; les communications ont lieu par le moyen d'étincelles divines de la nature du globe auquel elles sont destinées. C'est le même mode de circulation que celui qu'emploient les fleurs végétales entre elles au moyen de leurs aromes, ou les hommes entre eux par des discours adaptés au sentiment de chaque auditeur.

La digestion vitale de la Planète comprend

l'échange du principe vital fait au moment de la naissance et de la transformation des hommes et autres membres du mobilier terrestre ; la digestion divine comprend l'échange d'étincelles divines résultant des naissances et des tranformations humaines.

D'ailleurs, toute digestion, quelle qu'elle soit, s'opère selon la loi des quatre règles.

X

DE LA COULEUR ET DES NUANCES DES ASTRES

Nos couleurs, l'un des charmes de nos mondes matériels, sont le pâle reflet de celles des mondes supérieurs, comme ces dernières sont le reflet des couleurs qui existent à leur état réel dans les mondes divins. Dans ce dernier cas elles sont à l'état de fluides lumineux. Elles peuvent d'ailleurs se présenter sous trois apparences : fluidique lumineuse, liquide transparente et solide opaque. Dans les mondes compacts, comme la terre, on les voit sous leurs trois états.

Les trois couleurs radicales sont le rouge, le jaune et le bleu, qui, par leur mélange deux à deux, produisent les quatre autres : violet, indigo, vert, oranger ; enfin les sept réunies forment le blanc qui est la couleur-mère. L'infinie quantité des nuances qui existent sont données par les innombrables combinaisons de ces sept couleurs.

Les mondes célestes lumineux sont blancs. Ils sont constamment alimentés de fluide phosphorescent-lumineux-divin et leur lumière engendre toutes les couleurs.

Ainsi qu'on le voit dans les différents conduits qui parcourent l'intérieur du corps humain, dans le grand Omnivers, les voies dans lesquelles circulent les mondes fluidiques vivifiants

sont *rouge pourpre* ; les voies fluidiques supérieures, de retour au grand cœur des mondes, sont *bleues* ; et les voies inférieures, *jaunes*. Les couleurs sont *azurées* dans les mondes métalloferrugineux, *rosées* dans les mondes phosphorescents aimantés, avec une teinte dorée et une tendance au blanc. La voirie fluidique bleue, couleur foncière des mondes intermédiaires, est la seule visible pour nous dans notre atmosphère. C'est ce bleu qui, par sa combinaison vitale végétale avec le jaune grossier phosphorescent armal des fluides célestes, donne à la nature sa couleur verte, emblème pour elle de vie et de santé. Voilà pourquoi le végétal jaunit sous l'action solaire quand il est surabondamment pourvu des fluides armaux célestes, et pourquoi il reverdit quand lui arrive, sous la forme d'eau, l'alimentation vitale intermédiaire bleue.

Dans le corps humain, les artères renferment la couleur rouge, les veines la bleue, les vaisseaux lymphatiques la jaune. Dans ces vaisseaux circulatoires divers, prennent naissance toutes les couleurs matérielles du corps, excepté cependant la couleur blanche, qui provient des régions célestes lumineuses du cerveau.

Les Soleils centraux des mondes transparents brillent à dominance de fluide lumineux rouge. Ceux d'un ordre moyen étincellent généralement en bleu. Les plus grossiers des Soleils centraux sont jaunes, lumineux ou dorés. Or, comme le blanc céleste phosphorescent alimente constamment les atmosphères de tous les soleils, il s'ensuit que la lumière solaire contient et engendre toutes les couleurs.

Les Soleils centraux donnent leur couleur à tous les autres soleils qu'ils engendrent, et ceux-ci sont de toutes nuances : il y en a de bicolores, de tricolores, de multicolores, par l'effet des associations ou incrustations qui se produisent entre eux. A mesure qu'il progresse, un Soleil brille de plus en plus et devient de plus en plus à dominance de blanc céleste divin.

Les couleurs opaques sont susceptibles de reproduire toutes les nuances par la combinaison des mélanges. Réunies en confusion, elles engendrent les tons noirâtres, sales et enfin noirs. De là, la couleur sombre et noirâtre qui domine dans les mondes opaques du dernier ordre, et la couleur noire des régions où règne la mort morale et la confusion des voiries matérielles opaques des mondes. *La grande géhenne* des mondes, immense réceptacle des résidus impurs du mal, est du noir le plus intense. Là, les exhalaisons sont tellement délétères qu'elles corrompent tout ce qu'elles touchent. Ainsi est la rate, noire et fétide dans l'intérieur de notre corps.

XI

DIGESTION DU GRAND OMNIVERS

Nous employons ce mot *digestion*, parce que nous n'en trouvons pas d'autre exprimant mieux la vérité ; il exprime assez bien l'opération de triage et de chimie qui se fait dans tous les coins, les plus grands et les plus infimes de l'immensité.

Digestion matérielle. Le grand Omnivers renouvelle constamment et naturellement, par l'intermédiaire de la vie qui lui est propre, son corps incommensurable et sans bornes. Il absorbe, au moyen de ses organes, des milliards de Planètes parvenues à l'état de maturité harmonieuse, meublées de leurs quatre règnes extatiques, ravis d'amour divin. Il y a toujours, comme dans notre corps lui-même, la perte et le superfin. La perte est représentée par les parties stériles et insuffisantes des Planètes et des Soleils transformés. Le superfin de cette digestion sert à entretenir les mondes matériels et à fortifier le grand Omnivers par de nouvelles créa-

tions cosmiques. On retrouve là, sur une incommensurable échelle, tout ce dont nous sommes témoins dans de petites proportions sur notre chantier terrestre. Ici notre Soleil développe ses aromes pour accélérer ce grand triage de renouvellement sur toutes les Planètes de son cortège. Là-haut, d'immenses Soleils font ce même travail sur un pied grandiose. Tout vit, travaille et se transforme . Outre les comètes solaires centrales et les germes de soleils extraits de ce superfin, les Soleils centraux transmettent encore l'alimentation aux soleils inférieurs, à tous les globes, par conséquent, et à tous les membres de leur mobilier.

Digestion vitale. L'alimentation vitale du grand Omnivers est composée de quantités infinies de substances qui, par des milliards de cordons fluidiques aromaux, viennent aboutir aux innombrables poumons de l'Omnivers. La perte comprend tout ce qui alimente les atmosphères de tous les astres matériels et porte avec elle tous les fluides attractifs et répulsifs, ainsi que les fluides masculins et féminins. Le superfin appartient aux mondes supérieurs, qu'il ravive en alimentant leurs atmosphères.

Digestion céleste ou divine. C'est la grande loi motrice de tout mouvement, de toute production. Dieu s'alimente constamment de substances fluidiques et d'Esprits supérieurs arrivés au plus haut degré de pureté, de perfection et de grandeur, devenus capables de *fusionner* dans les Cieux des Cieux avec le Grand Etre phosphorescent lumineux fluidique. Ils arrivent à Lui par ses immenses cordons fluidiques correspondant aux innombrables poumons du grand Omnivers. Il y a, comme toujours, digestion. La perte comprend le fluide phosphorescent quintessentiel impropre à l'alimentation et qui est destiné à descendre jusqu'aux confins de l'incommensurable corps divin pour y permettre le développement de toutes les volontés divines. De cette perte font partie les êtres supérieurs animant

les humains de l'un et l'autre sexe, qui deviennent les précurseurs et prophètes envoyés dans les trois natures des mondes pour y apporter la doctrine lumineuse de l'amour divin. Leur rôle est de faire sortir de l'abrutissement, de la barbarie, de l'esclavage et de l'ignorance, les diverses Humanités disséminées sur les globes, et, aussi, d'opérer la fusion et l'incrustation matérielle et fluidique des astres de tous rangs : soleils, planètes et satellites. Le plus pur de cette perte sert encore à la création de divers globes natifs.

Le superfin de la digestion divine constitue la *substance pivotale*, impondérable, fluidique, sonique, toute pénétrée d'amour divin. Cette substance produit la force et la volonté du Grand Homme fluidique infini, incorporée qu'elle est par des milliards de milliards de ramifications à ses trois natures principales. Au superfin appartiennent les grands messagers de Dieu, organes supérieurs de sa volonté. Le superfin quintessentiel embrasse toutes les émanations les plus riches, les plus claires, les plus pures et les plus limpides, où prennent leur origine toutes les sciences les plus grandioses et les plus vraies, n'en faisant qu'une seule. C'est là *ce qui a toujours été, est et sera toujours, sans avoir jamais besoin de se renouveler*, occupé constamment à conserver tout, sans se rebuter ni se lasser, à purifier sans cesse tout ce qui est dégradé, à maintenir enfin l'*Etre infini* dans un état d'intégrité qui ne souffre ni perte ni égarement sans retour.

XII

PRÉCURSEURS. PROPHÈTES. MESSIES. ÊTRES SUPÉRIEURS. GRANDS MESSAGERS DE DIEU.

Toutes les Humanités qui peuplent les différents globes de l'espace sont capables, par leur

état de pureté et leur union, de briguer la faveur suprême d'être admises dans les régions les plus élevées des Cieux. De là, les êtres privilégiés sont envoyés sur les mondes de natures diverses. Les *Précurseurs* procèdent des éliminations phosphorescentes de Dieu. Les *Prophètes* procèdent des éliminations soniques et des éliminations du Verbe. Enfin les *Messies*, envoyés aux divers globes comme expression de la volonté divine, procèdent des éliminations célestes qui sont de toutes les plus élevées et les plus pures. Les Messies, représentant la volonté de Dieu, une et invariable, et appartenant à la même nature céleste fluidique sonique, ne sont tous qu'un *seul et même Messie*, qu'un *seul et même Verbe*. Ils sont tous le même fils aîné de Dieu, LE FILS UNIQUE du Père céleste.

Mais l'Etre suprême a des envoyés plus sublimes encore : ce sont les Etres supérieurs ou *Grands Messagers* qui président à la conservation des organes du grand Omnivers. On peut les considérer comme LES BRAS FLUIDIQUES DE L'ETERNEL, bras innombrables et infinis, aux fonctions illimitées. Formés de la substance divine la plus pure, ils sont assez parfaits pour fusionner, dans les Cieux des Cieux, avec l'Etre Immuable, avec les éléments de sa divine pensée. Ces grands Messagers d'amour sont préposés à toutes les opérations importantes qui se font dans les grands chantiers de génération des mondes. Ils remplissent une foule de missions en dehors des voies normales. Par exemple, attachés à un soleil central, ils présideront à la formation des chefs d'univers ou bien à l'incrustation de soleils arrivés à leur époque de fusion. Ils surveillent et classent les germes dans les voiries. Les Messies passent par la voie obligée des mondes spirituels, des cordons fluidiques aromaux, des centres intelligents des Planètes où ils se rendent, ainsi que des incarnations sur ces Planètes. Les grands Messagers sont dispensés de ces formalités ; ils arrivent à leur gré et à leur heure dans les at-

mosphères des Planètes où les appelle leur service; prenant ou quittant à volonté un corps d'homme pour se mettre en contact avec les habitants de la Planète. Parmi ces esprits supérieurs, il y en a de différents ordres : ils sont soit d'ordre inférieur, soit d'ordre moyen, soit de premier ordre. Ces derniers sont au-dessus de tout contact avec les habitants des globes, et ne font que prêter leur concours dévoué aux unités solaires ou planétaires en voie d'incrustation ou de transformation.

Les grands Messagers divins correspondent, dans le grand Omnivers, aux cinq sens de l'homme opérant à l'aide des hominicules fluidiques de son cerveau.

D'autres grands Messagers fluidiques, coopérateurs visibles ou invisibles des Messies, sont envoyés pour leur prêter la main. Ils se rendent en nombre dans les atmosphères des Planètes, aux époques solennelles où leurs Humanités, de longue main préparées par quelques-uns d'entre eux, se disposent à entrer dans une phase nouvelle de leur carrière. Des grands Messagers divins se montrèrent à Abraham et à d'autres patriarches. Ils prirent, pour leur parler, des formes matérielles. Sous ces formes, ils apparurent autrefois aux prophètes et aux enfants de Dieu en diverses circonstances. Ce sont eux qui secondèrent puissamment Moïse dans sa mission et qui, à la voix du chef hébreu, accomplirent des prodiges, frappèrent de stupeur Pharaon, et imposèrent silence à ses magiciens. Ce sont eux qui, en plusieurs occasions, apparurent aux disciples de Jésus, et plusieurs fois firent tomber leurs fers.

Le moment présent est plus solennel encore que tous ceux dont nous venons de parler. Tous les phénomènes qui se passent font voir que l'Humanité est grosse d'un enfantement prochain. Notre atmosphère est actuellement remplie de grands Messagers qui préparent la venue d'un nouveau Messie, en frappant par des prodiges

divers les yeux et l'entendement des hommes, afin d'ouvrir les cœurs aux enseignements divins.

René Caillié.

Dictées Médianimiques

ESPRIT, FORCE ET MATIÈRE

Médium : Baronne Adelma de Vay

Chapitre IX. — *Quatrième degré d'harmonisation* [1].

Les comètes prirent un mouvement de vitesse intense, mouvement triple. Ce changement en mouvement rapide se fit graduellement par le développement interne des mondes. La lumière solaire, donnant sur le tissu cellulaire, le remplissait de ses rayons et de son magnétisme chaud, ce qui développa les cellules de formes plus harmoniques. Il y avait une grande différence de température dans ces comètes aux pôles inégaux et au centre se condensait la chaleur. La vie de ce tissu solaire consolida les fluides, et les cellules ressentirent la différence des températures. La lumière solaire et la rotation, développant leur grande influence, créèrent de nouvelles formes sur les comètes. Les atomes et la vie animale lumineuse se transformèrent et devinrent des molécules douées de force moléculaire ; ces molécules furent engendrées à la vie par la lumière et conçues dans la vie cellulaire. Nous nommerons ces molécules : germes universels de vie, éparpillés dans les cellules comme dans le blanc de l'œuf. Ces germes de vie se développèrent en vie végétale, grandissant différemment dans les températures inégales des globes. Il y eut trois degrés de développement : 1° Développement du centre ; 2° et 3°, développement des

1. Il faut avoir sous les yeux les figures qui se trouvent au numero de janvier.

deux pôles; toute vie essora dans les cellules et se développa selon les conditions régnantes. On en retrouve de nouveau trois dans l'unité: La vie du pôle nord représentant le principe mâle, celle du sud le type féminin, toutes les deux unies dans la vie du centre. L'origine de la vie végétale trouva sa base dans l'union de deux atomes organiques, dans lequel immanait un principe unissant. (*Fig. 9. Quatrième degré d'Harmonisation, mais figure incomplète appelant une égalisation des poids, un aplanissement des inégalités. Addition* 27, *Division* 9.)

Chapitre X. — *Cinquième degré d'harmonisation.*

Nous voyons le principe de vie se développer en formations végétales. Les végétaux, absorbant les fluides, causèrent un changement dans les conditions du poids des comètes. Il se forma des excroissances, qu , venant à la surface, produisirent des ségrégations qui eurent pour effet de séparer les fluides en fluides-fécules et fluides liquides. Ceci occasionna de nouvelles altérations de poids. Par l'absorption fluidique et par les ségrégations, aux pôles le poids changea, ce qui causa dans le cours des éternités un changement de l'axe de giration. Les germes de vie dans les fluides-fécules produisirent des végétaux différents de ceux des fluides liquides. Une nouvelle vie cellulaire grandit dans les végétaux, devenus énormes dans les fluides-fécules qui contenaient une vie cellulaire puissante. Dans les fluides liquides se forma une vie microscopique galvanique, remplissant les cellules ; les organismes galvaniques couvrirent les fluides comme un tissu de frais produisant et détruisant les espèces. Ces parentés microcosmiques se propagèrent en millions de germes de vie, produisant des milliers d'espèces différentes, nées des conditions différentes ; des mouvements at-

mosphériques nommés vents transportèrent les semences de ces plantes gigantesques par tout le globe ; ou bien, couvées dans d'autres conditions, elles donnèrent des dégénérations et des altérations des formes primitives. Graduellement le pôle sud s'aplatit, et le pôle nord prit une forme bombée. Toutes ces forces et causes réunies changèrent insensiblement et lentement le mouvement triple et rapide des mondes dont le mouvement « roulant » était semblable à celui de votre lune. (*Fig. 10, montre le commencement de ce mouvement nouveau; c'est le développement, le premier pas. Addition 30, qui serait 3 sans le 0, c'est-à-dire un nouveau commencement de développement. Division 10 qui, sans 1, indique le commencement.*)

Chapitre XI. — *Sixième degré d'harmonisation.*

Les mondes ayant pris un mouvement roulant, comme votre Lune, un de leurs côtés se trouva ne plus être tourné vers les soleils, ce qui refroidit graduellement ce côté; l'autre côté en même temps devenait beaucoup plus chaud. Du côté froid la nature et toutes ses générations se cristallisèrent, devenaient solides et congelées, pendant que du côté chaud émana une vapeur dense et bouillante. La cristallisation, étant une force de concentration, rendit le côté froid plus lourd. L'évaporation, étant une force expansive, rendit le côté chaud plus léger. Ces deux effets concomitants, se poursuivant, dans le cours des éternités, égalisèrent lentement les poids inégaux des mondes, et, avec cette égalisation du poids, les mondes reprirent une simple rotation autour de leur axe, et autour des soleils ; la phase roulante se trouva vaincue et surmontée. Par ces évolutions successives, un changement se fit dans la nature végétale et animale et dans la vie cellu-

laire ; il en résulta de nouvelles espèces, nées aussi de conditions différentes. Les microcosmes s'agglomérèrent et formèrent des macrocosmes, des vies végétales et animales plus compactes. Les agglomérations d'organismes galvaniques produisirent d'énormes amphibies ; les agglomérations d'œufs formèrent des poissons. Les grandes cellules engendrèrent des organismes jumeaux, qui, en se séparant, formèrent deux êtres libres : Les amphibies dévoraient tout dans les marécages, les eaux, les éléments bourbeux et immondes. La période cristallisante avait produit des vies animales cristallisées, concrétées par le froid, qui revinrent à la vie après l'égalisation du mouvement et de la température. Les plantes gigantesques aussi avaient été cristallisées en éléments gelés et raides; ils avaient formé des glaciers. Quand les conditions végétales, nécessaires pour le développement d'une espece, cessent ou se transforment, les espèces aussi se transforment. La partie chaude des mondes était envahie par des plantes énormes, ils engendrèrent des scarabées, des papillons et des chenilles, par les œufs enfermés dans les cellules qui contenaient les conditions convenables de vie. Graduellement la croûte des mondes s'endurcit. La force contrifuge chassa en éruption du centre des mondes les feux qui s'y étaient rassemblés, envahissant les plantes et les animaux et produisant par la combustion des centres et des charbons. Des ouragans terribles, bouleversant l'atmosphère, portèrent ces cendres en forme de pluies de poussières par tout le globe. Ces feux et éruptions dégelèrent une partie des glaciers et des cristaux qui contenaient les vies végétales et animales en catalepsie. Des averses formidables de pluies vinrent éteindre ces feux, préparant partout par ce mélange d'eau, de cendre et de charbon la matière solide des minéraux. La lumière solaire engendrait tous ces phénomènes et la régularisation de la rotation préparait la splendide nature. (*Fig. 11, sixième*

degré d'harmonisation. Travail de la nature. Addition 33, Division 11.)

(*A suivre.*)

Le Spiritualisme en France[1]

Après la Mort[2], par Léon Denis. Analyse, par W. N. Fayrs. (Traduit du *Banner of Light* de Boston, 27 février 1892).

Il faut que celui qui se voue à la philosophie soit dégagé de tout préjugé. PTOLÉMÉE.

M. Denis entre évidemment dans la catégorie visée par le philosophe antique, car il nous a donné un livre qui s'imposera à l'attention de tous ceux à qui la vérité est assez chère pour être sérieusement attirés vers cette étude et dont l'esprit est assez indépendant pour la poursuivre jusqu'au bout — quelles qu'en soient les conséquences — une fois cette vérité trouvée. Ce volume est vraiment remarquable. Il possède toutes les qualités qui peuvent en assurer le succès. Quoique éminemment classique, profond et sérieux, ses pages n'en rayonnent pas moins d'une lumière qui dénote un véritable génie et sont tout imprégnées d'une brûlante éloquence. Ainsi que l'indique son titre, il traite du formidable problème de la destinée humaine et donne une solution à cette question si controversée dans tous les âges : le pourquoi de la vie. Problème ardu, en vérité, mais traité avec un tel charme de style et d'élocution que, dans tout ce livre, on ne rencontre pas une seule page d'une lecture fatigante ou dépourvue d'intérêt.

M. Denis est d'une clarté et d'une simplicité admirables, entraîné qu'il est par son absolue conviction dans les vérités qu'il proclame et par l'enthousiasme que lui inspire son profond amour de l'humanité. Le lecteur est irrésistiblement porté en avant par le flot énergique et continu de cet enthousiasme. Bien des

1. *Recommandé à l'étude des Frères du Deuxième Degré de l'Etoile.*
2. Librairie des Sciences psychologiques. Prix : 3 fr. 50.

gens hésiteront sans doute, en face des conclusions auxquelles aboutit sa rigoureuse et irréfutable logique, mais nul ne pourra s'y soustraire. Dans le vol sublime de sa pensée vers les hauteurs d'où il contemple, dans ses nombreuses pérégrinations, la vie, surgissant humblement de l'obscurite des anciens temps et s'avançant à pas lents et pénibles sur la route ardue du progrès vers ces magnifiques horizons, dont la perspective entraine son ardente éloquence, bien peu sont capables de le suivre; mais heureux ceux qui le peuvent, car il les invite à un magnifique spectacle, celui de l'humanité, montant sans relâche, à pas majestueux, sous la pression de lois sages, salutaires et immuables, des ténèbres du péché, de l'ignorance et de la matière, vers la lumière céleste où règnent la pureté, la sagesse et la vie spirituelle.

La lecture de ce livre ranime le courage et fait naître de fermes espérances; car, lors même que M. Denis voit clairement et ressent plus que personne les maux terribles sous le poids desquels l'édifice de la société moderne est ébranlé, il n'en est pas moins profondément optimiste. Sa confiance dans l'avenir de notre race est suggestive et contagieuse: « L'heure présente est une heure de crise et de renouvellement. Le monde est en fermentation, la corruption monte, l'ombre s'étend, le péril est grand; mais derrière l'ombre nous voyons la lumière, derrière le péril nous voyons le salut. Une société ne peut périr. Si elle porte en elle des éléments de décomposition, elle porte aussi des germes de transformation et de relèvement. La décomposition annonce la mort, mais elle précède aussi la renaissance. Elle peut être le prélude d'une autre vie.

« D'où viendront la lumière, le salut, le relèvement? Ce n'est pas de l'Eglise. L'Eglise est impuissante à régénérer l'esprit humain. »

« Ce n'est pas de la science. El e ne s'ocoupe ni des caractères, ni des consciences, mais seulement de ce qui frappe les sens; et tout ce qui fait la vie morale, tout ce qui fait les grands cœurs, les sociétés fortes: le dévouement, la vertu, la passion du bien, ne tombe pas sous les sens. » (*Après la Mort*, p. 119-120.)

La source à laquelle M. Denis puise son noble enthousiasme et sa conscience inébranlable découle des enseignements de la philosophie du Spiritualisme moderne, qu'il expose dans ce volume de la manière la plus lumineuse. Et à quelle hauteur cette philoso-

phie ne s'élève-t-elle pas ! S'appuyant sur des faits absolument certains, il en tire les déductions logiques d'une science de la vie, exposée de la façon la plus rigoureusement expérimentale. Cette philosophie, considérée simplement comme un essai de plus — venant après tant d'autres — de l'esprit humain, pour expliquer la vie et en résoudre les problèmes si nombreux et si complexes, l'emporte sur toutes celles qui l'ont précédée, par la largeur de ses vues, le grandiose de son but, la cohérence logique et naturelle de ses principes et — ce qui la place avant tout au-dessus de tous les autres systèmes — c'est que celui-ci en diffère essentiellement par la démonstration dont il est susceptible de faits authentiques palpables. Il embrasse dans son essor la vie tout entière ; partant de la monade, progressant dans sa lente evolution à travers les âges innombrables pour arriver à l'homme, puis plongeant dans l'avenir et suivant l'homme dans sa carrière majestueuse, jusqu'au moment où il est parvenu au sublime état de pur esprit. Il s'élève dans son exposition de la vie future à la conception la meilleure et la plus rationelle possible et en dégage les plus puissants stimulants au progrès moral et intellectuel. Il nous présente Dieu et la création sous le plus noble jour, place bien haut l'étendard du devoir et satisfait pleinement — par les conclusions auxquelles il parvient — aux aspirations de notre esprit et de notre cœur.

Si, à l'énonciation de la doctrine, nous ajoutons la source d'où elle découle, on verra que les preuves expérimentales de son origine la séparent de la catégorie des systèmes humains. Le fait qu'elle n'est, en aucune façon, une spéculation de l'homme ou une hypothèse de son invention, mais qu'elle émane des enseignements directs d'intelligences supérieures extra-humaines, l'élève à la dignité et à l'importance d'une nouvelle révélation des lois et des desseins divins, suite directe des révélations de Moïse et du Christ. Il s'ensuit qu'elle fournit ainsi la base unique d'une vraie philosophie et d'une vraie religion.

L'apparition, au XIX^e^ siècle, de cette philosophie, est l'événement le plus important de toute l'histoire de l'humanité. Il y a dix-huit siecles, le Christ venait dans ce monde — livré alors à un paganisme vil et corrompu — lui apportant une morale et une foi nouvelles, en même temps que la révélation de deux principes restés jusque-là inconnus des masses : les principes,

de charité et de fraternité humaines en un seul Dieu, le Père. De même dans le siècle présent, alors que l'influence de la religion décline ; qu'un grossier matérialisme répand sur l'âme des hommes son influence délétère ; que les intérêts matériels recouvrent d'un voile les réalités spirituelles ; que l'égoïsme et l'orgueil, l'ambition et la corruption les plus éhontées ont pris la place de l'abnégation et de la conscience du devoir ; lorsque la foi se fait timide en face d'un scepticisme qui marche tête haute, voici que surgit une philosophie rationnelle, qui porte en elle les germes de la régénération sociale. Elle arrive à son heure pour donner à la foi une base solide, à la morale une sanction nouvelle, à la vertu un nouveau stimulant.

Tel est le caractère de la philosophie développée par M. Denis d'une manière originale, agréable et convaincante tout à la fois. Entre les cinq sections sous lesquelles l'auteur a groupé son sujet, il en est deux qui, par leur intérêt et leur importance, réclament du lecteur une attention spéciale : nous voulons parler de l'historique des grandes religions de l'antiquité par lequel débute son ouvrage ; puis de l'analyse des résultats moraux et de la régénération dont bénéficieront l'homme et la société, aussitôt que les enseignements de cette philosophie auront été généralement acceptés.

Dans son historique, M. Denis a rendu un service important à tous ceux qui ne sont pas en position de recourir par leurs recherches aux sources originales. Les anciens systèmes religieux de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de la Gaule ont été mal compris jusqu'à nos jours du plus grand nombre de ceux qui les ont étudiés et n'ont pas été — par ce motif — appréciés à leur juste valeur. La raison en est très plausible. Tous les grands systèmes religieux ont été présentés, en effet, sous deux faces différentes : l'une extérieure et visible, l'autre cachée ; en sorte que les investigateurs, à qui l'accès intérieur du temple était interdit, ont dû se former une opinion d'après les apparences extérieures. On comprendra que les grossières superstitions, les cérémonies pompeuses et bizarres, qui seules étaient apparentes pour les profanes, n'étaient pas de nature à forcer le respect des non initiés. Mais maintenant — grâce aux travaux des savants orientaux — on peut se rendre un compte plus exact de ces systèmes antiques et on a reconnu

qu'en les jugeant d'après leur aspect extérieur et populaire on agissait comme celui qui jugerait de la valeur morale d'un homme d'après son vêtement. Nous connaissons aujourd'hui les causes de leur grande suprématie, ainsi que celles de leur déclin et de leur chute.

Derrière le voile brillant qui cachait à la multitude les grands mystères se trouvait tout un fond de vérités et un système philosophique qui ne le cédait en rien à aucun de ceux que le monde a vu naître : sérieux, pur, élevé et scientifique tout à la fois. Que l'on enlève ce voile et l'on découvrira les vérités dont tous les systèmes religieux ne sont que des émanations imparfaites et temporaires, adaptées aux mœurs des temps et des pays.

Les enseignements du sanctuaire, cachés aux masses, de crainte que — ne pouvant être compris — ils devinssent nuisibles, eurent, au contraire, sur certaines âmes d'élite, une puissante influence. Ils ont été les instigateurs de vies héroïques, sacrifiées pour le bonheur de l'humanité ; de tous les grands fondateurs des religions, des réformateurs, des promoteurs sérieux d'idées, dont les noms illustrent les pages de l'histoire, depuis Krishna jusqu'au Christ ; de tous ceux enfin qui se sont efforcés de faire progresser l'humanité, en mettant à sa portée les vérités auxquelles ils étaient redevables de leur propre supériorité.

Cette pure doctrine admettait en particulier les principes suivants : Existence de Dieu, fraternité des hommes, vie consciente et immortelle de l'homme après la mort, relations entre les esprits de ceux qui ont quitté la terre et ceux qui y vivent encore, pluralité des existences et réincarnation. Les adeptes pratiquaient aussi la double vue, le mesmérisme et la guérison par le magnétisme. Ils étaient tenus à une initiation longue et pénible et s'engageaient à une vie de renoncement et de pauvreté volontaire. Hostile à toute ambition personnelle et à tout but inavouable, cette doctrine se dressait comme un reproche direct et constant en face de tous ceux qui poursuivaient dans cette vie leur intérêt personnel, et un conflit était inévitable en pareille circonstance. Lorsque Krishna recommandait à ses disciples de cacher la vérité aux méchants, de peur qu'ils n'en forgeassent des armes de destruction, il prévoyait l'avenir et ses dangers, — et sa prophétie se réalisa.

Petit à petit la vérité fut ensevelie sous une quantité d'interprétations grossières et matérielles, une société corrompue poussa les initiés à la retraite, et le pouvoir acquis par ces connaissances devint — entre les mains de personnages influents et sans scrupules — un puissant engin de dégradation et d'assujettissement des masses.

A l'époque qui précéda immédiatement l'ère chrétienne, alors que les armées romaines avaient porté sur tous les points du globe les vices dont Rome était infestée, la doctrine secrète s'était, pour ainsi dire, perdue. Le matérialisme avait envahi la société, corrompue jusqu'à la moelle ; les ténèbres morales régnaient partout ; les vrais initiés devenaient de plus en plus rares ; les temples étaient des foyers d'idolâtrie et de superstition ; on proscrivait les philosophes ; les oracles restaient muets ; la lampe de la verité était éteinte, mais incomplètement. Un petit groupe de fidèles veillait sur la faible lueur et, chassé d'Europe, venait se réfugier en Egypte. Ce fut là, sur les bords du Nil, que les Esséniens vinrent fonder leurs colonies et que, dans leurs retraites, ils conservèrent les traditions des prophètes et les secrets de la pure doctrine. Pratiquant ostensiblement l'art de guérir et la médecine officielle, ils avaient, en réalité, pour mandat d'instruire le petit nombre de ceux qui désiraient être initiés aux lois supérieures de l'univers et de la vie ; en sorte que — même à cette époque dégénérée — la vérité ne resta jamais sans quelques témoins.

« J'ai appelé mon fils hors d'Egypte. » C'est de cette élite de docteurs inspirés que surgit le Christ, la plus grande figure de l'histoire. Krishna, s'adressant à ses disciples, leur dit un jour : « Quoique je ne sois plus, par ma nature, sujet à naître ou à mourir, toutes les fois que la vertu décline dans le monde et que le vice et l'injustice l'emportent, alors je me rends visible et ainsi je me montre d'âge en âge, pour le salut du juste, le châtiment du méchant et le rétablissement de la vertu. » (*Après la mort*, p. 31-32.)

C'est ainsi que le Christ, dont l'âme, débordant d'amour, embrassait l'humanité tout entière, vint, le premier entre tous les grands initiateurs, abreuver abondamment la multitude à la source qui, jusque-là, n'avait été connue que d'un petit nombre de privilégiés. A sa voix la doctrine secrète des sanctuaires

devint accessible aux plus humbles, sinon d'intelligence, tout au moins de cœur. Ses enseignements étaient donnés sous une forme inconnue auparavant et s'appuyaient sur un si profond amour, une douceur si persuasive et une foi si contagieuse, que les glaces du scepticisme étaient fondues, les auditeurs *intransés* et que le nombre des disciples s'accroissait de jour en jour.

Ces trésors intellectuels, que les adeptes ne distribuaient précédemment qu'avec beaucoup de circonspection, Christ les versa à pleines mains sur toute la famille humaine qui, ne sachant rien de ses destinées, était dans l'expectative de la parole nouvelle destinée à réchauffer et consoler les cœurs. Il leur donna pour consécration sa vie, ses souffrances et sa mort, et la croix — ancien symbole des initiés, qu'il avait trouvé dans tous les temples de l'Orient — devint, par son sacrifice, le symbole de l'exaltation de l'humanité.

Mais, pour la seconde fois, la même vieille histoire se répète. L'enseignement si pur, si simple et si efficace du Nazaréen est altéré et obscurci par les traditions et les dogmes des hommes. Des rites gênants et pompeux viennent supplanter le service spontané du cœur et le prêtre usurpe dans l'esprit de l'homme la place que ce cœur seul devrait occuper. Ainsi la vérité a dégénéré entre les mains de quelques-uns, l'erreur et le mal l'ont de nouveau emporté et la pure doctrine s'obscurcit une fois de plus.

Mais, au milieu de cette crise, le Spiritualisme moderne vient rétablir la vérité. Si l'on compare les enseignements secrets de l'antiquité avec ceux que proclame la philosophie spirite actuelle, on y découvre l'existence, dans tous les âges, d'une même vérité, et l'on peut dire que cette philosophie n'est autre chose que la foi antique, réapparaissant, après une longue éclipse, sous une forme plus grande, plus pure et plus noble. Cette nouvelle foi subira-t-elle le même sort que celles qui l'ont précédée? L'avenir seul en décidera.

Quelque admirable que soit la manière dont M. Denis traite la partie historique de son sujet, c'est cependant dans la partie morale de la philosophie spirite que son exposition jette le plus vif éclat. On y sent la vraie inspiration. Ses arguments à l'appui de cette philosophie sont vraiment irréfutables, car il trouve dans les conséquences morales

qui résulteront inévitablement pour l'homme — et par conséquent pour la société — de son acceptation le remède aux maux dont ils sont menacés l'un et l'autre. Il n'exagère certes pas le besoin que nous avons de cet enseignement, car les maux dont l'humanité est affligée ont une cause unique — l'homme ne se connait pas lui-même. En dépit des progrès de la science, de la diffusion des connaissances, il ignore encore ce qui le concerne. Il a quelques notions des lois de la nature, mais il n'a aucune idée des forces qui résident en lui-même. L'appel du sage de la Grèce : « Homme, connais-toi toi-même » est resté lettre morte pour la grande majorité des humains. Il ne sait pas mieux aujourd'hui qu'il y a vingt siècles — peut-être même ne le sait-il pas aussi bien — d'où il vient, où il va, quel est le vrai but de la vie. Nul enseignement n'est venu lui fournir une conception exacte de sa place en ce monde, de ses devoirs et de sa destinée.

Deux grandes forces contraires se disputent la direction de l'esprit humain et le jettent dans le trouble et l'indécision. Ce sont les religions, d'une part, avec leur cortège d'erreurs et de superstitions, leur esprit de domination et d'intolérance, mais aussi avec les consolations qu'elles offrent et la faible lueur qu'elles jettent encore sur la vérité primitive ; la science, avec ses principes matérialistes et ses froides négations, d'autre part. A travers les débats de ces deux forces puissantes — la religion sans preuve et la science sans idéal — la conscience a perdu sa route et sa boussole, et, sous le poids des doutes qui la travaillent, elle n'a plus ni notion de bonté, ni celle de justice. Comment l'humanité sortira-t-elle de cette crise? Une seule voie lui est ouverte : il lui faut trouver un terrain de conciliation sur lequel ces deux puissances hostiles — le sentiment et la raison — puissent contracter alliance pour le bien et le salut de l'humanité. Pour élever l'étendard de la moralité, arrêter le double courant de la superstition et du scepticisme qui, l'un et l'autre, aboutissent à la stérilité, il faut à l'homme une conception nouvelle de la vie ; il faut que cette conception soit basée sur des faits démontrables, sur les principes de la raison, sur l'étude de la nature et de la conscience ; il faut que cette conception soit de telle sorte qu'elle le pousse à des efforts sérieux qui le fassent progresser personnellement, qu'elle porte en

elle-même la sanction morale et établisse la certitude de son avenir. Cet enseignement, nous l'avons sous la main. Le Spiritisme fournit — ce que seul il peut faire — le terrain propre à la réconciliation. Au milieu des disputes et du tumulte des écoles, une voix s'est fait entendre, la voix solennelle des morts. Du fond de leur sépulcre, les morts se sont levés; ils se révèlent à nous plus vivants, plus remplis d'énergie que jamais. Ils viennent nous instruire; le voile qui nous masquait la vie future s'est enfin déchiré.

Qu'est donc cette vie? Quel est son caractère? Quelles sont ses attaches avec la vie actuelle de l'homme sur cette terre? Quels devoirs et quelle responsabilité la connaissance de cette vie nous impose-t-elle? C'est dans les réponses à toutes ces questions que résident le mérite et l'importance de ce livre. S'il est un fait extraordinaire dans l'histoire de l'esprit humain, c'est que — de quelque source que dérivent nos connaissances — il y a dans les enseignements des intelligences qui reviennent ici-bas, concordance absolue dans leurs affirmations au sujet du caractère et des conditions de la vie à laquelle ils participent. Que ce soit dans les solitudes du désert ou au sein de contrées peuplées et civilisées, dans les rangs d'ignorants ou de gens instruits, de Chrétiens orthodoxes ou d'adversaires de tout système religieux, partout les hommes et les femmes qui possèdent le don singulier de la médiumnite sont unanimes dans leurs affirmations en ce qui concerne la vie future, affirmations qui, loin d'être conformes aux idées orthodoxes reçues, s'en écartent, au contraire, entièrement.

Cette concordance dans les enseignements ne pouvant pas être attribuée à la chance ou à de simples coïncidences, nous sommes en droit d'affirmer que nous connaissons passablement cette vie, vers laquelle nous nous acheminons tous rapidement; nous en connaissons, en tous cas, assez, pour soutenir que — si cette connaissance venait à être généralement répandue — le courant des idées et tous les actes de la vie sociale, commerciale et politique en seraient nécessairement transformés. Le temps des incertitudes et des espérances confuses n'est plus. Ce n'est plus des rêves d'un mysticisme maladif, ni des mythes engendrés par la superstition, qu'il s'agit maintenant. C'est le fait même de la vie future qui

se dresse devant nous par de sublimes inspirations, mais parfois aussi avec ses terribles réalités.

Quels changements cette connaissance apportera-t-elle dans la société et quelle en sera la nature? C'est là ce dont M. Denis donne un aperçu aussi clair que convaincant et encourageant. Traçant d'une main vigoureuse le tableau de la vie, telle qu'elle nous est présentée par la philosophie spirite, il nous montre la joie et la félicité qui sont le partage des uns, tandis que le malheur et la souffrance d'autres catégories d'habitants du monde invisible nous sont dépeints sous les aspects les plus saisissants.

Les théologiens aiment à exhorter leurs auditeurs à se préparer à la rencontre de leur Dieu; la philosophie spirite s'adresse à ses adeptes avec cette injonction encore plus solennelle : « Homme, prépare-toi à te trouver en face de toi-même. » Tandis qu'elle montre d'un côté l'avenir magnifique auquel chaque âme doit parvenir un jour, elle nous indique aussi le chemin qui seul conduit à cet état supérieur et la Némésis vengeant impitoyablement la loi morale outragée.

Nous savons maintenant d'une manière certaine quelles sont les conditions exigées pour parvenir dans l'au delà à la satisfaction immédiate et éternelle de nos aspirations et quelles sont celles qui exigeront une longue et pénible expiation. Dans la contexture de notre corps spirituel se tissent, jour après jour, nos pensées, nos actions, nos penchants et nos désirs. Ce qu'ils sont, notre futur le sera aussi. Au jour où l'âme de l'homme est forcée de se placer seule en face de sa conscience, quel sera le verdict? C'est là la question primordiale; à ce verdict il n'y a pas d'appel!

Ceci posé, trouvera-t-on que M. Denis prend son mandat trop au sérieux, lorsque, s'appuyant sur les affirmations de cette nouvelle philosophie, il est amené parfois à faire à ses lecteurs les appels les plus pathétiques?

Si la connaissance de ces vérités est de nature à entraîner l'homme à de si puissants efforts vers la perfection individuelle, les résultats n'en seront pas moins importants et salutaires pour l'ensemble de la société. La cause des maux qui troublent l'ordre social, ainsi que leur remède, ne réside pas là où on la cherche habituellement. C'est en vain que l'homme se tourmente pour créer d'ingénieuses combinaisons.

Les systèmes succèdent aux systèmes, les législations s'écroulent pour faire place à d'autres législations, l'homme n'en reste pas moins malheureux. Les institutions peuvent changer de forme, mais elles ne peuvent pas nous délivrer des maux qui sont inhérents à notre nature arriérée. Le bien-être des hommes ne dépend pas de changement politiques, des révolutions, ni des modifications extérieures de la société. Tant que celle-ci sera corrompue, il en sera de même des institutions, quelles que soient les modifications que les evénements pourront y apporter. Le seul remède se trouve dans cette transformation morale à laquelle les instructions de ces hautes intelligences nous fournissent les moyens de parvenir.

La question d'un de nos ancêtres : « Suis-je le gardien de mon frère ? » reçoit de la philosophie spirite cette réponse énergique : « Oui ! » Toutes les âmes sont de même origine, toutes sont, par conséquent, compagnes de voyages sur la grande route de la vie qui conduit à la même glorieuse destinée ; puisqu'il en est ainsi, il en resulte pour tous l'obligation de s'aider et de se supporter mutuellement, et celui qui ne satisfait pas à ce devoir en assume la responsabilité. Les forts doivent porter les fardeaux des faibles. N'y a-t-il pas lieu de proclamer ces vérités dans une civilisation qui se dit chrétienne, mais dont le système social tout entier s'écarte absolument des lois et de la conduite formulées par le Christ ?

Toute personne, non imbue de préjugés, qui aura lu ce livre, devra conclure que — comparée au système, sur lequel est fondée toute doctrine théologique, de récompenses et de peines dispensées par la volonté de Dieu en raison de certaines croyances ou de certaines pratiques — la doctrine de la récompense et de la rétribution, qui est à la base de cette philosophie, est infiniment plus rationnelle et plus juste. Le premier se trouve en opposition avec l'ordre que nous pouvons constater dans la nature entière, l'autre est en parfaite harmonie avec ces lois.

M. Denis — qui a toute confiance dans le pouvoir de la vérité — prévoit le jour où celle-ci affranchira les hommes des dogmes irrationnels et funestes qui ont faussé leur sens moral, obscurci leur raison et glacé leur cœur ; cette réaction se produira lorsqu'ils auront acquis la conviction de leur existence après la mort du corps, qu'ils y croiront comme à leur

existence actuelle et qu'ils seront bien convaincus que leur sort futur sera déterminé, non par la volonté, le caprice ou le bon plaisir d'un autre, mais uniquement par leur état personnel d'avancement spirituel et moral. Sachant qu'en s'abandonnant aux passions vulgaires, en cédant aux séductions du vice et de la sensualité, ils se préparent un avenir misérable qui ne prendra fin que par le repentir et l'expiation, cette certitude les détournera du crime; en revanche, la perspective du brillant avenir réservé à la vertu stimulera leur zèle pour tout ce qui est bien. La connaissance des rapports qui lient si étroitement les hommes entre eux, et de la responsabilité qui incombe à chacun dans le bien-être de tous, servira de barrière à l'égoïsme et à l'orgueil individuel. Personne ne voudra plus mener une vie de confort par trop somptueux; l'esprit de fraternité descendra des lèvres au cœur et deviendra une réalité ; chacun vivra de la vie du prochain, se réjouissant de ses joies, souffrant de ses peines ; tout sanglot trouvera un écho dans le cœur de tous, tout chagrin une consolation. La raison fera comprendre au cœur que le seul moyen de réaliser ces biens — que la théologie fait miroiter dans son ciel fabuleux — ne réside pas dans l'enthousiasme religieux, ni dans le mysticisme ; qu'il ne se trouve pas davantage dans la retraite des monastères, dans l'expiation par intermédiaire ou dans la justification par la foi ; mais dans l'application constante du dévouement au devoir en toutes circonstances et la pratique de la loi divine révélée par le Christ dans le *Sermon sur la Montagne*.

Car, ainsi que le dit M. Denis avec des accents d'allégresse : « La grande famille humaine, forte, paisible, unie, s'avancera d'un pas plus rapide vers ses magnifiques destinées (p. 348). En effet, si quelques faibles lueurs de la vérité, obscurcies par des dogmes absurdes et incompréhensibles, ont suffi pour pousser les hommes à tant d'actions nobles et généreuses, que ne sommes-nous pas en droit d'espérer, lorsque sa lumière éclairera les âmes de toute sa splendeur? Une conception de la vie, telle que l'offre le spiritisme, réchauffera tous les cœurs et les enthousiasmera de telle sorte que le monde pourra contempler alors des œuvres d'abnégation, de dévouement, de fraternité et d'amour, qui, contribuant à fonder une nouvelle ère sociale, rejetteront dans l'ombre les faits les plus sublimes de l'antiquité. »

Telles sont les visées et l'esprit de ce livre admirable. Sa traduction en anglais est grandement désirable, car nous n'avons pas rencontré d'ouvrage aussi propre à l'instruction des masses et présentant dans un style aussi heureux ces vérités dont l'importance est capitale.

(Traduction de M. L. Gardy.)

(*Le Messager.*)

PARTIE LITTÉRAIRE

Les Livres

Modestes observations sur l'Art de versifier, par Clair Tisseur [1].

Sous un titre simple, volontairement effacé, les *Modestes observations* de M. Clair Tisseur donnent une étude très approfondie, très digne de l'être elle-même, de la prosodie française.

Une érudition sérieuse, *franche*, la comparaison de notre vers actuel avec celui du moyen âge, avec les vers latin, germanique, anglais, italien, espagnol, éclairent les origines et la nature du vers français dans toutes leurs précisions, toutes leurs nuances.

Les principes prosodiques ainsi médités, M. Tisseur déroule l'entier développement de la poésie classique et romantique, s'arrête à chaque forme de vers, en propose de nouvelles, dont il donne parfois lui-même d'excellents exemples.

La richesse et le sérieux de cette longue étude rendent le livre fort attachant pour qui aime cet Art royal des vers et s'éprend des lois subtiles qui en trament les mélodies.

1. Chez Bernoux et Cumin, éditeurs, rue de la République, 6, Lyon.

M. Tisseur définit, d'une heureuse métaphore, les mouvements de l'intérieur du vers, que tous les vrais poètes connaissent et qui, non moins que la césure et la rime, régissent l'harmonie.

Il appelle ces mouvements, par analogie avec ceux des canuts tissant la soie, la *lève* et la *baisse*.

Et dans les vers qu'il analyse, il sait marquer avec beaucoup de justesse la place des baisses et des lèves, des syllabes atones et sonores.

M. Tisseur prend parti dans la quereile prosodique contemporaine et je suis souvent tout à fait de son avis.

Rien de plus malheureux que certaines tentatives comme l'*Eglogue à Emilius* de Jean Moréas, mieux inspiré assurément lorsqu'il écrivit les quatrains de pure mélancolie qui terminent l'*Elégie*.

Mais je ne serais pas aussi opposé que M. Tisseur aux alexandrins de diverses césures réunis dans le même poème, pourvu qu'ils soient enveloppés dans la musique de l'ensemble.

Dans le romantisme et, depuis, avec heureusement plus d'équilibre aux œuvres réelles qu'aux tendances théoriques, telles innovations de prosodie semblent dirigées *contre* une Règle.

Cela est très visible dans ces mauvais Vers où tout le piquant des harmonies faussées est dans le *Souvenir* de la Règle qu'elles violent.

Les absurdités décadentes montrent l'épuisement de l'élément révolté du romantisme.

Et si je n'avais peur de m'étendre en excessives digressions, je découvrirais le parallélisme de cette évolution prosodique et de l'évolution mentale du siècle.

J'estime qu'il y a à chercher maintenant une Règle nouvelle, plus souple que l'ancienne, mais où les libertés seront fondues dans une harmonie tonale, la serviront naturellement, feront partie spontanée et aisée d'un ordre vivant.

Tels vers, dont M. Tisseur lui-même est le poète, seraient ici un exemple tout indiqué.

Car M. Tisseur, qui analyse si passionnément les vers et au livre de qui je reprocherai seulement quelques plaisanteries souvent étrangères (soit d'Alexandre Dumas père) et dont la citation m'agrée moins que l'humour particulier de l'auteur, M. Tisseur est poète et je lirais volontiers ses rythmes après sa prosodie.

Voici une pièce qui m'a plu et par sa belle forme et par la sobre noblesse de l'accent :

Novembre. Tout s'éteint. Le grand lac monotone
Se perd à l'horizon dans le brouillard. L'Hiver
De sa fauve tunique a dépouillé l'Automne.

Du suaire des morts le soleil s'est couvert.
Cris bruyants : des corbeaux c'est la troupe chagrine
Qui peuple le sapin géant, seul resté vert.

Le cri fait un lugubre écho dans ma poitrine.
Neige aux monts, neige aux cieux et neige dans le cœur.
L'âme porte le deuil de la clarté divine.

Mais, perçant le nuage opaque, un trait vainqueur
Soudain glisse, et frémit sur la nappe engourdie :
D'un sourire le ciel tempère sa rigueur.

Et j'ai vu le rayon du Devoir sur la vie.

ALBER JHOUNEY.

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ?
Qui sait combien de jours sa faim a combattu ?
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées ?
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute !
La faute en est à nous, à toi, riche ! à ton or !
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour !

V. H.

BIBLIOGRAPHIE

La Haute Science

REVUE DOCUMENTAIRE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE

Il serait puéril de contester qu'un grand mouvement de renaissance spiritualiste se manifeste, depuis quelques années, entraînant la pensée humaine à la poursuite d'un renouveau dans l'Art, les Lettres et la Science. Pour ne nous arrêter qu'à cette dernière, ne voyons-nous pas des sommités du monde scientifique s'aventurer, bravement, sur la Terre promise du Savoir de demain, à la recherche de la Vérité ?... C'est M. Ad. Franck reimprimant sa *Kabbale*, clef des origines de toute théogonie ; c'est M. Ch. Richet patronnant de l'autorité de son nom les travaux de MM. Gurney, Myers et Podmore sur la télépathie ; c'est, enfin, M. Albert de Rochas pratiquant l'extériorisation de la sensibilité et, du même coup, faisant la preuve de la possibilité d'existence des plus basses œuvres de la vieille Sorcellerie. Or, en face de l'anxieuse curiosité tout à l'heure éveillée, parmi le public, n'est-on point frappé de l'absolue pénurie de documents mis à la disposition des lecteurs soucieux d'aller au delà de la simple vulgarisation ? En admettant, même, que les langues hébraïque, sanscrite, grecque et latine, — pour ne citer que celles-là — soient l'apanage du postulant, il n'en reste pas moins certain que les textes originaux sont, pour la plupart, difficiles à trouver : de certains introuvables autrement qu'à prix d'or. C'est à ce fâcheux état de chose, que nous prétendons remédier en fondant la revue « La Haute Science », objet de cette circulaire.

En premier lieu, nous donnerons, traduit pour la première fois en français :

LE ZOHAR

Depuis le XIII^e^ siècle qu'il fit son apparition en Europe, ce livre a été le sujet des plus âpres controverses, comme aussi des apologies les plus enthousiastes : il est, à coup sûr, l'un des monuments les

plus curieux de la tradition ésotérique. « Le *Zohar*, ou le Livre de la lumière, nous dit M. Ad. Franck, est le code universel de la Kabbale. Sous la modeste forme d'un commentaire sur le *Pentateuque*, il touche, avec une entière indépendance, à toutes les questions de l'ordre spirituel, et quelquefois il s'élève à des doctrines dont la plus forte intelligence pourrait encore se glorifier de nos jours. » C'est à un membre de la Société des Etudes juives, très versé dans la Kabbale et dans la théologie, que nous devons notre traduction à laquelle, depuis seize années, il travaille avec autant de conscience que d'érudition.

Simultanément paraîtra dans « La Haute Science » :

L'ANTRE DES NYMPHES DE PORPHYRE

Nous avons à peine besoin de dire que cet opuscule est d'une importance capitale, tant à cause de sa valeur littéraire que comme interprétation morale et cosmogonique des mythes homériques. C'est M. Pierre Quillard qui a traduit pour nous, du grec, ce chef-d'œuvre d'un des maîtres de l'école d'Alexandrie. D'autres traités importants se rattachant à l'histoire des doctrines néoplatoniciennes viendront, ensuite, traduits par MM. Pierre Quillard et Marcel Collière.

Comme troisième ouvrage à commencer avec notre premier numéro, nommons, maintenant :

LA BRIHADARANYAKA UPANISHAD

Traduit du sanscrit par M. A. Ferdinand Hérol

On sait que les *upanishads* sont des explications ésotériques des hymnes védiques et des rites enseignés dans les brahmanas. C'est là qu'on trouve les éléments dont, plus tard, se formèrent les grands systèmes philosophiques de l'Inde brahmanique, et même le bouddhisme, à ses origines, est incompréhensible sans ces textes. *La Brihadâranyaka*, qui a été traduite en anglais par Max Muller et en allemand par Otto Bohtlingk, et ne l'a pas encore été en français, semble la plus ancienne des *upanishads* et il n'en est pas dont la doctrine soit plus interessante.

M. A. Ferdinand Hérold nous promet, en sus, de

nous traduire du latin des Evangiles apocryphes, celui de Nicodème, entre autres, qui relate la descente du Christ aux enfers.

Nous annonçons encore, pour l'avenir, nombre de traités embrassant la Magie, les Sciences occultes, traduits, spécialement pour « La Haute Science », de l'assyrien, de l'arabe, du persan, du japonais, etc. etc., des ouvrages sur la Mystique, la Symbologie, la Divinisation, la Sorcellerie, etc., etc., soit traduits des langues européennes et autres, soit simplement réimprimés sur des originaux devenus rares.

« La Haute Science », qui ne s'adresse qu'aux seuls chercheurs sérieux et avides du vrai Savoir, ne sera pas mise dans le commerce. De plus, son tirage sera limité au nombre d'abonnés que cette circulaire, à dessein exempte de toute réclame, nous enverra. Le prix de l'abonnement pour un an, comptant de janvier à décembre, est, dès à présent, fixé à :

15 francs pour toute la France
16 — — l'Union postale.

Il paraîtra chaque mois, à partir de janvier, un numéro de 64 pages in 8°, bien imprimé sur beau papier teinté.

Prière d'envoyer, sans retard, le montant des souscriptions, qui doit s'acquitter à l'avance, au Directeur de la LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT, commercialement solvable pour la revue « La Haute Science[1] », *11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.*

Georges Rodenbach publie à la librairie OLLENDORFF un délicieux petit volume de vers sous ce joli titre : **Voyage dans les yeux**. Rien n'est plus poétique, plus subtil, plus profond que ces vers d'une rare allure et d'une musique pénétrante.

Il vient de paraître chez l'éditeur SAVINE, 12, rue des Pyramides, un livre que tous les citoyens soucieux de leurs intérêts voudront lire, car ils y trouveront le compte rendu impartial, complet et souvent inédit des événements politiques et sociaux, avec leurs dessous et leurs coulisses. Dans la **France sociale et politique**, véritable encyclopédie, M. HAMON a con-

1. Cette Revue est une revue qui n'est que pour les savants.

densé la matière de quatre volumes ordinaires ; cependant le prix en est peu élevé (envoi franco au reçu de 6 francs en timbres ou mandat). Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage de sociologie, terminé par une table alphabétique des matières excessivement complète, grâce à laquelle il sera facile de faire des recherches relatives aux salaires, condition du travail, grèves, spéculations financières, commerce, industrie, criminalité, etc.

Prime gratuite à nos abonnés

On raconte partout des faits extraordinaires: ici, c'est l'entraînement de la suggestion ou la vue à distance sans le secours des yeux ; là, le compte rendu officiel d'une opération chirurgicale faite sans douleur dans le somnambulisme ou de maladies réputées incurables guéries par le magnétisme. Nié hier encore, le **Magnétisme** est affirmé aujourd'hui par les savants et tout le monde veut être renseigné sur sa valeur.

Pour être agréable à nos lecteurs, nous venons de nous entendre avec le *Journal du Magnétisme,* organe mensuel de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 7 fr. par an, pour que cet intéressant journal soit servi à titre de

PRIME ENTIÈREMENT GRATUITE

A nos abonnés nouveaux, pendant la durée de leur abonnement.

Pour recevoir cette prime, en faire la demande à la *Librairie du Magnétisme,* 23, rue Saint-Merri, Paris, en y joignant sa quittance d'abonnement.

A Mes chers Frères de l'*Etoile*

Vous répondez noblement, généreusement à l'appel que l'*Etoile* adresse, en ma faveur, à vos sentiments de solidarité chrétienne. Vous donnez au monde un bel exemple de cette charité et de cette *communion de bienfaisance* que saint Paul recommandait aux Hébreux . *Beneficentiæ et communionis nolite oblivisci* (*Hæbr.*, XII, 16).

Je n'aurais pas voulu, si j'avais été consulté, que cet appel fût fait sous forme de récrimination contre l'Eglise. L'évêque qui m'a condamné à cause de mes doctrines a cru sans doute remplir un devoir de sa charge, comme je crois avoir rempli le mien en dévoilant le côté scientifique et social de la Religion, et le profond ésotérisme qui se cache providentiellement sous le voile de nos sacrements et sous la lettre morte de nos Dogmes. Ma position vis-à-vis des princes de l'Eglise romaine est celle-là même où se trouvaient les premiers apôtres de l'Evangile vis-à-vis des princes de la synagogue juive, — et je puis dire comme eux : *Non possumus non loqui*, (*Act.*, IV, 20.)

Frappé pour ce motif, j'aurais voulu qu'on puisse me rendre le même témoignage qu'on rendait aux prédicateurs de la foi primitive : *Ibant gaudentes quia digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (*Act.*, V, 41).

Une seule chose pourrait m'affliger et me rendre inconsolable : ce serait d'être empêché d'écrire, faute d'yeux. Il n'en sera pas ainsi, j'espère, grâce à la souscription ouverte dans les colonnes de l'*Etoile* et recommandée par d'autres revues.

Si je ne puis pas écrire de ma propre main, je pourrai du moins dicter à un secrétaire ce que j'ai le droit et le devoir de communiquer à mes frères, soit par lettre, soit dans des articles. Cette souscription n'à pas d'autre objet, d'autre but.

L'abbé Roca.

Châtelaine, 24 mars.

Monsieur René Caillié,

. . . . . .

Veuillez avoir l'obligeance de verser le reste de la somme à la souscription en faveur de votre vénéré ami l'abbé Roca. Que Dieu bénisse cet homme si dévoué, si vaillant; qu'Il l'entoure de chaudes et actives sympathies...

Mme H. B.

Souscription nationale ouverte par l'*Étoile*[1]

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

M. Th. P., de Moux, 10 fr. — M. Eschenauer, pasteur de l'Eglise réformée, 5 fr. — M. Paul Reybet, 5 fr. — Oswald Wirth, au nom du *Groupe maçonnique d'Études initiatiques,* 20 fr. — M. Marcus de Vèze, 10 fr. — M. Lefort, 5 fr. — Mme ve Dieu, 10 fr. — Un groupe spirite lyonnais, 7 fr. — Mlle Wild, 6 fr. — Un groupe de spirites, 3 fr. — Un ami inconnu de l'abbé Roca, à Dôle, 20 fr. — Mme H. B., 8 fr. 40. — Un Anonyme, 10 fr.

SOUSCRIPTION OUVERTE POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame :*

Mme V. de M. . . . . 10 fr.

Pour l'œuvre de l'Etoile

Compte de la baronne de Vay pour la publication de son manuscrit :

En caisse : 90 fr. 90. — Note du mois de mars : 25 fr.
Reste en caisse : 65 fr. 90.

---

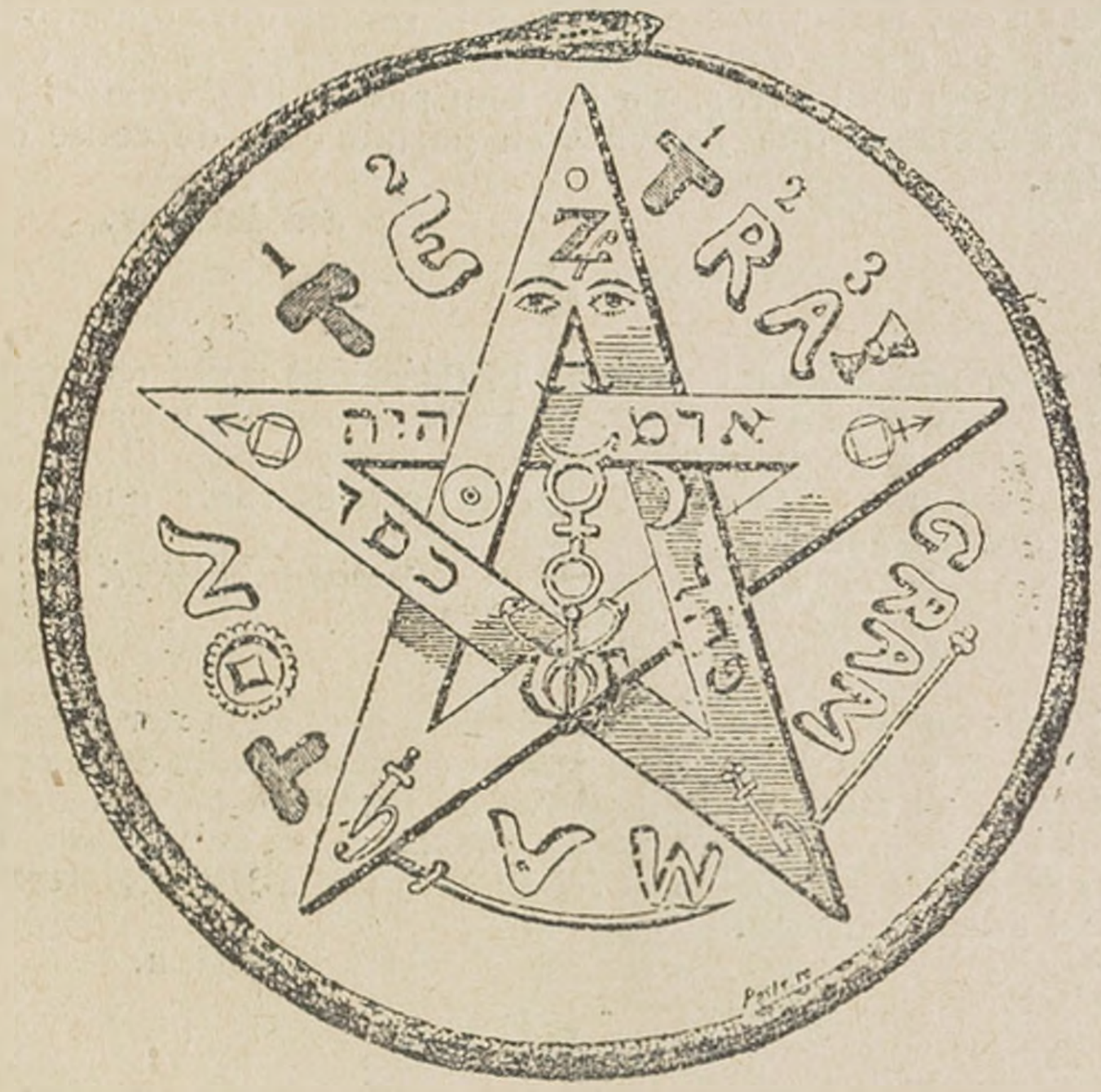
1. Nous prions les *Revues* amies de vouloir bien reproduire cet appel à l'amour fraternel.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

5e ANNÉE. N° 53. MAI 1893.

L'ÉTOILE



PENSÉES

L'essence de l'Amour est d'aimer les autres hors de soi, de vouloir être un avec eux et de les rendre heureux par soi. Ces trois *Essentiels* de l'Amour divin ont été la cause de la Création de l'Univers et sont la cause de sa conservation, laquelle n'est qu'une perpétuelle creation.

Swedenborg.

Nous prions nos amis de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

* * *

Il y a deux genres extraordinaires de visions. J'y ai été mis seulement pour savoir comment ils sont. Le premier, c'est d'être emmené du corps... Je n'y ai été mis que deux fois et seulement pour savoir ce qu'il en est... Le second, c'est d'être transporté par l'esprit en un autre lieu. Quant à ce genre, il m'a été montré par une vive expérience ce qu'il en est, mais deux ou trois fois seulement. Mais tout ce qui est relaté dans mes *Arcanes célestes*, ce sont des perceptions ordinaires. Ce ne sont pas là des visions, ce sont des choses que j'ai vues en parfait état de veille du corps.

Swedenborg.

*
* *

Le *Sepher Jetzirah* (Livre de la Création) nous enseigne l'existence d'un seul Dieu, en nous montrant, au sein de la variété et de la multiplicité, la présence de l'Unité et de l'Harmonie ; car un tel accord ne peut venir que d'un seul ordonnateur.

Yehouda Hallévi.

*
* *

Dieu peut se comparer au cerveau qui, sans perdre son Unité, se partage en trois parties (*les deux lobes et le cervelet*) et, au moyen de *32* paires de nerfs, se répand dans tout le corps, comme à l'aide des *32* voies de la Sagesse (*les 22 lettres hébraïques et les 10 chiffres*) la Divinité se répand dans l'Univers.

La Kabbale.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

Le 7 avril 1893, *de midi au soir.*
Le 7 mai 1893, *de midi au soir.*

Alber JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

La partie du chapitre premier qui se termine avec le verset vingt-quatrième forme à elle seule un ensemble complet, une sorte d'abrégé de la Théologie et de la Cosmogonie kabbalistiques.

Nous allons donc, par une vue de récapitulation et de synthèse, embrasser dans leur totalité les enseignements de cette partie avant de reprendre notre exploration du Siphra Dzénioutha.

Nous achèverons ainsi d'éclairer les arcanes étudiés déjà et nous n'en serons que mieux préparés à nos études ultérieures.

Nous ne nous contenterons pas d'ailleurs, pour atteindre ce double résultat, d'une simple récapitulation, mais nous y adjoindrons telles citations des Kabbalistes, telles réflexions personnelles qui nous paraîtront avoir de l'utilité à notre dessein.

Les vingt-quatre premiers versets du Siphra Dzénioutha contiennent toute l'évolution du monde.

A l'origine est Aïnsouph, le Dieu insondable et inconcevable, l'Infini, l'Abîme.

L'Abîme se manifeste par la création indéfinie.

---

(1) Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

La Création indéfinie se réalise par les créations successives.

Chacune des créations successives est l'image de toutes les autres.

Elle est aussi l'image réduite, le reflet partiel de la grande création indéfinie.

Le Siphra Dzénioutha exprime par ses figures les lois d'une création, la nôtre, mais, grâce à la nature typique et compréhensive du symbole, il exprime en même temps : les lois de la grande Création, les lois de toutes les créations partielles mortes ou futures, et enfin les lois des Eléments subordonnés de notre création (terre, société humaine, homme individuel, etc...) qui offrent à leur tour une image et une réduction de la réalité complexe dont ils sont les membres et les organes.

Chaque création ou partie de création a trois degrés de développement:

Le premier degré, nommé par la Kabbale *Monde de Néphesh* (c'est-à-dire monde de l'âme inférieure) est celui dans lequel, par la faute des êtres émanés qui s'éloignent de leur source, prévalent, peu à peu, l'égoïsme, l'excès, la violence, la discorde, la matière, l'instabilité, le mal.

Il correspond à ce que les Hermétiques appellent la *couleur noire.*

Dans les Mystères chrétiens, il se rapporte au Dogme de la Chute.

Dieu le détruit (c'est-à-dire le transforme, car il n'y a pas, dans la Kabbale, de destruction absolue).

Dieu s'y manifeste donc par sa puissance et sa justice, et, dans la philosophie chrétienne de l'histoire, ce monde est représenté par l'ancien Testament et par le Règne du Père.

Le second degré de développement, nommé par la Kabbale Monde de Ruach (ou de l'Ame intermédiaire), est celui dans lequel, par la miséricorde de Dieu et les efforts repentants des créatures, le Bien lutte avec le Mal et se maintient en face de lui.

Dans l'ordre moral et social, la férocité primitive s'atténue, l'égoïsme est combattu d'aspira-

tions solidaires, dans l'ordre physique les violentes énergies d'un monde en formation se calment et permettent la floraison de la vie.

Comme on le voit, ce degré de développement peut ne pas apparaître en même temps chez les divers êtres ou ordres de choses où Dieu le suscite.

Pour la terre physique et matérielle, la période d'équilibration et de relatif apaisement s'est produite bien avant qu'une période analogue fût possible dans la terre spirituelle, c'est-à-dire dans l'Humanité, puisque celle-ci commence à peine à entrevoir une ère d'apaisement et d'équité sociale.

Pour ne pas accuser d'erreur les révélations symboliques, il faut toujours se rappeler qu'elles rassemblent, dans l'unité d'une image, les êtres analogues, les périodes similaires, quelque distants que puissent demeurer, selon l'espace ou la durée, ces êtres et ces périodes.

Le Symbole vise la cosmogonie et non la cosmographie, la logique éternelle et non la chronologie.

Le monde de Ruach correspond à la *couleur blanche* des Hermétiques.

Comparé aux mystères chrétiens, il rappelle l'Incarnation et la Rédemption.

Dieu le sauve et le réorganise. Il s'y manifeste par sa pitié et son harmonie, et, dans la philosophie chrétienne de l'Histoire, ce monde est représenté par le Nouveau Testament et par le Règne du Fils.

Le troisième degré de développement est nommé par la Kabbale le Monde de Neschamah.

C'est donc le monde de l'Ame suprême.

En lui le Mal disparaît, le Bien triomphe d'une victoire absolue.

Dans l'ordre moral et social le dévouement répand les Ames sur l'Humanité, l'extase les recueille en Dieu ; dans l'ordre intellectuel la vérité mystérieuse se dévoile par l'intuition et la voyance ; dans l'ordre physique la chair et la nature sont domptées, les lois matérielles s'inclinent au joug de l'esprit.

Ici encore l'on pourra observer que l'ordre physique est en avance sur l'ordre spirituel, car l'homme a commencé à dompter la nature, sinon la chair, et à maîtriser les lois et les forces de la matière pendant qu'il est loin d'avoir accompli les mêmes progrès vers la voyance, le dévouement et l'extase.

En Hermétique, le monde de Neschamah répond à la couleur de *Pourpre*.

Parmi les Mystères chrétiens, il a pour analogues la Transfiguration, la Résurrection, le Jugement, l'avènement du Christ glorieux et la Jérusalem céleste.

Dieu possède et divinise le monde de Neschamah. Il se confond à lui par l'amour et la vérité ardente, et, pour la philosophie chrétienne de l'histoire, ce monde est représenté par l'ère messianique, l'empire du Christ triomphant qui est en même temps le règne de l'Esprit-Saint.

*
* *

Ainsi que je l'ai exposé plusieurs fois déjà au cours de ces commentaires, l'Abîme Créateur, l'inépuisable et l'incompréhensible Aïnsouph, rayonne par ses attributs ou Séphiroth et se rend accessible aux régions limitées, aux créatures finies.

Or l'état des Séphiroth se modifie selon qu'elles agissent dans tel ou tel des trois mondes :

Dans le monde de Néphesh, les sept inférieures parmi les Séphiroth, celles de la *construction*, se brisent, tombent en discorde et en déchéance et se séparent des trois Séphiroth primordiales, restées sereines en Dieu.

Dans le monde de Ruach, les trois Séphiroth primordiales s'organisent en trois personnes : l'Ancien des jours, le Père et la Mère.

Les six premières des Séphiroth inférieures s'organisent en une personne, le Microprosope ou le Roi.

Enfin la dernière des Séphiroth, Malchut, forme

une cinquième Personne, l'Epouse du Microprosope ou la Reine.

Hors l'Ancien des jours qui est Androgyne et solitaire, ces Personnes s'unissent par couples :

Le Père et la Mère sont le couple supérieur, le Roi et la Reine sont le couple inférieur.

Ce qui caractérise le monde de Ruach, c'est donc que les Séphiroth ou attributs de Dieu y revêtent la forme humaine et s'y enlacent par couples harmoniques.

J'ai expliqué, au cours des commentaires, le sens de ce symbolisme: les lois d'un monde, d'une société, d'une âme revêtent la Forme humaine lorsqu'elles savent embrasser, dans une complexe et vivante unité, les forces, les partis, les passions qui les composent.

Le sceau d'un telle Harmonie est la paix et l'amour entre les principes masculin et féminin, que ces Principes soient considérés dans les forces du monde ou dans l'homme et la femme réels, ou dans les facultés masculine et féminine d'une seule Ame.

A cette paix du couple idéal, le Sohar donne le nom de Balance.

Le choix de la Forme humaine comme expression de l'organisation des attributs et des lois n'a rien d'arbitraire pour la Kabbale :

Elle regarde en effet l'homme juste et sanctifié par Dieu comme plus élevé que les anges et comme la créature la plus noble où palpite le mystérieux Incréé.

Il est naturel, par conséquent, d'offrir en symbole de toute organisation et rédemptrice harmonie l'être capable d'incarner, avec le plus de gloire, et la vie de Dieu et l'ordre divin.

Ce n'est pas, on le pense bien, à la chair de l'homme que se réservent de tels privilèges, mais c'est à la partie immortelle de l'homme.

La forme humaine n'est ici que le reflet de l'âme humaine, les membres et les organes que l'image des puissances spirituelles qu'ils représentent et qui les animent.

Mais le monde de Ruach, malgré son organisation meilleure, n'est point cependant impérissable et définitif.

D'abord le mal y est mitigé, mais il n'y est pas anéanti.

Il y combat encore le Bien qui le domine.

De plus l'organisation n'y est pas parfaite, ce que les traditions kabbalistiques expriment en disant que le Roi et la Reine, le Microprosope et son épouse n'y ont de cerveau qu'à des temps marqués, mais qu'à d'autres moments ils sont incomplets.

Aussi Dieu remplacera-t-il le monde de Ruach par le monde de Neschamah.

En ce dernier monde, le mal s'anéantira. Rien ne subsistera du monde précédent que les âmes lumineuses des Justes.

Dieu développera une création nouvelle.

Et alors le Roi et la Reine auront leurs facultés complètes et permanentes.

Chacune des cinq personnes mystiques aura ses dix Séphiroth particulières, et tous ces organismes seront illuminés dans tous leurs membres par le mystère de la splendeur de Neschamah.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Réunir l'homme à Dieu, par l'amour et la vertu, dans la liberté.

La justice nous commande d'estimer et de respecter ceux en qui nous voyons vivre le Bien et le Vrai :

---

1. Voir l'*Etoile* de février, mars et avril 1893.
ERRATUM : *Dans le numéro d'avril, page* 215, *lignes* 30 *et* 31, *au lieu de* : NE SERA PAS PERDU, *il faut lire* : NE SERA PERDU.

2. Essai offert à la méditation des Frères du *Qualrième Degré* de l'Etoile.

Ce sont là nos réels supérieurs, et la Justice leur prescrit de ne point s'enorgueillir de leur ascendant et de leur mérite, mais de n'y chercher qu'une humilité plus consciente et une plus haute puissance de dévouement.

Il est d'autres supériorités extérieures et sociales.

Nous leur devons la même soumission et déférence qu'à la loi extérieure, et pour la même raison qui nous enjoint de ne modifier l'ordre établi que par la persuasion et la paix.

Il y a, dans la vie privée et dans la vie sociale, des situations, des œuvres à accomplir qui exigent l'organisation hiérarchique des volontés, l'obéissance des uns aux autres.

L'on ne peut ni tenir en état une vaste demeure, ni cultiver une terre étendue et variée, ni gérer une grande industrie, ni donner un enseignement à une jeunesse nombreuse, ni administrer un hôpital, ni gouverner un navire, ni défendre une patrie attaquée, sans une organisation.

La justice commande que, dans de telles organisations, les volontés soumises s'inclinent joyeusement en vue du but poursuivi, mais elle oblige les volontés directrices à ne pas déployer leur influence au delà de ce qui est nécessaire pour réaliser l'œuvre que tous, les dirigés comme les guides, prennent pareillement à cœur.

Ce n'est pas le caprice du chef de famille, mais le bon état de la demeure qui a droit à l'obéissance des serviteurs; ce n'est pas au maitre de cultures à qui, devant la justice, appartient le commandement, mais c'est à la culture; ce n'est pas au patron, mais à l'industrie; ce n'est pas au professeur, mais à la science; ce n'est pas à l'administrateur de l'hôpital, mais à la santé des malades; ce n'est pas au capitaine, c'est au navire; ce n'est pas aux généraux, c'est à la patrie.

Il importe donc que la liberté de ceux qui se soumettent en vue d'une œuvre commune soit garantie contre un excès de pouvoir, qu'elle ne soit pas soumise en tout ni toujours, mais seulement dans la mesure, librement consentie, où l'œuvre le demande et qu'elle ait jour à se reprendre et à se recouvrer pleinement.

La Religion, par la vertu de justice, proclame ainsi le devoir et le droit des libertés qui s'organisent, devoir de soumission à l'*œuvre*, droit de garantir leur indépendance.

A la science sociale de rechercher et d'éprouver, dans le détail, les moyens de seconder ce devoir et de préserver ce droit.

La justice nous oblige à l'humilité en nous découvrant que notre personnalité n'est qu'un effort obscur et douloureux et que nous ne l'accoutumons au Bien que par une lutte continuelle.

La justice nous encourage à la dignité en nous rappelant que le Bien peut et doit devenir un jour la substance de notre âme et que nous pouvons nous faire un besoin de la vertu.

La Justice nous inspire la gratitude, nous anime à la reconnaissance.

Elle nous fait sentir qu'à tout service, à toute bienveillance, nous devons un acte réciproque et un souvenir cher et profond.

La Justice nous commande la sincérité; elle se plaît dans les âmes véridiques comme la lumière dans l'air transparent.

Le vrai, seul. a le droit d'être dit; c'est donc une justice que la franchise.

La Justice nous impose la plus délicate probité.

Elle nous prescrit le désintéressement, elle veut qu'une œuvre nous attire et nous retienne par le bien qu'elle fait et non par ce qu'elle rapporte. L'équité ne nous défend certes pas de chercher dans notre travail la vie, la sécurité et le bonheur de ceux qui nous sont chers et les nôtres; mais elle exige que nous gardions pour but suprême de notre effort le Bien désintéressé,

que jamais nous n'abandonnions sa cause, par intérêt matériel ou même spirituel, mais égoïste.

Le Bien a le droit d'être aimé pour sa seule beauté.

C'est ce qui nous révèle que le désintéressement, avec tous ses sacrifices, toutes ses noblesses, toutes ses douleurs, n'est encore au fond qu'une justice.

La Justice nous conseille la modération, l'équilibre. Elle écarte de nos désirs et de nos actions l'excès aveugle et sans frein. L'excès, même dans un travail honnête, même dans un plaisir permis, a quelque chose qui blesse la justice, parce qu'il trahit l'harmonie supérieure de notre âme, de notre vie ou de notre santé, pour une faculté, une tendance exagérées injustement.

La justice nous ordonne le travail. Comment un paresseux pratiquerait-il ce dévouement à la perfection universelle qui doit émouvoir et mettre en œuvre tout ce que nous avons de forces ?

Et ne serait-il pas injuste, la société humaine nous ayant donné une si grande part de ce que nous sommes, d'oser lui offrir en retour l'indifférence et l'inertie ?

La fleur qui a reçu la sève de l'arbre social n'a pas le droit de s'effeuiller stérile et doit laisser à l'arbre un fruit.

Et ne serait-il pas injuste envers nous-mêmes, envers les facultés, si humbles et bornées soient-elles, que nous apportons en naissant, de les atrophier, d'enterrer le trésor dont nous sommes dépositaires et de laisser déchoir et s'abêtir ce peuple de puissances spirituelles et physiques que nous menons en rois, mais que nous n'avons point créées ?

*
* *

La justice nous encourage donc à développer notre esprit, à affermir notre santé, en consacrant toujours cette culture personnelle à l'universelle perfection et particulièrement au Bien des hommes.

Mais, parfois, nous avons le devoir d'arrêter

notre développement et de briser nous-mêmes notre destinée quand la justice nous commande de sacrifier notre vie.

Car, non seulement la charité peut nous exalter jusqu'à de tels héroïsmes, mais il est des moments, des occasions qui rendent le sacrifice obligatoire et qui nous font une équité de la mort.

Si, par violence, on veut nous entraîner à être complices d'un crime, plutôt que de céder nous devons mourir.

Quand les hommes ou les circonstances nous placent entre manquer à la Vertu ou nous exposer à la mort, nous devons affronter la mort, et nous devons, s'il faut, l'embrasser.

Il est enfin des situations, le médecin dans une épidémie, le capitaine d'un vaisseau dans un naufrage, et d'autres semblables, où l'abnégation personnelle est plus spécialement obligatoire, et, alors, tout en s'inspirant de la *charité* et du *courage*, elle relève aussi de la *justice* qui demande à l'honneur de certaines professions des sacrifices plus hauts.

ALBER JHOUNEY.

Invocation à Dieu

Père immortel et ineffable, Prophète éternel, Seigneur qui es porté par la voûte éthérée du ciel auquel tu imprimes un mouvement circulaire, toi qui des hauteurs où tu as établi le siège de ta toute-puissance vois tout et prêtes à nos prières une oreille bienveillante, écoute tes enfants que tu as placés ici-bas où tout change sans cesse. C'est au-dessus du monde et du ciel étoilé que réside ta toute-puissance, brillante d'un éternel éclat. Appuyée sur elle et rayonnant de lumière, tu communiques à l'Intelligence infinie la vie qui jaillit de ton sein en fleuve intarissable. Cette Intelligence elle-même enfante l'univers en produisant la matière impérissable qu'on nomme

générations parce que tu l'enchaînes par les *formes*. C'est ainsi que tu es entouré par les saints rois qui te doivent l'existence, ô souverain Maître de tous les êtres mortels, ô Père des immortels bienheureux. Il y a aussi une autre espèce de rois auxquels tu as également donné naissance, mais qui servent de ministres à ta puissance et à l'Intelligence que tu as enfantée la première. Enfin tu as produit encore une troisième espèce de rois qui se plaisent, comme tu le veux, à te célébrer chaque jour dans leurs chants et te considèrent face à face. Tu es à la fois le Père et la Mère pleine de beauté ; tu es la fleur délicate de tes enfants, tu es la Forme des formes, tu es Ame et Esprit, Nombre et Harmonie.

PORPHYRE.

(Tiré de la Traduction des Œuvres de Plotin par V. Bouilhet.)

Adolphe Franck

Malgré le temps et l'incessant effort d'une longue vie toute de travail, si ferme, limpide, immortelle dans sa raison, jeune dans sa foi spiritualiste, s'était maintenue la pensée d'Adolphe Franck, que sa mort mêle à notre tristesse un étonnement douloureux et que nous avons peine à unir l'idée du sépulcre et cette vivante lumière qui rayonnait hier sur nous.

Mais les convictions de notre maître, voilé maintenant, non disparu, justifient notre surprise douloureuse :

Elles nous rappellent que rien de la mort ne se peut unir à la raison, à la foi, à la lumière, à l'Ame.

Cette vivace pensée qui éloignait pour nous l'idée du sépulcre lui est étrangère en effet, et elle n'a pas été atteinte par la respectueuse agonie. Pour un juste et un sage tel que Franck, qui non seulement attendait l'immortalité, mais qui, dès cette vie, se pénétrait de vérités éternelles,

la mort est une double victoire : Au philosophe qui a cru en la réalité de l'âme, elle apporte la grave et rayonnante preuve, à l'homme qui a vécu pour le devoir, l'esprit et la vérité elle donne ce Dieu qui est esprit, vérité et triomphante justice.

Franck repose maintenant en Celui qu'il a glorieusement servi, auquel il a dévoué avec un merveilleux courage toutes ses dernières forces, puisque la lutte contre l'athéisme fut son apostolat suprême.

Dans ses magnifiques strophes, orageuses et divinatrices des *Contemplations*, Victor Hugo parle de ceux qui

Au milieu d'une phrase adressée à la foule
Sont entrés dans la mort,

et qui, stupéfaits, ont vu

Que le mot qu'ils avaient commencé devant l'homme
S'achevait devant Dieu.

Mais quelle sublime récompense que cette terrible interruption quand la parole ainsi arrêtée est une parole qui glorifie Dieu ! C'est ce qui est arrivé à Franck, moralement du moins : car, s'il n'est pas tombé en fait au milieu même d'un discours, il n'a été arrêté que par la mort dans son apostolat théiste ; sa dernière œuvre fut une proclamation de la vérité divine et il est allé devant Dieu ayant encore aux lèvres le tremblement où avait passé la gloire de Dieu...

* * *

Franck était cher à la jeunesse ésotériste et mystique.

Non qu'il fut mystique lui-même, mais son spiritualisme de ferme raison avait de larges sympathies. Partout où il voyait Dieu et l'âme, il épanchait son âme, toute vivace de Dieu.

D'ailleurs plusieurs de ses plus beaux travaux s'étaient consacrés au mysticisme bien avant sa renaissance contemporaine.

La pensée de Franck avait traversé le règne entier des positivistes qui jamais ne la purent entamer ni troubler.

Persévérant sans effort puisqu'il l'était par conviction, il eut la joie de survivre à la victoire de ses adversaires et de la voir retomber en défaite devant l'impérissable Esprit.

Il encouragea, il accueillit généreusement cette jeunesse qui, par des élans hardis, mais vivants, remontait à l'Invisible Idéal.

Les nouveaux défenseurs de la Doctrine ésotérique devront tous garder à sa mémoire une vénération, une chère et pieuse reconnaissance.

L'*Etoile*, en particulier, qu'il voulut bien honorer de sa collaboration, lui conservera un souvenir aimant et respectueux, un culte moral comme à un de ces justes dont le Sohar nous montre les Ames perpétuellement actives dans les progrès de la Terre.

Et je me rappellerai moi-même, avec une méditation émue, ces trop rares conversations de Paris, de Saint-Gratien, où j'écoutais cette pensée demeurée si fraîche dans sa force, si limpidement éprise de vérité et de divin, pendant que je regardais le symbole de cette pensée en un front resté si ferme et si clair... Et lorsque je m'en retournais, dans le gris lassé des rues, ou dans les grises et légères vapeurs flottantes sur les arbres et les étangs, je gardais, à travers ces troubles de la cité ou de la nature, l'impression d'une fixe étincelle de raison, consciente de son immortalité...

* *

L'œuvre de Franck est fort étendue.

Nous ne pouvons que citer :

1° *L'Esquisse d'une histoire de la logique* ;

2° *L'Histoire de la philosophie mystique en*

France à la fin du XVIII^e^ *siècle* (1866);

3° *La Morale pour tous* (1868) ;

4° *Les Philosophes modernes étrangers et français* (1879) ;

5° *Les Essais de Critique philosophique* (1885).

6° *Le Dictionnaire philosophique* (6 vol. in 8), écrit en collaboration ;

7° *La Philosophie du droit pénal* ;

8° *La Philosophie du droit ecclésiastique* ;

9° *La Philosophie du droit civil.*

Pour nous, mystiques, Franck restera surtout l'auteur de la *Kabbale*.

Nous avons publié dans un des premiers numéros de l'*Etoile* une étude sur cette œuvre si sérieuse, si lucide dans l'exposé de l'essentiel.

Par son indépendance même à l'égard du mysticisme proprement dit, par sa clairvoyance sur l'originalité et l'antiquité des Traditions kabbalistiques, sur le véritable rôle des Séphiroth, sur la théologie, la cosmogonie et la psychologie Soharites, le livre de Franck restera toujours un des plus utiles à l'étude de l'Esotérisme, et une belle œuvre de science philosophique et de spiritualité.

Celui qui nous la laisse nous a quittés maintenant, mais il peut dire, avec Simon ben Jochaï, que sa part est heureuse dans l'autre monde.

Il possède l'Eternel qu'il avait aimé, le Dieu de sa noble vie et de sa haute foi.

ALBER JHOUNEY.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Le Dogme de l'Infaillibilité papale

ET LA DÉCADENCE DE L'ÉGLISE ROMAINE

L'Eglise romaine est la vieille mère du cléricalisme. On sait que le cléricalisme, connu depuis longtemps sous le nom d'ultramontanisme et

depuis plus longtemps encore, sous celui de jésuitisme ou de pharisaïsme, est devenu de nos jours le *refugium peccatorum* de tous les partis réactionnaires, rétrogrades et monarchiques, dont les débris se sont groupés sous sa bannière, soi-disant religieuse, et qui, comme telle, est censée les diviser le moins et les rallier le mieux.

Or, *religieuse*, cette bannière ne l'est pas ; elle est politique. Elle flotte, comme une banderole, sur un bazar où se confondent toutes sortes de drapeaux, et sert d'enseigne à ce que les Catalans appellent une *centrale*, espèce de voiture à tout usage où s'entassent, pêle-mêle, des gens de toute condition. C'est le Capharnaüm de toutes les politiques Les organisateurs et les conducteurs de cet *omnibus* clérical sont les princes des prêtres, les prêtres des princes et les acolytes, différemment costumés et diversement dotés, de tous les cultes salariés par l'Etat et de toutes les églises fortement et richement constituées.

Tout ce monde officiel, tous ces privilégiés de fortune avaient longtemps cru, longtemps espéré que le Dogme de l'Infaillibilité, décrété en 1870, était fait pour arrêter la décadence de leurs affaires, en désarroi depuis longtemps, et pour restaurer le pouvoir temporel des papes.

Hoc erat in votis. Je ne dis pas que telles fussent les vues particulières du pape qui promulgua le nouveau dogme, mais j'affirme que tels étaient les calculs intéressés de bon nombre de Pères du concile du Vatican et de tous les politiciens, prêtres ou laïcs, qui applaudirent à sa promulgation. Ce que je déclare là ne saurait faire doute pour quiconque connait l'histoire de ce concile et les intrigues politiques auxquelles il donna lieu dans tous les centres diplomatiques où la question fut agitée.

Je ne citerai qu'un seul mot de Thiers, mais un mot qui vaut son pesant d'or : « Placez, disait-il, sur la chaire de saint Pierre un pape infaillible, tel que le rêvent les catholiques, et détaché comme un capucin de tout intérêt temporel, et,

dans peu de temps, il vous aura mis le monde en feu. » Voilà pour le camp laïque ; voici pour le camp clérical : « Le pape, une fois reconnu infaillible comme nous venons de le déclarer au concile du Vatican, sera le maître du monde entier, quand bon lui semblera. » Cette parole est de Mgr Caxal, évêque de la Séo-d'Urgell et *cabecilla* mitré, crossé de don Carlos. Il la prononça dans un presbytère de Perpignan, où il s'arrêta deux jours avant de franchir les Pyrénées pour rentrer en Espagne, lors de son retour de Rome. Ce faiseur d'eunuques-prêtres (ce mot doit être pris au pied de la lettre : un vicaire de la Séo pourrait en témoigner, s'il n'avait pas succombé sous le couteau sacré) ne se gênait pas pour répéter à qui voulait l'entendre que le but poursuivi par ses amis du concile était de faire, de Pie IX, le roi de Rome et de l'Italie, et l'empereur de tous les Etats catholiques.

C'est clair et net ; mais l'homme propose et Dieu seul dispose par son Christ et pour le bonheur de l'Humanité qui est le corps social de ce Christ.

*
* *

Il importe fort peu de savoir quels étaient les desseins politiques de la trop fameuse *camarilla*. Ce qui nous importe uniquement, c'est de connaître le dessein transcendant, religieux et social du Christ-Esprit, qui est l'âme nouvelle de l'Humanité, autant vaut dire de l'Eglise universelle ou catholique, dont ce Christ est la tête divine et le symbole vivant. Or ce dessein, ignoré des politiciens de toute robe, ne tarda pas à se dévoiler et se manifesta par un coup d'éclat : à l'heure même où les cléricaux espéraient voir la restauration du trône royal et du pouvoir temporel des papes, il advint que ce trône, déjà très ébranlé, s'écroula, et que ce pouvoir déjà fort compromis s'évanouit comme un songe et se dissipa comme la fumée. Une brèche s'ouvrit à la

Porte-Pia pour donner accès dans la Ville éternelle, et pour livrer passage aux volontaires de Garibaldi qui frayerent la voie à Victor-Emmanuel, allant sans obstacle se faire couronner Roi de Rome et d'Italie, dans le palais du Quirinal.

Et, comme pour mieux montrer l'accord de la volonté divine et de la volonté populaire — *vox populi, vox Dei*, — ces événements s'accomplissaient juste au moment où Pie IX se réfugiait avec ses zouaves dans la cité Léonine, sous la protection du fort Saint-Ange, d'où il ne tarda pas à déloger pour aller s'enfermer au Vatican. Ce Vatican, au nom fameux--*a Vaticiniis*—serait encore mieux appelé la *sépulture* de la papauté temporelle. Ainsi, du moins, se vérifierait le spectale fantastique dont Hobbes croyait être le témoin, quand il lui semblait voir « le spectre de César se dresser, tiare en tête, sur le tombeau de l'Empire romain », destiné à devenir plus tard le tombeau de l'Eglise romaine.

L'histoire du christianisme est pleine de surprises, d'analogies et d'antithèses de ce genre, ce qui devrait donner beaucoup à réfléchir à tous les sages, et à quiconque n'a pas perdu l'usage de la raison et de la logique.

* * *

Pierre sortira certainement de ce caveau mortuaire, lequel n'est pas une boite à momies, comme le croyait Hobbes et comme le pensent encore tant d'autres sceptiques ; mais il n'en sortira pas avant de s'y être transfiguré, comme fit le Christ après trois jours de sépulture dans la crypte du Calvaire ; pas avant de s'y dépouiller des attributs de sa temporelle royauté, comme le Christ se dépouilla, dans le tombeau d'Arimathie, des insignes de la mort, du suaire et des bandelettes funèbres ; pas avant de se défaire entièrement de sa peau césarienne, comme le serpent se défait de la sienne, ou comme la chenille, rampante avant qu'elle se métamorphose, échange

dans le cocon sa lourde chape de poussière contre un vêtement aérien, tissé d'or, de lumière et d'azur.

Adorables mystères qui sont, tout à la fois, ceux de la nature et de la Religion, ceux du Christ et de l'Humanité qu'il personnifie, ceux du Pontife spirituel et de la véritable Église, *une*, *sainte*, *catholique* et *apostolique*, ainsi que la marquèrent pour toujours les Pères du premier concile de Nicée, et non pas *romaine*, *cléricale*, *césarienne* et *politique*, comme l'ont faite, depuis, les opportunistes du pouvoir temporel.

C'est aujourd'hui, pour la papauté, l'heure de la mue ou de la chrysalide, et sa métamorphose s'opère, comme celle de tous les coléoptères, dans un tombeau, dans la prison du Vatican. La mystérieuse transformation est plus avancée qu'on ne pense, et l'on entend déjà sortir de cette crypte des vagissements qui prouvent que la mort vient d'y enfanter la vie, et que ce tombeau est un berceau, le berceau d'un nouvel ordre de choses, religieux et social, dont le pontificat spirituel sera l'infaillible organisateur, et qui prend aujourd'hui la place, dans Rome même, du vieil ordre de choses politique et clérical dont la papauté temporelle était la représentation autrefois.

Œvo ab integro, magnus renascitur ordo.
Redit et Virgo, redeuntque saturnia regna,

chantait le Cygne de Mantoue, le doux et tendre Virgile, sous l'inspiration de la sybille de Cumes, cette prophétesse des nations, au même titre que David était le prophète canonique du peuple hébreu : *teste David cum sybilla.*

*
* *

Pour qui sait ce que fut l'*âge d'or* préhistorique dont Charles Fourier, Saint-Simon et, mieux encore, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre nous ont révélé la constitution sociale et le mystère religieux ; pour qui sait ce que fut la Vierge prophétique, l'Isis voilée des temples égyptiens ; pour qui sait ce que furent les Règnes de Saturne et

le Pontificat de Ram ou de l'agneau, il est aisé de comprendre les rêves de palingénésie universelle, dans lesquels était jetée l'âme de Virgile, à la seule pensée qu'un jour à venir on reverrait sur la terre ce qu'avaient déjà vu nos premiers ancêtres.

Or, ce qu'avaient vu les *protogones* de l'Église des primitifs, dont parle saint Paul, *Ecclesia primitivorum* (*Hæb.*, XII, 32), c'était le règne impersonnel ou divin de la Justice et de la Vérité, ce que le Christ a tant de fois nommé le « Royaume de Dieu », ce que le prolétariat appelle aujourd'hui le « Socialisme » et que Léon XIII appelle aussi de ce même nom, en y ajoutant l'épithète de *catholique* ou de *chrétien*, dont toutes les écoles socialistes reconnaîtront la légitimité, dès qu'elles sauront ce que savent déjà les initiés à l'ésotérisme de notre Dogme, à savoir que « le vrai, le pur christianisme, c'est le vrai, c'est le pur Socialisme ».

Ecce facta sunt omnia nova : tout sera refait à neuf, conformément aux oracles de la tradition abramide et de l'enseignement du Christ, de ses prophètes et de ses apôtres. Nous allons avoir « de nouveaux cieux et une terre nouvelle », c'est-à-dire une nouvelle dispensation religieuse et une nouvelle organisation sociale. Et tout cela se montre déjà : papauté temporelle, imperialat clérical, principautés cardinalices, oligarchies sacerdotales, princes des prêtres et prêtres des princes, églises prépondérantes, cultes constitués et salariés par l'Etat, tout cela passe, de nos jours, aux vieilles lunes et n'a déjà plus d'autre existence que celle des drèches et des résidus que laisse derrière elle toute église qui évolue et se transforme.

Le cléricalisme a reçu le coup de la mort en 1870, du fait du *canon* qui proclama le pape infaillible et qui fit de son pouvoir temporel une potentialité spirituelle.

* * *

Le cléricalisme est mort, oui ; mais pas encore enterré, et ce n'est pas le nouveau pontificat qui ensevelira cette dépouille mortelle. Le *croque-morts* de l'ancien monde, ce n'est pas lui ; c'est encore la papauté temporelle dont Léon XIII n'a pas répudié le pouvoir. Seule, cette dernière est qualifiée pour remplir ce lugubre office, avant d'expirer tout à fait, car il est écrit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos* (Math., VIII, 22).

Il faut dire à la louange de la papauté romaine qu'elle s'est toujours admirablement acquittée de cette funèbre besogne. Ce qu'elle a enterré jusqu'ici de principautés césariennes serait difficile à énumérer. Pas de puissance temporelle, pas de dynastie royale ou impériale qui lui ait confié son sort et qui n'ait bientôt succombé, en roulant à terre sous les pieds du Christ. On dirait une fatalité : les bénédictions du pape portent malheur aux ennemis du Saint-Evangile, qu'il ne faut pas confondre avec les ennemis de la papauté temporelle et de son Eglise romaine, destinées, elles aussi, à périr sous les mêmes coups, et déjà répudiées. L'atmosphère morale que respirent les âmes est empestée par l'odeur qui s'exhale des nécropoles où les anciens pouvoirs attendent leur jugement dernier. Et voici venir l'heure où le cléricalisme à son tour sera traité comme l'a été le césarisme, parce que le premier est l'héritier du second et son succédané.

Pauvre Eglise romaine, si, par malheur, elle ne vient pas vite à résipiscence, et ne sait pas tenir compte des admonestations de son nouveau pontife, le pape infaillible !

Que de débris, grand Dieu ! le long des âges chrétiens, sur le chemin qu'a parcouru la Papauté. Tout cela sera déblayé, nettoyé, purifié. Le vieux, monde en capilotade, partout usé jusqu'à la corde ne tient plus debout et appelle, au dire de Chateaubriand, « une nouvelle évangélisation, celle de l'Evangile social. »

Nous l'aurons ! Elle commence !

L'oracle kaldéo-égyptien et judéo-chrétien ne pouvait pas mentir ; il ne pouvait ni se tromper ni tromper le monde. Le nouvel ordre de choses, religieux et social, annoncé par les prophètes de tous les peuples et de tous les temps, se découvre et s'organise à mesure que le Socialisme gagne du terrain et que la science ésotérique, cultivée à notre époque dans tous les centres d'initiation, plus nombreux qu'on ne pense, nous dévoile le sens spirituel, transcendant et divin qui se cachait providentiellement sous la lettre de nos dogmes, de nos symboles, de nos sacrements et de nos rituels.

*
* *

Le monde nouveau, qui tend à remplacer le vieux monde, n'est pas nouveau du tout. Il est au contraire tout ce qu'il y a de plus antique sous le soleil. C'est le monde même de l'origine, celui qui porta le nom de Paradis terrestre. Grattez la surface de notre globe, fouillez les couches d'alluvions que le cours des siècles a superposées et que les révolutions ont entassées sur les monuments détruits de la civilisation primitive, et vous trouverez. à l'état de fossiles ou de ruines, tout ce Paradis perdu dont le souvenir s'est conservé dans les traditions de tous les peuples, et dont les réminiscences, vagues et lointaines dans le passé, ont toujours fait le charme de notre poésie, la consolation de notre déchéance et le fondement réel de toutes nos espérances et de notre foi. Un dogme impérissable résiste à l'action du temps et subsiste au fond de l'âme humaine, dont rien au monde ne saurait l'arracher. C'est le dogme de la *Résurrection des morts*, dont les prêtres du cléricalisme ont perdu le sens ésotérique, plus encore qu'ils n'ont perdu celui des autres dogmes.

Ils sont morts en effet, les protogones de l'origine ; elles sont mortes, les traditions des premiers âges, les croyances du Paradis social

terrestre et de l'Age d'or et des Règnes saturniens, *saturnia regna*. Mortes sont aussi les constitutions et les civilisations préhistoriques, toutes fondées sur cette *loi* cosmogonique et divine dont parlait Notre Seigneur Jésus-Christ, quand il disait : « Je ne suis pas venu dissoudre la Loi et l'abolir, mais la restaurer et l'accomplir. » *Non veni solvere legem, sed adimplere* (Matth., V, 17.)

Rien ne s'est jamais vu sur la terre qui ne doive s'y voir encore, Dieu sait combien de fois, car ce monde est un alambic à raffiner, où tout va se perfectionnant sans cesse et se divinisant. Toute naissance est une renaissance ; toute incarnation, une réincarnation. C'est ainsi que s'explique et se justifie le dogme de la Résurrection, entendu non pas comme l'entendent les cléricaux, mais comme l'entendaient le Christ et les apôtres, et comme l'entendent les spirites de nos jours qui n'inventent ou ne découvrent rien eux-mêmes et ne font que remettre en honneur le Spiritualisme primitif. Leurs doctrines sont aussi vieilles que le monde.

Saint Pierre donnait au dogme catholique son véritable sens, quand il annonçait les temps de la restitution de toutes choses dans la Justice et dans la Vérité : *Tempora restitutionis omnium* (*Act.* III, 21), et saint Paul s'élevait à des visions plus hautes encore, quand il annonçait qu'il se ferait une restauration de toutes choses dans le Christ *prototype* de l'univers entier : *Instaurare omnia in Christo, sive quæ in Terris, sive quæ in cœlis sunt* (*Eph.* I, 10).

Cléricaux, commencez-vous à vous douter de ce que vient faire, de nos jours, dans votre Église le dogme nouveau de l'infaillibilité papale?

L'abbé Roca.

L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(Suite)

CHAPITRE DOUZIÈME

ESQUISSE D'UNE DOCTRINE

I

L'humanité et sa loi.

Des hauteurs où je m'étais placé, dans ma recherche de la Loi Morale, mon regard embrassait le Monde : je voyais les habitations humaines groupées à la surface de la terre, le plus souvent au sein des vallées, sur le bord des fleuves, des rivières ou des ruisseaux; et, jetant un regard sur les âges, je voyais à travers les siècles les mêmes chaumières détruites par l'action du temps, et se renouvelant par la main de l'homme, et je voyais l'homme naître, croître, et mourir sur les mêmes lieux.

Pourquoi, et dans quel but ?

Si loin que mon regard put pénétrer, l'Humanité se livrait à cette perpétuelle activité. En descendant les âges, l'Humanité travaille, travaille toujours ; elle semble prédestinée au Travail : l'activité lui est nécessaire, le travail lui est indispensable, et pourtant le travailleur souffre, et le Travail est asservi, méprisé, avili par ceux-là mêmes qui jouissent de ses bienfaits !

Et je me demandais s'il n'y avait pas là le plus grand oubli que l'Homme pût faire des Lois de la Nature et de sa Propre Loi ?

Je voyais les Despotes et les Tyrans, dans leur ignorance et leur méchanceté, arracher les hommes au travail bienfaisant et les conduire à tous les égarements des luttes de la Guerre. Je voyais les produits du Travail anéantis, les villes et les villages saccagés, les peuples réduits aux seules ressources d'une terre inculte, se traînant

1. Recommandée à la méditation des Frères du *Premier Degré* de l'Etoile.

malheureux, asservis, dans la Pauvreté et la Misère !

Et les Peuples, à travers les âges, recommençant toujours, avec la même ardeur, à réparer leurs pertes, à se relever par le Travail, et, par le Travail seul, recouvrant le Bien Perdu !

Et je me demandais encore: le Travail n'est-il pas la Loi dans laquelle l'Homme doit trouver sa Règle Suprême ?

Le Travail ne renferme-t-il pas la base de la Justice dans l'Humanité ?

Et aux questions qui se succédaient dans mon esprit sur le Travail et le but de l'activité humaine, une Voix Intérieure me dit :

Écoute !

Le Travail est saint, trois fois saint ; par lui l'Homme et l'Humanité s'élèvent vers la pratique de la Justice, car le Travail c'est la production des choses nécessaires à la Vie, dont l'homme doit réaliser la Consommation Equitable et la Juste Répartition.

Le Travail étant le principe de la Production, de la Consommation et de la Répartition, il est l'une des Faces de la Loi, mais il n'est pas toute la Loi.

Le Travail a mille sentiers dans lesquels l'Homme peut s'égarer longtemps, s'il n'est guidé par la lumière de la Loi Souveraine de l'Humanité.

Et je demandais à cette Voix de la Pensée qui influençait mon âme :

Quelle est cette Loi Souveraine ?

Et la Voix me répondit :

Cette loi, c'est la VIE !

Je tombai dans une longue et profonde méditation, pendant laquelle mon âme était dévorée du désir de comprendre.

Puis la Voix ajouta :

La Vie est la Loi des Lois,

La Loi Supérieure de l'Univers, de l'Humanité et de toutes les Créatures.

La Vie Humaine est un appoint donné par l'Être à la Vie Universelle.

L'Homme accomplit-il donc sa loi, me dis-je, s'il ne fait que vivre ; mais alors quelle est sa Loi Morale ? Qu'est-ce que la Vie ? Quelle est sa source ? Quel est son principe ?

La Voix de la Pensée me répondit :

L'Homme ne peut vivre sans Activité : l'Activité, c'est le Travail ; le Travail, c'est la Production, la Consommation, la Répartition : c'est l'aliment de la Vie. L'homme accomplit sa loi quand il fait tout ce qu'il peut pour le plus grand bien de la Vie, car alors c'est qu'il a employé toutes ses forces au profit de ses semblables et de lui-même.

II

L'Infini.

Un nouveau silence se fit dans mon âme ; je sentis mon cœur et mon esprit s'ouvrir à une lumière nouvelle, et tout mon être s'identifier à l'infini.

Puis la Voix de la Pensée continua ainsi :

Il ne te suffit pas de connaître la Loi de l'Homme : tu désires t'élever à son Principe, tu veux remonter au principe de la Vie même ; mais l'humanité a surtout besoin d'apprendre l'objet de sa mission sur la terre ; c'est là le côté de sa destinée le plus pressant et le plus utile à lui faire connaître.

La connaissance de l'Infini est au-dessus des forces humaines, elles ne peuvent en embrasser qu'une notion incomplète, et les langues humaines sont encore plus impuissantes à en rendre l'idée, que l'intelligence de quelques hommes ne l'est à la concevoir.

Car les mots sont une image incomplète de la pensée, et leur valeur se modifie suivant le sens que chacun leur donne.

La Connaissance de l'Etre en général ne peut

s'acquérir que par l'effort de la pensée ; il faut que l'homme apprenne à se connaitre lui-même avant de songer à approfondir l'Infini.

Il doit commencer par étudier sa Loi ; il doit avant tout comprendre les Lois de la Vie et les respecter.

Ces Lois, il les renferme en lui-même et elles sont sensibles pour lui ; l'Infini, au contraire, et les causes premières lui échappent ; malgré cela, il n'est pas inutile que l'Humanité étudie ce qu'elle peut concevoir de l'Unité de sa Loi avec celle de l'Infini.

Suis-moi donc, puisque tu le veux, dans ces profonds problèmes.

III

Le Principe des choses.

Le Principe Universel de toute chose, c'est l'Etre.

Ses existers ou attributs sont :

L'Esprit. — La Vie. — La Substance.

Ils ont pour coexisters :

Le Temps. — Le Mouvement. — L'Espace.

L'Esprit dirige, la Vie agit, la Substance obéit.

Le temps détermine, le Mouvement transforme, l'Espace renferme.

L'Esprit et le Temps sont attributs d'Existence.

La Vie et le Mouvement sont attributs d'Action.

La Substance et l'Espace sont attributs d'Etat.

Ces attributs éternels de l'Etre infini sont, pour les êtres finis, des sphères différentes d'existence, d'action, d'état ; car les êtres finis sont des Modes de la Vie dans l'Etre Infini.

L'Exister ou mode d'existence propre à chaque sphère des êtres finis constitue leur Loi Suprême.

Les Existers de l'Etre varient dans toutes les Sphères de l'Infini :

Dans l'Etre où la substanse domine, la Matière

est sensible, la Vie est faible, et l'Esprit presque nul ;

Dans l'Etre où la Vie s'élève, la Substance s'épure et l'Esprit agit ;

Dans l'Etre où l'Esprit domine, la Vie est active, la Substance est subtile et la Matière disparait.

L'homme émerge particulièrement de la Substance ; la Vie est pour lui le lien éternel de la Substance et de l'Esprit, de l'Espace et du Temps.

IV

La Vie, loi suprême.

L'Exister ou attribut de l'Etre dans la Nature, dans l'Univers, dans l'Infini, associé à l'Esprit pour agir sur la Substance : voilà la Vie.

La Vie, c'est la fonction organique de l'Etre Infini à laquelle toute existence doit concourir.

Tout Etre a la Vie pour but et pour fin, et la vie entière de chaque Etre, soit d'un Monde, soit d'une Créature, n'est qu'une métamorphose dans la Vie Universelle.

La Créature Humaine tient à l'Etre par l'Esprit, par la Vie et par la Substance ; elle est subordonnée au Temps, par la durée de son existence terrestre ; au Mouvement, par son activité ; et à l'Espace, par sa place et sa fonction dans la Vie.

Mais l'Infini a de profonds mystères dans lesquels la pensée humaine peut plonger sans pouvoir entièrement les embrasser, et encore moins les démontrer. La Vie en est le côté le plus sensible pour elle, parce que c'est à l'Œuvre de Vie que l'homme doit la participation la plus directe de son rôle dans l'Infini.

La Créature est faite pour la Vie, c'est là le mystère de chaque existence.

L'Humanité n'a d'autre mission sur la Terre

que d'y faire prospérer et fructifier la Vie. La Vie est sa première Loi.

La Vie Humaine est une mission de l'Etre, nécessaire à la Vie Universelle.

Par la Vie, l'homme élève la Matière à la Substance Active, et la Substance Active à la Vie de la Pensée.

C'est pourquoi la vie humaine la plus obscure est encore un des faits les plus dignes de respect de la part des hommes.

Dans l'Humanité, la Vie a pour coefficient le Travail.

La Vie et le Travail sont la Loi suprême de l'homme sur la Terre, car Vie et Travail ne sont qu'UN.

L'homme a la Vie pour travailler, et le Travail pour accomplir la Loi de Vie.

Le Travail fait la supériorité de l'homme sur l'animal, du civilisé sur le sauvage; mais cette supériorité, acquise par le Travail, est une conquête que l'homme fait au profit de la place qu'il se prépare dans la Vie, en même temps qu'il travaille pour le bien de l'Humanité.

Par le Travail, l'homme est institué le Collaborateur de la Nature ; il féconde partout les effets de la Vie par la transformation de la Matière, par la culture des végétaux, par le soin et l'utilisation des animaux, et par le soin particulier qu'il prend de lui-même et de ses semblables.

Le Travail est l'action par laquelle l'Homme unit la Substance à l'Esprit, et sollicite la Matière au mouvement et à l'activité ; il assimile la Substance à la Vie Organique, à la Vie Instinctive, à la Vie Intellectuelle ; il accumule sur la Terre la Pensée et l'Intelligence, par lesquelles l'Humanité rassemble les éléments de perfection terrestre réservés au bonheur des générations futures : voilà le problème de la Vie Humaine.

Le Travail accompli par amour du bien de nos semblables est la part la plus méritoire que l'homme puisse prendre dans l'Œuvre de Vie.

La connaissance du principe des choses, c'est-

à-dire de l'Etre, conduit donc l'homme à la Loi de Vie et de Travail, loi de sa destinée ; pour lui, Loi Suprême et sensible qu'il peut étudier et observer, et par laquelle il peut s'élever, sans erreur, à la connaissance des Vérités Supérieures.

Alors la Lumière se fit dans mon Esprit.

C'est une Vérité, me dis-je, qui par sa trop grande évidence a passé jusqu'ici inaperçue.

La Créature Humaine est faite pour l'Œuvre de Vie : c'est là l'explication de cette énigme jusqu'ici indéchiffrable de l'inutilité apparente de certains êtres.

L'Humanité, dans la voie du progrès, se comprend déjà à peine au milieu de ses erreurs et de ses misères ; mais combien plus encore pourrait-on se demander quel est le rôle, quelle est l'utilité, quel est le but, de l'existence des êtres qui ne trouvent que douleurs et misères sur la terre ; des peuples restés sous le poids de leur ignorance et de leur misère primitives, si la Vie Matérielle n'était elle-même un fait utile à l'Etre.

Pourquoi des Cafres et des Hottentots ?

Pourquoi l'existence de l'Esquimau vivant dans les cavernes qu'il se creuse sous la neige ? Quel est le but de la vie de ces peuples qui, depuis leur origine, n'ont pu faire autre chose que passer leur misérable existence à chasser l'ours, ou à attendre, sur des glaçons, l'occasion de prendre le poisson qui est presque leur seule nourriture, comme la peau de l'ours est leur principal vêtement ?

Et au sein du monde civilisé, pourquoi tant de victimes de la Tyrannie et du Despotisme Social et Politique ?

Si la Vie est la Loi de l'Humanité, n'a-t-elle pas aussi sa Loi Suprême d'Harmonie dans laquelle le dur labeur de ses existences trouve sa compensation ?

La part de ceux qui ont créé tous les biens de ce monde, au profit de ceux mêmes qui leur en refusaient la jouissance, doit-elle toujours rester inférieure à celle de leurs oppresseurs ?

Toutes ces tristes existences auraient-elles une explication possible, si elles n'étaient utiles à la Vie même, et si la part qu'elles prennent à la Vie n'était le fait principal que le Créateur attend d'elles, et une préparation à un autre rôle dans lequel elles jouiront de la liberté et des compensations dont elles ont été privées ici-bas ?

Mais ce rôle, quel est-il ? En attendant que la Justice s'intronise sur la terre, quelle place la Justice Eternelle fait-elle à l'Homme dans la Vie au delà de ses labeurs terrestres ?

Que ton intelligence et ton cœur soient satisfaits, me dit la Voix de l'Esprit et de la Pensée.

Maintenant l'activité de ton âme va pénétrer le Secret de la Vie en dehors de la Matière !

Et je pénétrai les Métamorphoses de la Vie !

Des yeux du corps, je vis d'un côté le champ de labeur de l'homme sur la terre ; et de l'autre, au regard de mon esprit, était offert le spectacle des existences supérieures auxquelles chaque intelligence est appelée.

Je vis l'Activité Humaine transformée au sein de la Substance Invisible de l'Espace, et je compris qu'elle accomplissait une œuvre nouvelle de Vie, proportionnée aux mérites terrestres qu'elle avait su conquérir.

La Continuité de Vie fut sensible pour moi !

Je vis des yeux de l'âme que les Vertus et les Mérites accumulés par la Créature, dans le travail du progrès de la Vie Matérielle, sont la richesse propre que chacun emporte aux trésors de la Vie Supérieure.

Je vis l'auréole de l'homme de bien resplendissante du respect et de l'amour de la Loi de Vie, et sa marche illuminée du progrès qu'il avait réalisé sur la terre au profit de la vie de ses semblables et de l'Humanité.

Et je vis encore que l'absence de ces mérites et de ces vertus causait, au sein de cette existence, les regrets et la pauvreté des êtres attardés dans le progrès de la Vie.

Avec les yeux de l'âme, j'embrassai le spec-

tacle glorieux auquel participe la créature obéissant à la Loi Souveraine de l'Infini, et mon cœur, ému d'un saint amour, à l'aspect du but divin de la Créature, était animé du vif désir d'enseigner aux hommes le dévouement à la Loi Suprême.

Et la Voix de l'Esprit et de la Pensée continua à me parler ainsi :

Vois et comprends encore !

A vingt siècles de distance, le Gaulois a sa chaumière où il se met à l'abri des intempéries ; il tue les animaux pour en manger la chair et se vêtir de leurs dépouilles ; il laboure la terre, il en récolte les moissons ; les vaches au pâturage lui donnent le lait et le fromage ; de la laine des moutons, du lin qu'il récolte, il fait le fil propre à tisser ou à coudre ses habits.

Et tout cela pour Vivre !

Les générations succèdent aux générations, réparent leurs maisons délabrées, labourent de nouveau leurs champs, recommencent cet incessant travail que leur postérité recommencera à son tour.

Pourquoi ? Pour Vivre !

Pour entretenir la Vie !

Chaque année, un certain nombre d'entre les hommes terminent leur carrière, des enfants naissent et prennent leur place, et, ainsi, de génération en génération, se perpétue, à travers les âges, jusqu'à nous, la Vie Humaine !

Pourquoi ?

Pour continuer et entretenir la Vie.

Ainsi, depuis l'origine du monde, existent encore aux mêmes lieux des populations qui, sans cesse et toujours, ont employé leur activité à se nourrir, se loger, se vêtir, se reproduire.

Les méthodes du Travail se perfectionnent par le développement des idées, mais le but reste le même : VIVRE, pour le progrès de la Créature et la continuité de la Vie.

Mais cette Œuvre n'est pas une œuvre stérile : l'Homme est l'interprète de la Nature pour aider au développement et au progrès de la Vie au sein

de la Matière; il est appelé à la régénérer par le Travail et à en faire surgir la Vie de l'Idée et de la Pensée, au profit de son Avancement et du Bien de l'Humanité.

La Vie est donc un fait et un but, une tâche et une mission; la vie est la loi de tout Etre et de toute Créature; la Vie est la Loi Suprême de l'Humanité.

Nulle Créature n'a reçu autant que l'homme les moyens de coopérer à la Vie; aussi ne lui est-elle pas imposée seulement comme un fait qu'il doit subir, mais aussi comme étant la base des lois qu'il doit prendre pour guide dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral.

Précis historique, théorique et pratique de Socialisme, par B. Malon.

Le haut mérite de Malon, c'est de ne point séparer, dans ses aspirations ni dans ses études, le progrès économique du progrès moral.

Il voit la beauté du cœur, il voit sa puissance.

Il ne peut s'aveugler sur la nature humaine et cesser d'y admirer la grandeur où, parfois, s'élève le sentiment; il ne peut s'aveugler sur l'histoire et cesser d'y constater le pouvoir des causes morales, des convictions religieuses, des passions politiques, la force des sentiments.

L'idéalisme de Malon, ainsi nourri de générosité et armé de clairvoyance, fut le calme champion d'une vérité plus noble et plus complète contre les abaissements, contre les matérialités bornées du Marxisme.

Et l'ampleur de cœur et de pensée qui lui interdit de se confiner dans un socialisme étroitement économique le porte à étudier largement toutes les doctrines sociales, depuis les lointaines origines antiques jusqu'aux plus nouvelles théories.

Il ne veut oublier personne; il faut qu'il rende justice aux moindres précurseurs, en quoi il obéit encore à cette noble préoccupation morale qui est le caractère de son apostolat.

Le Précis historique, théorique et pratique embrasse donc l'Evolution entière du socialisme:

République inhumaine et durement intellectuelle de Platon, communautés chrétiennes et socialisme évangélique, utopie de Thomas More, cité du soleil de Campanella, communisme de Morelly, de Mably et de Spense, socialisme dans la Révolution française et conjuration des Egaux, grands précurseurs idéalistes, les Saint-Simon, les Charles Fourier, les Robert Owen et leurs disciples épigones de l'Ecole française, Leroux, Buchez, Raspail, Pecqueur, Vidal, Colins, puis mutuellisme de Proudhon, communisme de Cabet, œuvre de Marx et prédication de Lassalle, enfin collectivisme contemporain, tout le mouvement des idées révolutionnaires ou réformatrices de l'histoire passe devant nous à travers les siècles, comme ces longues et vastes tempêtes qui gagnent, l'un après l'autre, les océans et les continents, et dont les observatoires calculent les tournoyantes courbes, le déchaînement irrésistible.

*
* *

Pour Malon, le résultat désirable et probable de cette immense Evolution historique, c'est le triomphe de la Doctrine qu'il estime la meilleure, *du Collectivisme réformiste*.

Voici comment l'auteur définit lui-même sa doctrine :

« Le Collectivisme réformiste se rapproche fort, dit-il, de ce que nous avons appelé le Collectivisme industriel. Dans cette donnée, on tient grand compte de l'évolution capitaliste, mais on ne croit pas qu'il faille laisser s'achever la paupérisation du prolétariat et la prolétarisation de la petite bourgeoisie industrielle, commerciale et agricole, avant d'agir socialement.

« La reprise par l'Etat (forme d'indemnité restant à débattre) des institutions de crédit, des chemins de fer, des mines et canaux, des grands établissements sidérurgiques ; la reprise par la Commune de divers monopoles d'ordre communal : omnibus, petites voitures, gaz, électricité, eaux, grands magasins, la fondation de minoteries régionales, de boulangeries et boucheries communales, auraient, selon les collectivistes réformistes, la plus grande efficacité socialiste. Elles pourraient amener une solution graduelle et pacifique, surtout si ces mesures étaient complétées par un fort impôt sur l'héritage progressif quant à la fortune et gradué quant au degré de parenté. De

telles mesures permettraient, pensent-ils, de créditer puissamment les travailleurs associés. de multiplier, dans les communes, les colonies agraires, de créer de toutes pièces un machinisme communal agricole et d'opérer ainsi graduellement la socialisation des forces productives. Celle-ci n'entraînerait pas d'ailleurs l'entreprise directe par l'Etat, mais le simple octroi, par l'Etat ou par la Commune, selon les cas, de baux aux Associations, contre redevance sociale et Cahier des charges. »

« Dans les différents collectivismes, ajoute Malon, on admet le droit de l'enfant à un entretien satisfaisant, à une instruction générale et professionnelle, aux frais, soit de la Commune, soit de la Société. De même, on admet pour les invalides et les incapables un large droit à l'existence, dans la mesure des ressources sociales.

« Au surplus, conclut l'auteur, tous ces collectivismes dérivent de données générales communes que l'on peut ainsi classer :

« 1° L'appropriation commune, plus ou moins graduelle, de la terre et des instruments de la production et de l'échange (cette forme d'appropriation ne devant pas succéder à la petite industrie et à la petite propriété, mais seulement à la monopolisation de ces dernières par la nouvelle féodalité financière et industrielle);

« 2° L'organisation corporative, communale ou générale de la production et de l'échange;

« 3° La faculté pour chaque travailleur d'user à sa guise de l'équivalent de la plus-value par lui créée;

« 4° Le droit au développement intégral pour les enfants, le droit à l'existence pour tous les incapables de travail et l'assurance pour tous les valides d'un travail rémunérateur dans l'association de leur choix. »

Pour nous, disciples de la Doctrine ésotérique et qui nous efforçons toujours de pénétrer jusqu'à la subtilité intérieure des causes et d'approfondir, lorsqu'il s'agit de progrès humains, leurs conditions psychologiques, ce n'est pas dans le collectivisme que nous chercherions la solution des Problèmes sociaux.

Nous préférerions, comme plus capable d'accoutumer les hommes à la solidarité pratique tout en respectant leur initiative personnelle et ses ressources psychologiques vivaces, nous préférerions le système

de solutions expérimentales et privées inauguré sous diverses formes par les associations de mutualité, par les sociétés de coopération, par l'œuvre si harmonieusement et robustement complexe, de Jean-Baptiste-André Godin.

Ce n'est pas que nous rejetions entièrement les vues de Benoit Malon.

Car, sans vouloir, comme les collectivistes, attribuer à l'Etat un rôle prépondérant dans la Réforme sociale, nous ne repoussons pas rigoureusement son intervention.

L'Etat, qui subventionne des théâtres, peut certes offrir au Bien l'aide qu'il accorde au Beau, ou du moins à des possibilités de Beau.

D'ailleurs, il y aura toujours entre l'œuvre de Malon et l'œuvre de l'*Etoile* un principe de sympathie, le commun souci de dévouement.

Par la mission prédominante qu'il assigne à la morale dans le progrès social, par le caractère de sa morale, pleinement altruiste, Benoit Malon exerce un généreux attrait ; nous sommes tout avec lui dans ses sentiments de rayonnante expansion.

Cette morale d'expansion sera l'élément d'alliance entre le socialisme et le spiritualisme ésotérique, entre la vie humaine et la Foi.

Malon, qui rend justice à l'Evangile, reste pourtant sur la réserve à l'égard du dogme chrétien.

Mais ce dogme a été si mal compris et si peu suivi ! Loin que l'immortalité et la Foi en Dieu soient des obstacles au dévouement terrestre, il suffit de lire les Epîtres de saint Jean pour voir qu'on ne va à Dieu que par l'amour des hommes.

La charité et l'esprit sont les deux moitiés du Christ, type de l'Humanité parfaite. Un jour, quand le christianisme, délivré d'apparences idolâtriques, sera devenu Messianité sociale, le socialisme sera chrétien.

A. Jhouney.

Fraternité esthétique

Voici ce que nous venons proposer aux frères de bonne volonté qui désireront penser et travailler en commun :

Créer un courant puissant, chercher quelle doit

être la vraie formule d'Art à travers les incohérences d'un idéalisme sans foi et les fausses apparences matérialistes :

1° Groupements sympathiques par cellules de cinq membres de facultés différentes : un poète, un musicien, un peintre ou sculpteur, un littérateur, un savant. Deux attributions semblables ne pourront en principe exister dans la même cellule, afin d'éviter tout froissement de personnalité ;

2° Cependant un frère à la fois peintre, poète, etc., pourra faire partie de deux, trois, quatre cellules selon l'étendue de ses facultés ;

3° Cette cellule de cinq est le type parfait de la fraternité ; mais, des difficultés de recrutement, surtout au début, pouvant se présenter, les frères se grouperont par deux, trois, etc., en tendant toujours à la réalisation du groupement par cinq ;

4° Le but de la cellule est *l'étude en commun* devant aboutir à *l'œuvre individuelle*, c'est-à-dire : un sujet quelconque ayant été choisi, chaque frère l'étudie selon son esprit, cherche les documents qui l'intéressent, note ses pensées ; études, documents, pensées ayant été mis en commun, chaque frère s'engagera à exécuter dans le mystère et la solitude une œuvre personnelle ;

5° Cinq cellules d'étude donneront naissance à un groupe d'analyse formé lui-même de cinq membres de facultés différentes ;

6° Les groupes d'analyse ont pour œuvre la classification des documents recueillis et l'analyse des œuvres produites ;

7° Cinq groupes d'analyse donneront naissance à un groupe de synthèse, forme également de cinq membres de facultés différentes ;

8° Les groupes de synthèse ont pour œuvre de mettre en lumière la direction générale, en un mot de formuler la synthèse se dégageant de l'ensemble des documents et des œuvres ;

9° Les frères passeront à tour de rôle de la cellule au groupe d'analyse, puis de l'analyse à la synthese ;

10° Aucun président, aucune autorité, l'union la plus intime et la plus affectueuse contractée entre frères qui tâchent de se porter à la plus haute perfection.—Nous ne demandons simplement à celui qui voudra travailler avec nous que la volonté du bien et du beau, et l'acceptation comme signe du dessin symbolique de l'Association. VILLEMER, VALÈRE BERNARD.

A Valère Bernard, *Frère de l'Etoile*

Mon cher Frère et Ami,

Vous savez combien j'ai eu d'immédiate sympathie pour votre conception de Fraternité Esthétique.

Vous avez concilié la puissance de la solidarité et le respect de la personnalité.

Il fallait pour cela votre sentiment des larges expansions morales et votre passion de l'art et de l'effort personnel.

La Fraternité de l'Etoile et moi-même accueillons avec joyeux enthousiasme l'œuvre de cœur et de beauté dont vous avez créé l'Idéal.

A vous et à Villemer mes cordiales amitiés.

A. Jhouney.

Fraternité de l'Etoile.

Groupe de Cavaillon.

Les membres de la Fraternité de l'Etoile du Groupe de Cavaillon se sont réunis hier 3 avril en assemblée générale.

Les membres de la réunion, après avoir constaté le nombre d'adhérents au groupe (27), et la somme en caisse (27 fr. 15), ont désigné 7 membres pour le renouvellement du Conseil administratif. Tous les anciens membres ont été réélus. M. Granier-Véran et M. Jouffret Pierre, du Conseil administratif, ont ensuite été chargés, le premier des fonctions de trésorier, et le second des fonctions de secrétaire.

La réunion, après avoir discuté la question de savoir s'il y avait lieu de fonder une Société de secours mutuels parmi les membres du groupe, ou de former seulement une caisse de secours au moyen de dons volontaires, s'est arrêtée à cette dernière résolution.

Il a donc été convenu que M. Granier-Véran, trésorier du Groupe, recueillerait les divers dons qui pourraient être faits à la caisse de secours de la Société.

La distribution des fonds de cette caisse se ferait par les soins du Conseil administratif qui jugerait dans quel cas et pour quelle somme il viendrait en aide aux membres du Groupe qui pourraient par la suite se trouver dans le besoin.

Les membres de la réunion se sont ensuite séparés, en se donnant rendez-vous le premier dimanche de chaque mois vers les deux heures de l'après-midi, dans une salle du café Rousset.

P. M. (M. F. E.)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Consolation à Constance [1]

I

La *consolation* est un genre littéraire complètement oublié en notre siècle de mercantilisme. Quand on a des parents ou des amis dans la peine, on se borne à leur adresser des formules banales de condoléance ; souvent même on leur tourne le dos, on les abandonne à leur douleur : les affaires et les plaisirs avant tout. L'égoïsme triomphe sur toute la ligne.

Je crois que ce genre ne mérite pas le dédain dans lequel il est tombé. Il n'est ni juste ni humain d'abandonner chacun à sa douleur sans secours ni conseils. L'aumône morale n'est pas un devoir moins doux à remplir que l'aumône matérielle, et elle n'est pas moins profitable à celui qui la fait qu'à celui qui le reçoit.

L'occasion s'étant quelquefois présentée à moi, en qualité de spirite, de donner des conseils à des amis dans le malheur, et ces conseils ayant été trouvés bons par les intéressés, j'ai pensé que d'autres personnes se trouvant dans des circonstances analogues pourraient aussi en tirer profit. C'est pour cette raison que j'ai publié récemment une consolation adressée à des orphelines [2]. Cet opuscule a été remarqué plus qu'il

---

1. Nos lecteurs, bien sûr, nous sauront gré d'avoir sollicité auprès de M. Rouxel sa collaboration à l'œuvre de l'*Etoile*, et, à lui, de la gracieuseté qu'il a eue d'accueillir favorablement notre démarche en nous prêtant son talent et son dévouement. Nous recommandons à nos amis la lecture de tous les livres de M. Rouxel, écrits avec un talent, une verve et un entrain incomparables. R. C.

2. *Consolation à Sophie*, br. in-16. Paris, librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merry.

ne le méritait sans doute, et l'accueil qui lui a été fait ne prouve rien en ma faveur, mais il prouve que la *consolation* répond à un besoin du cœur, qui n'a pas moins droit à satifaction que ceux du corps et de l'esprit.

Je prends donc la liberté d'offrir aux lecteurs de l'*Etoile* la présente consolation adressée à une veuve tant pour que d'autres personnes dans le même cas en fassent leur profit, s'il y a lieu, que pour engager des écrivains plus habiles à cultiver ce genre et à faire mieux que mon talent et mes occupations habituelles ne me permettent de faire.

II

Je ne vous avais pas vue, ma chère amie, depuis bien longtemps. Un long voyage m'a retenu plusieurs années loin de France. J'y ai appris la mort de votre mari, emporté à la fleur de l'âge et vous laissant seule comme une frégate désemparée sans proches parents qui s'interessent affectueusement à vous, sans enfants, sans amis fidèles et sincères, — ils sont si rares aujourd'hui !

J'ai été profondément touché de votre malheur, moi qui vous ai presque vue naître, qui vous ai fait danser tant de fois sur mes genoux, qui vous regardais comme mon enfant. Mais je ne pensais pas que cet événement vous eût affectée autant qu'il l'a fait.

A mon retour, je vous ai trouvée bien changée. La tristesse est peinte sur votre visage, jadis si joyeux; votre aspect m'a rappelé une statue de N. D. de Pitié, que j'ai souvent contemplée autrefois dans l'église de mon village. Vous vous abandonnez au chagrin jusqu'au point de vous rendre malade. Votre teint fleuri est devenu terne, et vous m'avez avoué, non sans peine, que votre santé s'altérait de plus en plus.

Je n'aurais jamais cru que vous, naguère si gaie, si insouciante, auriez souffert à ce point d'un malheur qui, quoique grave, n'est pas rare et, somme toute, est facilement réparable lorsqu'on a votre âge et les qualités de corps, d'esprit et de cœur dont vous êtes douée.

Car, enfin, vous pouvez nous remarier, mieux ou plus mal, à la vérité, c'est une chance à courir, mais

rien n'est désespéré et il n'y a pas lieu de vous laisser aller ainsi à la désolation.

Pourtant, quoique votre deuil légal soit expiré, vous ne voulez pas entendre parler d'un nouveau mariage ; vous m'avez dit que vous étiez inconsolable, et je vous crois, car je vous connais assez pour savoir que vous ne jouez pas la comédie de la sentimentalité avec moi.

Je respecte le sentiment auquel vous obéissez ; j'estime même qu'il serait à désirer qu'il fût plus commun et qu'on n'oubliât pas les absents aussi facilement qu'on le fait d'ordinaire ; mais il faut de la mesure en tout. La vertu a ses limites (dit Montaigne), lesquelles dépassées, on se trouve dans le train du vice. Je ne puis donc vous approuver de pousser le regret aussi loin que vous le faites, au point d'altérer votre santé. Je trouve que cela n'est ni raisonnable ni moral. Et je vais tâcher de vous le prouver.

Si ma lettre n'a pas la vertu de vous consoler, — j'allais dire de vous corriger, — elle aura du moins celle de faire un moment diversion à votre douleur et, peut-être, de servir à soulager d'autres personnes qui se trouveraient dans le même cas que vous. Car, ne vous déplaise, je me propose de rendre cette lettre publique. Voici la raison qui m'y détermine.

III

Il est un fait patent, c'est que notre énergie morale décline autant, sinon plus, que nos forces physiques. Nous manquons de courage pour supporter la douleur physique, et aussi pour résister à la tristesse, pour surmonter le chagrin qui s'empare de nous au moindre propos.

Nous voudrions toujours jouir et jamais souffrir, comme si la jouissance et la souffrance n'étaient pas relatives, comme si ces deux états n'étaient pas la condition nécessaire l'un de l'autre.

Nous manquons de modération dans le plaisir et de résignation dans la peine. Nous nous jetons continuellement d'un extrême dans l'autre : de la joie sans frein à la douleur sans éperon, c'est-à-dire au désespoir. Ce sont là des signes manifestes d'affaiblissement moral et des symptômes précurseurs de décadence sociale si l'on n'y met ordre.

En effet, cette avidité de jouir et cette impatience à souffrir est la cause première des progrès de la

folie, du suicide, des révolutions et de leur stérilité, etc.

Il importerait de réagir fermement et d'une manière générale contre cette tendance à s'abandonner sans réserve comme sans directions au courant des passions et des événements ; et, pour cela, il faudrait remonter aux causes de ce mal.

Nous ne le ferons pas ici, cela nous menerait trop loin. Je me borne à indiquer le mal, à dire que vous me paraissez en être un peu atteinte, et à vous présenter le remède qui me parait convenir à votre cas particulier, à vous offrir des arguments consolateurs, afin que vous sortiez de l'état de désarroi moral où vous vous trouvez.

IV

Pour se mêler de consoler les autres, il faut d'abord savoir s'élever soi-même au-dessus de la mauvaise fortune. Le premier devoir du cordonnier, c'est de se chausser lui-même.

Vous qui me connaissez depuis votre enfance, vous savez que j'ai subi bien des épreuves et bien des adversités dans ma longue carrière. Si j'avais fait comme vous dès la première, si je m'étais laissé aller au découragement, il y a longtemps que je ne serais plus de ce monde, et le peu de services que j'y ai rendus ne seraient pas portés à mon *avoir* sur le Grand-Livre de l'Eternité.

En vous disant comment je m'y suis pris pour surmonter les difficultés, renverser les obstacles, faire contre mauvaise fortune bon cœur et conserver néanmoins toute ma liberté d'esprit, ma force de volonté, ma gaité même, au point d'avoir encore assez de bonne humeur pour moi et même de pouvoir en céder aux autres et de leur fournir des sujets de joie et de consolation en cas de besoin ; en vous enseignant ma recette, je vous indiquerai par là même le remède à vos maux et à ceux de beaucoup d'autres personnes qui se trouvent dans des cas analogues, pour avoir perdu soit un mari, soit des enfants, soit d'autres parents ou amis.

Mon remède a ceci de précieux qu'il s'applique aussi bien aux souffrances morales qu'aux douleurs physiques. C'est une véritable panacée.

Voici donc comment je dirige ma barque sur l'océan de la vie.

En premier lieu, je prends soin de ne pas m'abandonner à jouir avec excès des faveurs de la fortune quand elles se présentent. Lorsqu'un événement heureux m'arrive, j'en profite, je le savoure, mais avec modération, en gourmet plutôt qu'en gourmand. Je me dis : j'ai si peu mérité ce bonheur qu'il pourrait bien ne pas durer longtemps et être suivi d'un malheur qui me serait d'autant plus insupportable que j'y serais moins préparé.

Je m'excite ainsi à ne pas m'enorgueillir de ma prospérité ; je songe que beaucoup d'autres l'ont méritée autant et plus que moi qui n'en jouissent pas. Je m'évertue à faire quelque bien pour mériter mon bonheur ou me le faire pardonner si je ne l'ai pas mérité, et j'y fais participer les autres dans une mesure convenable.

Dans de telles dispositions d'esprit et de cœur, si l'adversité me frappe, je n'en suis que peu surpris et faiblement ému. Je ne dirai pas que j'y suis absolument indifférent : je ne pousse pas le stoïcisme à ce point ; mais je suis préparé d'avance à regarder en face le malheur qui m'atteint, je suis prêt et dispos pour le combattre, et d'abord pour le supporter avec courage.

A cet effet, je commence par regarder autour de moi s'il n'y a pas de malheur plus grand et peut-être moins mérité que le mien. Qu'il y ait des gens plus heureux que moi, c'est ce dont je ne doute pas, puisque je sors précisément d'une pareille situation. Si le bonheur des autres ne me console pas, du moins il ne me donne pas envie, c'est ce qui n'arrive pas à tout le monde. Mais qu'il y ait de plus malheureux, c'est ce qui doit relever mon courage et me donner les forces nécessaires, la résignation pour supporter mon sort, et le courage pour travailler à sa réamélioration.

Or, quelque bas que je sois tombé, j'ai toujours constaté qu'il y avait des gens plus malheureux que moi et qui ne méritaient peut-être pas tant de l'être. J'en ai vu qui n'ont même jamais connu le bonheur. Pourquoi cela ? Est-ce punition ? Est-ce épreuve ? Est-ce exemple pour les autres ?

ROUXEL.

(*A suivre.*)

Expériences à Milan avec le médium Eusapia.

Non seulement il y a un intérêt de premier ordre pour les spirites de connaître combien a été chaude, à Milan, la campagne d'injures contre le très honoré spirite *Ercole Chiaïa* et le médium *Mme Eusapia Paladino*, mais aussi il sera consolant de lire, *in extenso*, le procès-verbal des séances auxquelles ont assisté des savants consciencieux. Fait exceptionnel, la direction du journal *l'Italia del Popolo* a consacré un supplément de quatre pages à la défense de nos bien chers amis, en y insérant le procès-verbal, celui que nous avons traduit pour la *Revue spirite*, voulant ainsi rendre hommage à M. E. Chiaïa et aux spirites italiens.

NUMÉRO SUPPLEMENTAIRE DE L'*ITALIA DEL POPOLO*, *n°* 883 *du* 18 *novembre* 1892.

Le rédacteur s'excuse auprès de ses lecteurs, en déclarant, tout d'abord, qu'il n'est pas spirite, n'ayant pas expérimenté lui-même ce sujet intéressant ; il dit pourtant que des savants, connus dans le monde entier, déclarent que les faits spirites sont réels, après les avoir constatés et contrôlés, et que, d'autre part, il est des profanes qui affirment que tous ces phénomènes sont dus à des trucs très faciles à découvrir. Le rédacteur ne croit point sage d'écarter l'opinion des profanes, ni mettre de côté toute idée préconçue d'école, car, selon lui, des profanes peuvent être de parfaits investigateurs.

Il est certain, pourtant, que, dans la circonstance actuelle, cette question doit être en vérité scientifiquement digne de considération, puisqu'elle trouve des adeptes dans le monde entier, de façon à avoir des centaines de revues dont les collaborateurs sont pour la plupart d'éminents hommes de science.

Il s'en est formé une question de polémique de journal, non élevée, et même on y a mêlé des habiletés et des intransigeances qui en troublent l'essence en face d'un public qui doit juger.

L'habileté consiste à trier une partie des faits et à en enlever la substance, à déplacer la valeur réelle de quelques détails, à mettre en grande évidence ce qui convient, et jeter au panier ce qui peut être con-

traire à des vues personnelles pour conclure triom phalement.

On a eu la parole, j'ai donc la parole pour moi.

Ceci est du reste une habileté assez commune dans le journalisme ; mais elle a été employée à tort dans cette circonstance où un jugement impartial eût été nécessaire pour approfondir le fait, sincèrement, sans désir, occulte que le fait existât ou non ; surtout, sans introduire dans les recherches des conditions capricieuses qui en peuvent troubler le fonctionnement et le succès, pour insister après sur ce dilemme : « Ou vous accepterez mes conditions, ou ce que vous affirmez est faux. »

L'intransigeance des oppositions dans la polémique actuelle a consisté en cela : se réserver à soi-même toute la parole en la refusant à autrui. Or, quand cet autrui porte des noms aussi compétents que ceux de Schiapparelli, Lombroso, Brofferio, Aksakoff, Carle du Prel, Dr Richet, et autres, il nous semblerait juste de leur accorder cette parole, d'autant plus que ces Messieurs, en citant les faits, concouraient à la défense d'une fille du peuple et d'un gentilhomme attaqués sans pitié. Mais l'esprit d'intransigeance fit que, non seulement on ne tint pas compte de ces hommes de science, mais on maria par ci, par là, quelques phrases en en formant un tout habile, mais non sincère, avec lequel on donna à un travail sérieux et consciencieux une teinte bien différente de la réalité. Quant à nous, nous avons la conscience d'avoir recueilli, avec une exactitude méticuleuse, et publié, même textuellement, toutes les raisons des contradicteurs.

L'*Italia del Popolo*, voyant le vif intérêt suscité dans le public par cette question, s'est fait un devoir de suppléer au manque de sincérité du sus-mentionné adversaire du spiritisme.

Et comme on demande de tous côtés la publication du procès-verbal des hommes de science, celui que nous avons déjà publié, nous avons voulu en faire encore un supplément extraordinaire auquel nous ajouterons d'autres faits, arguments et témoignages. Le lecteur en pensera ce qu'il voudra ; qu'il soit assuré qu'il ne s'agit pas ici de spiritisme, mais de faits. Le problème est celui-ci : Y a-t-il des éléments suffisants pour affirmer que les faits sont vrais et sincères ? Le spiritisme prétendrait expliquer les faits que nous allons citer ; seulement, la plupart des sa-

vants dont les noms figurent comme signataires dudit procès-verbal ne sont point spirites, et parmi eux Schiapparelli et Lombroso. Ces Messieurs, pourtant, affirment l'existence des faits et ils le font après avoir assisté à beaucoup de séances et mis en pratique les conseils de ceux qui prétendaient révéler des trucs supposés. Croyez-vous que leurs assertions soient valables ? Il nous semble que oui, et de là provient la publication du supplément actuel.

RAPPORT DES HOMMES DE SCIENCE, PARMI LESQUELS SCHIAPPARELLI, SUR LES PHÉNOMÈNES PRODUITS PAR EUSAPIA PALADINO.

Avec la lettre suivante, écrite par M. Chiaïa à la suite des accusations lancées contre lui par M. Torelli Viollier, nous publions ce compte rendu des nombreuses expériences faites chez M. Finzi, à Milan ; nous commençons par la lettre de M. Chiaïa, que nous résumons.

« A Monsieur le directeur de l'*Italia del Popolo*,
à Milan.

« Le silence que j'ai gardé jusqu'ici, sur une question rendue malheureusement de raison publique, aura semblé étrange de ma part ; mais la cause en est que, suivant le désir de l'éminent homme de science connu, M. Aksakof, j'ai attendu la fin de toutes les expériences, chez M. Finzi, pour rédiger le compte rendu de tous les phénomènes rigoureusement affirmés ; je vous en envoie la copie, avec prière de le publier dans votre respectable journal, avec la lettre ci-incluse du prof. comm. Tomaso de Amicis, de Naples ; je fais précéder ces publications par ma lettre ci-jointe. L'importance de ce document est tel, par son autorité scientifique, qu'à bon droit elle me dispense de répondre à des attaques dont je suis victime pour avoir seulement voulu faire connaître en Italie la réalité de quelques phénomènes étranges. Je les ai soumis à l'étude des savants, sans avoir cru compromettre le noble renom de cette cité, dans laquelle s'est accompli pour la première fois à leur égard un examen sérieux et scientifique ; je m'en rapporte au jugement des lecteurs impartiaux.

« Votre dévoué,
« CHIAIA. »

« Milan, 28 octobre 1892. »

Après le témoignage du professeur Cesare Lombroso, sur les phénomènes médianimiques d'Eusapia Paladino, les soussignés se sont réunis aujourd'hui, à Milan, pour faire avec elle une série d'expériences et d'observations, aussi rigoureuses que possible.

Il y eut dix-sept séances, chez M. Finzi, rue Monte di Pietra, nº 11, entre 9 et 12 heures du soir. Le médium invité à ces séances par M. Aksakof fut présenté par M. E. Chiaïa, lequel n'assista qu'à quelques-unes d'elles, les moins importantes ; seulement, vu l'excitation causée dans le public par le journalisme à l'annonce de ces séances, et vu les diverses opinions des journaux à l'égard de Mme E. Paladino et de M. Chiaïa, nous avons cru opportune la publication d'un bref résumé de ce que nous avons observé et expérimenté. Pourtant, avant d'entrer en matière, nous devons convenir que les résultats de ces faits n'ont pas toujours correspondu à notre attente, vu la difficulté d'appliquer, dans maintes circonstances, les règles générales de l'art expérimental. Parmi ces règles, la plus importante est de varier, une à une, les circonstances d'expériences mêmes, de manière à isoler les vraies causes en connaissant les vraies conditions de chaque fait. En cela, justement, il nous semble que nos expériences ont été incomplètes. Il est vrai que maintes fois la médium, pour nous prouver sa bonne foi, offrit spontanément de changer les particularités de telle ou telle autre expérience, et quelquefois elle le fit de sa propre volonté, mais pour des choses insignifiantes. D'autres fois, au contraire, lorsque la chose nous semblait nécessaire pour détruire quelques doutes sur les caractères vrais des résultats, les conditions mises par nous ne furent point acceptées par la médium, ou, si elles le furent, elles donnèrent un résultat nul ou peu clair. Tout de même, nous ne nous croyons pas le droit d'interpréter ce refus de la manière injurieuse avec laquelle certains journaux l'ont fait injustement.

Nous pensons, au contraire, qu'il s'agit ici de phénomènes de volonté inconnue (et nous confessons ne pas connaitre les conditions successives à l'aide desquelles ils se produisent), et, d'autre part, nous ne pouvons non plus en fixer la nature, de notre propre chef). Tout de même, cette impossibilité de conduire les expériences à notre volonté a singulièrement diminué (à notre avis) la valeur et l'intérêt des expériences faites ; par conséquent, dans beaucoup de cas, ce ne

furent pas de *vraies expériences*, mais des *observations de ce qui se produisait dans certaines circonstances* indépendantes de notre volonté. C'est pourquoi nous ne toucherons que légèrement aux circonstances peu démonstratives, et nous noterons plus minutieusement celles où, malgré l'obstacle sus-indiqué, elles nous semble avoir atteint un degré de probabilité sérieuse.

(*Revue Spirite*) (*A suivre.*)

Les Phénomènes spirituels [1].

Communication.

Saint-Martin, 30 mars 1893.

Cher Monsieur et Frère,

Je vous citerai le fait suivant (qui m'est arrivé dernièrement), quoiqu'il ait peu d'importance. Néanmoins ce fait a convaincu quelques personnes qui se refusaient à admettre l'existence de l'esprit.

Voici :

Je venais de m'endormir (il pouvait être 10 heures du soir), lorsque M. Joubert, qui habite Saint-Martin (à environ 500 mètres de ma chambre), m'apparut. Il se mit à me regarder un instant comme étonné de ma surprise. Alors je lui posai cette question : « Voyons Monsieur Joubert, êtes-vous matérialiste ou bien croyez-vous à l'immortalité de l'âme. » Sa réponse fut celle ci : « Moi, je suis matérialiste, je n'admets pas autre chose. »

Le matin, lorsque je fus éveillé, j'étais persuadé que M. Joubert était matérialiste et je tenais à m'en assurer. Au lieu d'aller le trouver, je fis part de ce qui venait de m'arriver à deux ou trois personnes, et nous fûmes ensemble chez M. Joubert, à qui je posai la même question, celle de la nuit ; sa réponse fut absolument la même, pas un mot ne fut changé. Les témoins de ce fait ne furent pas peu étonnés, et ils arrivèrent à conclure qu'il y a forcément en nous un principe indépendant de la matière et qui doit nécessairement survivre à cette matière.

Vous voyez, mon cher Monsieur, qu'il faut bien

1. Recommandé à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

souvent peu de chose pour amener à la conviction une personne qui doute, surtout lorsque le fait est contrôlé et vient d'une personne sérieuse.

Le 10 avril 1893.

Mon cher Monsieur et Frère,

Je ne connaissais nullement les opinions de M. Joubert avant mon rêve. M. Joubert peut d'ailleurs l'affirmer. Je ne lui avais jamais parlé spiritisme avant sa révélation. Vous pouvez, par conséquent, insister sur ce point.

Votre frère dévoué,

J. Chossat.

Je remercie vivement notre Frère Jules Chossat de son intéressante communication. C'est une grande œuvre que d'imposer l'Esprit à la Science par le fait, et toute observation qui aide à cette œuvre de vérité et de consolation doit être recueillie avec passion, surtout quand elle est aussi soigneusement contrôlée par son auteur que celle de notre Frère Chossat.

A. Jhouney.

L'*Étoile* adresse au Syndicat des Magnétiseurs, à son vaillant et sympathique Président, à tous ses membres, les meilleurs vœux de prospérité et de victoire.

A. Jhouney.

Création d'un Syndicat de magnétiseurs.

Les membres de la Société magnétique de France se sont réunis à Paris dans le but de jeter les bases d'un Syndicat de magnétiseurs professionnels.

Rappelons que le projet de loi sur l'exercice de la médecine, élaboré il y a un an par la Chambre des deputés, fut l'objet de polémiques assez vives. Sous la direction de M. le professeur Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, un comité s'était constitué pour la défense du libre exercice de la médecine. Ce comité se chargeait de payer les frais de tout pro-

cès intenté aux magnétiseurs qui protesteraient par la pratique de leur art contre une loi qualifiée d'anti-libérale.

Plus de cinquante magnétiseurs assistaient à la première séance, qui a été spécialement consacrée à examiner la possibilité d'un Syndicat. Le nombre des adhérents a été de vingt. Ce chiffre jugé suffisant, on a immédiatement procédé à l'élection d'un Bureau. Ont été nommés : MM. Houssay, président ; Cazalis et Lorenza, vice-présidents ; Martin, secrétaire ; Auffinger, trésorier.

Quelques membres ont développé ensuite le but de la nouvelle Association : elle se propose de défendre la liberté du malade, aucune loi ne pouvant le contraindre à ne pas accepter les conseils d'un simple amateur, s'il juge bon de donner à celui-ci toute sa confiance.

Le syndicat des magnétiseurs ne comprendra que des professionnels ; ses membres ne traiteront que par le magnétisme curatif ; ils s'engagent à ne « jamais employer de médicaments ».

L'assemblée a décidé ensuite de se réunir le 5 du mois prochain pour élaborer les statuts de la nouvelle Société.

Dictées Médianimiques

ESPRIT, FORCE ET MATIÈRE

(*Suite*)

Chapitre XII. — *Septième degré d'harmonisation.*

Les mondes entrèrent dans le septième degré d'harmonisation comme soleils de second ordre.

(*Fig.* 12, *la fin de l'harmonisation : quatre triangles en forme d'étoile ; une création est accomplie.* Addition 36, Division 12.)

Les soleils de deuxième ordre avaient atteint une forme parfaite ; ils étaient prêts à recevoir les Esprits déchus se réveillant de leur léthargie. Les fluides lourds, qui enveloppaient ces Esprits, furent dématérialisés par toutes les phases créatrices des mondes ; ils furent ainsi délivrés de la

pression, de l'enchainement qui causaient cette léthargie muette et profonde. Le chaos s'était changé en création harmonieuse. Les Esprits déchus se trouvèrent entourés d'une nature réconciliée ; eux aussi, ils furent appelés à la reconnaissance de leur faute et à la contrition. Le triangle est la forme qui symbolise leur constitution : / esprit principe, immortel et moteur, — ∧ âme ou principe de vie, — △ tissu cellulaire formant l'enveloppe, la forme, le périsprit. Tout appelait les Esprits déchus au pardon, à la contrition ; les fils immaculés de Dieu les exhortaient à reprendre le chemin de la Loi, par le remords et la pénitence.

Chap. XIII. — *Seconde fraction, multiplication triple.*

Une partie des Esprits déchus fut prise de repentance, se soumit à Dieu et suivit le chemins de la Loi, guidés par les Fils purs. L'autre partie des Esprits refusa la réconciliation, s'obstinant à persévérer dans leur opposition contre Dieu et la Loi ; ils commencèrent un combat plein de haine, augmentant ainsi leur faute primitive, ce qui est indiqué dans la triple multiplication. Ils se déclarèrent ennemis et antagonistes de Dieu et de la Loi ; c'est pourquoi on les nomma les Démons : force contraire à Dieu. Cela occasionna une seconde fraction, trois fois aussi grande en dimension et en nombre que la première.

(*Voyez fig.* 13. Addition 45, Division 15.)

Par la seconde chute : Augmentation de matière, de nombre et de dimension. Les démons s'opposèrent à la rotation par l'expansion de leurs fluides électriques et par la répulsion, lançant ces forces antagonistes dans la vie cellulaire et dans l'atmosphère, ce qui causa des éruptions et des tremblements de terre. La Loi divine sépara

alors les démons, avec leurs forces et fluides antagonistes, des soleils en les jetant, en les vomissant sous forme d'anneaux de feu, dans lesquels ils furent emprisonnés en dehors des mondes. Cette action de la Loi purifia les soleils de second ordre de ces éléments volcaniques et impurs ; les anneaux de feu rejetés hors des soleils furent retenus par la loi de gravitation autour des mondes-mères, rien ne pouvant être détruit dans l'univers, tout étant inéluctablement lié au Père éternel et à la Mère : la Nature ou Loi. Le mal, d'ailleurs, n'est pas absolu, mais une aberration du bien. Les anneaux de feu restèrent attachés aux soleils sous forme de germes pour des mondes nouveaux, enfermant les démons, et prenant un mouvement de rotation autour des Soleils de second rang. Tout se passa comme à l'époque de la première Chute.

Chap. XIV. — *Seconde Réconciliation.*

La seconde fraction étant une action triple, on dut multiplier la réconciliation, qui fut aussi une action triple. La formation des anneaux de feu en mondes fit son chemin de la même façon, d'après les mêmes lois que les seconds Soleils ; seulement ces mondes devenaient plus matériels, étant une troisième dégénérescence de la Lumière éternelle. Etant de nature volcanique, ces mondes, après leur formation accomplie, comme Soleils de troisième ordre, jetèrent des anneaux de feu dans l'atmosphère, purifiant les mondes et s'entourant de planètes et de satellites. Nous avons donc jusque-là : la Lumière éternelle, puis trois degrés de Soleils et enfin des planètes attachées au troisième ordre d'Etoiles, ce qui montre, avec les planètes de quatrième degré de rotation, le mouvement se multipliant après chaque nature solaire. L'influence des démons et de la seconde chute est évidente dans la formation des troisièmes Soleils et des planètes essorées d'eux. Le principe de vie avait à vivifier des fluides com-

pacts et empoisonnés contenant les mauvais éléments démoniaques. Il en résulta l'apparition des végétaux, des reptiles venimeux et des bêtes féroces. Cette fois, les démons subirent leur punition de bannissement sans perdre leur connaissance ; ils restèrent conscients des faits. Se rappelant leur union ancienne duale, ils dégradèrent l'Amour spirituel et le transformèrent en Amour sensuel. Un désir ardent d'avoir une progéniture, des produits vivants de leur péché, les possédait. Ils densifièrent leur enveloppe cellulaire ou périsprit ; étant masculins et féminins, l'image de leurs ardeurs sensuelles se reflétait dans leurs fluides, prenant des formes. Mais les démons étaient incapables de créer des Esprits immortels, leur création ne pouvait être que passagère et mortelle ; l'incarnation spirite entre eux fut chose impossible. Ils attirèrent donc le principe de vie, l'incarnant dans leurs fluides : il en naquit des êtres semi-humains, semi-animaux, doués par le principe de vie d'âmes et d'instincts mauvais, féroces, méchants, êtres mortels comme les animaux, sans individualité quelconque. Ils étaient une sorte de pigmées, de centaures ou de faunes, formes fabuleuses qui n'avaient de vie que par le principe vivifiant la nature entière. Les démons s'enrageaient de cette progéniture, qui, bientôt, devint plus forte qu'eux, ce qui causa des combats affreux entre les démons et ces êtres. Le mal se souleva contre le mal, c'était la punition du mal.

(*Fig.* 14. *Combinaison de la seconde harmonisation*. Addition 54, Division 18.)

Chap. XV. — *Esprits embryonnaires.*

Le principe de vie vivifiait en obéissant à la Loi qui règle toute chose. En vivifiant les principes sensuels et les fluides démoniaques, le principe de vie par soi-même ne fut pas mauvais, il ne fit qu'obéir aux lois. Le principe de vie a un cours prescrit à parcourir, animant trois règnes

et progressant toujours. Après avoir animé les règnes minéral, végétal et animal, il devient un principe d'âme.

Nous nommons les planètes, conséquences de la seconde chute et de la seconde fraction : « bas-mondes », habités par les démons et peuplés de ces êtres fabuleux créés par eux : bêtes féroces, reptiles, plantes venimeuses. Les Esprits déchus, contrits, vinrent dans les troisièmes soleils en repentance, en expiation. Le gouffre, qui s'étendit entre Dieu et les démons, demandait un chaînon d'union, des organes de conciliation. La création d'Esprits embryonnaires fut ce chaînon, triple anneau de réconciliation doué d'immortalité, d'intelligence, de libre arbitre, d'Amour dual. La création de ces Esprits se prépara pendant le cours des éternités. Le principe de vie, s'étant épuré et développé en principe d'âme, atteignit son but de puissance éthérée dans la Lumière éternelle. Le principe d'âme représente l'immortalité dans la nature et la création de la Mère, principe fécond. De Dieu le Père émana la vie. Sa volonté s'unissant au principe d'âme, éthéré et purifié, il en résulta la création d'Esprits duals embryonnaires ; ces Esprits, étant d'une autre essence que les Esprits primordiaux, nés de Dieu et de la Lumière éternelle. Les Esprits embryonnaires furent donc des enfants de Dieu appartenant à la seconde création d'Esprits, mais non pas des Fils premiers-nés. Ces Esprits ayant été formés dans les premiers Soleils furent incarnés dans les seconds Soleils. Les Fils de Dieu furent leurs guides, car ils se trouvaient dans l'état d'enfance. Marquez bien ceci, cher lecteur : les Esprits embryonnaires furent d'origine et d'essence différentes de celles des Esprits premiers-nés ; ce sont des Esprits de second ordre et d'une troisième essence d'esprit. Première essence : Dieu le Père/ ; seconde essence : les Fils /\ ; troisième essence : Esprits ou Enfants △, destinés à devenir des Esprits saints, après l'accomplissement de leur perfection. Voilà la trinité

des Esprits. Chacun est appelé à atteindre sa rédemption dans la troisième essence, mais ils n'atteindront jamais ni la seconde ni la première catégorie d'Esprits. Voilà la différence entre les Esprits saints et Jésus-Christ qui est un immaculé Fils de Dieu. C'est pourquoi Jésus nomma les hommes ses frères, et Dieu son Père; c'est pourquoi il disait qu'on ne pouvait parvenir au Père que par lui. Jésus donc est votre frère, jamais votre semblable, et Dieu est votre Père. Les Fils naquirent de Dieu et de la Lumière éternelle, avant la chute; les Esprits-Enfants naquirent de Dieu et du principe d'âme, après la double chute, le mal existant. Donc, ils connaissaient le fruit défendu et le tentateur. Dans les paradis des Esprits-Enfants, il n'y a ni poisons, ni bêtes féroces, ni mort, ni péché. Les démons guettaient dans les bas-mondes, envieux de cette création radieuse et immortelle du Seigneur! Dans les bas-mondes se trouvait le fruit défendu, le péché, la mort. Les Esprits-Enfants voyaient la Lumière divine; ils communiquaient avec les Fils de Dieu. Ils étaient destinés à développer progressivement leur intelligence et à monter sans cesse, à apprendre pour devenir un contre-poids et la réconciliation du mal. Ils connaissaient le danger et l'épreuve qu'ils avaient à subir sans faiblesse et sans faillir.

(*Fig.* 15 *vous montre l'accomplissement de cette création. Un nouveau grand triangle enfermant tout en soi, c'est une totalisation.* Addition 63, Division 21. 60 *étant un multiple de* 10 *et de* 3. — 20 *étant un multiple de* 10, *et* 1, *un commencement d'une vie nouvelle.*)

(*A suivre,*)

Baronne ADELMA DE VAY.

PARTIE LITTÉRAIRE

Fragment

(Cahier de Lucien)

A Alber Jhouney.

« *Je fus ravi en esprit un jour de dimanche.*

« Depuis une suite innombrable de siècles, j'errais dans l'abîme initial des ténèbres, dans le Lieu qui n'existe pas.

« *C'était avant que la Balance fût établie, et la Face ne contemplait pas encore la Face.*

« Au-dessus du puits de l'abîme et dans le puits lui-même vaguaient des choses informes et monstrueuses, — étaient-ce même des choses ? — Elles se soulevaient puissamment, mues par une force intérieure, se gonflant comme un Océan sous le regard d'un astre fascinateur et inéluctable, et palpitaient, pareilles aux gigantesques poitrines de corps dont on n'aurait pu apercevoir les membres.

« C'étaient les Rois d'Edom qui ne voulaient pas mourir.

« Ils pressentaient pourtant une déchéance prochaine pire qu'un complet anéantissement.

« *Parce que l'Ancien n'avait pas encore revêtu sa forme, et que l'Ouvrier n'était pas encore à son œuvre*, parce que le Couple parfait ne s'était pas dressé sur un monde harmonisé, le règne leur appartenait sur celui du chaos, des avortements et des écroulements.

« Mais ils savaient l'avenir proche où l'empire de la discorde devait être anéanti par celui de la stabilité, où ils allaient reculer et pour l'éternité devant une création au milieu de laquelle l'Etre serait toujours manifeste à travers son voile ; le Couple de perfection créée surgirait alors, vêtu de splendeur, le Roi et la Reine se contempleraient face à face, et la Loi radieuse d'Amour proclamerait le triomphe de l'Harmonie.

« Les Rois d'Edom savaient tout cela ; mais, malgré l'imminence de l'instant fatal, ils palpitaient encore et leurs plaintes étaient de plus en plus douloureuses vers Celui qui ne descendit pas en eux.

« Et moi j'errais toujours, ignorant de mes origines et de mon but.

« Etais-je un de ces Rois du monde des écroulements dans les ténèbres, puisque les angoisses étaient semblables qui oppressaient ma poitrine et la leur ?

« Je n'avais aucune conscience de mon essence, et cependant je me sentais, par instants, saisi en un courant impérieux; et, tandis que les Rois d'Edom continuaient à gémir dans le même tourbillon d'obscurités, j'étais projeté violemment en ligne droite.

« Et je voyais alors dans un lointain qui paraissait inaccessible à tous les efforts un point pâlement lumineux, tremblottant, indécis entre la Vie et la Mort.

« Je compris soudain que c'était là le but.

« Devais-je y atteindre jamais? je ne savais encore ; mais désespérément je tendais vers l'Astre que je voyais et que les Rois d'Edom ignoraient toujours.

« Mais voici que tout à coup *le puits de l'abîme s'ouvrait, et il montait du puits une fumée comme la fumée d'une grande fournaise* ; et l'espace illimité et informe *était obscurci de la fumée du puits.*

« L'Astre en était voilé ; le tourbillon m'arrachait au courant, et de nouveau la plainte des Rois d'Edom et la mienne étaient unanimes.

« ... Enfin, après quelques siècles d'errement et de lamentations, je m'engageai dans le courant définitif.

« Et ce fut alors, après une course vertigineuse, une aurore maladive qui disputa l'empire des choses et des Ames qui allaient naître — aux ténèbres divisées.

« Le point lumineux grandissait à l'horizon et les Rois qui essayaient de s'avancer pour obscurcir son éclat de leur gigantesque poitrine étaient aussitôt rejetés vers le puits initial de l'abîme.

« L'aurore était maintenant un éblouissementde jeunesse, et le courant qui m'entraînait vers un triomphe assuré, c'était un fleuve de lueurs qui allait se perdre dans la lumière plus étincelante de l'Astre prodigieux — comme en une mer maternelle.

« Ce fut un prélude d'apothéose ; des Ames sororales chantèrent autour de moi, invisibles encore cependant ; et quoique je ne comprisse pas leur langage, je le savais annonciateur de désirs en réalisation.

« Et tandis que je continuais mon assomption, soutenu par des ailes immatérielles, *j'entendis soudain derrière moi une voix éclatante comme une trompette, qui disait :*

— « Les Rois d'Edom sont morts : lève-toi, Israël ! »

J.-Marius André.

Fresques Symphoniques

I

Au Marquis de Saint-Yves d'Alveydre.

MARCHE DE RAM

Allegro. Ainsi que Celle-là dont les yeux sont glacés
p. S'inquiète du Passé d'Amour qu'elle dénoue
Et des regrets futurs,
Celle-là qui ne sait plus aimer
Regarde s'en aller l'Amant qu'elle a blessé
Sans qu'une larme sur ses joues
Coule de ses yeux durs :
Telles, les vierges, à l'aube claire des mers,
Voyaient partir les héros d'Atlantis.

ff. Chevaliers du Soleil,
Prêtres aux tuniques ailées,
Demi-dieux sans pareils,
Ils passaient devant les lys...
Et, casques d'or, blancheurs sacrées,
S'en allaient en des tonnerres
Enveloppant de lumière
Les Vierges aux robes d'aurore,
Tandis qu'au ciel la faucille des druidesses
S'éteignait dans l'aube claire
Devant l'éclat vainqueur du soleil tout en liesses.

con brio. Ils fuyaient!... Vers les aurores
D'un Orient deviné.
Ils allaient, Celtes altiers,
Chassant les peuples étonnés
De leurs chants sonores...

Rall. Et ceux-là qui n'ont pas voulu, ô vierges pâles,
Devant vous s'agenouiller
Dévalaient par le monde en marches triomphales !

II

SYMPHONIE HÉROIQUE

Maestoso. Or, deux Voix, en l'âme des Foules, chantèrent :

— « Pour Vous, ils ne sont plus les royaumes [lunaires,
Et jamais plus, à l'Occident désert,
Jamais plus Vous ne reviendrez,
O torrent!
Mais, plus loin encor! plus loin Vous irez!
Vers l'Inconnu mystérieux, vers
Les monts du dieu Soleil, au delà de l'Iram,
Vous roulerez, impétueux Torrent! »

accell. Et ce fut l'envol des aigles
Jusqu'au Soleil !...
Extatiques et beaux, en des battements d'ailes
De cygnes au réveil,
Les Celtes, blancs comme les dieux,
Plus loin, vers l'Orient, montèrent, radieux.

pp. Or, Trompette aux échos de menaces,
Une autre Voix dans l'âme des foules :

— « Ce n'est point vainement que tu roules
Vers l'Avenir gonflé d'orages,
O Flot qui passe!
Vois : le Serpent divin a mordu ses anneaux
Et le Cycle t'appelle aux terres nuageuses,
A l'occident où tu dois renaître à nouveau,
Multitude victorieuse!
Et sur ces hauts plateaux
Où tu vins, hier, atterrir,
Tu peux dormir le bon sommeil,
Tu peux mourir!

f. Car elles renaîtront, plus redoutables encor
D'avoir dormi près du mâle Soleil,
Les foules qui demain reprendront leur essor !... »

p. Et plusieurs de ceux-là qui jadis
Etaient partis dans le Vent;

Et plusieurs, dont les yeux aux regrets d'Atlantis
Pleuraient, jetèrent leurs casques d'or
Et restèrent debout songeant à l'Occident.

Juin 1892.

PAUL-MARIUS ANDRÉ.

(Extrait de « *Musiques* » pour paraître.)

(*A suivre.*)

Dans les bois.

A F. Fournier.

Dans la chambre claire où l'aube pénètre,
Heureux qui s'éveille au chant des oiseaux
Et regarde, ouvrant sa large fenêtre,
Si la brume glisse au flanc des coteaux
Et le temps qu'il fait, puis sans nulle envie,
Ni regret jaloux, va parmi les fleurs
Au travail du jour ramener sa vie :
Voir le blé qui monte et la vigne en pleurs,
Les beaux fruits gonflés dont la branche ploie,
Ou l'arbre nouveau qu'on plante au verger...
Sous le ciel tranquille il rêve avec joie
A de bons amis qu'il compte héberger,
Et s'il pense à Dieu, sans fiel et sans crainte.
C'est pour lui sourire, — et songer parfois,
Les heures passant, que sa vie éteinte
Ira refleurir les roses des bois.

PAUL ROUGIER.

Psaume.

Au poète Alber Jhouney

Seigneur! j'ose implorer, malgré mon âme vile.
Ton Nom — le Trois fois Saint ! O Seigneur, sois clément,
Apaise de mon cœur géhenné le Tourment
Et chasse de ma chair le Désir, ce reptile.

O Seigneur, rends à mon âme la chasteté,
Donne à mon cœur la Foi Vive qui rompt les charmes
De la Femme, pour que le tranchant de ses armes
S'émousse sur ma Cuirasse de Pureté.

J'ai vidé le calice amer de la luxure,
Et mes lèvres saignent encor de la Brûlure.
Le signe du Maudit ensanglante mon front

Par toutes les douleurs dont t'abreuva ma Haine.
Maître, délivre-moi du lien qui m'enchaîne,
Console celui qui n'eut pour *toi* que *l'affront*.

TRISTAN L'ASCÈTE.

Les livres

Le Poème de l'Ame, par René Caillié.

Ce poème, que nos lecteurs ont pu déjà connaître et aimer, porte son nom prédestiné, car il est tout cœur et âme.

Une émotion sensitive, une fraîcheur vraie animent ces simples vers, transparents de sincérité.

On n'y trouvera pas l'adresse méditée, les raffinements de l'artiste moderne, mais on y rencontrera les délicatesses du cœur immortel.

C'est un vieux procès que celui du fond et de la forme ; je n'ignore pas ce que l'on peut dire contre l'improvisation et l'abandonné du style.

Mais puisque dans tel poète, qui par ses sentiments m'attriste, et m'abaisserait si je leur cédais, je garde pourtant l'équité de reconnaître la perfection extérieure et formelle, pourquoi me serait-il interdit d'oublier la forme dans le plaisir et le rafraîchissement que j'ai de goûter une âme?

Je suis trop affranchi de la vénération des apparences pour être satisfait là où elles sont irréprochables et pour négliger dès lors d'en interroger l'esprit.

Un œil d'un pur dessin et d'une rare couleur ne m'empêchera pas de voir si le regard en est bas, hideux et perfide, les lignes fines et l'habile attitude d'un visage ne me cacheront pas la pesanteur vile du sourire, ni sur la peau les stigmates d'un mal infâme.

Or, tout au contraire, la Muse de René Caillié offre des lignes au dessin flottant et inachevé, mais le regard est si beau de foi et d'émotion, mais il y a une telle grâce de confiance dans la naïveté du sourire...

Ce serait vaine sécheresse que de résumer dans un *argument* le souple et débordant poème.

Mais nos lecteurs ont suivi cette idylle où les souffles de l'infini élargissent l'amour et sa douleur sans les dissoudre, où le ciel entre dans le cœur sans le refroidir.

Ils nous sauront gré cependant de leur rappeler, par quelques citations caractéristiques, les passages du poème qui en expriment le plus heureusement le charme ou l'élan spiritualistes.

. . . . . .

O petite inconnue, à peine ayant seize ans,
Si gracieuse ainsi penchée à ta fenêtre,
Que sois-tu dans les airs de tes beaux yeux rêvants?
On dirait que tu vois quelque ombre t'apparaître,
Que tu pleures avec les vents.

Pourquoi regardes-tu la taille et les grands bras
Du chêne séculaire agité par l'orage
Dans la branche et dans l'air soufflant avec fracas?
Des arbres et des fleurs tu sais donc le langage
Puisque tu leur parles tout bas?

. . . . . .

Voilà tes jolis doigts donnant à ton nœud bleu
La forme et le contour. Quoi! tu cherches à plaire?
Qu'à ta jeune beauté la grâce coûte peu!
La nuit qui t'a créée en était toute fière
Et te fit de flamme et de feu.

Je souffre en devinant ton cœur triste, abattu.
Ah! je voudrais bien voir ton âme consolée,
Tomber ce voile noir dont ton front s'est vêtu!
Par quel si gros chagrin es-tu donc accablée?
Petite fée, ah! que veux-tu?

Et je n'ai pu depuis effacer ce portrait
De mon cœur. J'aime et n'ai personne à qui le dire
Et je ne puis trouver un cœur assez discret
Pour écouter pleurer mon âme qui soupire.
Dieu seul a droit à mon secret.

***

O beaux rochers rêveurs de la vieille Bretagne!
J'entends le triste écho de vos plaintes aux cieux,
Fixant tour à tour sur la mer ou la campagne
Vos yeux silencieux:

— Hélas! toujours debout, immortel, immuable,
J'élève vers le ciel ma tête de granit.
Sans remuer jamais mes pieds couverts de sable,
Alors que tout finit.

Ce flot gronde à mes pieds qu'il heurte et qu'il déchire,
Seul je reste rebelle aux invisibles lois
De la vie, et je suis — le flot semble s'en rire —
Immortel et sans voix.

Je vois les aigles noirs qui traversent l'espace,
Moi de mon flanc de roc la mer vient abuser,
Quand tout meurt, disparaît, ou s'envole ou s'efface,
Moi rien ne peut m'user.

. . . . . .

Et rien ne peut finir mon fatigant martyre,
Et de l'immense mer faisant un grand cercueil,
Le nombre de mes morts, qui donc pourra le dire ?
Moi, l'éternel écueil !

Les flots tout frémissants s'entr'ouvrent avec joie,
Et les pauvres humains s'abîment dans la mer,
Engloutissant tous ceux que je leur jette en proie.
Que mon sort est amer !

Oh ! combien je voudrais pouvoir changer de place
Et pouvoir vous servir, héroïques humains,
Puis tomber en poussière et recevoir ma grâce
De vos puissantes mains !

Mais non ! toujours debout sur l'océan de moire !
Jamais ces flots fougueux ne pourront m'engloutir,
Ni jamais effacer ma silhouette noire,
Jamais m'anéantir.

— O Rocher, vieux Rocher ! ta douleur est peu sage.
Ecoute, entends ma voix qui vient te consoler.
Nous fûmes comme toi. Nous sommes d'un autre âge,
Cesse de te troubler.

Tout a sa raison d'être et tout a sur la terre
Sa tâche, son devoir et son utilité.
Et l'onde en murmurant te dira le mystère
De l'immobilité.

Tu n'auras pas toujours la mort et l'impuissance.
Globes, rochers et mers, tout a la même fin,
Et tu te sentiras plein de reconnaissance,
Car tu vivras enfin.

Les terres et les monts, les rochers et les ondes
Tomberont par morceaux en un creuset profond,
Car le feu des soleils, pour construire les mondes,
Vous dissout et vous fond.

Vous serez, vous aussi, ce qu'aujourd'hui nous sommes.
Pour renaître, attends, roc, la fournaise et la mort,
Et, sur une autre terre où tu feras des hommes,
Tu vivras libre et fort.

∴

. . . . . .

Ils sont doux à mes blessures,
Oh ! plus doux que l'huile et que le vin,

Ses yeux pleins d'éternité,
Ses doux yeux qui chassent les luxures
Et refont de dignité
Mon cœur qui battait en vain.

C'est mon Initiatrice,
Que j'ai connue en Dieu, hors du temps ;
Qu'avec moi l'Ancien des jours
Ouvrant sa grande Ame créatrice,
Pour les divines amours
Fit naître au premier printemps.

C'est Elle ma Salvatrice,
Elle porte au doigt l'anneau d'oubli ;
Elle charge son beau front
De mes lourds péchés, la Rédemptrice,
Devant moi jetant le pont
Où, fier, je passe anobli.

Oh ! le plus pâle sourire
Qu'elle me verrait faire à Sathan
Irait lui percer le sein ;
Mais je suis tout sous Son chaste empire,
Et j'écrase avec dédain
Tous les souvenirs d'antan.

Elle est la Barque solide
Qui me mène au rivage enchanté.
Son cœur est au gouvernail
Et Son ferme regard, pur et limpide,
Apaise le flot d'émail
Sur la mer Eternité.

Je me sens sauvé par Elle,
Par Son cœur droit et Ses yeux si doux,
Par toute la chasteté
Qui de tout Son cher être ruisselle.
Et mon cœur splendit sous Sa beauté
Comme le houx.

* * *

. . . . . .

Mais le Poète, lui, est personne divine.

Vous le voyez qui parle aux rochers comme aux arbres ;
Il vit au sein des eaux, il pense avec les marbres ;
Il vole en déployant,
Impavide et sans air, des ailes invisibles ;
Les essors les plus fiers et les plus impossibles,
Il les prend en riant.

La nature est en lui, il est en la nature,
Les pleurs qu'elle répand coulent sur sa figure ;
Le tonnerre lointain
Qui du Créateur fait trembler le temple immense,
C'est lui, c'est encor lui, tant en sa conscience
Dieu lui-même est en plein.

. . . . . .

A. JHOUNEY.

Nécrologie

M. Adolphe Franck, de l'Institut, l'illustre auteur de la *Kabbale*, vient de mourir, le 11 avril, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. La Direction et la Rédaction de l'*Etoile* adressent à la famille du haut penseur l'expression de leurs profondes condoléances.

Nous apprenons la mort de notre estimé collaborateur, le clairvoyant spiritualiste et jurisconsulte Courtépée. Nous accompagnons de nos prières cette âme noble remontée à sa vraie patrie, et nous garderons la chère mémoire de son amitié et de son œuvre, à la fois si croyante et si lucide.

Le Poème de l'âme (vient de paraitre) ; prix : 3 fr. 50.

Se trouve à Paris : chez **Bailly**,, libraire, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 11, et chez **Chamuel**, libraire, rue de Trévise, n° 29. — A Lyon, chez **J. Bouchet**, libraire, rue de Bonnel, n° 9.— A Nantes, chez **Lessard**, libraire, rue Mercœur, n° 3. — A Marseille, chez **Paul Ruat**, libraire, rue Noailles, n° 22. — Et aux bureaux de l'**Etoile**, à Avignon.

Vient de paraitre, chez Léon Vanier, éditeur, **Les Vertiges**, par Ernest Bouhaye; prix : 3 fr. Voici les rubriques qui divisent en cinq chapitres l'ensemble de ces petits poèmes : *Coups d'ailes. — Dans l'Infini. — Aimer. — Ailes brisées. — La Nostalgie de l'Idéal.*

BIBLIOGRAPHIE

Revues recommandées : **la Revue Monégasque,** lettres, sciences, arts. Publication mensuelle ; directeur : Comte du Pont-l'Abbé Coataudon; rédacteur en chef : Maurice Guillemot. Monaco, 22, rue de Lorraine.

La Revue Monégasque est une publication très délicatement artistique et littéraire.

Prix d'abonnement : un an, 30 fr. Le numéro, 3 fr.

Annales des sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences, paraissant tous les deux mois. Directeur : M. le Dr Dariex.

Les *Annales des Sciences psychiques* paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8 carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits, soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter : des *analyses*, *bibliographies*, *critiques*, etc. S'adresser pour la rédaction : à M. le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris ; pour l'administration, à M. Félix Alcan, libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. Prix d'abonnement : un an à partir du 15 février, pour tous pays, 12 fr.; la livraison: 2 fr. 50.

Le Cœur, illustré, paraissant tous les mois : *Esotérisme. — Littérature. — Sciences. — Arts.* — Rédacteur en chef, Jules Bois ; secrétaire de la rédaction, Maurice Boukay. — Abonnements : six mois, 3 fr. 50. Bureaux : rue Chaptal, 20, Paris.

Sommaire du numéro d'avril :

Littérature (Charles Couiba). — Prière (Jules Bois).— L'Occultisme, l'Esoterisme, la Magie (Géburah). — Lettre (Edouard Schuré). — Le Drame ésotérique (Jean Gallien). — Pour mettre en garde (Austin de Croze). — La bonne déesse Isis initie le berger (Jules Bois). — Marche forcée (*sonnet*) (*I. R. G.*). — Notes sur la musique (Henry de Malvost). — La Science (Dr P. Valentin). — Contes pour les simples. — *Le Petit Fi* (Charles Couiba). — L'Art (*Tiphéret*).

Dessins. — Encartage : La bonne déesse Isie initie le berger (reproduction photographique d'après le tableau d'*Antoine de La Rochefoucauld*). — Les Noces

de Sathan (Henri Colas). — La Rose et Pierrot (Raoul Bouillerot). — *Musique* : La Rose et Pierrot (chanson) (Maurice Boukay).

Dans chaque numéro du **Cœur**, *il sera donné un encartage très soigné, soit la reproduction d'une œuvre d'art, soit un morceau de musique inédite.* — Pour mai : Les jeunes Provençales au Puits, de M. Paul Signac.— Pour juin : Musique de M. Henry de Malvost. — Pour juillet, tenture décorative de M. Emile Bernard : Bretonnes sous les châtaigniers. — Divers dessins seront aussi insérés parmi le texte du **Cœur**.

Souscription nationale ouverte par l'*Étoile*[1]

EN FAVEUR DE L'ABBÉ ROCA

M. J. Girault, 5 fr. — M. P. Martin, 3 fr. — M. Alexandre Roy, 25 fr. (annuels, *usque ad mortem alterutrius*). — Un Socialiste chrétien, 10 fr. — M. Leymarie, directeur de la *Revue spirite*, 20 fr. — M. Maurice Fabre, 5 fr. — Un Poète, 1 fr.

SOUSCRIPTION OUVERTE POUR AIDER A LA PUBLICATION DU *Poème de l'Ame* :

M^me^ V. de M. . . . . 10 fr.

Pour l'œuvre de l'Etoile

Compte de la baronne de Vay pour la publication de son manuscrit :

En caisse : 65 fr. 90. — Note du mois d'avril : 20 fr.
Reste en caisse : 45 fr. 90.

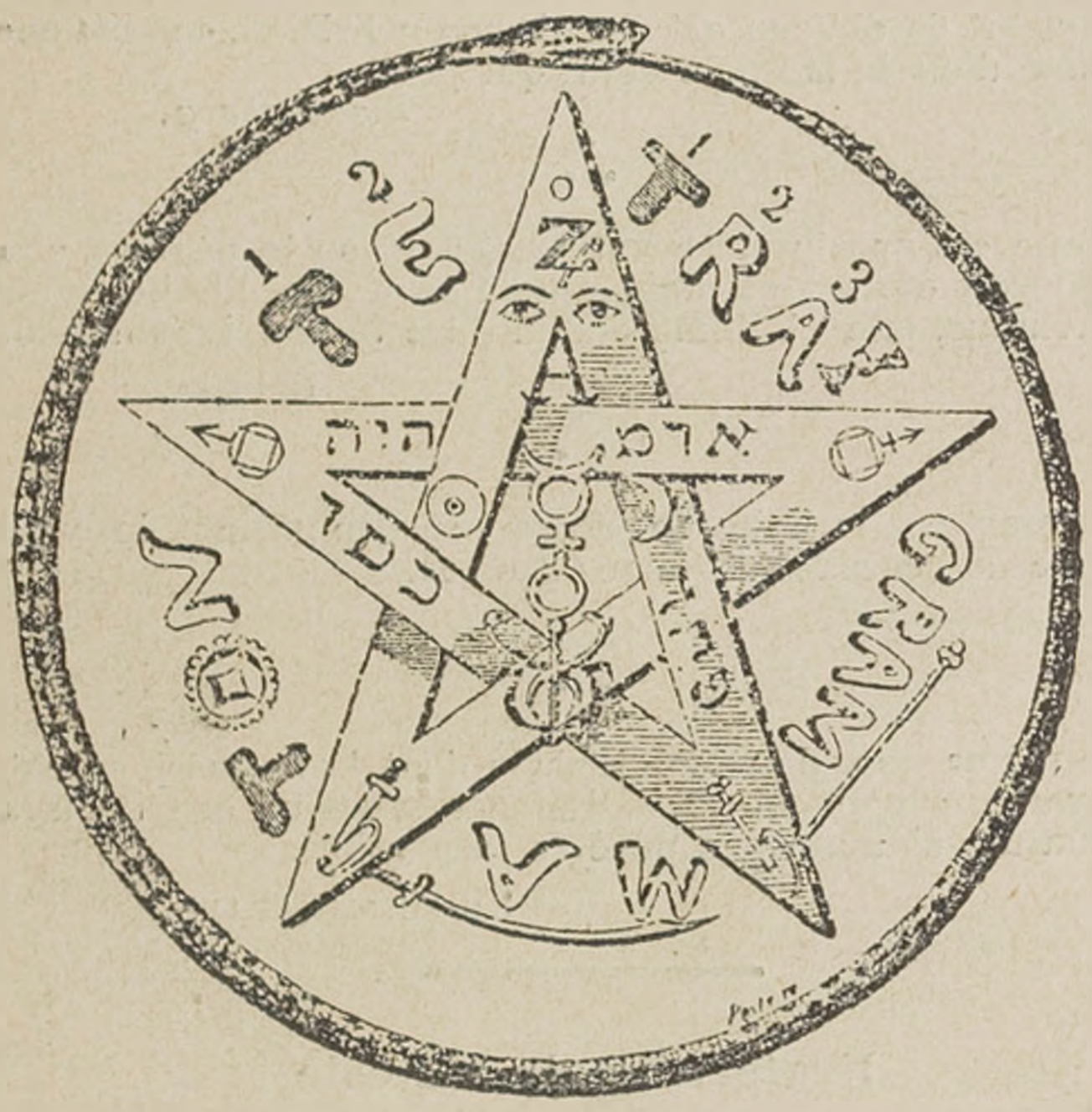
1. **Nous prions les *Revues* amies de vouloir bien reproduire cet appel à l'amour fraternel.**

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^ie^.

5e ANNÉE. N° 54. JUIN 1893.

L'ÉTOILE



PENSÉES

Il faut qu'on sache que la perfection de la vie consiste non pas dans la pensée, mais dans la perception du Vrai. Il y a des hommes qui, aussitôt qu'ils entendent le Vrai, perçoivent que c'est le Vrai ; ceux-ci dans le Monde spirituel sont représentés par des aigles. Il en est qui croient qu'une chose est le Vrai parce qu'elle a été dite par un homme d'autorité ; ceux-là sont représentés par des pies.

Swedenborg.

Il y a deux choses, l'Amour et la Sagesse, qui font l'essence de Dieu; mais il y a trois chose qui font l'essence de son Amour : Aimer les autres hors de soi, vouloir être un avec eux, et les rendre heureux par soi. Ces trois mêmes choses font aussi l'essence de sa Sagesse parce que l'Amour et la Sagesse en Dieu font un. Ce que l'Amour veut, la Sagesse le produit.

Swedenborg.

*
* *

Le salut de chacun est dans la main de Dieu, comme une balance dans la main de celui qui pèse.

Swedenborg.

*
* *

L'âme est une lumière voilée. Quand on la néglige, elle s'obscurcit et s'éteint, mais, quand on y verse l'huile sainte de l'Amour, elle s'allume comme une lampe immortelle.

Hermès.

*
* *

La mort est le bain de Jouvence dépouillant le vieil homme de ses rides et de ses scories.

*
* *

De même que, dans une maison dont la couverture est mauvaise, pénètre la pluie, de même dans un esprit où la méditation n'habite pas pénètre la passion.

LE DHAMMAPADA.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Élévation fraternelle vers Dieu;
II. Invocation aux esprits supérieurs;
III. Union par les fluides.

Le 7 juin 1893, *de midi au soir.*
Le 7 juillet 1893, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — Commentaire

Les Séphiroth dont nous avons décrit les modifications générales dans les trois mondes successifs de l'Evolution, offrent à l'étude d'autres caractères plus particuliers, plus spéciaux à chaque Séphire, et que nous allons analyser maintenant.

La première des Séphiroth se nomme Kéther, la Couronne.

Elle n'est pas l'Absolu même, le Primitif Aïn-Souph, mais elle constitue sa manifestation initiale, l'aurore de son expansion.

A l'égard de l'Absolu elle est déjà restreinte et déterminée, mais à l'égard de toutes les manifestations postérieures et inférieures à elle, sa force demeure sans mesure et relativement infinie.

Des chercheurs érudits mais influencés par une théorie préconçue du Ternaire ont voulu attribuer à Kéther une nature et un rôle neutres.

Telle n'est point ma pensée : Kéther forme au contraire (après l'Absolu et par lui) le suprême élément d'*initiative* et de *promulgation* des choses.

---

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Et l'on pourrait se demander, en passant, si les termes d'*actif*, de *passif* et de *neutre*, qui sont depuis longtemps en usage pour exprimer certaines conceptions transcendantes, ont bien toute l'exactitude désirable et s'il n'y aurait pas avantage à les définir et à les commenter avec précision avant de continuer à s'en servir.

Est-il juste, comme firent tels philosophes helléniques, de grouper ensemble le passif, le féminin et le mal, et, d'autre part, d'unir l'actif, le bien et le masculin?

Je ne le crois pas. D'abord, si l'on entend par *passif* celui qui subit l'action et qui offre un caractère de simple inertie, je ne trouve pas exact d'appliquer cette épithete à la femme et en général aux forces féminines de la création : *attractif* me paraîtrait beaucoup plus exact et plus philosophique.

L'action de la femme dans la société est fort éloignée d'être uniquement *passive*; il suffit d'observer les faits courants pour le voir, et l'on pourrait dire que cette action est puissante dans le Bien ou dans le Mal, par la *direction active*, consciente et voulue que la femme sait imprimer à ses magies *attractives*.

Quant aux forces absorbantes et négatives de la nature, dans le visible ou l'invisible, celui qui les croirait simplement passives, *inertes* aurait chance d'être assez souvent et parfois dangereusement détrompé.

Et l'homme n'est pas plus actif fondamentalement que la femme n'est passive. Il est plutôt doué des forces qui projettent que de celles qui attirent, mais il est susceptible de passivité aussi bien que d'activité dans le développement de ces forces.

Il ne me semble pas exact non plus d'attribuer exclusivement le Mal à la passivité, le Bien à l'activité.

Car il est des vertus, comme la tempérance, la prudence, la sagesse, l'impartialité et surtout la résignation, dont le caractère est plutôt passif,

et, comme on le sait, une partie du Bien consiste à ne pas commettre toute une série d'actions.

Et, par contre, une activité malfaisante et impure est l'une des ordinaires manifestations du Mal.

Pour l'homme et la femme, il est évidemment absurde de réserver le Bien à l'un et le Mal à l'autre, puisqu'il y a, dans les deux sexes, et des criminels et des saints.

Le mot *neutre* a, lui, causé moins d'erreurs que ses partenaires, actif et passif. Cependant, comme je viens de le montrer pour le sens de Kéther, il a quelquefois été appliqué, à mon avis du moins, avec assez d'inexactitude [1].

*
* *

J'arrête là cette digression et je reprends mon étude analytique des Séphiroth :

(On trouvera de claires et larges vues et de capitales citations sur les Séphiroth dans le célèbre ouvrage de Franck, *la Kabbale*, deuxième partie, chapitre III.)

La Couronne est, comme je l'ai dit plus haut la première manifestation de Dieu.

Elle est appelée couronne parce que, telle qu'une couronne ceint la tête d'un roi, elle environne et domine toutes les autres Séphiroth.

Elle est ce monde des Dilections qui entoure toutes choses.

Elle offre donc les deux propriétés d'une couronne, la suprématie puisqu'elle domine la création, la nature circulaire et contenante puisqu'elle enveloppe la création.

---

1. J'expose ma pensée et le sens des symboles kabbalistiques tel qu'il m'apparaît, mais je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité et je suis prêt à reconnaître toute vérité, contraire à mes vues, si l'on m'en donne la démonstration.

J'ai vu, avec plaisir, dans le dernier numéro de l'*Initiation*, que M. Charles Barlet, ce savant et consciencieux philosophe, admet une différence entre le Ternaire et la Trinité et analyse les aspects variés de la Trinité. M. Barlet est arrivé à cette opinion par ses méditations originales. Je n'en suis que plus heureux de voir que, sans être d'accord de tout point, nous nous rencontrons au moins dans certaines tendances et qu'il soutient à sa manière telles vérités que je défends à la mienne.

Elle est pleine de canaux secrets d'où s'épanchent des effluves variés de bénignités et de miséricordes.

Tous les chœurs d'esprits supérieurs et inférieurs s'unissent pour tâcher d'élever leurs prières jusqu'à cette région des miséricordes qui est la nourriture des mondes.

Et c'est là une belle et douce grandeur de la Kabbale que les créatures y reçoivent leur subsistance et leur durée des largesses du pardon divin.

C'est de la Couronne que proviennent, par conséquent, du moins en principe, les grâces nécessaires à l'existence de tous les vivants.

« Elle est, traduit Franck, le principe de tous les principes. la sagesse mystérieuse. »

La Couronne est donc :

1° La Cause des Causes, la volonté émanatrice de Dieu ;

2° Le premier point de l'Émanation où les divers modes de l'énergie et de la pensée sont encore à l'état d'unité inconcevable, comme dans l'Absolu ;

3° L'élément directeur et universel de la Création. la sève divine qui abreuve tous les êtres, l'influx divin qui maîtrise tous les êtres.

ALBER JHOUNEY.

Religion Messianique [1]

L'AME DU SALUT [2]

Réunir l'homme à Dieu, par l'amour et la vertu, dans la liberté.

Que nous défend la Justice ?

La Justice, puisqu'elle donne raison à la Charité, nous défend comme elle tout ce qui peut nuire au prochain.

1. Voir l'*Etoile* de février, mars, avril et mai 1903.
2. Essai offert à la méditation des Frères du *Quatrième Degré de l'Etoile*.

De son propre fond elle nous interdit de faire ou désirer à autrui ce que nous redoutons pour nous-même.

Elle condamne particulièrement tout acte ou pensée qui détermine la destruction de la vie humaine, car nous n'avons point de droit sur le mystère et la mission de la vie.

La Justice nous defend le meurtre.

Elle nous interdit la hame, la colère et la vengeance.

La Justice défend à la loi de prendre plus qu'elle ne peut rendre et elle interdit la peine de mort.

La loi humaine n'est pas infaillible : elle doit donc, pour rester juste, s'assurer le moyen de réparer ses erreurs.

Mais, si elle frappe de mort un innocent, il ne lui est pas possible de ressaisir son erreur, qui a porté plus loin que la région de l'homme et demeure irréparable.

La Justice ne saurait obliger un homme isolé, attaqué, à se laisser tuer sans résistance.

Elle ne lui défend pas de chercher à blesser l'agresseur, s'il n'est aucun autre moyen de le repousser ou de le désarmer, et, si la blessure entraine la mort, ce malheur est excusé par la Justice.

Un homme isolé, attaqué, se trouve dans le cas de légitime défense.

Mais la Société n'est pas, à l'égard d'un criminel. dans une situation de danger assez extrême pour n'avoir d'autre sauvegarde que le supplice et d'autre forteresse que le tombeau.

Les condamnés à mort sont désarmés quand on les frappe; la nécessité qui autorise une résistance meurtrière a donc, à ce moment, disparu.

Un groupe d'hommes, une nation peuvent être réduits, par une agression, à la même extrémité qu'un assailli solitaire et contraints de repousser la mort par les armes.

La Justice excusera donc une guerre sincèrement défensive.

Mais toute guerre offensive demeure, pour la Justice, interdite et condamnée.

La Justice nous défend d'attaquer indirectement la vie de notre prochain en le contraignant à un travail trop lourd pour ses forces ou délétère à sa santé.

La Justice ne nous permet pas de tuer ni de faire souffrir les animaux sans une nécessité inévitable.

Il serait à souhaiter que la nourriture animale devînt inutile Mais, si les fatalités de la guerre possible, du travail matériel ou intellectuel violents, retardent ce progrès, du moins faut-il scrupuleusement nous abstenir des duretés et des crimes où ces fatalités ne nous enchainent pas.

Nous n'avons pas non plus, devant la Justice, le droit de détruire des arbres et de saccager des plantes sans utilité.

Car, toute destruction vaine et pour le caprice de détruire est déjà une œuvre de mal.

Les arbres et plantes ont d'ailleurs leur fonction dans l'organisme planétaire et leur mystérieuse vitalité. Nous ne devons point troubler leur évolution par fantaisie de ravage et arrachement stérile.

La Justice nous défend les sentiments haineux, les rancunes, les pensées cruelles.

La Justice nous interdit de souhaiter la mort ou le malheur d'autrui.

Il est coupable celui qui, dans une querelle imprévue et furieuse, se laisse affoler de colère et tue. Mais celui-là est plus coupable qui, n'osant pas frapper, par crainte de représailles ou terreur des lois, désire et médite longuement la mort de son prochain et commet chaque jour moralement ce crime qu'il n'a pas l'audace de réaliser.

La Justice nous défend de blesser et de tuer les âmes par le conseil ou l'exemple du mal.

Toute invitation au vice, tout encouragement à l'égoïsme et au péché sont des meurtres.

La Justice nous défend l'orgueil.

L'orgueil est l'enthousiasme et l'exaltation de l'égoïsme.

C'est le vice qui fait de nous, pour notre cœur et notre esprit, non seulement le centre de toutes choses comme dans le simple égoïsme, mais le centre légitime et glorieux.

L'orgueilleux, non seulement se préfère aux autres, mais il s'en confère le droit.

Condamné par la Charité, l'orgueil est condamné trois fois par la Justice.

D'abord il substitue notre personnalité à la loi du Bien universel ; il nous amène à estimer nos actes non parce qu'ils sont estimables, mais parce qu'ils sont nôtres.

Ensuite il anéantit ce juste amour de la grandeur et de la perfection par qui nous devons désirer que tous s'élèvent à la perfection et à la grandeur et les incarnent, un jour, tout entières : il est mortel à l'équité des plus nobles ambitions.

Enfin il nous excite à l'injustice dans toutes nos relations avec les autres puisqu'il nous proclame faussement supérieurs aux droits d'autrui et supérieurs au Droit.

La Justice qui nous ordonne le dévouement au Bien universel et, par suite, nous détournant des voies violentes, nous empêche de changer la loi extérieure par ces voies et nous oblige à la respecter tant que, grâce à la persuasion, nous ne l'avons point changée, la Justice nous interdit en conséquence de nous approprier ce qui, légitimement et d'après le Bien universel, ou légalement et d'après la loi existante, ne doit pas être possédé par nous :

La Justice nous défend le vol.

Elle nous interdit de dérober, par force ou ruse, ce qui appartient à autrui.

Elle nous défend les gains illégitimes, par fraude, usure, accaparement ou concussion.

Elle ne nous permet point de détruire ce qui ne nous appartient pas ou, si nous en sommes

chargés, de le laisser dépérir par négligence.

Et la Justice nous défend de convoiter ce qu'elle nous défend de prendre, ou de souhaiter la ruine qu'elle nous interdit de causer.

ALBER JHOUNEY.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

QUATRIÈME LETTRE

Le Magnétisme.

Ces lettres s'appellent odiques-magnétiques; pourquoi donc magnetiques? Qu'y a-t-il donc de magnétique en elles, me demandez-vous? Je suis presque tenté de vous repondre peu ou rien du tout. Mais il a plu aux hommes de nommer magnétiques un certain nombre d'apparitions qui ont un rapport avec l'od, et je suis bien force de me résigner encore à cette nomenclature. La cause en est dans la circonstance que le magnétisme est porteur de forces odiques telles que celles que la lumière du soleil et celle de la lune portent à leur suite, pareilles à celles qui sortent des pôles des cristaux et qui jaillissent encore de nombreuses sources qui n'ont rien de commun avec le magnétisme de la manière que nous l'avons compris jusqu'ici.

Laissez-nous jeter quelques regards sur les relations réciproques entre l'od et le magnétisme.

Placez une bonne barre de fer aimanté en travers du coin d'une table, de façon que les deux bouts dépassent la table, ainsi que vous l'avez fait avec le grand cristal.

Arrangez votre table de façon que la barre soit placée dans le méridien à l'instar d'une aiguille aimantée (boussole), pôle nord contre nord, et pôle sud contre sud; mettez un sensitif devant, et laissez-le approcher lentement le creux de sa main gauche tantôt

d'un pôle, tantôt de l'autre à la distance de quatre à six pouces.

Par ce procédé, vous recevez de lui les mêmes déclarations qu'il a déjà données au sujet des cristaux, c'est-à-dire qu'un pôle, celui qui est dirigé vers le nord, envoie un petit air frais contre la main, et l'autre, tourne contre le sud, un souffle tiede et désagréable. Vous pourriez encore mettre un verre d'eau à chaque pôle, et la faire goûter par les sensitifs après six à huit minutes. Ils vous diront que l'eau placée dans la direction du nord est fraiche, et celle du pôle sud tiede et désagréable; et si vous voulez par là encore une fois jouer niche à nos chimistes, ils en seront vexés, et, pour sortir d'embarras, ils nieront carrément votre expérience; quoiqu'elle soit claire comme la lumière du jour, ils diront qu'elle n'est pas vraie... Nous pouvons rire de la nulité que présente parfois la chaire doctorale, car la vérité de la nature ne peut être transformée en mensonge par une contradiction sans preuves.

Contre leur gré ces messieurs seront bientôt forcés de se raviser.

Vous trouverez naturel que les suppositions qui m'ont conduit dans l'obscurité avec les cristaux ont dû aussi surgir chez moi a l'occasion de l'aimant. Je fis le premier essai avec M^lle^ Maria Nowstny à Vienne (en avril 1844) et je la répétai ensuite par centaines de fois avec d'autres sensitifs dans la chambre obscure. C'est avec une b en grande satisfaction que je vis mes suppositions justifiees, lorsqu'en premier lieu la personne citée me déclara qu'à chaque bout de la barre se dégageait une flamme lumineuse, ardente, fumante, et jetant des étincelles vers le pôle nord bleues, vers le pôle sud jaune-rouges. Mais faites vous-même ce facile essai ; variez ensuite : posez un fer aimante debout dans le sens vertical, de telle sorte que le pôle sud soit en haut; vous entendrez dire au sensitif que la flamme grandit. Si l'aimant est d'une force suffisante, elle s'élèvera jusqu'au plafond de l'appartement, et produira là un rond-point lumineux de un, deux, jusqu'à trois pieds de diamètre, si clair, que le sensitif, s'il est assez irritable, pourra vous détailler les pointures qu'il y remarque. Mais, je vous préviens, ne négligez aucunement les règles de prudence que je vous ai données pour obtenir une obscurité absolue, ainsi que de préparer les yeux de votre sensitif pendant des heures entières, sinon il ne

verrait rien, vous travailleriez gratuitement, et la ponctualité de mes paroles courrait risque d'une suspicion imméritée.

Cette apparition lumineuse sera encore plus belle à l'œil, si vous faites emploi d'un aimant en forme de fer à cheval, et le posez debout, les deux pôles vers le haut J'en possède un fer à cheval à neuf lames, d'une force d'attraction de 100 livres ; tous les sensitifs voient découler de chacun de ses pôles une fine lumière ; ainsi deux lumières l'une à côté de l'autre qui ne s'attirent pas, qui ne s'anéantissent pas, qui n'agissent pas l'une sur l'autre à la manière des forces magnétiques de deux pôles, mais qui s'élèvent haut et paisiblement l'une à côté de l'autre, fourmillant d'innombrables petits points d'une blancheur lumineuse, et formant ensemble une colonne de lumière de la grandeur d'un homme ; tous ceux qui l'ont vue l'ont décrite comme admirablement belle. Elle s'élève verticalement jusqu'au plafond, et y forme un cercle éclairé d'un diamètre de près d'une toise ; si le spectacle dure un peu de temps, tout le plafond deviendra bientôt visible. Si un pareil aimant est posé sur une table, son émanation flamboyante éclairera sa surface et tous les objets qui sont dessus. L'ombre se fera voir derrière la main qu'on passe à travers. Si on tient un corps plat, une planchette ou une feuille de verre ou de métal dans l'apparition flamboyante, elle se plie contre eux, et passe par dessus, tout à fait comme une flamme ordinaire quand on y pose une casserole ou un pot. Lorsqu'on y souffle, elle ondoie comme fait la lumière d'une bougie. S'il survient un courant d'air, ou se meut-on avec l'aimant, elle se couche de côté dans la direction du courant d'air, semblable à un flambeau qui est en mouvement. Met-on un verre lenticulaire à sa proximité, on pourra recueillir la lumière dans son foyer, et la condenser. Ainsi, cette émanation est matérielle, et beaucoup de ses propriétés sont communes à la flamme. Si l'on en réunit deux de façon à ce qu'elles se rencontrent en se croisant, elles ne se rencontrent pas par des attractions et répulsions, mais elles se pénètrent réciproquement, et toutes deux poursuivent leur chemin sans obstacle. L'une d'elles est-elle plus forte et pourvue d'une plus grande force de projection, elle pénétrera la plus faible de façon à la fendre, et les deux branches glissent autour d'elle. Même chose arrive lorsqu'on y plonge une ba-

guette ou une barre ; elle fend la flamme, et celle-ci se reunit de nouveau derrière elle. Et de même que les sensitifs ont vu autour des cristaux une fine lumière qui pénétrait toute leur substance, de même voient-ils l'acier de l'aimant d'outre en outre comme dans un brasier blanchâtre. L'électro-aimant se comporte tout à fait de la même manière. Ces propriétés, comme vous le reconnaissez aisément, ne possèdent aucune similitude avec le magnetisme : elles sont particulières à l'od.

Si l'on compare un spath gypseux à une barre aimantée, les deux à peu près de même poids, on trouve que les écoulements odiques des pôles similaires ne diffèrent pas essentiellement ni comme sensibilité ni comme lumière. On trouve cependant que le cristal est encore supérieur à l'aimant en force odique, que sa fraîcheur et sa chaleur sont plus prononcées, et la force lumineuse plus grande. Mais le cristal ne contient point de magnétisme.

Ainsi, vous avez ici « l'OD » joint au magnétisme, et « l'OD » sans magnétisme ; dans les deux cas l'OD est d'une force égale. On ne peut donc nullement dire que l'OD se rattache ou n'est qu'une des propriétes du magnetisme lui-même.

L'OD se présente tout à fait séparé du magnétisme dans le cristal ; et je produirais encore une foule d'exemples aussi frappants, où l'OD apparait dans sa plus grande force pendant que nul magnétisme (dans le sens ordinaire) n'est présent. Il faut donc regarder l'OD comme un dynamide existant par soi, arrivant à la suite du magnetisme, comme il se présente à la suite des cristaux, des rayons solaires et de beaucoup d'autres apparitions de la nature, dont nous parlerons. Nous connaissons les grandes similitudes du magnétisme et de l'électricité ; nous savons que l'un apparait si bien à la suite de l'autre et réciproquement, que nous étions déjà très près de les regarder comme identiques. Lumiere et calorique se comportent de même façon ; l'une fait surgir l'autre, ils se confondent à tout moment, et nonobstant nous ne sommes pas en état d'indiquer la procession commune dont ils dérivent. C'est ainsi qu'il en est avec l'OD. Nous pressentons sans doute qu'en dernière instance ces apparitions dynamiques jaillissent d'une source commune ; mais aussi longtemps que nous ne serons pas en état de procurer l'unité de l'iris nous sommes astreints à traiter l'électricité, le magnétisme, la

lumière et le calorique comme des groupes séparés d'apparitions.

Puisque nous voyons que les nombreuses apparitions odiques ne peuvent être rangées parmi aucun des dynamides connus, il ne nous reste qu'à les réunir entre eux, et de les considérer comme un groupe particulier. Mes lettres suivantes prouveront qu'ils ne céderont ni en étendue, ni en signification à ceux qui jouissent déjà du droit de bourgeoisie dans la discipline physique.

(*A suivre.*)

SOCIALISME CHRÉTIEN

Le fin mot du Dogme de l'Infaillibilité.

Voici ce qu'on peut appeler le dernier mot du Dogme de l'Infaillibilité personnelle du Pape: ce Dogme extraordinaire est fait pour précipiter la décadence de l'Eglise *catholique-romaine*, — non pas en tant que catholique, mais en tant que romaine, — et pour consommer la ruine de son système politique, de son pouvoir temporel et de sa prépondérance soi-disant religieuse et sociale, et qui n'est ni religieuse ni sociale, mais dogmatique et cléricale.

Cette affirmation est grave, très grave dans la bouche d un prêtre. Elle équivaut à celle de Gambetta s'écriant: « Le cléricalisme voilà l'ennemi! » l'ennemi, s'entend, de la civilisation moderne et de la vraie religion chrétienne. Le grand tribun qui jeta cette parole à la Démocratie savait-il que son dire est conforme à la vérité du Saint Evangile et qu'il repose sur les principes mêmes de la Foi catholique?

Je dois le démontrer ici, car on se garde bien, lorsqu'on est prêtre, d'avancer de telles propositions sans les justifier théologiquement.

Il y a foi et foi, comme il y a fagot et fagot. La

Foi, qui nous donne raison contre le cléricalisme, et qui tôt ou tard déterminera sa condamnation canonique, comme elle a déjà motivé les dernières Lettres encycliques de Léon XIII, n'est pas naturellement la Foi catholique-romaine; c'est la Foi simplement catholique et purement chrétienne.

La première, la Foi romaine, est cette Foi de confiance aveugle que les théologiens nomment la Πιστίς et qui fait le seul mérite des bons prêtres de nos jours et de tous les pieux charbonniers dont parle Pascal. La seconde, la Foi catholique, est désignée, dans le texte grec des Epitres de saint Pierre et de saint Paul, sous le nom de Γνῶσις, traduit dans la *Vulgate* par celui de *Vérité scientifique* rationnelle et critique. C'est cette Foi que prêchait saint Paul, quand il disait au Romains : « *Rationabile sit obsequium vestrum.* » (*Rom.*, XII, 1.) C'est aussi la Foi qu'ont professée les autres saints Apôtres, les grands Docteurs qui édifièrent nos trois *Credo* canoniques, et qui, au cours des âges, ont formulé dans les conciles toutes les vérités qui sont de Foi divine. C'est cette même Foi qu'enseignent encore aujourd'hui les ésotéristes orthodoxes, tous les bons initiés aux redoutables arcanes de la grande et vénérable tradition judéo-chrétienne.

***

Je veux dire tout de suite comment saint Paul l'a définie en maître, cette Foi, dans son épître aux Hébreux : « La Foi, dit-il, c'est la substance même et l'argument sommaire des vérités qui ne se montrent pas encore, mais que nous devons espérer et tenir pour certaines, en attendant qu'elles se vérifient et se réalisent socialement. » *Est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* (*Hébr.*, XI, 1.) Cette définition est à retenir; nous y reviendrons tout à l'heure.

Ceux qui, comme nous, savent pertinemment

ce qui se dissimule sous la lettre morte de nos paraboles, de nos dogmes et de nos symboles, et sous les figures symboliques de nos sacrements, de nos rituels et de nos cérémonies, se garderont bien de dévoiler ce que l'Evangile appelle le *Mystère du Christ*, le *Mystère du Royaume*, le *Mystère caché depuis l'origine du monde* césarien.

La Religion n'est pas connue, elle est encore moins pratiquée. Les prêtres n'ont fait jusqu'ici qu'en préparer l'avènement. C'est tout au plus si, de nos jours, le pape, qui en connaît à fond le redoutable mystère et qui en a la garde, peut en parler à demi-mot, comme il commence à le faire dans ses Lettres encycliques avec tant de prudence et de manière à se faire entendre seulement de ceux qui ont des oreilles pour l'ouïr, un cœur pour le comprendre et assez de sagesse pour en profiter. Procéder autrement, ce serait commettre des profanations contre lesquelles nous mettent en garde des défenses comme celle-ci : « *Nolite projicere margaritas ante porcos, nolite dare sanctum canibus.* »

De tout temps et de nos jours encore, on n'est pas libre de parler dans le sanctuaire comme on peut le faire hors du sanctuaire, et c'est pour ce motif que je ne me plains pas trop d'en avoir été rejeté. Je puis découvrir sans crime et sans parjure ce que les prêtres sont obligés *sub gravi* de tenir encore caché. et que le pape lui-même ne peut pas de si tôt manifester ouvertement. Voici quelques-unes des vérités sous-entendues dans notre dogme.

*
* *

La Religion, c'est la Justice sociale, *absolue* et *distributive* en même temps ; c'est la sainte *Liberté* pour tous et la *Rédemption* universelle ; c'est la sainte *Egalité*, la sainte *Fraternité* et l'intégrale *Solidarité* entre tous les membres de la famille humaine, qui constituent le *Corps social*

du Christ-Esprit-Humanité ou l'Eglise catholique. La Religion, c'est tout cela, et quelque chose de plus radicalement social encore, que saint Paul nous a révélé et que je ne puis dire qu'en me servant de ses propres paroles ; encore suis-je forcé de les citer en latin pour ne pas trop exaspérer les riches et pour ne pas offenser la conscience publique mal édifiée comme elle est par les prêtres, et si peu chrétienne encore. A quoi bon me faire prendre pour ce que je ne suis pas, pour un révolutionnaire à tous crins, pour un anarchiste, un niveleur, un nihiliste, alors que je suis au contraire un socialiste évangélique ?

Voici les textes sacrés qui sont de saint Paul : « *Infirma elegit Deus ut confundet fortia. Ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destruet.* » (I^re^ *Cor.*, I, 27, 28).

Si cette révélation porte l'épouvante chez les puissants de la terre et si les cléricaux s'en scandalisent, qu'ils sachent bien que tous les apôtres, et le Christ lui-même, ne se sont pas exprimés différemment.

Je ne m'évertuerai pas à reproduire leurs textes. A quoi bon ? On ne les lirait pas mieux qu'on ne les lit dans le Saint Evangile. Je me borne au témoignage de saint Paul, et j'insiste en particulier sur la définition qu'il nous donne de la Foi catholique, présentée par lui comme *la substance même et l'argument sommaire des vérités qui ne se montraient* pas encore de son temps, *mais qu'il fallait espérer et croire*, en attendant qu'elles se manifestassent. Or, ces vérités divines font plus que de se manifester de nos jours : elles se réalisent, et les peuples en ont déjà fait le programme de leurs revendications sociales et de leurs aspirations vers la *Justice*, la *Liberté*, l'*Egalité*, la *Fraternité* et la *Solidarité*.

Le malheur, c'est que le prolétariat, égaré, trompé, joué, exploité par le cléricalisme qui se dit l'interprète de la Religion, n'a pas encore pu reconnaître la conformité de ces principes avec les principes du Saint Evangile et du Christianisme primitif. De cette ignorance, entretenue par les politiciens du système catholique-romain, qui depuis tant de siècles tiennent les peuples asservis à leur domination cléricale et temporelle, résultent les graves difficultés qu'éprouve la civilisation moderne pour s'établir pacifiquement sur la terre. Cette civilisation triomphera le jour où le prolétariat acclamera le Christ comme son seul Rédempteur, son seul Libérateur et son seul Sauveur.

Il est écrit dans la *Gnose* judéo-chrétienne que la solution du grand problème de l'Humanité et de toutes les questions sociales qui s'y rattachent, c'est le Christ seul qui la tient et qui la fournira: « *Solutio omnium difficultatum, Christus.*

Un autre texte ajoute qu'il n'y a pas d'autre nom que celui de Jésus-Christ qui puisse être donné sur la terre comme gage de salut: « *Non est aliud nomen sub cœlo datum hominibus in quo salus positat sit.* » (*Act.*, IV, 12.)

*
* *

Quel crime est donc celui des politiciens du cléricalisme, qui, par calcul intéressé et pour prolonger leur domination, empêchent le prolétariat de reconnaître l'avènement en esprit de son Rédempteur et de son Libérateur, dans l'avènement même de la civilisation qui se fonde de nos jours sur les principes de son Evangile et « sans « le concours des prêtres, malgré les prêtres, et « contre les prêtres », comme l'a observé un des plus puissants esprits de notre époque, Bordas Desmoulins. Ce qui a fait dire au grand philosophe Ballanche que les prêtres de nos jours semblent s'être donné pour mission d'étouffer la

semence évangélique que les premiers apôtres avaient repandue dans la conscience publique et qui lève présentement sous nos yeux. Il n'est pas difficile de prévoir ce que deviendra la civilisation moderne, fondée comme elle est sur l'Evangile, le jour où elle pourra donner librement tous ses fruits, toutes ses conséquences.

Cette moisson se fera-t-elle sans les prêtres, malgré les prêtres et contre les prêtres, comme s'en est faite la culture jusqu'ici ? C'est le secret de l'avenir.

Le pape a été déclaré infaillible précisément pour remettre en honneur dans l'Eglise la mission qu'elle a désertee et pour ramener tout le monde, princes des prêtres, prêtres des princes et fidèles de toutes les Eglises cléricales, aux vrais principes du Saint Evangile, devenus aujourd'hui les principes mêmes de la civilisation.

Si le pape n'est pas plus explicite, c'est qu'il doit des ménagements à tous ses frères dont il avait partagé jusqu'ici les égarements. Il sait que « son ministère est un ministère de miséricorde, de paix et de pardon; que sa justice doit abonder plus que n'abonda celle des scribes et des pharisiens, et que son soleil doit se lever, à l'exemple de celui du Père, aussi bien sur les méchants que sur les bons. (*Math.*, V, 20.)

Il ne peut donc que procéder comme il procède, avec lenteur, patience et commisération. Ceci soit dit en réponse à la lettre que vient de m'adresser le fondateur de l'*Etoile*, mon digne frère Alber Jhouney : « Le beau rôle, dit-il, que vous tracez à la papauté n'est rempli qu'à demi. L'avance que le pape fait à la Démocratie n'implique ni la répudiation du pouvoir temporel ni la renonciation au droit de dominer autoritairement les consciences. L'Inquisition est toujours latente au fond du système, de par la logique. »

C'est vrai ! mais le pape peut-il faire autrement, dans l'intérêt même de la cause qu'il sert et qui est celle du prolétariat et de la civilisation sociale ?

Quant au résultat final qu'amènera forcément le dogme de l'Infaillibilité, il n'est pas douteux.

*
* *

Les prêtres seront rappelés à l'ordre et ramenés tous à la justice du Saint Evangile. Voyez ce qu'est déjà devenu la conjuration organisée dernièrement par le fanatisme de quelques évêques, à la tête desquels s'était mis l'archevêque d'Aix, et qui s'annonçait si formidable contre la République française et la civilisation moderne. Il a suffi d'un mot à Léon XIII pour abattre *cette levée de crosses*, comme on a dit, et pour réduire au silence Goutthe-Soulard lui-même.

A plus forte raison suffira-t-il au pontife infaillible de faire gronder, même sans les déchaîner, les foudres de l'Eglise contre le cléricalisme pour en briser et dissiper les forces, ces forces fussent-elles aussi terribles que David nous les montre dans ce passage prophétique: « *Adstiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* » (*Psal.*, II, 2.)

Ce complot s'est ourdi de nos jours sous l'étendard du cléricalisme qu'ont arboré et sous lequel se sont groupés les chefs de tous les anciens partis politiques et rétrogrades, les princes de toute domination cléricale, impériale, royale et féodale, voire même financière et ploutocrate.

Le Seigneur contre lequel s'est formé ce complot, c'est le Peuple souverain; et le Christ contre lequel il s'est dressé, c'est le prolétariat, crucifié jusqu'ici sur la croix où les maîtres de la terre, prêtres, rois et riches, le tiennent cloué depuis tant de siècles. Il faut savoir que l'Humanité tout entière se personnifie en Dieu qui n'a pas d'autre organe qu'elle pour agir visiblement sur la terre, et que le Christ est le symbole navrant, l'image douloureuse du prolétariat. Le récit de la Passion évangélique n'est pas autre chose que l'histoire des souffrances des pauvres,

des déshérités et de tous ceux qui, comme le divin fils de Marie, n'ont pas, ici-bas, de pierre où reposer leur tête, ni d'autre oreiller sur leur croix qu'une couronne d'épines.

Croyez-vous qu'il soit si difficile au pape de faire entendre ces vérités ? Il n'aura qu'à redire, avec l'infaillible autorité que lui ont reconnue les cléricaux eux-mêmes, les oracles des prophètes et les annonces qu'ils ont faites de l'émancipation des peuples, de leur triomphe et de leur règne futur Que dites-vous, que pensez-vous de ces paroles-ci ?

Jam saturati estis, jam divites facti estis ; sine nobis regnatis ; et utinam regnetis ! ut et nos vobiscum regnemus ! Puto enim quod Deus ostendit nos novissimos apostolos, tanquam morti destinatos, quia spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus. (I^re^ *Cor.*, IV, 8 et 9.)

Ce texte est à reproduire en français mot par mot tel que nous le lisons dans la *Vulgate :* « Peuples, dit l'Apôtre des Nations, en s'adressant aux Corinthiens, vous voilà saturés, repus d'Evangile ; vous êtes devenus riches. Vous pouvez maintenant régner sans nous, et plaise à Dieu que vous régniez au plus tôt, pour que nous puissions, nous aussi, régner avec vous, grâce aux principes de Liberté, d'Egalité et de Fraternité que vous avez reçus du Christ par nous ! Pour ce qui nous concerne, c'est fini ; je crois que Dieu nous a destinés, nous, les derniers des apôtres, à vous céder la place, à mourir, à disparaître. »

Ce langage si nouveau est la condamnation non seulement du cléricalisme, mais encore du sacerdoce romain et de la papauté elle-même, en tant que pouvoir temporel et politique.

Et que voulez-vous qu'il reste à faire aux prêtres, aux évêques et au pape, une fois que la Rédemption sera terminée et que les Peuples auront organisé sur la terre le *Royaume de Dieu*, promis au monde par le Christ, et qui ne sera

pas autre chose que le Règne impersonnel, démocratique, populaire et social de la Justice et de la Vérité? Adieu pour toujours, alors, princes des prêtres et prêtres des princes!

L'abbé Roca.

L'ŒUVRE DE GODIN[1]

(Suite)

V

Critère du Bien et du Mal.

La Vie, partout et toujours ;
La Vie, Cause, But et Fin de l'existence humaine ;
La Vie, Loi de l'Individu ;
La Vie, Loi des Sociétés ;
La Vie, Loi des Peuples et des Nations ;
La Vie, Loi de l'Humanité ;
La Vie, Loi du Globe ;
La Vie, Loi de l'Univers et de l'Infini ;
La Vie, enfin, voilà le Critère du Bien et du Mal propre à chaque degré de l'Etre ; Critère tant cherché par les sages et les philosophes ; principe et loi morale de l'ordre politique et de l'ordre social, en même temps que fanal propre à guider chacun dans la voie du bien.

Car la Loi de Vie de chaque espèce, c'est le Bien de l'espèce ;

Pour l'homme, le Bien c'est tout ce qui est en accord avec la Vie humaine ;

Le Mal, c'est tout ce qui est contraire à la Vie humaine.

. . . . . .

Et je compris la Loi du Bien et du Mal en tout et partout ; je compris que le Bien est conforme

aux besoins de la Vie, et que le Mal est contraire aux besoins de la Vie.

Je compris que la Loi humaine n'était légitime qu'autant qu'elle protégeait la libre expansion de la Vie dans l'Humanité, dans la Société et dans l'Individu.

Je compris que la Vie, Loi suprême, a ses Lois secondaires, et que la Créature humaine doit les étudier et apprendre à les connaître pour y obéir.

Je compris que l'homme transgresse les Lois de la Vie, lorsqu'il fait obstacle, soit en lui-même, soit en ses semblables, au cours naturel des fonctions de la Vie.

Et la Voix de l'Esprit et de la Pensée continua ainsi :

Hommes qui vous posez cette question en rentrant en vous-mêmes, quel est le but de mon existence ?

Vous avez donc la réponse :

Le but de votre existence, c'est la Vie.

Oui, l'existence de la Créature est un tribut dont elle s'acquitte envers la Vie. Voyez au sein de la Nature entière, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, comme toutes les créatures s'agitent sans cesse ni trêve, et pourquoi ? pour ramasser brin à brin, grain à grain, leur subsistance : pour *vivre*, pour *élever la matière à la Vie*.

Espère donc, jeune enfant, ta mère te prodigue son lait pour entretenir et conserver la Vie en toi, en attendant que tu te développes et progresses, en équilibrant et en harmonisant tes forces par le bon usage que tu feras de la Vie.

Alors et toujours, Conserver, Développer et Equilibrer la Vie en toi et autour de toi, pour tes semblables comme pour ta personne, sera ta Loi suprême, et tous tes actes compteront pour toi dans la Vie, suivant ce qu'ils auront valu pour la Vie même.

Console-toi donc, enfant du peuple, qui fais ton entrée dans le monde par le rude chemin du Travail ; ta place est marquée dans l'échelle des Etres qui s'élèvent, car non seulement tu feras

sortir l'Intelligence du pain dur que tu mangeras, mais aussi par le Travail tu mettras la matière en mouvement, tu la transformeras pour la rendre utile, tu laboureras le champ, tu le féconderas, tu en feras fructifier les récoltes, tu centupleras leurs produits au profit de la Vie de l'Humanité et de l'Emancipation future de tes frères !

Voilà ton rôle. enfant du peuple, et ce rôle te sera acquis comme un progrès de plus dans la *Vie Eternelle !*

Et vous, hommes du génie, de l'idée et du labeur secret de la pensée, vous, dévoués au sacrifice de votre personnalité, marchez, marchez toujours ; l'avenir est devant vous, radieux de consolations : car, des progrès que vous aurez fait réaliser à l'humanité sur la Terre, la Gloire vous suivra dans la Vie !

Et vous, satisfaits de ce monde, qui passez votre existence à distiller au sein de votre alambic corporel le produit du Travail de vos frères, tâchez que votre cerveau en fasse surgir la pensée utile, car pour vous aussi l'usage de votre existence s'inscrit dans la Vie.

Tout compte ici-bas, tout sert comme appoint au mouvement de la *Vie universelle*, et chacun s'y classe suivant l'utilité de ses œuvres pour la Vie elle-même.

Tout pour la Vie, tout par la Vie, c'est le Critère universel qui désormais doit guider l'Humanité.

Le but de la Vie est supérieur à celui des passions qui nous agitent. Ce perpétuel renouvellement d'efforts et de misères de notre Humanité ne s'arrête pas aux faits insignifiants que chaque individualité se propose ; cette action sans cesse renaissante, et qui semble s'effacer dans la nuit du temps, c'est la Loi de Vie que l'Etre accomplit sur la Terre, loi d'entretien et de développement, accumulant sans cesse dans l'Humanité les forces d'une Vie nouvelle, et s'affirmant à divers intervalles par des Œuvres qui poussent l'Humanité dans la voie du Progrès, et tendent à établir

l'Harmonie de la Vie sur la terre. Ces Œuvres-là surtout s'inscrivent à la gloire de l'Homme, et sont l'élément de son progrès dans l'Eternité de la Vie, en même temps qu'elles sont un appoint ajouté au Travail de l'affranchissement de l'Homme, et de l'inauguration de sa Liberté sur la Terre.

VI

Lois primordiales.

Et la Voix me dit ensuite :

Tu as compris que la Vie est la Loi efficiente de l'Humanité comme de l'Univers, mais entends encore :

La Loi suprême et universelle de Vie, loi efficiente de tout ce qui est, a trois coefficients qui, à leur tour, sont les Lois primordiales de l'Homme, de la Société et de l'Humanité.

Ces Lois primordiales sont :

La Loi de Conservation, d'Entretien et de Durée de la Vie humaine ;

La Loi de Développement, de Progrès et de Perfectionnement de la Vie humaine ;

La Loi d'Equilibre, d'Accord et d'Harmonie de la Vie Humaine.

Ces lois sont, avec la Loi suprême de Vie, les Lois souveraines et primordiales des Individus, des Sociétés et de l'Humanité entière.

Elle s'imposent ainsi au respect de l'Individu, au respect de la Société et au respect des Nations, en leur donnant pour mission d Entretenir, et Développer et d'Equilibrer la Vie dans l'Individu, dans la Société, dans l'Humanité, et par doute la Terre !

LA LOI SUPRÊME DE VIE DOMINE TOUTE LOI

Elle est la Loi de l'Individu, elle est aussi la Loi de l'Espèce, et, par conséquent, elle impose à l'Espèce sa Conservation, son Développement, son Equilibre.

Mais la Loi de Vie n'est pas seulement la Loi de l'Individu et de l'Espèce, elle est aussi la Loi générale et universelle, d'où résulte la solidarité de l'Individu et de l'Espèce avec l'Univers.

L'homme doit donc, pour ne pas enfreindre la loi suprême de son existence, veiller à la conservation, au développement et à l'équilibre de sa vie propre ; mais, la loi de ses mérites étant de concourir à la plus grande somme possible de vie, il ne lui suffit pas de travailler pour lui-même, il doit aussi travailler pour entretenir, développer, et équilibrer la vie dans ses semblables, et autour de lui dans la Nature. Car le but de la Vie humaine, c'est le Progrès, c'est le Développement de la Vie générale sur la terre, concourant à l'Entretien et à l'Equilibre de la Vie Universelle, dont chaque Individualité humaine est tributaire.

Telle est, sommairement posée, la base inébranlable de la Morale de l'Humanité, depuis si longtemps cherchée par tous les libres penseurs, par tous les hommes animés de l'amour du Bien de l'Humanité.

Ce grave problème de la Vie humaine, si obscurci jusqu'ici, est pourtant aussi simple que le sont tous les grands problèmes de la Nature : *la science de Dieu, c'est la simplicité des moyens.*

VII

Droit, devoir et justice.

De l'obligation de Vivre, d'Entretenir la Vie, de la faire Progresser, et de la Pondérer, dérivent immédiatement pour l'espèce humaine des notions rectrices :

Du Droit,

Du Devoir,

Et de la Justice.

Il n'y a pas de Droit sans Devoir, ni de Devoir sans Droit ; le Droit et le Devoir sont subordonnés à la Justice ; et la Justice est l'équilibre du Droit et du Devoir.

Mais le Droit a plus particulièrement pour base la Matière et la Loi de Conservation.

Le Devoir a surtout pour base la Vie et la Loi de Développement.

Et la Justice a pour base l'Esprit et la Loi d'Equilibre.

De sorte que le Droit s'accentue surtout dans ce qui se rattache aux besoins substantiels ou de de la vie organique ; le Devoir, dans les besoins de la vie affective, sociale et intellective ; et la Justice, dans les besoins et les tendances supérieures de la vie morale et religieuse.

Mais tous trois sont solidaires et ne peuvent exister l'un sans l'autre, quoiqu'ils s'accentueut plus ardemment dans la Vie de l'Humanité, suivant la prédominance des besoins matériels, sociaux et intellectuels ou religieux.

Sous le régime des besoins pressants de la vie matérielle, l'homme fait sans cesse appel au Droit sacrifié par la violence et la force ;

Sous le régime d'une sociabilité plus avancée, lorsque les tendances affectueuses prennent plus

d'essor, il fait appel au Devoir, en l'oubliant le plus souvent, pour sacrifier aux préjugés et à l'erreur.

Et, lorsque le règne de l'intelligence apparaît, l'homme fait appel à la Justice ; mais ce n'est qu'à l'avènement du règne définitif de l'Esprit que l'homme saura harmoniser tout à la fois le Droit, le Devoir et la Justice, qui ne peuvent réellement exister l'un sans l'autre.

Voilà les Vérités que la Science doit confirmer par l'étude de l'Organisme humain.

Le *DROIT* réel, c'est tout ce que la nature rend nécessaire dans la Vie matérielle, dans la Vie intellectuelle et dans la Vie morale pour la Conservation, le Développement, le Progrès et l'Equilibre de la Vie dans l'Individu, dans la Société et dans l'Humanité.

Le Droit, c'est la Liberté, car c'est dans l'exercice du Droit, suivant la Loi de Vie, que l'homme peut trouver la liberté d'user sans obstacle de ses facultés physiques, intellectuelles et morales pour son bien propre et celui de ses semblables.

Le Droit, c'est l'Egalité, car c'est dans l'application du Droit, suivant la Loi de Vie, que se trouve l'*Egalité de Satisfaction* des facultés de chacun.

Le règne du Droit, c'est le règne de la Liberté et de l'Egalité dans la plénitude des facultés naturelles dont chacun dispose pour l'accomplissement des Lois de la Vie.

La Liberté n'existe donc que par le respect du Droit établi par la Nature et par Dieu même, au profit de chaque individu.

Et l'Egalité humaine se trouve également dans le respect du Droit, car chacun jouit ainsi, par l'usage de ses propres facultés, des satisfactions qu'elles comportent dans leurs sphères pour le plus grand bien de la Vie.

Le *DEVOIR* réel, c'est la protection et le respect dus à la pratique des Lois de la Vie ; c'est l'application de ces mêmes lois à la Conser-

vation, au Progrès et à l'Harmonie de la Vie dans l'Individu, dans la Société et dans l'Humanité,

Le Devoir, c'est la Charité, car la Charité c'est l'amour que les grands, les forts, les savants et les puissants doivent porter aux petits, aux faibles, aux ignorants, aux peuples et aux travailleurs, pour leur ménager, à tous, les moyens d'accomplir les Lois de la Vie, dans la plénitude des facultés que chacun possède.

Le Devoir, c'est la Fraternité ; car la fraternité c'est l'Union des Hommes dans l'amour du bien public, c'est l'Emulation dans le progrès de tous les moyens propres à concourir à la Conservation, au Développement et à l'Harmonie de la *Vie au profit de tous.*

Le Devoir, c'est la Charité et la Fraternité, car c'est le devoir qui dirige nos aspirations, nos tendances, nos actions vers le progrès social, et vers le bien à faire aux hommes, en vue de leur rendre facile leur participation à l'Œuvre de Vie.

La *JUSTICE* réelle, c'est la pondération du Droit et du Devoir par le respect de leur usage à la libre pratique des Lois de la Vie ; elle ménage, à tous, les moyens de concourir à l'Entretien, au Progrès et à l'Harmonie de la Vie, dans la mesure des forces et de la capacité dévolues à chacun, et elle assigne à chaque chose la destination la plus utile à la Vie.

La Justice, c'est la Vérité ; car la vérité, dans l'ordre moral, c'est ce qui est conforme aux Lois de la Vie, aux Besoins de la Créature et à son Activité ; la Vérité, c'est la réalité des faits et des besoins sur lesquels la Justice opère pour répartir entre les hommes les biens nécessaires à la Conservation, au Développement et à l'Equilibre physique, intellectuel et moral de chacun.

La Justice, c'est la Solidarité de tous les hommes dans la Vie : l'harmonie et le bonheur sur la terre sont à ce prix. Mais la Solidarité est aussi la base de la Justice suprême dans la Vie générale ; elle est le ressort de la Loi d'Equilibre qui fait que chacun s'élève ou descend, selon la

spécificité de ses Œuvres, c'est-à-dire suivant le mérite ou le démérite de ses actions dans la Vie.

Voilà, me dit la Voix de la Pensée, les principes fondamentaux, dérivant de la Loi de Vie pour unir l'homme à ses semblables et à la Vie Universelle et Infinie. Ces principes sont la base de la Religion Véritable de l'Humanité, c'est-à-dire le Lien, le Principe d'Union et de Morale Universelle qui doit présider dans tous les actes de la Vie de l'Humanité.

A ce titre, ils doivent servir de fondement à la Loi Sociale et à la Loi Politique des peuples et des nations.

Ces Principes doivent être au frontispice des Codes de l'Humanité, c'est aux amis de la Liberté et du Progrès Social qu'il appartient de bientôt les y inscrire. (*à suivre.*)

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Expèriences à Milan avec le médium Eusapia

(*Suite.*)

I

PHÉNOMÈNES OBSERVÉS A LA LUMIÈRE

1° MOUVEMENTS MÉCANIQUES INEXPLICABLES AVEC LE SEUL CONTACT DIRECT DES MAINS :

A. *Soulèvement latéral d'une table, au contact des mains du médium assise à l'un des côtés plus courts de celle-ci.*

Nous avons employé pour cette expérience une table de sapin faible, commandée par M. Finzi, de 1^{m},10 de longueur, 0^{m},70 de largeur, 0^{m},80 de hauteur, du poids de 8 kilos. Les principaux mouvements obtenus à l'aide de cette table furent des coups donnés par deux de ses pieds, élevés simultanément, sans aucune oscillation; pendant ce temps, nous tenions très fortement les mains et les pieds du médium, des deux côtés. Comme ce phénomène est assez ordinaire

et se produit généralement, nous avons, à un moment donné, laissé le médium seul tandis que nous nous tenions debout autour de la table dont le dessus et le dessous étaient bien éclairés ; les manches du médium étaient relevées, ses mains posées sur la table ; dans ces conditions, la table s'éleva d'un côté à la hauteur de 0m,30 à 0m,40 ; elle se maintint ainsi quelques minutes, pendant que le médium tenait ses jambes étendues et battait ses pieds l'un contre l'autre. En produisant alors, avec une main, une pression sur le côté élevé de la table, nous avons senti une considérable résistance élastique.

B. *Mesure de la force appliquée au soulèvement latéral de la table.*

Pendant cette expérience, la table fut suspendue par un de ses côtés courts à un dynamomètre attaché à une corde fixée à une traverse étayée sur deux armoires ; de cette manière, l'extrémité de la table était élevée à 0m,15, et le dynamomètre indiquait 55 kilos ; le médium s'assit du même côté, le plus court, les mains complètement posées sur la table, nos amis faisant la chaîne autour de cette dernière, et de suite la table commença à s'élever du côté du dynamomètre, ce qui fut constaté par M. Gerosa ; puis, le soulèvement fut tel que le dynamomètre reposait horizontalement sur la table. Dans les memes conditions, en sens inverse à notre demande, la table augmenta en poids de 5 à 6 kilos. Durant ces expériences, chaque pied du médium était retenu sous les pieds de ses voisins de droite et de gauche.

C. *Soulèvement complet de la table.*

Il était naturel de conclure que, si la table, en apparente contradiction avec les lois de la gravité, peut s'élever d'un côté, elle pourrait aussi se soulever entièrement ; ce phénomène est justement l'un des plus fréquents avec Eusapia ; il se prête à un examen satisfaisant comme le démontre l'expérience, vu que le médium est toujours assis de la manière la moins favorable au soulèvement. La table, généralement, se souleva avec les quatre pieds en l'air, horizontale-

ment, comme si elle se balançait sur une surface liquide, à la hauteur, ordinairement, de 0m,10 à 0m,20, exceptionnellemt à 0m,60 et 0m,70, puis elle retomba lentement sur ses quatre pieds ; quelquefois aussi, elle resta suspendue en l'air quelques secondes et fit des mouvements ondulatoires pendant lesquels on put facilement examiner la position de ses pieds, en dessous, tandis que la main du médium s'élevait au-dessus, ainsi que celle de ses voisins. Pendant l'expérience, le visage du médium se défait, ses mains se contractent, elle gémit et semble souffrir ; généralement cela a lieu avant qu'un phénomene se produise.

Pour mieux observer ce fait, nous nous éloignâmes peu à peu de la table, y laissant une seule personne avec le medium ; cette personne plaça un pied sur les deux pieds d'Eusapia, et l'une de ses mains sur son genou ; avec l'au re main elle tenait la main gauche du médium dont la main droite était placée sur la table pendant le soulèvement.

Pendant les quelques secondes que dura ce soulèvement, nous obtînmes plusieurs photographies du phénomène, chose qui, jusqu'à présent, ne fut jamais faite. Trois appareils photographiques agissaient en même temps, en différents points de la chambre, et nous obtînmes ainsi vingt et une photographies dont quelques-unes sont excellentes. Le professeur Lombroso et le Dr Richet tenaient chacun une main du médium, tandis que la table s'élevait. Malgré la vérité de ce phénomène bien reconnu, on observa, à la séance du 5 octobre, que pendant le soulèvement, l'un des pieds de la table était en contact avec la robe du médium. On observa, en outre, un moment avant le soulèvement, que les plis de la jupe d'Eusapia, du côté gauche, se gonflaient graduellement jusqu'a toucher le pied voisin de la table. Un assistant ayant cherché à empêcher ce contact, la table ne put plus s'élever ; elle recommença son ascension dès que l'on eut rétabli le contact signalé. Du reste, par la photographie prise de ce côté, son influence s'exerçait doublement sur le pied voisin de la jupe. Aucune vérification ne put être constatée sur la puissance de pression exercée par cette main.

Pour éviter un contact quelconque, on proposa de faire le soulèvement, le médium et les assistants étant debout, mais cela ne réussit pas. Le médium se refusa également à se placer du côté le plus long de la

table. Ainsi nous devons déclarer que nous n'avons pas réussi à obtenir un soulèvement complet de la table, libre de tout contact. On craindrait moins la vérification du même inconvénient dans le soulèvement d'un seul pied de la table, du côté du médium, et, néanmoins, nous rejetons l'hypothèse que le médium puisse avoir un appui solide, habilement introduit par elle sur ses jambes pour servir de soutien momentané à la lévitation complète de la table ; non plus, la seule main du médium appuyée sur la surface de la table ne pourrait avoir assez de force pour obtenir ce résultat de levitation.

Quant aux soulèvements des pieds opposés au médium, et des soulèvements latéraux de la table, cela serait trop facile à produire ; on ne pourrait s'en servir comme preuve.

D. *Variation de la pression exercée par tout le corps du médium assis sur une balance.*

Le médium, assis sur une chaise, fut placé sur une balance ; il en résulta un poids de 62 kilog. ; après quelques oscillations, il se produisit une descente prononcée du joug de la balance, pendant quelques secondes, et M. Gerosa constata une diminution du poids de 10 kilog., le médium ne pesant plus que 52 kilog. au lieu de 62 kilog. Le phénomène opposé se produisit, à la demande générale, indiquant une augmentation de 10 kilog., expérience qui fut répétée dans cinq séances différentes. Nous avons nous mêmes essayé de produire le même résultat, et nous n'avons réussi qu'en appuyant de part et d'autre, mouvement que nous n'avons jamais noté chez le médium pendant les expériences sus-mentionnées.

Aussi, dans cette experience de la balance, il fut constaté que sa réussite ne pouvait dépendre que du contact de la robe du médium avec le plancher sur lequel était directement placée la balance ; ceci fut vérifié dans une expérience faite exprès, le 9 octobre. Le médium étant placé sur la balance, l'un de nous, chargé de surveiller ses pieds, vit de suite les plis inférieurs de sa robe se gonfler et s'étendre au point de pendre au bas de la plate-forme. A peine cette constatation faite (et certes les pieds du médium ne pouvaient pas la produire), la lévitation n'eut plus lieu, mais, en permettant à un coin de la jupe de tou-

cher le plancher, la lévitation se manifesta de suite en enregistrant des variations de poids.

Une autre fois, on tenta d'operer la lévitation du médium en le plaçant sur une large planche à dessiner, laquelle fut déposée sur la plate-forme de la balance ; la planche empêchant le contact de la robe avec le plancher, l'expérience ne put réussir.

Cette expérience fut renouvelée, le 13 octobre, avec une autre balance, de forme *romaine*, dans le but d'empêcher le contact susdit de la robe ; elle ne réussit pas. Au contraire, on obtint quelques résultats, le 18 octobre, mais cette expérience ne peut être indiscutable ; il y avait doute, parce qu'on avait couvert la tête et les épaules du médium avec un manteau qui, à peine eut-il touché la baguette de la balance, produisit des mouvements incessants ; nous avons conclu qu'aucune lévitation ne pouvait se produire si le médium était complètement isolé du plancher.

2° MOUVEMENTS MÉCANIQUES, AVEC LE CONTACT INDIRECT DES MAINS DU MÉDIUM EXERCÉ DE MANIÈRE A EN RENDRE IMPOSSIBLE L'ACTION MECANIQUE.

A. Mouvement horizontal de la table avec les mains du médium posées sur une planchette reposant elle-même sur trois boules ou sur quatre roulettes qui sont placées entre la planchette et la table.

Pour cette expérience, autant difficile que concluante, on avait une table avec des pieds à roulettes ; une planchette de la longueur de $0^m,42$ et de la largeur de $0^m,32$ fut montée sur trois sphères de bois de $0^m,01$ de diamètre, posées aussi sur la table. Le médium allongea ses mains au centre de la planchette et fut mis encore sous la même surveillance qu'avant. La table remua plusieurs fois en entraînant dans son mouvement la planchette qui y paraissait soudée. On renouvela cette expérience, en substituant, aux boules qui soutenaient la planchette, des roulettes, et le résultat fut le même.

B. Soulèvement latéral de la table avec trois boules ou quatre roulettes et une planchette interposée entre la table et les mains du médium.

Ce phénomène se renouvela encore à la hauteur de $0^m,10$ à $0^m,15$, sans aucun déplacement de la

planchette. Avec cette expérience on obtint une preuve incontestable que l'on peut avoir des mouvements latéraux et verticaux de la table indépendamment d'un effort, quel qu'il soit, des mains du médium, et pourtant il fut impossible de remarquer si, entre la robe du médium et la table, il y avait eu le moindre contact constaté dans les autres expériences et jugé nécessaire à la reussite du phénomène.

Pour ôter le moindre doute à cet égard, on avait préparé une niche, en carton, qui renfermait le médium et sa chaise ; elle était en forme de coupe cylindrique verticale, le défendant du moindre contact en dehors avec le plancher, jusqu'à la hauteur d'à peu près 0m,60. Le médium ayant déclaré que ce moyen lui ôterait ses forces, nous dûmes y renoncer.

3° MOUVEMENTS D'OBJETS A DISTANCE SANS AUCUN CONTACT AVEC LES PERSONNES PRÉSENTES

A. *Mouvements spontanés d'objets.*

Ces phénomènes furent observés à plusieurs reprises pendant les séances ; souvent une chaise, placée à dessein non loin de la table, entre le médium et son voisin, se mit en mouvement et s'approcha de la table. Un exemple remarquable eut lieu à la seconde séance, *toujours en pleine lumière*. Une grosse chaise, du poids de 10 kilog., qui était placée à 1 mètre de distance de la table, et derrière le médium, s'approcha de M. Schiaparelli qui, s'étant levé pour la remettre à sa place, la vit revenir à lui, à nouveau, dès qu'il se fut rassis.

B. *Mouvement de la table sans contact aucun.*

On désirait obtenir ce phénomène qui servirait d'expérience positive. On monta donc la table sur des roulettes et, tout en surveillant également le médium, on forma, avec les mains réunies autour d'elle, une chaine et, à peine formée, la table se mit en mouvement ; nous obtînmes, simultanément (sans rompre la chaîne), qu'elle continuât à se remuer encore, ce qui eut lieu.

C. *Mouvement du joug de la balance à bascule.*

On fit cette expérience, la première fois, le 21 septembre. Après avoir constaté l'influence que le corps du médium exerce sur la balance pendant qu'il est assis, il était intéressant de savoir si cette experience pouvait se produire à distance ; en conséquence, la balance fut placée derrière le médium, lequel était assis à la table, de façon que la plate-forme etait éloignée de $0^m,10$ de sa chaise. En premier lieu, on mit un coin de sa robe en contact avec la plate-forme et le joug commença à se mouvoir ; alors M. Brofferio, se couchant sur le plancher et touchant le coin de la robe du médium, constata qu'elle était tout à fait étendue. Comme les mouvements continuaient, M. Aksakof se mit aussi à terre, derrière le médium ôta le coin de sa robe de la plate-forme et le refoula sous la chaise, s'assurant d'un espace vide entre celle-ci et la plate-forme et le joug continua à se mouvoir. Cette expérience fut renouvelée le 26 septembre, devant le professeur Richet.

Quand, apres une certaine oscillation, le mouvement du joug se répéta, M. Richet quitta sa place et s'assura également que l'espace entre le médium et la plate forme était libre de toute communication avec un fil ou tout autre artifice.

D. *Coups et reproductions de sons dans la table.*

Ces coups se produisaient toujours pendant les séances, pour signifier *oui* ou *non* ; ils étaient forts et distincts et semblaient venir de l'intérieur du bois de la table ; les coups rythmés et divers frottements que nous fîmes sur la table s'y répétèrent intérieurement, a la sourdine.

(*La Revue Spirite.*)

(*A suivre.*)

Consolations à Constance

(*Suite*)

Respectons les vues de la Providence; soyons bien convaincus que ses desseins sont sages; compatis-

sons aux souffrances de nos semblables, aidons-les de notre mieux à les supporter ; mais ne nous plaignons pas de notre sort, d'autant que la plainte est vaine. On ne paie pas un liard de dettes avec un fond de chagrin, dit le peuple. Les plaintes sont pour le moins une depense inutile de forces, qui seraient bien mieux employées à travailler au relèvement de nos affaires temporelles ou spirituelles.

Voyant toujours et partout des gens plus malheureux que moi, je bénis Dieu qui a bien voulu me faire goûter le bonheur et qui, même dans le malheur, ne m'est pas aussi sévère qu'il le pourrait et peut-être qu'il le devrait.

Je me dis : Ai-je bien mérité ma prospérité passée ? Qu'ai-je fait de plus et de mieux que tel et tel qui n'ont jamais connu le bonheur ? N'ai-je point abusé des biens que j'ai reçus et par cette raison, n'ai-je pas merité le mal qui m'atteint ?

De plus : ou ce malheur est une punition, ou il est une épreuve. Dans le premier cas je n'ai pas le droit de me plaindre, je récolte ce que j'ai semé ; je dois au contraire me féliciter d'être mis en demeure de me libérer. Plus tôt on acquitte une dette, moins on a d'intérêts à payer.

Dans le second cas, je me dis : Dieu n'éprouve que ses amis, comme l'or et l'argent, dit Salomon, sont éprouvés par le feu, les élus le sont de même par la tribulation. L'adversité ne durera pas toujours ; le rire est près des pleurs ; après la peine viendra la joie, et elle sera d'autant plus vive, plus sentie, plus sereine, que l'épreuve aura été plus rude et surtout mieux supportée.

De cette façon, je ne suis pas parfaitement heureux : la perfection n'est pas de ce monde ; mais je tâche d'être toujours content de mon sort et d'en tirer le meilleur parti. J'ai toujours en réserve un double bien qui ne me fait jamais défaut, car il ne dépend que de moi, et qui est le plus précieux de tous les biens : c'est la résignation pour le présent et l'espérance pour l'avenir.

Il va sans dire que cette résignation et cette espérance ne sont pas des vertus purement passives, ce qui nous conduirait au fatalisme ; je fais mes efforts, mais des efforts sages et réfléchis, pour vaincre les difficultés présentes et réaliser les espérances futures. Je mets en pratique la maxime : *Aide-toi, le Ciel t'aidera.*

Voilà tout mon secret, ma chère enfant. Appliquons maintenant ces principes de conduite, si vous le voulez bien, à votre situation actuelle. Envisageons votre mal en face, pour voir s'il est aussi grave que vous l'imaginez et, à cette fin, regardons autour de vous s'il n'y a pas de destinées plus dignes de compassion que la vôtre.

V

Vous voilà, jeune encore, veuve et sans enfants, dans une condition de fortune médiocre, à la vérité, mais suffisante pour que vous soyez à l'abri du besoin, étant donnés vos goûts modestes et vos habitudes de travail.

Cette situation est-elle si malheureuse, si désespérée, que vous dussiez vous en chagriner au point de vous rendre malade, c'est-à-dire de l'aggraver gratuitement ?

Evidemment non. La meilleure preuve que votre état n'est pas extrêmement grave, c'est qu'il peut être empiré, et que c'est vous-même qui le rendez pire en vous laissant aller mollement — j'ai envie de dire lâchement — à la désespérance, au lieu de lutter avec courage, avec constance, comme vous le devez et comme votre nom même vous y invite.

Si nous considérons en lui-même le malheur qui vous a frappée, nous constaterons, en suivant la méthode de comparaison que je vous ai indiquée, qu'il est bien peu de chose auprès de tant d'autres que nous avons tous les jours sous les yeux.

Vous regrettez les douceurs de l'amour conjugal. Cela prouve que vous les avez connues. Or, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la vie. L'amour est le bien suprême. Vous n'avez donc pas le droit de vous plaindre du destin, surtout si tout le monde ne jouit pas de cet avantage dont vous avez joui.

Pour vous assurer si, à cet égard, vous êtes la plus mal partagée d'entre les femmes, regardons autour de nous.

Je ne vous ferai pas descendre jusqu'au bas de l'échelle sociale, je ne vous comparerai pas aux filles de la condition la plus infime et la plus méprisée, qui n'ont jamais éprouvé ni fait éprouver de l'amour que l'écœurant simulacre.

Je ne vous parlerai même pas de tant d'ouvrières et de domestiques qui, sans tomber dans la même abjection que les précédentes, se trouvent cependant dans le même cas de ne connaître de l'amour que l'apparence, ou de ne pas même le connaître du tout. Isolées, délaissées, sans amour en ce monde, — *sine Deo in hoc mundo*, — ces pauvres créatures supportent cependant leur sort plus courageusement que vous.

Que vous dirai-je de celles d'entre elles qui se marient? Avec qui? Dans quelles conditions bien souvent ? Ont-elles véritablement connu l'amour comme vous l'avez connu ? Un coup d'œil suffit pour s'édifier sur ce point. Combien d'entre elles regrettent de s'être mariées, ayant à supporter toutes les charges du ménage sans en avoir les agréments. Vous en voyez beaucoup avec plusieurs enfants, dont le mari gagne peu et ne rapporte même à la masse qu'une faible partie de son salaire. Leur sort est-il préférable au vôtre ?

Mais leur mari meurt, les laissant avec les enfants sur les bras, sans fortune, sans avances, quelquefois même avec des dettes, ne fût-ce que celles de la dernière maladie et des frais de funérailles. Comment payer leurs dettes? Comment s'y prendre pour élever convenablement leur jeune famille ? Ces femmes ont-elles une part enviable de bonheur en ce monde ?

VI

Mettons les choses au mieux ; montons au haut de l'échelle ; voyons si, dans les rangs supérieurs de la société, chez les gens riches et richissimes, il y a beaucoup de filles et de femmes dont le sort puisse vous faire envie et qui aient une meilleure part de bonheur que la vôtre.

D'une condition moyenne et dépourvue d'ambition, vous avez pu suivre l'inclination de votre cœur et trouver ainsi l'amour dans le mariage.

Mais vous n'ignorez pas que, dans la haute société, les choses ne se passent presque jamais ainsi. Parmi les *classes dirigeantes* (qui ne sont, hélas ! que trop suivies par les classes dirigées), ce ne sont pas les cœurs que l'on unit, ce sont les intérêts. Ce sont des considérations de fortune, d'ambition, qui président à

ces unions, que l'Eglise et l'Etat sanctionnent d'ailleurs

« On acquiert une femme comme un château. » Il y a longtemps que La Fontaine l'a dit, et cela n'a jamais été plus commun que de nos jours. Bien malin serait celui qui montrerait une difference réelle entre les mariages de ce genre et la prostitution ; ce qui prouve que les extremes se touchent ; l'échelle sociale forme le cercle.

Le même fabuliste ajoute :

Otez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
. . C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille,
Le cœur fait tout, le reste est inutile.

On peut bien dire, sans exagérer, qu'avec un pareil système les neuf dixièmes des demoiselles qui se marient ne connaissent pas ce dont vous avez joui : l'amour dans le mariage. Malgré toute leur fortune et tout le luxe qui les entoure, elles sont donc plus malheureuses que vous.

Quelques-unes cherchent le bonheur en dehors du mariage. Le trouvent-elles? Dans les romans cela se voit quequefois ; mais, dans la réalité, aucune des conditions requises pour goûter les joies du véritable amour ne se trouve dans ces conjonctions interlopes.

De quelque façon que l'on envisage leur sort, les femmes riches sont donc plus malheureuses, non seulement que vous, mais que les pauvres. En effet, songez un peu combien il doit être triste de posséder la richesse et de ne pas être heureux, d'être entouré de luxe et privé d'amour, ce qu'il y a de meilleur en ce monde !

Et je ne vous parle là que des plus heureuses femmes appartenant aux classes dirigeantes. Combien d'entre elles ne se marient même pas, soit parce qu'elles ne sont pas assez riches pour trouver *acquéreurs*, soit parce qu'elles sont trop ambitieuses, soit parce qu'elles préfèrent rester filles que de subir la fletrissure du mariage mercantile que leurs parents, avec l'appui du gouvernement, veulent leur imposer. A ces malheureuses il reste pour toute affection ici-bas : leur chien, leur chat et leur perroquet. Quel bonheur!

Vous voyez qu'à bien considérer, il y a très peu de femmes qui soient aussi heureuses que vous et qui

ne puissent avec juste raison envier votre sort. Votre désolation n'est donc pas fondee ; vous êtes injuste, vous êtes presque ingrate envers la Providence, qui vous a si bien partagée, et à laquelle vos doléances sont un reproche perpétuel.

Revenez donc à des sentiments plus raisonnables. Tout vous y convie : votre interêt aussi bien que le bons sens. On ne gagne rien à lutter contre la necessité. L'excès de votre chagrin ne sert qu'à aug nenter votre malheur, et, si vous n'y mettez ordre, il finira par ajouter à votre souffrance morale une maladie physique.

ROUXEL.

(*A suivre.*)

Dictées Médianimiques

ESPRIT, FORCE ET MATIÈRE

(*Suite*)

CHAP. XVI. — *Troisième fraction. Chute des Esprits embryonnaires.*

Les Esprits embryonnaires passèrent heureusement la phase de l'enfance ; mais les démons, pleins d'envie et de haine contre Dieu et ses enfants, ne cherchaient qu'à les tenter. Mais, ne pouvant pas entrer eux-mèmes dans ces paradis radieux, ils envoyaient des anneaux lumineux vers leurs Soleils pour éveiller la curiosité des Esprits. Au milieu de ces anneaux, dans une masse lumineuse, se trouvaient des démons, cherchant à se frayer chemin dans ces Soleils et à attirer l'attention des Esprits. Une partie de ces Esprits-Enfants trouvait ce spectacle odieux et répulsif ; une odeur suffocante de soufre émanait de ces lumières, et ces Esprits fidèles se détournèrent des tentateurs, restant immaculés et purs. D'autres Esprits-Enfants se laissèrent

entraîner par la curiosité. Un intense désir de savoir et de connaître prit possession d'eux. Ils se lancèrent, en dépit de leurs guides, qui voulurent les retenir, hors de leurs soleils, vers ces anneaux lumineux et confondirent leurs fluides avec ceux des démons. Ce fut la troisième fraction de la Loi, la chute des Esprits embryonnaires. En se lançant hors des Soleils, les Esprits-Enfants emportaient avec eux leurs fluides, sous forme d'anneaux atmosphériques ; ces anneaux restèrent attachés par la gravitation aux Soleils, car la fraction n'est qu'une force d'extension, mais non pas destructive. En se jetant ainsi dans les bras des démons, les Esprits embryonnaires brisèrent leur union duale, et l'Amour spirituel se changea en sensualité animale. Il y eut trois causes de cette chute : la désobéissance, la curiosité et la sensualité. Elle se divisa en une simple chute par curiosité d'abord, puis dans une autre double chute par désobéissance et sensualité. La simple chute fut enfermée dans des fluides, formant un quatrième ordre de Soleils, qui, se débarrassant de nouveau d'éléments impurs, enclavèrent la double chute avec eux et formèrent des Soleils dégénérés de cinquième ordre. Tout cela se forma au milieu de collisions chaotiques et de débarrassements de matière en forme d'anneaux de feu, le mouvement spiral de rotation et de dégradation agissant toujours. Les Esprits-Enfants restés purs et immaculés devinrent parfaits et atteignirent la trinité des Esprits saints, l'union avec le Père et les Fils. La chute des Esprits-Enfants est la faute originelle que chacun de nous apporte avec soi dans son incarnation terrestre ; chacun de nous est un Esprit déchu, né dans le péché ! La naissance charnelle et la mort sont les conséquences de la chute. Le type féminin des duals tomba avant le mâle ; c'est pourquoi la réunion duale, la rédemption complète se fera par la femme. C'est pourquoi l'homme gouverne la femme et la surmonte en intelligence, et que la femme surpasse l'homme par le cœur.

L'homme étant l'esprit, la femme étant le cœur, l'un ne pourrait exister sans l'autre.

(*Fig.* 16. *Fraction des Esprits embryonnaires.*)

Cette troisième fraction est plus grande que la première, ses conséquences prenant de plus larges dimensions. Elle est symbolisée par une figure inachevée, qui a en outre le désir d'un nouvel accomplissement. Addition 72, Division 24. Voilà le triangle des *Esprits parfaits :* △ *Dieu, les Fils, les Esprits saints.*

Chap. XVII. — *Les six solarités.*

Les systèmes solaires, leurs différents degrés et la dégénérescence des mondes se développèrent graduellement, chaque fraction produite occasionnant une multiplication de nombres et de matière. Chaque nombre, chaque chose a sa place déterminée, et est capable de revenir à 1 dans 3 par la soustraction ou évolution. Voyez la table de soustraction ; c'est le chemin vers Dieu[1]. Les cinquièmes Soleils aussi se débarassèrent de matières impures, ce qui donna naissance au sixième degré de Soleils ; c'est à ce grade qu'appartiennent votre système solaire et votre terre.

Récapitulation : Lumière éternelle et vibration, six degrés de Soleils, chacun avec son système planétaire, ce qui fait six rotations solaires, et six degrés de rotations planétaires. Ajoutez-y les mondes embryonnaires, les Comètes, les Lunes, les Satellites, et vous voyez à quel point les mondes pullulent et fourmillent dans l Univers.

(*Fig.* 17. *Successions de la création.* Addition 81, Division 27.)

---

1. Ce tableau sera placé à la fin, au prochain numéro de *l'Etoile.*

La transformation de l'esprit, de la force et de la matière est une action unique et concomitante.

Chap. XVIII. — *La Terre. L'Humanité.*

(*La figure* 17 *montre le désir d'un accomplissement de la Rédemption.*)

Il lui manque le trait d'union. Vous trouvez ce trait d'union dans la *figure* 18; on y voit deux grands triangles enchâssés, enfermant toute la création, tout le récit de ce que nous venons de décrire. Les choses les plus grandes sont les plus simples! Addition 90, Division 30, *qui reviennent par la soustraction*, purification ou évolution vers 3 et 1.

La fin de l'harmonisation fut l'humanité, la mort, la naissance et la renaissance ou réincarnation. Nous voilà à la fin de la dégénération. Les sixièmes Soleils sont les plus petits et les plus denses de l'univers. Votre système solaire est un microcosme de macrocosme. Tout est destiné à la rédemption, à la puissance, à la spiritualité, à l'ascension vers l'Unité et la Lumière éternelle. Le même mouvement spiral qui mène à la dégénérescence et à la matière mène également à la dématérialisation, à la réintégration en Dieu. Les Planètes de votre système solaire sont dans des phases différentes de chute. Les démons et les Esprits tombés le plus bas furent incarnés dans votre système solaire. Les incarnations primitives furent très basses et tout à fait grossières, dans des formes portant l'image des démons, qui avaient perdu toute idée de Dieu, et dont l'intelligence était abrutie par la sensualité. La forme de ces incarnations ne fut que semi-humaine, étant l'image de la décadence spirituelle. Vous le voyez, le paradis terrestre est un rêve, qui n'exista jamais sur votre Terre. Sans

l'étincelle immortelle, que Dieu avait mise dans chaque Esprit, les démons et Esprits de grave chute auraient été anéantis. Ne pas pouvoir mourir et renaître toujours fut leur punition purifiante. Des morts, des souffrances, des cycles de réincarnations perpétuelles épurèrent ces Esprits corrompus et dégradés, et réveilla en eux la conscience de leur faute et la ferme volonté de progresser. La conscience, c'est la chose qui élève l'Esprit le plus déchu au-dessus de l animal, qui, lui, n'est animé que par le principe d'âme seulement, qui est un principe inconscient. L'idée de Dieu n'existait pas autrefois sur la Terre, qui fut peuplée d'Esprits ayant perdu la notion de Dieu Graduellement, des incarnations d'Esprits plus élevés, Esprits qui venaient volontairement expier quel ues fautes, implanta l'idée de Dieu sur la Terre. L'histoire vous montre quelles fausses idées les hommes, Esprits déchus, se firent et se font encore de la Divinité. Le progrès ne marche que lentement. Les Esprits bas et déchus doivent passer par un cycle de réincarnations jusqu'à ce qu'ils commencent à entrevoir Dieu, comprendre leurs fautes et chercher les moyens de progrès. Vous voyez partout l'empreinte du démon sur la Terre, où règne le meurtre, la guerre, le mensonge, les passions brutales et sensuelles, l'amour charnel, et où l'on condamne aux supplices ceux qui viennent prêcher Dieu et la Vérité. On tua le Fils envoyé par le Père pour délivrer les hommes de leurs péchés et ce fut justement la nation qui croyait en Dieu, qui attendait le Messie, qui le tua ! Peut-être les chrétiens eux-mêmes tueraient-ils de nouveau le Christ s'il revenait aujourd'hui parmi eux, prêchant l'amour de Dieu et du prochain, l'abnégation, la pauvreté, l'égalité devant Dieu. La Terre est véritablement la plus basse dépression de la Lumière éternelle. La Terre est comme l homme : au nord (la tête) se trouvent les nations les plus civilisées, les plus intelligentes et ayant l'idée de Dieu ; au sud (les pieds), le développement se

fait plus lentement ; au centre (ventre, intestins), il y a des nations anthropophages, sans aucune idée de la Divinité, semi-humains ; ce sont les restes de l'œuvre démoniaque, non encore régénérés. La mission de chacun de ceux qui se disent « enfants de Dieu » est de travailler à sa propre amélioration, tout en vivant pour les autres, de combattre pour Dieu et la Vérité éternelle. Regardez les figures et les nombres, voyez le chemin que vous avez à faire pour ressusciter, de 90— à 3. Cela semble des éternités ! Ne tremblez pas, et allez avec foi vers Dieu, le Père plein de bonté et d'amour. Il fut permis à un Esprit d'entre les enfants immaculés de Dieu de venir montrer le chemin à ses frères et sœurs incarnés sur la Terre. Vous connaissez maintenant *la Voie*, *la Vérité* et *la Vie*. Courage donc ! Le but, c'est Dieu, nombre trois de la sainte Trinité.

Médium: Baronne ADELMA DE VAY,
comtesse de VURMBRAND.

(La fin au prochain numéro.)

Les Phénomènes spirituels[1]

Communication de Madame D.[2]

PRESSENTIMENTS

Notre mère, — Marie Jeanne P., de son nom de jeune fille, — demeurant chez ses parents à B. (Seine-et-Marne), était, quoique d'une très bonne santé, somnambule naturelle pendant sa jeunesse.

La nuit, elle se levait, préoccupée par ses travaux du lendemain, marchait et parlait dans l'appartement, puis se remettait au lit sans s'être réveillée, si personne n'était intervenu pour la sortir de l'état somnambulique.

1. Recommandés à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré de l'Etoile*.

2. Cette communication, si intéressante par les faits qu'elle rapporte, reçoit une autorité particulière du caractère de la personne à qui nous la devons. Aussi la recommandons-nous tout spécialement à nos lecteurs. A. J.

Elle était l'avant-dernière née d'une famille de quatorze enfants, dont dix étaient vivants.

Une de ses sœurs aînées, souffrante depuis longtemps, dut, sur l'avis de son médecin, se rendre à Paris, pour consulter quelques-unes des sommités médicales du temps. Notre mère, complaisante, active et intelligemment dévouée, fut, d'un commun accord dans la famille, désignée pour accompagner sa sœur « Flore ».

Celle-ci, après diverses consultations, accorda toute sa confiance au célèbre docteur Récamier qui reconnut l'existence d'une tumeur et jugea une opération indispensable. En conséquence, il conseilla aux deux sœurs de se présenter à l'Hôtel-Dieu, où Marie-Jeanne, non malade, serait admise sur sa recommandation pour soigner sa sœur.

Notre mère revint à B. prévenir ses parents et prendre en hâte les effets nécessaires pour une prolongation de séjour à Paris.

En apprenant la gravité du mal et l'entrée de ses deux filles à l'Hôtel-Dieu, notre grand'mère fut frappée d'un saisissement si douloureux qu'aussitôt après le départ de Marie-Jeanne, elle dut s'aliter et mourait deux jours après, événement que l'on décida de cacher aux deux pauvres absentes, tant que la malade ne serait pas rétablie.

Cependant notre mère et sa sœur, habituées à l'air vif de la campagne et n'ayant pu supporter l'atmosphère confinée et le séjour de l'hôpital, quittaient l'établissement d'après l'avis même de l'excellent docteur Récamier qui s'engagea généreusement à porter ses soins à la malade dans une petite chambre au quatrième étage de la rue de la Cité, mise à la disposition des deux jeunes filles par de braves amis de la famille.

Marie Jeanne eut, la nuit qui suivit la mort de sa mère, un rêve qui l'impressionna fortement et à la suite duquel elle demeura persuadée que sa mère était morte.

Le dimanche suivant, elle devait avoir la visite de membres de la famille. En allant à leur arrivée à la voiture, ma mère ne vit que deux de ses belles-sœurs et celles-ci s'étaient abstenues de mettre des vêtements noirs ; ma mère demanda avec instance des nouvelles de ses parents, et, sentant quelque contrainte pénible dans leurs réponses, leur dit : « Vous me cachez quelque chose, maman est morte, avouez-le, je le sais ! » Elles en convinrent alors, et ma mère leur apprit comment elle en avait reçu l'avertissement. Elle eut bientôt en outre la douleur de perdre aussi la chère malade si tendrement soignée et resta longtemps inconsolable de cette double peine...

VISIONS A L'ÉTAT DE VEILLE ET EN BONNE SANTÉ

Notre mère, plus tard, se maria et vécut en parfaite communion d'âmes avec notre père qu'elle estimait et aimait ardemment. Devenue veuve à soixante ans, elle eut pendant les dernières années de sa vie, à plusieurs reprises, et de mieux en mieux caractérisée pour elle, l'apparition de mon père.

Elle voyait, la nuit, en état de veille, sa forme prendre corps peu à peu, sa physionomie se dessiner nettement, puis la coloration du visage s'établissait, naturelle en apparence ; la chère apparition demeurait ainsi pendant quelques moments ; ma mère en contemplait avec amour tous les traits, puis la forme se dissolvait comme elle s'était formée et tout redevenait obscurité dans la chambre.

Ma mère vit ainsi, une nuit, une autre personne lui apparaître, peu à peu ; elle la regardait avec surprise, ne reconnaissant pas les chères lignes des visions précédentes ; enfin, lorsque la physionomie fut bien nette, ma mère reconnut que la personne présente ainsi à son chevet était une de ses belles-sœurs nommée Elisa, avec laquelle elle n'avait jamais entretenu de correspondance, et dont elle n'avait pas de motif pour s'inquiéter.

On la supposait en bonne santé. Nous apprimes, deux jours après, qu'elle mourait quand ma mère l'avait vue.

A suivre,)

PARTIE LITTÉRAIRE

Les livres.

Le « Faust » de Gœthe [1].

(Traduction nouvelle par CAMILLE BENOIT, préface par ANATOLE FRANCE.)

Si je n'ai pas signalé plus tôt cette traduction de Camille Benoit, c'est à cause de ses grands mérites.

Avec son esprit à la fois si ouvert et si intérieur de musicien et de poète, ouvert à toutes les vastes inquiétudes de la philosophie, à toutes les noblesses de tous les arts, et réservant cependant au fond de lui-même une sensibilité vive et voilée, profondement intérieure, Camille Benoit devait merveilleusement comprendre et rendre ce Faust si déployé dans la pensée et dans la vie et en même temps si mystérieux, et couvrant de symboles les plus secrètes spéculations et les intimes sentiments de Gœthe.

C'est pourquoi l'excellence de la traduction, ayant réveillé, précisé, agrandi toutes mes idées sur Gœthe et le Faust, me faisait rêver une longue étude, et le temps manquait pour l'écrire et je n'annonçais pas un livre, et cela parce qu'il m'avait trop fortement et justement envahi.

* * *

Mais un silence prolongé deviendrait inique.

Avec une parfaite limpidité, un art très attrayant et cependant très fidèle, Camille Benoit nous donne les deux Faust dans leur integralité.

(1) Deux volumes, chez Lemerre, Paris.

Plus complète que celle de Gérard de Nerval, plus serree et plus clairement artiste que celle de Blaze de Bury, sa traduction permet aux ignorants de l'allemand une penétration plus haute qu'ils n'en connurent jamais de l'œuvre suprême de Gœthe, celle où aboutit l'effort de sa culture universelle, où science art, philosophie, magie, goûts pratiques et rêves d'Hellade, d'alchimie et de panthéisme, se rencontrent dans un sabbat puissant et serein, et finissent par abattre l'enfer aux pieds de la volonté humaine récompensée de son activité dont pour la misericorde du Ciel les crimes et l'égarement n'effacent pas le courage.

Stances dorées [1], commentaire sacerdotal du Tarot, par Iwan Gilkin.

Iwan Gilkin, le poète de *Ténèbres*, a voulu concentrer en vingt-deux quatrains le sens ésotérique des vingt-deux lames du Tarot.

C'est un essai de poésie technique à la manière des *Vers dorés* où fut condensée la doctrine de Pythagore : d'où le titre de *Stances dorées*.

Les quatrains d'Iwan Gilkin montrent, par le choix de sentences dont se compose leur brièveté, que l'auteur a medité sérieusement les symboles du Tarot et les commentaires d'Eliphas Lévi.

On voit que le poète n'a pas été attiré par l'originalité extérieure du sujet, mais qu'il est epris de la doctrine qu'il revèle, et familier avec les verites qu'il défend.

L'art de *Ténèbres* se retrouve dans l'habileté avec laquelle le rythme se plie à la rude simplicité des sentences.

Voici quelques-uns de ces vers dorés :

Un en trois, trois en un, c'est la Trinité sainte.
Dieu parle Dieu vers Dieu, Dieu de Dieu rentre en Dieu.

Si la communion des Saints est ta victoire,
Qui te combat te sert dans l'œuvre triomphal.

Agir fait réagir, l'équilibre est justice.
Compte, pese, mesure et tiens le glaive droit.
Lui-même, le méchant, se condamne au supplice;
Mais le verbe d'amour doit vaincre, un jour, le Droit.

Crée en ton cœur ton Dieu; crois en ce Dieu fait homme
Et tâche à ressembler Toi-même à l'homme-Dieu.

1. Chez Chamuel, éditeur, rue de Trévise, 29, Paris. Une plaquette avec 22 gravures.

Léon Cladel. — *Ebauches* [1], par ROBERT BERNIER.

Deux œuvres fort différentes du jeune écrivain socialiste.

Ebauches est un recueil de nouvelles. L'extérieur du ton et nombre de sujets y gardent la marque du naturalisme.

Cependant un je ne sais quoi de simple, un souffle de bonne foi et de foi sociale changent l'accent dans les passages que je préfère.

Je ne pense pas comme tels artistes, parmi lesquels l'ardent et fier poète Albert Giraud, que l'Art social soit dénué d'avenir esthétique ni que son développement soit fatalement ennemi de la pure Beauté.

Mais les écrivains qui se voueraient à l'Art social auraient justement à découvrir l'harmonie du peuple, de l'équité et du beau.

C'est dire et la grandeur et les hautes difficultés de leur esthétique.

Une œuvre qui unirait, en alliance originale et spontanée, la simplicité et le naturel des meilleurs passages d'*Ebauches* à un souci de justice et d'art, aussi héroïque que celui de Léon Cladel, mais sans imitation et pareil seulement en héroïsme, une telle œuvre donnerait pleine victoire à l'Art social.

Robert Bernier pourrait et devrait travailler en ce sens, lui qui, observateur de la vie dans ses *Ebauches*, s'émeut, dans son *Léon Cladel*, d'une si entière et palpitante sympathie pour ce grand artiste au grand cœur.

L'Embarquement pour ailleurs [2],

par GABRIEL MOUREY.

Œuvre de transition, mais originale et attachante par sa crise morale et ses fièvres de couleur.

Je parlais d'art social et de l'effort d'art d'idéal nécessaire aux socialistes écrivains.

Voici un artiste délicat, anxieux, hanté de poésie anglaise, passionné de lyrisme exotique et violent, troublé de langueurs verlainiennes, les regards pleins de tableaux, l'âme saturée de musiques.

Mais la beauté, la richesse ou l'imprévu des songes ne suffisent plus à combler son cœur.

---

1. *Ebauches*. 1 volume. Bibliothèque des Modernes, rue Monge, 10, Paris. *Léon Cladel*. 1 brochure, 10, rue Chabanais, Paris.
2. Chez Simonis Empis, rue Chérubini, 2, Paris.

Lui qui pourrait paisiblement s'exiler loin des laideurs et des douleurs sociales, dans un Elysée préraphaélite, se sent touché de tristesse humaine.

Damon, pseudonyme du rêve de l'auteur, sinon de l'auteur même, renonce à son âme de dilettante et l'ensevelit sous de magnifiques proses lyriques, comme une Vénus de Swinburne sous un linceul de bouquets sanglants.

Et Damon frémit aux souffrances évoquées des hommes, dans une très belle page, dont je veux citer au moins quelques fragments :

« Oui, murmurait-il, un jour vient où l'ivresse ne suffit plus, dispensatrice des extases et des songes. Pauvre, d'avoir nourri la folie de croire que le salut est là, dans cette exaltation factice du cœur et des sens, dans cette voluptueuse solitude égoïste. Voilà notre illusion suprême, l'orgueilleux désir que nous chevauchâmes en vain : vouloir ne vivre en soi-même que de soi-même ; car, vous le savez bien aussi, malgré tout « nous sommes pleins de choses qui nous jettent dehors ».

Et il reprit, après un long silence :

« Cette parole de Pascal, voilà des mois que je me la répète. Et, d'autre part, la résignation stoïque, le doute absolu ne nous deviennent-ils pas impossibles ? A la vue des misères qui grouillent autour de nous, la pitié ne nous prend-elle pas à la gorge ? Ah ! il y a autre chose que nos souffrances et nos détresses de sensitifs à outrance, il y a des souffrances supérieures aux nôtres, plus dignes et plus belles ; il y a des détresses sociales devant lesquelles nous ne devrions pas demeurer les yeux secs, chaudement revêtus de notre indifférence... »

« Une solennité profonde apaisait la mer et nos âmes, l'un de ces inoubliables instants où l'on se sent si près de Dieu que l'on ose à peine respirer ; l'infini entre en vous par tous les pores, et l'on pleure de joie, comme si l'on ressuscitait. »

J. DE STRADA. — *Le Philosophe, le Penseur, l'Ecrivain, l'Œuvre* [1], par J.-F. MALAN.

Cette ardente étude respire une sincère admiration, chose rare quand elle est contemporaine.

1. Brochure extraite de la *Revue socialiste*, rue Chabanais, 10, Paris.

J.-F. Malan a été indigné du silence gardé par trop de critiques sur l'œuvre tourmentée, mais noble et géante, de Strada.

L'*Etoile* a fait connaître depuis longtemps à ses lecteurs le poète de la *Mort des Dieux*, le philosophe de l'*Ultimum organum*, l'auteur de l'*Epopée humaine*

Nous sommes fort éloignés de partager toutes les idées de Strada. Nous reprouvons absolument son opinion sur Jésus, et, disciples de la doctrine ésotérique, nous ne pouvons voir dans le *Fait*, critérium suprême de Strada, qu'un symbole, l'apparence que revêt la realité mystérieuse dans l'esprit de l'homme.

Mais notre opposition même à Strada sur ces points essentiels ne rend que plus indépendante notre admiration pour l'énergie de sa pensée, pour la superbe prose philosophique de l'*Ultimum organum*, pour les eruptions de volonté et de conception qui secouent sa poésie improvisée, inégale mais souvent héroïque et crevassée de sublime.

Nous sommes donc de tout cœur avec J.-F. Malan lorsqu'il crie son émotion et sa sympathie pour Strada, lorsqu'il rappelle l'œuvre rationnellement prophétique du philosophe, cette *Fédération* qui, *en 1866*, prévoyait la guerre franco-allemande et voulait la prévenir par une institution de paix et d'arbitrage, le Parlement européen.

ALBER JHOUNEY.

Pour nos Frères

AU MAITRE LÉON BLOY.

Depuis quelques années, une encore lente, mais progressive évolution s'accomplit en l'Intellectualité. Les esprits inquiets d'un meilleur devenir s'insurgent. Las des matérialités néfastes, assoiffés de réconfortantes paroles, ils pressentent en des Temps proches un renouveau des croyances pures, de la Foi de jadis, un nouveau Messie, et ceux-là mêmes qui avaient désappris le Ciel se reprennent à songer à la Foi disparue, à la Foi créatrice de toutes choses durables, éternelles.

L'Aurore future est proche, où, hors des gangues terrestres, ascendera en d'altissimes et fulgurantes gloires, rayonnant d'une sereine Beauté, d'une claire, chaste, impérissable Splendeur, le nouveau Messie, enfin reconquis.

Des ans, tels d'ignobles pourceaux, les Hommes ont grogné dans les boug s du Matérialisme. Vautrés sur d'innommables pâtures, ils se sont gavés de toutes les purulentes carnes. Sous prétexte de *Naturalisme*, ils ont voulu asservir l'Art très pur, l'Art divin à leurs pouacres désirs. Par eux, le Verbe fut outragé, sali ; sur la pestilence des vices ils ont jeté, ords, immondes, le fumier de leurs paroles et de leurs actes.

Acharnés (parce que fols, illusionnés), ils ont en d'effroyables labeurs, pour d'infécondes récoltes, brisé leurs muscles, desséché leurs cerveaux.

Et las, enfin, des stupres où s'est brûlée leur chair, des lies, des fanies où s'empoisonnèrent leurs lèvres et leurs cœurs, ils ont roulé les reins vides, veules de Forces et d'Idées, aux pieds de la déesse mauvaise, de la cruelle, inconsolante Circé, l'illusionnante Maya.

Les temps sont venus !

Les Cieux clos par les blasphèmes et les crimes des hommes se rouvrent, les Astres éteints se rallument ; en l'intense Nuit une lueur s'élève claire, plane, splendide, s'épand sur les Mondes, une céleste lumière, mystérieusement belle. Et les yeux cillent, éblouis, devant l'ascension de l'Etoile sainte, l'Etoile de vérité, l'Etoile de vie, surgie au souffle créateur du Verbe.

Les temps sont venus !

Contre les matérialistes néfastes, les hommes s'insurgent et, prosternés en l'attente de l'ineffable mystère, ils se reprennent, heureux, à murmurer les pures prières de jadis... Les âmes, déchirées par le doute mauvais, clament vers les cieux leurs navrances et leurs rancœurs. Elles clament, vers l'asile d'éternelle vie, leurs désespérances. Elles clament vers, à l'Idéal, emplies d'un bon espoir, vers l'Idéal, saint créateur de toutes choses, de toute foi, durables.... éternelles !!!

Marseille, avril 1893. C. VILLEMER.

La Voix d'une Mère

NUIT D'HYMEN

Mon fils, ton âme, c'est la graine au cœur d'un fruit.
Qu'elle croisse en vertu. Elle contient le germe
Des principes sacrés Tu peux affronter ferme
La grande mer, malgré la tempête et la nuit.

Ton père te donna l'exemple d'un grand cœur
Qui, d'un œil de mépris considérant la vie
Et tous ses vains plaisirs, objets de tant d'envie,
Sut préférer la mort à faillir à l'honneur.

Il mourut, nous laissant l'image à tous les deux
De ses grandes vertus Il fit ton âme forte.
Son dernier vœu pour toi ne fut pas lettre morte,
Et j'élevai ton cœur aux pensers généreux.

Voici levé le jour où tu vas recevoir
De la timide sœur que ton cœur a choisie;
Et dont l'âme déja par la crainte est saisie,
Le doux gage d'Amour plus sacré qu'un devoir.

Mon fils, l'Amour n'est pas un moment de plaisir.
Si tu peux sur son cœur poser une âme fière,
Le désir de l'avoir. de l'avoir tout entière,
Ce désir-là, mon fils, c'est un noble désir.

Elle rend l'homme Dieu la belle passion,
Grande d'autant plus que le cœur a plus de place,
Et sur terre il n'est rien qui vaille et qui remplace
De ses bonheurs divins la douce émotion.

La femme aime en l'Amour les parfums de l'encens,
L'élan d'un cœur qui aime et d'une âme en délire.
A ta sœur en émoi que ta voix puisse dire :
« Ne crains pas dans mes bras l'enivrement des sens,

« Car c'est pour mon honneur le plus sacré devoir
« De savoir en t'aimant respecter ta faiblesse.
« Jamais tu ne verras, entraîné par l'ivresse,
« Mon cœur subir des sens le joug et le pouvoir.

« Je tiens à ton estime et crains trop ton mépris.
« Un homme avec l'Amour à jamais fait divorce
« Quand son âme s'est plu dans l'abus de la force,
« Car les faveurs d'Amour du cœur seul sont le prix. »

Oui, tu lui dois, mon fils, le respect et l'Amour.
Vos âmes ne sont plus qu'une seule et même âme,
Et vos cœurs un flambeau dont la divine flamme
S'alimente sans cesse aux beaux soleils d'aour.

Par ce lien si doux c'est Dieu qui vous unit.
La noble mission qu'à tous les deux il donne,
C'est, au grand chant d'Amour que l'univers entonne,
En mêlant votre voix d'épurer votre esprit.

Pour s'élever il faut Aimer, toujours Aimer.
De toutes les vertus l'Amour est le grand temple,
C'est l'ardent foyer où l'Eternité contemple
Les âmes à son feu qui viennent s'incarner.

René Caillié.

Appréciations diverses

SUR LE « *Poème de l'Ame* ».

Le Poème de l'Ame (poème initiatique), orné de trois pantacles et accompagné de deux mélodies pour piano et chant par René Caillié, avec préface de Jules Bois. In-8 de 329 pages. Prix : 3 fr. 50, au *Comptoir d'Edition*, Paris.

« L'esthétique moderne n'a rien à voir en ce livre touffu, immense comme en écrivaient les prophètes inspirés de l'antique Orient. La vie entière y gronde. Les trois mondes de la Kabbale s'y dévoilent, l'invisible lui-même entr'ouvre son cœur mystérieux vers quoi toute l'angoisse de nos bras nostalgiques s'élance.

« Il a la beauté des vierges forêts, toutes parfumées de mystère, et, si l'on n'y retrouve pas la grâce un peu suspecte des jardins travaillés par les hommes, cette beauté abondante, sauvage, n'en est que plus belle d'être solitaire et toute inextricable en Dieu. »

Ces quelques lignes, signées Jules Bois, et extraites de sa préface, ne sont-elles pas le plus bel eloge que l'on puisse faire du caractère et du talent de Rene Caillie ?

G. Démarest.

(*Journal du Magnétisme.*)

Le Poème de l'Ame, par René Caillié. Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, Paris. Prix : 3 fr. 50. — Ce poème initiatique, orné de trois pantacles et accompagné de deux mélodies pour piano et chant, est le long cantique d'une vie entière, avec les premières

amours, les souvenirs et les rêves, les troubles, les douleurs, le triomphe et les joies, l'apothéose du couple androgyne. L'auteur s'est montré dans ces pages poète profond, rêveur inspiré... Mais le rêve n'est il pas l'apanage de ceux qui savent aller au-devant de la Vérité?

(*Le Phare de Normandie.*)

Sous le titre de **Poème de l'Ame**, M. René Caillié, le directeur de l'*Etoile*, vient de nous donner un volume de vers où la forme n'a peut-être pas la perfection de certaines œuvres modernes, mais où, nous dit le préfacier, M. Jules Bois, « la Vie entière gronde. Le *Poème de l'Ame* est un livre de foi. Rien de ce lyrisme épais, à souffle court, que la vanité recroqueville sur soi-même ; des milliers de vers se déroulent en larges nappes comme la majesté d'un fleuve trop fier pour s'attarder aux rives, aux îles, et dont le courant regulier et impétueux ne convoite que l'immense mer et l'infini des horizons. » **Le Poème de l'Ame** est une œuvre importante, d'une sincerité incontestable et qui mérite d'être lue. Les fascicules en avaient paru encartés successivement dans l'*Etoile ;* on les trouvera, réunis en volume, au Comptoir d'édition, rue Halévy, à Paris.

(*Revue Méridionale.*)

J'ai lu avec la plus scrupuleuse attention le **Poème de l'Ame**, de M. René Caillié ; il y avait pour cela deux raisons : l'auteur m'était connu comme de talent, et M. Jules Bois nous recommandait l'œuvre.

Il m'est resté de cette lecture une impression singulière ; j'ai découvert dans le **Poème de l'Ame**, à côté de passages d'une admirable poésie, certains, étranges qui semblent écrits d'une toute autre plume.

L'œuvre donne la sensation d'un tableau superbe, puissamment conçu, magistralement exécuté, où par un raffinement et pour faire ressortir les beautés environnantes, le peintre aurait jeté quelques taches.

L'impression reçue est si bien celle, qu'on se demande, en lisant le **Poème de l'Ame**, si ce n'est pas volontairement que M. Caillié y a laissé quelques imperfections.

Quoi de plus gracieux en effet que ces vers :

Je l'aime. Elle a pris tout mon cœur,
Je ne puis plus vivre sans Elle,
Et voyez quel est mon malheur,
Je ne sais pas comme on l'appelle.

Chaque soir je viens pour la voir.
Les yeux fixés sur sa fenêtre,
Si je n'ai pu l'apercevoir,
La nuit se fait dans tout mon être.

La glace étreint mon cœur brisé ;
De désespoir mon âme est folle ;
De voir son amour méprisé,
Elle gémit et se désole.

Comment puis-je donc tant souffrir,
Je souffre tant dans mon cœur d'homme,
Que je crois que j'en vais mourir,
Et je ne sais comme on la nomme.

Et si je continue, je tombe sur des passages comme celui-là, qui me laisse rêveur :

... Et son *éventail* bleu, dans un gracieux bond,
Se posa sur sa lèvre *en me disant:* « Je t'aime. »

J'avoue ne pas comprendre très bien comment il se peut qu'un éventail, *dans un gracieux bond*, puisse se montrer aussi éloquent.

D'ailleurs ce n'est pas là le seul exemple de l'irrégularité du **Poème**. Voici, par exemple, un passage adorable :

Ah ! rien que voir un instant ta figure
Et puis après plus rien, je te le jure,

Ou bien encor le doux son de ta voix
Que j'aime tant lorsque plus ne te vois,

Ou, si privé du bonheur de ta vue,
Rien que le bruit de ton pas dans la rue,

Il ne me faut qu'un regard de tes yeux
Pour être aux cieux.

Puis, page 75, après une série de rimes croisées masculines et féminines parfaites, je trouve quatre rimes masculines (5e quatrain) d'un effet complètement anti-musical.

Mais il est barbare d'analyser une œuvre aussi délicate que celle de M. Caillié ; c'est à proprement

parler un bouquet des champs qui supporte mal le poids de la lourde et implacable critique. M. Caillié, comme beaucoup d'autres, n'est pas parfait, mais il a fait une œuvre sincère, attachante, poétique et qui le met dès aujourd'hui parmi les premiers de la jeune pléiade. Il est imparfait, soit ; serait-il poète sans cela?

HARRY DE PRIANO.

(*La Cloche.*)

Concours de la Société magnétique de France

La *Société magnétique de France* ouvre deux concours pour l'année 1893 : 1° *Prix du Magnétoscope*, 300 fr. à l'inventeur du meilleur instrument montrant la réalité physique de l'agent magnétique et la polarité humaine ; 2° *Prix du Magnétisme*, 200 fr. et 100 fr. aux deux meilleurs mémoires traitant des *analogies et différences existant entre le Magnétisme et l'hypnotisme.*

Demander les conditions des concours au secrétaire général de la Société, 22, rue Saint-Merri, Paris.

Revues recommandées.

La Revue Hebdomadaire[1] est l'une des plus attachantes et des plus hautement littéraires qui soient.

Nous y trouvons les noms aimés de Maurice Bouchor et de Jean Blaize, d'Elemir Bourges et de Paul Margueritte ; on y rencontre à la fois la reproduction, après leur apparition en volume, des plus importants romans contemporains, et les meilleurs romans inédits dont il nous suffira de citer l'*Amour de Miss* de Jean Blaize.

Une large place est attribuée en outre à l'*Histoire*, aux *Mémoires*, aux *Voyages*.

Des poésies comme l'ample et grave *Nymphe* de Félix Jeantet, le féerique et lumineux *Forestier* de Gabriel Vicaire, des variétés scientifiques, littéraires, des cri-

1. Chez Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, rue Garancière, 10, Paris.

tiques théâtrales, musicales, artistiques, un bulletin politique achèvent d'y embrasser le mouvement contemporain depuis le rêve rythmé jusqu'aux réalités immédiates.

La Voix de saint Paul et l'Amour pur

PAR ANGÈLE DE SAINT-FRANÇOIS

En 1876, Angèle de Saint-François disait, dans son éloquente étude sur Antoinette Bourignon [1], la mystique prophétesse du XVII^e^ siècle : « Aujourd'hui, les intérêts se débattent, les corps s'agitent, mais les âmes sont affaiblies, les consciences sommeillent. »

Dix-sept ans se sont passés depuis ces paroles et n'ont pas diminué le zèle d'Angèle de Saint-François. Devant les desordres de l'heure actuelle, elle a compris qu'il ne lui était plus permis de rester silencieuse, elle a jeté un cri d'alarme, elle veut encore une fois rendre vivante la religion, réveiller les âmes, et, après leur avoir offert les belles pensées d'Antoinette Bourignon sur le ciel, le libre arbitre, l'amour de Dieu et le règne du Christ, elle leur apporte maintenant les paroles de saint Paul, de l'apôtre des gentils, c'est-à-dire des nouvelles nations appelées à la connaissance de l'Evangile, alors qu'avant Jésus les seuls juifs étaient le peuple de Dieu.

Comme pour amener saint Paul à mieux comprendre les besoins intellectuels des races occidentales, il fut doué de l'activité d'un Germain ou d'un Celte. « Cet avorton (dit Angèle de Saint-François), a une ardeur, un zèle infatigable qui contrastent avec l'infirmité de sa personne. Aussi voyons-nous à l'œuvre ce sublime désespéré, ce touche-à-tout, cet aveugle qui frappe à droite, à gauche, plus sûrement que les clairvoyants, ayant à justifier les paroles de son Dieu ! Ma force s'accomplit dans la faiblesse. »

Cette activité l'amène à voyager, à evangéliser sans cesse et n'enlève rien à la force, à la subtilité, à la complication toute moderne de son esprit. Il a senti

1. *Etude sur Antoinette Bourignon*, 1 vol. in-12, Sandoz et Fischbacher, Paris, 1876.

en lui ce que nous sentons, ce dont nous souffrons au XIXe siècle, l'éternelle lutte de l'âme religieuse contre les sens, de l'élément divin contre l'héritage satanique : « Le corps n'est point pour l'impudicité, dit-il, il est pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps. « Glorifiez donc Dieu en votre corps et en votre esprit qui appartiennent à Dieu. »

Ce texte et d'autres nous ordonnent d'orienter nos actes vers Dieu et non vers une charge ou une ambition terrestre, de sonder nos reins et nos cœurs afin de nous assurer que rien en nous n'est en désaccord avec la loi.

Qu'il y a loin entre cette lumière introduite volontairement dans l'obscurité de notre conscience et « cet air moral vicié, qu'inconsciemment on épaissit encore et où l'on vit à l'état de péché sans y penser et aussi en repos que si l'on vivait en la grâce de Dieu [1]. »

A première vue, l'aveuglement volontaire semble peu coupable, mais l'arbre est jugé par ses fruits, et combien terribles sont les conséquences de l'aveuglement ! Le chrétien actuel agit comme s'il n'était pas chrétien, il accepte des lois anti-chrétiennes, il change les sacrements, ces sources de grâce, en pratiques de pure forme, si bien qu'au lieu de les honorer, il les déshonore en s'en approchant.

Le courage d'Angèle de Saint-François est égal à celui de Tolstoï dans la *sonate à Kreutzer*. Avec lui elle dénonce l'amour païen, l'amour idolâtre, se croyant encore chrétien parce qu'il a reçu une bénédiction religieuse et cessant d'être chaste et d'accomplir les commandements.

« Il faut, dit-elle, que la femme et l'homme se retrouvent aux pieds de Jésus en un amour qui les lie l'un à l'autre en les unissant à leur Dieu. »

Ni Antoinette Bourignon, ni Angèle de Saint-François ne réprouvent l'amour ; elles savent que l'amour, la gravitation, l'attraction sont la vie même de ce monde, mais la première conseille « d'aimer Dieu dans la créature humaine puisqu'elle est son aimée et qu'Il se manifeste plus en elle qu'en aucune autre chose », et Angèle de Saint-François ajoute avec saint Paul : « N'oubliez pas que les corps sont les temples du Saint-Esprit. »

---

1. *Antoinette Bourignon.*

Elle s'adresse surtout aux disciples de l'amour pur, à ces âmes se rattachant à Dieu, se rattachant entre elles, en communion spirituelle et constante. Elles ont sacrifié toute attache sexuelle non pour se reposer dans un isolement égoïste et sterile, mais afin de pouvoir se donner entièrement à tous, devenir la pépinière choisie chargée de renouveler la face du monde, de préparer l'avènement glorieux du Christ sur ce te terre, donnant l'édification et montrant que le bonheur est dans une pure et immatérielle union des corps et des âmes.

Cette sérenité de l'associé de l'amour pur a été en quelque sorte prophétisée par Antoinette Bourignon, quand elle a dit : « Sa captivité est une liberté, sa servitude est un règne, ses peines sont des délices, ses travaux sont des repos, et ses douleurs des contentements. »

G.

Isis Dévoilée ou l'Égyptologie Sacrée [1]

Il arrive souvent que les étudiants en Occultisme, fort nombreux aujourd'hui, désirent approfondir les origines de la tradition orientale, mais les travaux des égyptologues officiels se présentent sous un caractère trop technique pour être de quelque utilité aux chercheurs indépendants.

Un ouvrage en même temps clair et bien complet, sans être trop considérable, pratique avant tout par conséquent, était absolument nécessaire pour ceux qui s'intéressent à l'Occultisme égyptien.

Il était difficile de remplir ce programme ; c'est cependant ce qui vient d'être fait par M. Ernest Bosc dans *Isis dévoilée*.

Ce volume de plus de 300 pages renferme tout ce qu'on peut être appelé à savoir de l'Egypte et de ses Mystères.

Il est d'une lecture attrayante malgré l'érudition considérable qui y est contenue.

C'est là un véritable tour de force, dont il faut vivement féliciter l'auteur. De plus une table alphabétique très bien faite et très complète permet de considérer ce petit traité comme un véritable dictionnaire de l'Esotérisme égyptien.

1. Un volume in-8° de 300 pages. Paris, Chamuel, éditeur, 29, rue de Trévise.

La place nous est malheureusement comptée, pour entrer dans les détails de l'ouvrage.

Disons simplement qu'il ne comprend pas moins de 25 chapitres repartis en trois grandes divisions.

La première : *Egyptologues*, *Hiéroglyphes*, *Ecritures*, *Papyrus Livres d'Hermès*, expose l'état de la question au point de vue scientifique.

La deuxième: *Religion, Mythes, Symboles, Prêtres, Prêtresses, Juges, Cérémonies et Fêtes*, traite surtout le côté social et philosophique.

Enfin, la troisième : *Psychologie*, *Philosophie*, *Morale, Deuils, Funérailles*, *Momie*, *Monuments funéraires*, contient des chapitres de pur ésoterisme.

Le titre lui-même, *Isis dévoilée*, indique bien le caractère de l'ouvrage; on y traite d'Egyptologie, au lieu de parler de tout sans rien savoir.

Les idées contenues dans l'œuvre de l'éminent auteur du *Dictionnaire d'architecture*, du *Dictionnaire de l'art* et du *Dictionnaire de l'archéologie*, et de tant d'autres ouvrages, ces idées sont absolument nouvelles et inédites ; ce sont des révélations véritables sur l'Occultisme oriental. — C'est donc avec raison que le Livre porte le titre qu'il justifie si bien ; Isis a bien soulevé son voile pour notre auteur qui a été peut-être un peu indiscret de montrer ainsi aux yeux de tous la Bonne Deesse ; en tout cas, le lecteur ne saurait se plaindre de l'indiscrétion commise à son profit.

Le Cœur [1]

Quel beau titre pour une Revue! Et comme le simple fait d'avoir osé donner à une Revue un titre semblable prouve bien que l'Humanité entre enfin dans une ère nouvelle, celle de l'Amour. *Tout ce qui est grand vient du cœur*, s'écriait Vauvenargues ; c'est qu'en effet ce n'est que par l'Amour que notre affreuse société orgueilleuse et égoïste sera changée. L'aurore est pure et resplendissante qui se lève à l'horizon, et quand la tempête revolutionnaire que l'égoïsme humain s'est si follement plu à amasser sur nos têtes aura déchaîné les verges de la justice divine, **Le Cœur** lèvera le drapeau de l'Amour et du pardon.

1. Revue *mensuelle*. Directeur, Jules Bois, rue Chaptal, 20, Paris.

L'intelligence sans la bonté a trop régné sur le monde, et son pouvoir néfaste n'a fait que remplir la vie de crimes et de larmes. C'est d'elle qu'est né l'affreux materialisme qui tue les âmes, qui ravale l'espèce humaine au rang de la bête. Place à l'Amour! Place à la Bonté ! Place au Cœur !

L'homme n'a foi qu'en sa raison, mais sa raison ne peut que le tromper, parce qu'elle n'est point assez vaste pour embrasser le passé, le présent et l'avenir. La raison humaine peut bien analyser les quelques faits qui tombent à sa portée, mais elle est impuissante à les vivifier, parce qu'elle ignore l'Amour, qui est la vie même.

C'est ce qui fait que l'esprit divin, qui descend des hautes sphères au sein des Humanites, parle davantage à ceux qui aiment qu'à ceux qui ne croient que par la seule raison. Aux faibles et pauvres conquêtes de l'intelligence humaine sur l'Absolu, il substitue l'intuition, qui est la vraie lumière du Verbe, la lumière qui éclaire et illumine tout homme de bonne volonté.

Voici venus les temps où vont s'accomplir les promesses de Jésus. L'esprit de vie va se répandre sur tous les hommes et les hommes seront con ondus de la merveilleuse simplicité des choses célestes, et le petit enfant convaincra l'homme superbe qui aura cru tout apprendre de la pauvre science humaine, et qui aura ignoré la véritable voie, la voie par aite, celle de l'Amour.

C'est en vain que les hommes essayent de morceler l'œuvre du Père céleste et de faire de l'Unité divine des multiples à l'infini ; le moment est venu où il faut qu'ils comprennent que ces états différents de l'individu sont des plans tout physiques, qui voilent le Moi sous le mécanisme créé pour les fonctions de la vie : ce Moi, qui est l'âme elle-même, qui survit à toutes les conditions physiques, qui reste, Elle, de vies en vies, de mondes en mondes, où elle va dérouler son évolution divine pour regagner enfin le dernier Paradis, celui où elle jouira de la vue du Soleil divin, d'où tout émane, et où elle deviendra le ministre et l'aide de son Créateur dans l'éternelle manifestation de sa vie et de ses œuvres, par la Science intégrale, l'Amour et le Dévouement.

Certes, il ne faut mépriser les différents chemins que les hommes se tracent péniblement, car ils amènent à la vérité par des moyens plus longs et des

routes plus retournées ; mais la voie droite, celle qui monte directement à Dieu, c'est celle des simples, celle que peuvent suivre sans efforts les enfants et les foules.

La raison humaine part de la matière inférieure, du corps composé, pour arriver, par des travaux immenses, à l'unité matérielle et à l'unité spirituelle ; la Foi et l'Amour, eux, atteignent directement la Cause première.

Oh ! la raison humaine est cependant une faculté merveilleuse qu'il faut admirer, car elle éveille l'Ame et la conduit infailliblement à l'Amour. Par elle, les grandes vérités finissent par descendre dans le cœur et, de là, sont déversées dans les cœurs des autres hommes. Et, ainsi, l'homme arrive encore au but. Car le triomphe de l'Amour, c'est tout le secret de la Création, et il ne peut être révélé que par l'Amour infini, profond et insondable qui pénètre les mondes et qui est la vraie lumière de Dieu.

Telles sont les idées qui me sont inspirées par l'apparition de cette belle revue de mon bien-aimé frère Jules Bois, **Le Cœur**. RENÉ CAILLIÉ.

Cours de M. Jules Bois

Salle des Capucines, 39, boulevard des Capucines, les 2e et 4e mardis de chaque mois à 3 heures de l'après-midi.

L'occultisme, l'Esotérisme et la magie

HISTOIRE, PHILOSOPHIE, RITES DE LA TRADITION ORTHODOXE

I. — NOVEMBRE 1892

Ouverture du cours : La Renaissance mystique dans les temps modernes — Sa réalité et ses faiblesses. — Le Mysticisme n'est pas uniquement affaire de catholiques, de moines et d'ascètes. — Les femmes et le mysticisme. — Exemple de Jésus et de Krishna. — Il faut vivre sa doctrine. — Exemple de Tolstoï. — Espoir en une Société régénérée où les collèges de voyantes et de prophètes seraient restaurés pour le triomphe de la religion véritable, de la Liberté et de l'Amour.

II. — DÉCEMBRE 1892

L'occultisme aux temps préhistoriques. — Grands empires des races rouge, jaune et noire. — Temple noirs et leur science formidable. — La Celtide et la

race blanche. — L'occultisme et la magie fondés par les invisibles et par les femmes. — La Voluspa. — Les druidesses. — Sens magique des sacrifices sanglants. — Ram ou le Grand Ancêtre. — Départ de Ram. — Age d'or ou Cycle de Ram. — Schisme d'Irschou. — Ses conséquences dans l'histoire du monde et de nos jours. — Antagonisme de l'homme et de la femme (culte solaire, culte lunaire). — La religion védique. — Le secret d'être heureux.

III. — Décembre 1892

L'Inde. — Légende de Krishna parmi les Bayadères. — Ses amantes Nichdali et Sarasvati. — Mystère de l'amour mystique et de l'amour humain. — La Bhagavadgita ou la Doctrine des Initiés. — Théorie du Messie. — Le Brahmanisme.

IV. — 10 janvier 1893

L'Égypte. — Gouvernement des Initiés. — L'universelle Isis. — Epreuves des Initiations. — Culte des Esprits. — *Le Livre des Morts* (Géographie et histoire de l'Au-delà). — Le Sphinx (synthèse universelle).

V. — 31 janvier 1893

La Kaldée.— Théurgie.— Origine des Hébreux.— Les Patriarches. — Le Monothéisme. — Moïse. — Le *Sepher Bœreschit*.—Ce que c'est que le serpent.— La véritable naissance d'Aïscha. — Le péché d'Eve et d'Adam au point de vue ésotérique. — Comment s'opèrent les grands miracles. — Comment on ne meurt pas.

VI. — 7 février 1893

La Grèce. — Orphée et les Bacchantes. — Le matériel Bacchus par un miracle de la Lyre se transforme en le divin Dionysos. — Les fêtes Dionysiaques dans la vallée de Tempé. — Le rôle du Poète. — Comment on évoque les Dieux. — La triple Eurydice.

VII. — 28 février 1893

Pythagore. — L'Esotérisme devient une philosophie précise. — La doctrine : 1° préparation ; 2° purification ; 3° perfection ; 4° perfection ; 5° épiphanie. — Histoire céleste et humaine de Psyché. — Incarnation et réincarnation. — Miracles du haut magnétisme. — Initiation de la femme (la Vierge ou Voyante, l'Amante, l'Epouse, la Mère).

VIII. — 14 MARS 1893

Platon.— L'Idéalisme. — Les mystères d'Eleusis.— Le drame ésotérique. — *Les Noces de Sathan.* — *La porte héroïque du ciel.* — L'Art renouvelé par l'occultisme.

IX. — 28 MARS 1893

Le christianisme ésotérique. — Le prophétisme et les Esséniens préparent la mission de Jésus. — Jésus comparé à Gautama Bouddha. — La vierge Marie, Maia, Isis.— Psychurgie.— Comment on ressuscite.— Marie Madeleine et la Rédemption par la Perversité.— Jean et Paul continuent la tradition ésotérique — Pierre l'obscurcit.—La Gnose (la pure et l'impure).— L'Avènement du Paraclet.

X. — 11 AVRIL 1893

Le Néo-Platonisme. — Extase. — Hiérarchie des Invisibles. — Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, Hypatia. — Simon le magicien, Hélène et Apollonius de Tyane opposés à Jésus-Christ. — Evangile d'Apollonius. — Julien le Sage ou l'Apostat. — Le culte mithrique.

XI. — 25 AVRIL 1893

La Kabbale.—Sorcellerie et magie au moyen âge.— L'Enchiridion et les Grimoires. — Le Sabbat. — Evocation du Diable.—Gilles de Retz (Barbe bleue).— Philtres et poisons. — La messe noire. — Le Sorcier et la Sorcière.

XII. — 9 MAI 1893

L'Art des fascinations. — Albert le Grand (L'homunculus ou l'Androïde). — L'Alchimie. — La pierre philosophale. — Le grand Œuvre. — Le Mage. — Raymond Lulle, Nicolas Flamel. — Comment on peut faire de l'or.

XIII. — 23 mai 1893

Cornélius Agrippa, l'archi-sorcier. — Mânes, fantômes, lémures, matérialisations, vampires. — Paracelse et les Paracelsistes. — Médecine sympathique occulte. — L'art de tuer, l'art de guérir. — L'Envoûtement. — Guérison par les métaux et les pierres précieuses. — Les talismans.— Nécromancie. — Incubes et succubes.— Van Helmont et le charme d'amour. — Khunrath crée le positivisme mystique.

XIV. — 13 juin 1893

Urbain Grandier et la possession. — L'exorcisme. — Saint-Germain (l'elixir d'immortalité). — Gabalis (Sylphes et Salamandres), Mesmer (magnétisme). — Gagliostro (comment on devient dieu). — Lavater (les sciences matérialistes de divinations). — Swedenborg (comment on communique avec les anges). — Prophétie de Cazotte.

XV. — 27 juin 1893

Le XIXe siècle condense et contrôle l'occultisme, l'ésotérisme et la magie pour la religion nouvelle du XXe siècle. — Fabre d'Olivet et Eliphas Lévi. — Magnétiseurs, hypnotiseurs, suggestionneurs. — Le spiritisme et Allan Kardec. — Wronski, Louis Lucas, Lacuria, Saint-Yves d'Alveydre. — Madame Blawatski (néobouddhisme, théosophie. — L'od de Reichembach, la force psychique de Crookes. — Desbarolles (Chiromancie et graphologie). — Christian (Le Tarot, Astrologie) [1]. — M. J.-K. Huysmans dévoile le satanisme. — Le grand initié Edouard Schuré. — Antoine de La Rochefoucauld et l'art ésotérique. — M. Gilbert Augustin Thierry et le roman occultiste.

Synthèse et rénovation: Le Cœur.

1. Pour l'astrologie, suivre les conférences de M. Austin de Croze à la salle des Capucines.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Pour l'œuvre de l'Etoile

Compte de la baronne de Vay pour la publication de son manuscrit :

En caisse : 45 fr. 90. — Note du mois de mai : 27 fr.
Reste en caisse : 18 fr. 90.

Le Directeur-Gérant : René Caillié.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

TABLE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1893)

Troisième volume

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1 DE JANVIER 1893

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Siphra Dzénioutha [*à suivre*] (A. JHOUNEY). — **Religion Messianique.** Promesses (A. JHOUNEY). — **Etudes cosmologiques.** Dieu, l'Homme et l'Univers. *Epilogue* (RENÉ CAILLIE). — SOCIALISME CHRÉTIEN : **Le Cléricalisme** (Abbé ROCA). — **Morale matérialiste et égoïstique.** A Quærens et Jules Bois (THÉODORE JEAN). — **Les Œuvres féminines.** L'Orphelinat Chessex (*La Femme*). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Questionnaire** (*L'Etoile*). — **La Clé de la Vie,** par Louis Michel (de Figanières). Analyse et Résumé (RENÉ CAILLIÉ). — **Les Quatre Evangiles de l'avocat Roustaing** (Analyse et Résumé) [*suite*] (RENÉ CAILLIÉ). — **Dictées Médianimiques.** Esprit, Force et Matière (Baronne ADELMA DE VAY). — **L'Histoire de John Powles.** (FLORENCE MARRYAT). — LITTERATURE, ART ET BIBLIOGRAPHIE : **Le Mouvement des Livres** (JULES BOIS). — **Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent,** par Elémir Bourges (A. JHOUNEY). — **Petite Bibliographie** (RENÉ CAILLIÉ). — **Le Poème de l'Ame,** par René Caillié (SUPPLÉMENT). De la page 1 à la page 68.

SOMMAIRE DU NUMERO 2 DE FEVRIER 1893

Pensées (X. Y. Z). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **Religion Messianique** (A. JHOUNEY). — **Voix d En Haut** (RENÉ CAILLIÉ). — **l'Ame un verselle.** Lettres odiques. Première Lettre (DE REICHEMBACH). — SOCIALISME CHRETIEN : **Le Poème initiatique de M. Alber**

Jhouney ou le *Livre du Jugement* (Abbé Roca). — **L'Œuvre de Godin** [*à suivre*] (A. Jhouney). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Les Quatre Evangiles de l'avocat Roustaing** (Analyse et Résume) (*suit*) (René Caillié). — **Dictées Médianimiques.** Esprit, Force et Matière (Baronne Adelma de Vay). — **Expériences spirites.** Photographie de formes d'Esprits (Gabriel Delanne). — **Somnambulisme.** Le Crime de la rue Botzaris (*La Chaine magnétique*) — **Divers** (*Extraits de Revues*). — **Explication** (A. Jhouney). — PARTIE LITTERAIRE **L'Immortalité** (*La Religion universelle*). — **Ténèbres,** par Iwan Gilkin (A. Jhouney). — **Dans les Bois** [poésie] (Paul Rougier). — **Guerre!** [poésie] (V. Bernard). — **Divers** (X. Y. Z.). — **Le Poème de l'Ame,** par René Caillié (Supplément). De la page 69 à la page 136.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 3 DE MARS 1893

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE: **La Tradition.** Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. Jhouney). — **Religion Messianique.** L'Ame du Salut (A. Jhouney). — **L'Idée de Dieu dans ses rapports avec l'ordre social** (Ad. Franck, de l'Institut). — **Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende** (*L'Aurore*). — **L'Ame universelle.** Deuxième lettre odique (De Reichembach). — **Exposition universelle de Chicago.** Premier Concile œcuménique (C. Humann). — SOCIALISME CHRETIEN : **Le Dogme de l'infaillibilité papale** (Abbé Roca). — **L'Œuvre de Godin** [*à suivre*] (A. Jhouney). — **Caisse ouvrière de prévoyance** (X.). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL **Dictées Médianimiques.** Esprit, Force et Matière (Baronne Adelma de Vay). — **Théorie du Spiritisme.** Démonstration de l'existence de l'Ame (Rouxel). — PARTIE LITTERAIRE ET BIBLIOGRAPHIE : **Les Livres** (A. Jhouney). — **Petite Bibliographie** (R. C.). — **Le Poème de l'Ame** par René Caillie (Supplément). De la page 137 à la page 204.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 4 D'AVRIL 1893

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. Jhouney). — **Reli-**

gion Messianique. L'Ame du salut [*suite*] (A. Jhouney). — **L'Ame universelle.** Troisième Letire odique (de Reichembach). — SOCIALISME CHRETIEN : **Le Dogme de l'infaillibilité papale** [*suite*] (Abbé Roca). — **Vues généralles sur le Socialisme** (C. H. Fauvety). — **L'Œuvre de Godin** [*à suivre*] (A. Jhouney). — **La Femme égale à l'Homme.** Dona Arenal de Carasco (*La Femme*). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **La Clé de la Vie**, de L. Michel (de Figanières) Analyse et Résumé [*suite*] (René Caillie). — **Dictées Médianimiques.** Esprit, Force et Matière [*suite*] (Baronne Adelma de Vay). — **Le Spiritualisme en France.** *Après la Mort*, de Léon Denis (*Le Messager*). — PARTIE LITTERAIRE ET BIBLIOGRAPHIE : **Les Livres** (A. Jhouney). — **Oh ! n'insultez jamais...** (Victor Hugo). — **Petite Bibliographie.** La « Haute Science », etc. (R C.) — **Le Poème de l'Ame**, par René Caillié (Supplément). De la page 205 a la page 272.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 5 DE MAI 1893

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (Alber Jhouney). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (A. Jhouney.) — **Religion Messianique** (A. Jhouney). — **Invocation à Dieu** (Porphyre). — **Adolphe Franck** (Alber Jhouney) — SOCIALISME CHRETIEN : **Le Dogme de l'infaillibilité papale et la décadence de l'Eglise romaine** (Abbé Roca). — **L'Œuvre de Godin** [*à suivre*] (J.-B. Godin). — **Précis historique, théorique et pratique du socialisme**, par B. Malon (Alber Jhouney). — **Fraternité esthétique** (Villemer et Valère Bernard). — **A Valère Bernard** (A. Jhouney). — **Fraternité de l'Etoile.** Groupe de Cavaillon (P. Martin). — SPIRITUALISME EXPERIMENTAL : **Consolation à Constance** [*à suivre*] (Rouxel). — **Expériences faites à Milan avec le médium Eusapia** [*à suivre*] (X.) — **Les Phénomènes spirituels** (J. Chossat). — **Création d'un syndicat de magnétiseurs** (Société magnétique de France). — **Dictées Médianimiques.** Esprit, Force et Matière [*suite*] (Baronne Adelma de Vay). — PARTIE LITTERAIRE ET BIBLIOGRAPHIE : **Fragment**, cahier de Lucien (J.-Marius André). — **Fresques symphoniques.** *Marche de Ram.* — *Symphonie héroïque* (Paul-Marius André). — **Dans les Bois** (Paul Rougier). — **Psaume** (Iris

TAN L'ASCÈTE. — **Les Livres.** *Le Poème de l'Ame*, par RENÉ CAILLIÉ (A. JHOUNEY). — **Nécrologie** (X.). — **Petite Bibliographie** (Y.). — **Divers** (Z.). De la page 273 à la page 340.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 6 DE JUIN 1893.

Pensées (X. Y. Z.). — **Fraternité de l'Etoile** (ALBER JHOUNEY). — KABBALE MESSIANIQUE : **La Tradition.** Le Siphra Dzénioutha [*suite*] (ALBER JHOUNEY). — **Religion Messianique.** L'Ame du salut [*suite*] (ALBER JHOUNEY). — **L'Ame universelle.** Quatrième Lettre odique [*suite*] (DE REICHEMBACH) — SOCIALISME CHRETIEN : **Le Fin Mot du Dogme de l'Infaillibilité papale** (l'abbé ROCA). — **L'Œuvre de Godin** [*suite*] (J.-B. GODIN). — SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL : **Expériences de Milan avec le médium Eusapia** [*suite*] (*Revue sptrite*). — **Consolation à Constance** [*suite*] (ROUXEL). — **Dictées médianimiques.** Esprit, Force, Matière [*suite*] (baronne ADELMA DE VAY). — **Les Phénomènes spirituels.** Communication de Madame D. Pressentiments [*à suivre*] (X.). — PARTIE LITTÉRAIRE : **Les Livres** (ALBER JHOUNEY). — **Pour nos Frères** (C. VILLEMER). — **La Voix d'une Mère.** Nuit d'hymen (RENÉ CAILLIÉ). — **Appréciations diverses sur le** *Poème de l'Ame* (X. Y. Z.). — BIBLIOGRAPHIE : **Revues recommandées** (X.). — **La Voix de saint Paul et l'Amour pur** (G.). — **Isis dévoilée ou l'Égyptologie sacrée** (X.). — **Le Cœur** (RENÉ CAILLIÉ). — **Cours de M. Jules Bois.** De la page 341 à la page 408.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie.

Congrès du libre exercice de la Médecine

La *Ligue nationale pour le libre exercice de la médecine* organise un *Congrès* qui siégera à Paris du 20 au 25 novembre 1893.

Le Congrès a pour objet d'étudier :

1° Toutes les questions qui se rattachent à la pratique de l'art de guérir;

2° Les moyens à employer pour obtenir des pouvoirs législatifs la libre pratique de cet art, sous la seule garantie des lois de droit commun.

Pour atteindre ce but, les organisateurs du Congrès font appel :

1° Aux médecins qui considèrent que le monopole dont ils jouissent entrave la liberté des malades, et qu'il ne leur est d'aucune utilité au point de vue professionnel;

2° Aux masseurs, aux magnétiseurs, médiums-guérisseurs, électriseurs, occultistes qui n'emploient aucun médicament; aux sœurs de charité, pasteurs, ecclésiastiques faisant de l'allopathie ou de l'homœopathie; et à tous ceux qui, dans un but humanitaire et sans être médecins, s'occupent du traitement des maladies;

3° Aux malades que la médecine officielle est impuissante à guérir et à ceux qui ont été guéris ou soulagés par des praticiens non diplômés;

4° Enfin, à tous ceux qui, considérant la santé comme le plus précieux des biens, admettent que les malades doivent être libres de la demander aux praticiens qui possèdent leur confiance.

Commission d'organisation

MM. Auffinger, directeur de la *Chaîne magnétique;*
Le docteur Bénard, à Saint-Germain-en-Laye;
Marius Corréard, publiciste;
G. Démarest, publiciste;
H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme;*
G. Fabius de Champville, syndic de la Presse, rédacteur au *National*, à la *Patrie*, au *Rapide;*
E. Houssay, publiciste, président du *Syndicat des magnétiseurs, masseurs, médiums-guérisseurs ;*
Emile Michelet, publiciste ;
Muscadel, publiciste ;
Le docteur Papus, directeur de l'*Initiation* et du *Voile d'Isis;*
Paul de Regla, homme de lettres;
G. Vitoux, publiciste.

Conditions d'admission

La souscription des membres du Congrès est fixée à un minimum de 10 francs, qui donne droit :

1° *D'adresser ou de présenter des mémoires sur toute question du programme;*

2° *D'assister à toutes les réunions, de prendre part aux discussions et d'avoir voix délibérative pour toutes les décisions;*

3° *De recevoir un exemplaire des comptes-rendus du Congrès.*

Ceux qui verseront une somme inférieure à 10 francs pourront obtenir une invitation leur permettant l'entrée des réunions; mais ils ne prendront pas part aux discussions et ne recevront pas gratuitement les comptes-rendus du Congrès.

PROGRAMME

Médecine

La médecine est-elle une science ou un art? — Son utilité, ses bienfaits son insuffisance, son incertitude, ses erreurs, ses dangers.

Son origine et son histoire à travers les âges; guérisons dans les temples, au moyen des révélations obtenues en songe et par des attouchements; médecine sympathique; les barbiers, les dentistes.

Contradictions et négations : la circulation du sang, la saignée, l'émétique, la vaccine, etc., etc. La mode et les systèmes.

Art médical

Fait-on de la médecine par métier ou par vocation?

La science fait des docteurs, mais sont-ils tous des guérisseurs?

Le tact médical s'acquiert-il ou est-il inné chez quelques individus qui le perfectionnent par la pratique? — Quelques medecins en sont ils presque entièrement dépourvus? — Existe-t-il à un très haut degré chez beaucoup de praticiens non diplômés qui sont instinctivement poussés à soulager leurs semblables?

Quelques hommes doués du tact médical, qui sont de remarquables guérisseurs, seraient-ils capables de faire les etudes suffisantes pour arriver au doctorat?

Si l'exercice de la médecine était libre, y aurait-il plus d'émulation? — L'art de guérir se perfectionnerait-il plus rapidement?

Guérisseurs non diplômés

Les guérisseurs pratiquant la médecine par vocation, sont-ils plus dévoués que certains médecins qui la pratiquent par métier?

Possèdent-ils des moyens curatifs et certaines connaissances que les médecins ignorent ou méconnaissent?

Leurs procedés peuvent-ils être comparés à ceux des médecins? — Présentent-ils des dangers et sont-ils suffisants pour guerir certaines affections que la médecine officielle est impuissante à soulager?

Certificats et comptes-rendus de guérisons inédits.

Monopole ou liberté

Tout monopole impose un devoir en rapport direct avec l'importance de la chose monopolisée; et le médecin qui n'est jamais sûr de guerir un malade peut-il prétendre au droit exclusif de le traiter?

Le monopole nuit-il à la considération du médecin, comme étant contraire aux notion les plus élémentaires de *Liberté*, d'*Egalité* et de *Fraternité* que les immortels principes de 1789 ont inscrit au fronton de tous nos monuments publics?

Le peuple, d'autant plus avide de liberté qu'on la lui retire davantage, éprouve t-il de l'aversion pour tous les monopoles et particulièrement pour celui de la medecine officielle?

Enseignement

Que penser de l'*Ecole pratique libre de Magnétisme*, des cliniques de massage et de magnétisme où les malades sont traités gratuitement?

Législation

Réglementation de l'art de guérir. Les lois sur la matière et particulièrement celle du 30 novembre 1892.

Les malades, qui sont les seuls intéressés, n'ont jamais demandé cette réglementation et les lois régissant l'exercice de la médecine en France ont toujours été réclamées par les médecins. — Dans quel but?

L'exercice de la médecine est libre dans différents pays, notamment aux Etats-Unis, en Allemagne, en Angleterre et dans plusieurs cantons de la Confédération Suisse. En France, il fut également libre jusqu'à la promulgation de la loi du 19 ventôse an XI; et depuis, les malades sont-ils mieux traités? Guérissent-ils plus rapidement?

Les lois de droit commun suffisent-elles pour garantir les malades contre les charlatans qui les tromperaient ou les maladroits qui augmenteraient leur mal?

La loi, monopolisant dans quelques mains, aussi habiles qu'elles puissent être, l'art incertain et insuffisant de la médecine officielle, attente-t-elle à la liberté des malades en les privant du droit le plus sacré, le plus imprescriptible que doit avoir tout citoyen libre dans un Etat libre, de confier le soin de sa santé au praticien qui possède sa confiance?

Elaboration de la marche à suivre pour arriver à la réalisation des vœux du Congrès.

Rédaction de la première pétition à adresser aux pouvoirs législatifs.

Les adhésions, souscriptions, mémoires, attestations et autres documents doivent être adressés d'ici au 20 octobre 1893, à M. H Durville, délégué de la Commission d'organisation, 23, rue Saint-Merri, à Paris.

Les réunions préparatoires du *Congrès* ont lieu le premier samedi de chaque mois, à 8 heures 1/2 du soir, au siège de la *Ligue*, 23, rue Saint-Merri, Paris. Tous les partisans du libre exercice de la médecine sont priés d'y assister.

LIGUE NATIONALE
pour le libre exercice de la Médecine

STATUTS

I

Une Ligue est fondée à Paris, sous le titre de *Ligue nationale pour le libre exercice de la Médecine*, dans le but d'obtenir des pouvoirs législatifs la liberté de la pratique médicale, sous la seule garantie des lois de droit commun.

II

La *Ligue nationale pour le libre exercice de la Médecine* se divise en deux sections :

1° Une *Section de protection* qui suivient aux frais des poursuites judiciaires intentées pour exercice illégal de la médecine aux *magnetiseurs, masseurs, rebouteurs, électriseurs, médiums, somnambules* et *guérisseurs* divers non diplômés, adhérents ;

2° Une *Section de propagande* pour étudier les avantages de la liberte de la médecine et en propager l'idée. Son action s'exerce par la publication de journaux, brochures et livres à bon marché; par des réunions d'étude; des conférences et des congrès annuels organisés à Paris et en province ; par des pétitions aux pouvoirs législatifs et par tous les moyens en son pouvoir.

III

La *Section de protection* a son organisation, sa caisse et ses statuts.

La *Section de propagande* pourvoit à ses dépenses :

1° *Par des dons volontaires qui lui sont fait annuellement par les adhérents ;*

2° *Par le produit de la vente de ses publications.*

IV

Tous les donateurs à quelque titre que ce soit sont considérés comme membres de la *Ligue* et reçoivent une carte nominative qui leur permet l'entrée de toutes les réunions. Ils peuvent néanmoins conserver l'anonyme. Ceux qui versent un minimum de 10 fr. sont considérés comme membres du Congrès annuel et reçoivent gratuitement le compte-rendu de ses travaux.

V

Pour faciliter la propagande, les brochures et les livres publiés par la *Ligue* sont adressés à tous les adhérents qui en font la demande avec une réduction de 25 % sur les prix marqués. L'abonnement au *Journal du Magnétisme*, qui est l'organe officiel de la *Ligue*, est reduit de 50 % en leur faveur.

VI

Le siège de la *Ligue* est à la Direction du *Journal du Magnétisme.*

VII

Une séance d'étude a lieu au siège de la *Ligue* le premier samedi de chaque mois, à 8 heures 1/2 du soir. Tous les adhérents de Paris et ceux de la province qui s'y trouvent de passage sont priés d'y assister.

VIII

La *Ligue* est administrée par un délégué, sous le contrôle d'un comite de 9 membres nommé chaque année par le Congrès. La situation morale et financière est exposée chaque année dans un rapport détaillé qui est soumis au Congrès.

IX

La dissolution de la *Ligue* sera prononcée de plein droit quand les pouvoirs législatifs auront proclamé que l'exercice de la médecine est libre en France et dans les Colonies. Les fonds disponibles seront versés à l'Assistance publique.

FRATERNITÉ DE L'ÉTOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encoré réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser a la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (4 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

DÉPÔT LÉGAL
Seine
R° 102
1893

Cinquième Année

N° 50. — Février 1893.

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

CINQUIÈME ANNÉE — N° 51. — MARS 1893.

DÉPOT LÉGAL
Vaucluse
N° 1
18

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
Fondateur

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses ; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (4 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Cinquième Année — N° 52. — Avril 1893.

l'Etoile

179 93

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la vérité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (4 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième; quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Cinquième Année — N° 53. — Mai 1893

DÉPÔT LÉGAL
Vaucluse
N° 230
18 93

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

Alber JHOUNEY
Fondateur

René CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectent d eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix intérieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitées du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes supérieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaitre que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Etoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les réunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président, secrétaire, pour la durée de la réunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (4 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième: quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.

CINQUIÈME ANNÉE — N° 54. — JUIN 1893.

DÉPÔT LÉGAL
Bibliothèque
Seine 278
1893

l'Etoile

Revue mensuelle

Kabbale messianique
Socialisme chrétien — Spiritualisme expérimental
Littérature et Art

ALBER JHOUNEY
Fondateur

RENÉ CAILLIÉ
Directeur

Prix du Numéro
60 centimes

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

DÉPÔT LÉGAL
Seine

FRATERNITÉ DE L'ETOILE

Déclaration

Nous voulons réunir graduellement, sans rien imposer à personne, tous les hommes de dévouement et de bonne volonté.

Nous avons tâché d'éviter deux défauts contraires : l'exclusivisme et le manque de principes.

Pour cela nous avons établi quatre degrés d'admission graduelle.

Nous nous efforçons d'abord, comme on le verra, à réunir, dans une vaste famille, tous les hommes de dévouement.

Puis dans cette famille se sélectionnent d'eux-mêmes les hommes d'intuition, ceux qui admettent la voix interieure et l'illumination d'en haut. Après, une autre sélection réunit ceux des Frères qui croient à la valeur des Traditions religieuses; enfin une harmonie suprême rassemble ceux qui par l'Intuition et la Tradition sont parvenus à posséder la certitude et croient fermement en Dieu et à l'Ame.

Ainsi, même dans le quatrième degré on ne demande aux adhérents qu'un nombre restreint de convictions communes, de sorte que ce quatrième degré peut encore réunir des esprits d'ailleurs séparés philosophiquement, politiquement, ou en désaccord sur la portée des dogmes spéciaux et des Eglises positives.

Le dévouement est comme la grande Ame unique qui pénétrera la Fraternité entière.

Au dévouement s'ajoutent, à mesure qu'on avance, d'autres principes qui le complètent sans l'altérer.

Les affirmations nettes quoique simples et limitees du quatrième degré empêchent la Société de manquer de Principes superieurs, mais ces affirmations ne sont acceptées que par ceux qui le veulent, et les Membres des trois autres degrés ne sont en rien obligés d'y souscrire.

C'est un essai de conciliation que notre tentative, un essai de *conciliation entre la verité traditionnelle et la liberté par la charité*. Nous avons fait la plus large part à la liberté, et cela d'après nos intimes convictions. Nous sommes convaincus que Dieu lui-même n'impose jamais rien à l'homme et le laisse entièrement libre de s'éloigner ou de se rapprocher de lui. Par conséquent les religions autoritaires sont le contraire de Dieu.

Puisse notre Fraternité semer une vraie semence d'union et d'amour mutuel parmi les hommes. Puisse-t-elle réunir enfin tous les bons pour le salut des méchants.

On a trop souvent pris pour base d'union les idées et les théories, qui, quelque vagues qu'on les suppose, divisent toujours les esprits, de sorte que des hommes excellents se combattent et sont ennemis alors que par le cœur ils désirent le même bien. Nous croyons le temps venu de fonder une Fraternité religieuse sur le sentiment pur, tout en offrant au sentiment la voie pour s'élever jusqu'à Dieu et reconnaître que Dieu, dans son essence, n'est pas autre chose que l'amour.

Statuts

1. La Fraternité de l'Etoile comprend quatre degrés, elle reçoit des adhérents de l'un et de l'autre sexe et de toute nationalité.

2. Pour être reçu membre du premier degré il suffit de signer et d'adresser à la revue *l'Étoile*, après l'avoir fait signer par deux membres déjà reçus dans la Fraternité, la déclaration suivante [1] : *Je crois que la charité mise en pratique, le dévouement doivent constituer le fond de la vie personnelle et sociale, et je m'associe aux frères de l'Etoile dans le but de chercher avec eux les moyens intellectuels et pratiques de développer la charité mutuelle, dans la vie privée et dans les institutions sociales.*

---

1. M. A. Jhouney, fondateur de la *Revue* et de la Fraternité, accusera réception de la déclaration.

3. Ce premier groupe a donc pour but limité des études de morale et de sociologie.

Tous ceux qui en font partie s'aident mutuellement dans ces études par des articles, correspondances, réunions.

4. Il n'est pas exigé de cotisation pour entrer dans la société, mais des souscriptions pourront être faites, des dons volontaires recueillis, dans le but de réaliser des œuvres de secours mutuels, de charité sociale. Les listes de souscription seront publiées dans l'*Etoile*.

5. La Fraternité, dans aucun de ses degrés, ne s'occupe de politique.

6. Pour être reçu membre du deuxième degré, il faut faire la même déclaration que pour le premier et y ajouter : *Je crois que l'homme, s'il vit conformément à la charité peut recevoir des révélations intérieures et par l'intuition se rapprocher de la vérité d'en haut. Je m'associe aux frères de l'Etoile pour travailler à développer en nous la faculté d'intuition*[1].

7. Pour faire partie du troisième degré, il faut faire les mêmes déclarations que pour être reçu membre des deux premiers, en ajoutant : *Je crois que les symboles des religions contiennent un sens spirituel élevé. Avec les frères de l'Etoile, je veux travailler à dégager ce sens.* 2

8. Pour faire partie du quatrième degré, il faut aux trois déclarations précédentes ajouter : *Par la prière, l'intuition et la science spirituelle des religions je suis arrivé à la certitude que Dieu existe, qu'il est l'amour infini et conscient que l'essence de l'âme est un rayon de Dieu. et que, par la vertu, cette essence peut remonter dans la divine lumière. Avec les frères de l'Etoile je veux enseigner à tous ces principes, chercher à reconquérir les certitudes qui en dépendent et préparer ainsi l'avènement de la religion véridique et du règne de Dieu.*

9. Comme il n'y a pas de cotisations exigées des frères mais seulement des dons volontaires, à chaque souscription les membres de l'Étoile qui l'auront souscrite (à quelque degré qu'ils appartiennent, car les membres des degrés différents peuvent très bien s'unir pour une même œuvre de charité), les Frères donateurs nommeront eux-mêmes une commission temporaire chargée d'administrer les fonds versés.

10. Ainsi il n'y a pas d'administration proprement dite — il n'y a pas d'autres titres que Membre des degrés, premier, second, etc., de l'Etoile. Dans les reunions qui auraient lieu, les membres présents nommeront les président. secrétaire, pour la durée de la reunion.

11. Ceux des membres qui y tiendraient peuvent recevoir en cuivre (1 fr.), en nickel (5 fr.), en argent (7 fr.), en or (28 fr.), l'insigne emblématique de la Fraternité, qui est une étoile à cinq rayons ayant au centre un A gravé qui signifie Absolu et Amour et suspendue par un ruban rouge pour le premier degré, bleu pour le second, blanc pour le troisième et doré pour le quatrième.

Le rayon inférieur gauche de l'Etoile represente le premier degré, le rayon inférieur droit le second, le rayon supérieur gauche représente le troisième degré, le rayon supérieur droit le quatrième: quant au rayon suprême à la pointe du pentagramme, il représente l'Esprit de Dieu qui bénit toute la Fraternité.

---

1. Ce deuxième groupe embrasse toutes les recherches pures vers l'au delà, le Spiritualisme expérimental, la voyance par l'Ame.

2. L'ordre entre le second et le troisième degré peut être interverti, c'est-à-dire qu'on peut entrer dans le troisième d'abord et dans le second ensuite, car il est des esprits qui vont de la tradition à l'intuition.

Tours, imp. E. Arrault et Cie.